





LES

GRECS ANCIENS

ET LES

GRECS MODERNES

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

ŒUVRES DE M. LE COMTE DE MARCELLUS

Chateaubriand et son temps, un volume in-8°.

Chants populaires de la Grèce moderne, réunis, classés et traduits, un volume grand in-18.

Souvenirs de l'Orient, ouvrage approuvé par l'Université, deux volumes in-8°, avec cartes et gravures. Nouvelle édition, un beau volume, grand in-18.

Vingt jours en Sicile, un volume in-8°

Épisodes littéraires, deux volumes in-8°.

Chants du peuple en Grèce, deux volumes in-8°.

Les Dionysiaques de Nonnos, épopée en quarante-huit chants, texte grec et français, un volume in-4°.

Bacchus ou les Dionysiaques, texte français seul, six volumes in-32.

Souvenirs diplomatiques, correspondance intime de M. de Chateaubriand, un volume in-8°.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES

GRECS ANCIENS

ET LES

GRECS MODERNES

PAR

LE COMTE DE MARCELLUS
ANCIEN MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861


BIBLIOTHECA·BODLEIANA

AVIS

Chacun des essais que je réunis ici se trouvant déjà muni d'un préambule, je me borne à dire en très-peu de mots quel est le lien qui les rassemble et leur but général. J'ai voulu donner un aperçu des grandes subdivisions de la poésie grecque, étudiée sur place, et telle qu'elle m'est apparue en Orient.

L'épopée y est représentée par Médée et Nausicaé;

La poésie religieuse par l'Hymne à Cérès, par le personnage d'Orphée, et par les hymnes philosophiques de Proclus;

Le poëme didactique ou descriptif par la navigation primitive des Argonautes;

Ensuite, comme pour égayer la sévérité du vers

héroïque, je livre Méléagre, le plus charmant poëte de l'*Anthologie*, qui est aussi la plus charmante collection de poésies détachées de tous les siècles et de tous les pays;

Enfin, je termine par quelques considérations sur Pindare et sur l'épopée grecque au quatrième siècle de l'ère chrétienne.

Les notes que j'ai reléguées à la fin du volume servent à expliquer les obscurités des textes grecs, et présentent des variantes nouvelles; elles touchent plus particulièrement à la science philologique; et je le dis d'avance, afin que le lecteur sache ce qu'il va lire en les consultant.

LES

GRECS ANCIENS

ET LES

GRECS MODERNES

MÉDÉE ET NAUSICAÉ

SUR LE BOSPHORE

AVANT-PROPOS

Il y a, dans l'Orient, un souvenir vivant des temps passés qui fait constamment cortége sur cette terre abandonnée, comme pour mieux redire, en présence de ce qu'elle est aujourd'hui, ce qu'elle fut autrefois. A tort ou à raison, il m'a toujours semblé qu'un voyageur attentif, s'il en avait longtemps étudié l'aspect et les coutumes modernes, serait, par cela même, doué de plus d'instinct pour en comprendre les beautés antiques, et qu'après avoir mieux joui des unes et des autres il lui serait plus facile de les retracer. Cette opinion, il est vrai, je l'ai vue contredite par plus d'un observateur sédentaire, obstiné à demander à sa bibliothèque l'expérience que lui refuse son immobilité : mais j'y persiste, et l'essai que j'offre à mes lecteurs

n'est qu'un argument nouveau à l'appui de mon sentiment.

Ainsi je me persuade qu'après avoir vu les jeunes filles de Naxos blanchir les foustanelles de leurs frères aux belles sources qui avoisinent la mer, puis s'étonner de mon costume étranger, et sourire de l'imperfection de mon langage, je suis mieux préparé à reproduire les jeux des compagnes de Nausicaé, occupées à laver les tuniques d'Alcinoüs et fuyant à la vue d'Ulysse. Ne devrais-je pas savoir rendre un compte plus exact des manœuvres du navire *Argo*, dans les marais et à l'embouchure du fleuve de la Colchide, moi qui, assez près de là, ai si souvent caché ma barque derrière les roseaux du Rhébas, à l'endroit où ce frère inconnu du Phase livre comme lui ses courants limpides à l'Euxin? En tout cas, je me suis tant affectionné à ces réminiscences de mes pérégrinations orientales, que je demande une certaine indulgence pour le profit littéraire que j'ai cru en retirer, dût-il passer pour un paradoxe ou pour une illusion.

Ici, au reste, comme on va le voir, deux illustres Hellènes m'y ont aidé; et ces jouissances de ma mémoire se prolongent quand je raconte leur polémique familière et leur admiration respective des épisodes de l'épopée grecque, ainsi que leur revue des deux chefs-d'œuvre où Médée et Nausicaé passent sous leur férule, ni plus ni moins que les héroïnes des petits romans de nos jours affrontent la critique de nos feuilletons quotidiens.

MÉDÉE ET NAUSICAÉ

SUR LE BOSPHORE

SCÈNE ORIENTALE

Un jour de septembre, du haut de ma fenêtre dans le palais de bois où flottait à Thérapia le pavillon de France, je considérais les brouillards qui s'élevaient insensiblement de la surface du Bosphore. On les voyait glisser sur les eaux comme des fumées transparentes, puis se condenser au-dessus, et s'arrêter immobiles à la moitié des collines du détroit; de sorte que par-dessous leur couche épaisse j'apercevais en Asie la base de la montagne du Géant, dont la cime semblait s'unir à l'Europe par un pont de nuages argentés. Ces nuages fermaient au loin l'entrée de la mer Noire, qu'on entrevoit de Thérapia par une courte échappée; et leur ceinture, jointe au calme des ondes, faisait de cet espace le plus resserré du Bosphore l'image parfaite d'un petit lac.

Je connaissais cette disposition atmosphérique du canal de Thrace, et je savais que le soleil en se montrant ne

tarderait pas à dissiper ces brumes qui n'osaient s'attrouper qu'en son absence. Dès qu'il parut, je descendis sur la rive et je me dirigeai le long du fleuve amer, marchant moins vite que ses courants. Je voulais suivre les contours de la plage jusqu'au petit promontoire de *Kalender* pour revenir par les hauteurs désertes, en remontant le ruisseau qui prend sa source à *Krio-Néro*, la fontaine froide. Les bruits de ces villages, qui sont autant de ports, s'éveillaient; les voix des caïdgis (bateliers) se mêlaient aux cris des goëlands; le brouillard avait laissé sur chaque feuille une goutte de rosée qui étincelait au soleil; ma promenade fut délicieuse, et je revins chargé de touffes de bruyères, de daphnés et de cistes fleurissant d'eux-mêmes au sein de ces solitudes qui touchent de si près au rivage.

Comme je tournais le fond du petit golfe de Thérapia, je rencontrai Athanase Christopoulos, le poëte si célèbre déjà par ses chants anacréontiques. J'apprenais alors ses odes pour me familiariser avec le grec moderne, et je recherchais sa conversation, qui n'était jamais sans profit pour moi. Il se rendait chez l'un de ces mêmes princes Morusi dont il avait dirigé l'éducation en Moldavie. — « Quoi! de « si bonne heure? » me dit-il, « quel intérêt vous amène « dans notre quartier grec? » — « Pas d'autre, » répondis-je, « que le beau temps et le plaisir de voir Ka- « lender. » — « Je ne puis vous suivre, » reprit-il, « jus- « qu'à ce *bon abri;* car je me figure qu'il faut interpréter « ainsi le nom de Kalender, souillé vers sa fin d'une ter- « minaison turque. C'est le *kalos endios* dont nous parlent « les vieux géographes du Bosphore. Mais je veux au moins « animer le début de votre promenade par quelques sou- « venirs antiques. C'est ici l'ancien golfe de *Pharmakia*,

« où l'on dit que Médée, partie de la Colchide, déposa des « *poisons*, en y laissant leur nom. Mais nous, Grecs mo- « dernes, nous n'avons pas consenti à traduire avec si « peu de politesse envers la fille des rois ce mot de *phar-* « *makia :* ses poisons étaient des *médicaments* aussi, et « nous avons nommé notre village *Thérapia*, *la guérison.*

« Au bout de cette anse profonde que protégent contre « les vents du nord la colline et les grands pins de votre « palais de France, vous voyez cet îlot ou plutôt cet écueil, « si près de la rive qu'on peut l'atteindre sans nager. Les « flots, toujours tranquilles ici, ne le surmontent jamais « et se contentent de laver et de polir sa roche. Là, dit-on, « la nièce de Circé, Médée, broyait les plantes qui endor- « maient les dragons et rajeunissaient les vieillards.

« Si vous ne deviez m'accuser de prendre en main des « causes désespérées, j'aimerais à réhabiliter Médée au- « près de mon siècle. On n'a jusqu'ici voulu voir en elle « qu'une fougueuse magicienne, une épouse forcenée, une « mère barbare. La faute première en est à Euripide, « grand ennemi des femmes : pour moi, je m'attache à sa « jeunesse, à son unique amour, à sa primitive innocence; « sa passion m'attendrit beaucoup plus que celle de Phè- « dre, car elle est bien moins coupable. Avez-vous lu le « troisième chant d'Apollonius de Rhodes? » — « Pas « encore, » lui répondis-je, « mais, comme Homère m'a « guidé dans l'archipel, je comptais prier les Argonautes « de me conduire dans le canal de Thrace, théâtre de « leurs exploits. » — « Eh bien, » reprit-il en souriant, « si les affaires de l'Europe, un peu confuses ici, ou si les « soupirs de l'empire turc qui croule, vous laissaient de- « main autant de loisirs qu'aujourd'hui, nous pourrions « lire ensemble ce touchant épisode de Médée avec votre

« ami, le prince Nicolaki Morusi, et je vous attendrai « chez lui. »

« — J'y serai, lui dis-je, mais n'espérez pas m'amener « facilement à aimer Médée. Un de ces grands poëtes latins « que vous n'estimez qu'à moitié, vous fiers descendants « d'Homère et de Pindare, a prononcé cette sentence : *Il « faut que Médée soit féroce et indomptée*... Je m'en tiens « là... » — « A demain, à demain, » reprit Christopoulos, « point de jugement arrêté d'avance. Et puisque vous êtes « en Grèce, n'en croyez sur leurs héros ou leurs héroïnes « que les Grecs. »

Là-dessus, nous nous quittâmes, et le lendemain je le rejoignis chez le Beyzadé Nicolaki Morusi : « Je connais « d'avance le sujet de votre visite, » me dit le prince. « Cette « Médée, redoutable patronne de notre village, fait encore « trembler nos femmes du peuple sous la terreur de ses « noirs enchantements ; voyons comment va s'y prendre « notre maître pour nous inspirer envers elle des senti- « ments plus doux. » — « Il ne me faudra pour ce miracle, » interrompit Christopoulos en prenant son livre, « rien « autre chose que vous lire ce qu'en dit le chantre des « Argonautes. » — « Pour nous mieux pénétrer de la bonté « de votre cause, ajoutai-je, ne trouverez-vous pas à propos « de prononcer lentement, de vous arrêter de temps à autre, « et même de traduire quelquefois en passant, comme si ce « que vous lisez ne devait pas toujours parvenir du pre- « mier coup à l'intelligence de votre auditoire ? » — « Je « vous comprends, » me répondit en souriant le poëte, « et je vous obéirai. »

« — Mais d'abord, quelques mots de préambule, » nous dit alors notre prudent lecteur, « pour vous expli- « quer où nous allons prendre le récit. Je fais comme

« si vous n'en aviez jamais su la marche, ou plutôt comme « si vous aviez oublié ces étranges aventures datant de « trois mille années, pour prêter votre mémoire à des « faits plus récents.

« Il entre beaucoup de généalogie dans toute histoire « mythologique. Je ne vous ferai pas néanmoins remonter « plus haut que l'arrière-grand-père de notre héros. Éole, « non pas le fougueux roi des vents, mais un autre Éole, roi « d'une contrée de Thessalie, eut deux fils : Créthée, père « d'Æson et de Pélias, puis Athamas, père de Phryxos et « d'Hellé; je vous fais grâce du reste de la descendance, « qui, si j'allais plus loin, s'étendrait facilement jusqu'à « Ulysse. A la mort de Créthée, Pélias usurpa le trône « d'Iolchos au détriment d'Æson, son frère aîné; et quand « Jason, fils d'Æson, revendiqua la couronne, son oncle « Pélias, avant de la lui rendre, lui imposa la condition de « rapporter en Grèce la toison d'or qui se trouvait en « Colchide. C'était la dépouille du bélier ailé que Phryxos, « fils d'Athamas, y avait consacrée après son voyage « aérien. Il fuyait la colère de son père, et dans son tra- « jet il laissa tomber sa sœur Hellé, menacée comme lui « par une marâtre, dans le détroit qui porte encore au- « jourd'hui son nom. Aiète, fils du Soleil et frère de « Circé, régnait alors à Colchos. Il accueillit Phryxos, et « lui donna pour épouse Chalciope, sa fille aînée, sœur de « Médée. Phryxos mort, ses fils partirent pour aller ré- « clamer en Grèce l'héritage de leur père et pour le « venger.

« Ils firent naufrage dans l'Euxin, sur l'île de Mars, et en « furent ramenés par les Argonautes. Ceux-ci, commandés « par Jason, ont surmonté les écueils des Cyanées, les périls « d'une mer inconnue, et sont arrivés à l'embouchure du

« Phase, auprès de la ville d'Aia, capitale du royaume « d'Aiète. C'est là que les deux premiers livres du poëme « d'Apollonius de Rhodes les ont conduits; voici le troi- « sième. »

Christopoulos lut alors d'une voix cadencée ces vers qui dans sa bouche recevaient du rhythme et de l'harmonieux idiome un charme inexprimable. Pour plus de sûreté, il m'avait engagé à suivre sa lecture sur mon exemplaire, où je notais au crayon ses pauses et ses remarques. Plus tard, ces notes m'ont rendu mes souvenirs, et je les retrace ici, en substituant au texte grec ma traduction, où je l'ai suivi d'aussi près qu'il m'a été possible.

APOLLÓNIUS DE RHODES.

LES ARGONAUTIQUES, LIVRE TROISIÈME.

I

Et maintenant, Érato, venez à mon aide, et dites-moi comment, à la faveur de l'amour de Médée, Jason emporta la toison à Iolchos. Car vous partagez les attributs de Vénus : vos séductions charment les innocentes jeunes filles; et vous en avez reçu l'aimable nom d'Érato[1].

Pendant que les Argonautes, embusqués derrière l'épaisseur des roseaux, y demeuraient inaperçus, Junon et Minerve les virent; puis, retirées dans leur appartement à l'écart des autres dieux et de Jupiter lui-même, elles tin-

[1] Allusion étymologique au nom de la Muse qui préside à la poésie amoureuse.

rent conseil ; et Junon sonda ainsi la pensée de Minerve.

« Fille de Jupiter, dites vous-même la première votre « sentiment. Que faut-il faire? Avez-vous imaginé quel- « que stratagème pour que les Argonautes ravissent la « toison d'or à Aiète et la rapportent en Grèce? Adouci- « ront-ils le roi par des discours flatteurs? il est violent « et emporté : on ne peut cependant renoncer à toute « tentative. »

Elle dit, et Minerve lui répond aussitôt :

« O Junon ! les mêmes pensées agitaient mon esprit, « quand vous m'avez si à propos interrogée. Mais je ne « puis encore combiner une ruse qui vienne en aide au « courage des héros, et j'hésite entre bien des projets « divers. »

L'une et l'autre alors, les yeux baissés et fixés devant elles, balancent, méditent en elles-mêmes, quand tout à coup Junon ouvre la première cet avis qui s'offre à son esprit :

« Eh bien, allons trouver Vénus : arrivons chez elle « ensemble, et demandons-lui d'ordonner à son fils, s'il « veut lui obéir, qu'il ait à percer de ses flèches et à « attendrir, pour Jason, la fille d'Aiète, renommée par ses « enchantements. Je me figure que par ses conseils on « pourrait rapporter la toison en Grèce. »

Elle parle ainsi, et l'ingénieuse pensée plaît également à Minerve, qui réplique à son tour et l'approuve en ces mots : « O Junon ! mon père m'a fait naître dans l'inexpé- « rience des traits de l'amour, et je ne sais rien de ses « usages ni de ses charmes. Si ce projet vous sourit, je « vais vous suivre; mais, en présence de Vénus, c'est vous « qui porterez la parole. »

Elles s'élancent, et arrivent au grand palais de Cypris,

qu'avait construit pour elle son boiteux époux, quand, à l'origine, Jupiter la lui donna pour compagne. Elles pénètrent dans l'enceinte, et s'arrêtent sur le seuil de l'appartement où la déesse avait dressé le lit de Vulcain. Quant à lui, il était allé de bonne heure à sa forge et à ses enclumes dans la vaste retraite de l'île errante où il formait par la puissance du feu tous ses chefs-d'œuvre. Vénus était ainsi seule chez elle, assise sur un trône arrondi, vis-à-vis de la porte. Elle arrangeait avec un peigne d'or ses cheveux tombés des deux côtés sur ses blanches épaules, et les roulait en longs anneaux. Mais, en voyant de loin les déesses, elle s'interrompt, leur fait signe d'entrer, se lève de son trône, les place sur des siéges inclinés, puis elle s'assoit elle-même, rattache de ses mains sa chevelure à demi peignée, et sourit en prononçant ces mots malins : « Augustes immortelles, quel projet ou quelle né-« cessité vous amène enfin ici? Qu'y venez-vous faire, « vous qui jusqu'à présent y paraissiez si peu? Car vous « êtes au-dessus de toutes les déesses. »

« Rien qu'un mot de ce début, » nous dit ici Christopoulos. « Comme ce langage est bien dans le caractère « des trois déesses! c'est à Junon qu'appartient l'ini-« tiative et le premier rôle, en sa qualité d'épouse du « maître du monde; puis Minerve, habile auxiliaire, mais « qui craint de s'engager par pudeur comme par prudence; « enfin, Vénus, si belle qu'on peut interrompre sa toi-« lette sans troubler sa bonne humeur. N'avons-nous donc « pas rencontré nous-mêmes, vous, parmi vos fières Gau-« loises, et nous auprès de nos jeunes *Kokonitsais*, ces

« types féminins que le poëte a sans doute observés et « recueillis dans le monde d'Alexandrie? Et que dites-vous « de ce mari qui, dès le point du jour, court à ses affaires « et laisse sa femme seule à la maison, tout occupée de « ses parures? — Est-ce du siècle de Ptolémée ou du « nôtre? »

II

Junon lui répond en ces mots : « Vous raillez, tandis « que nos cœurs souffrent. Déjà, en effet, Jason et les « autres poursuivants de la toison d'or ont amené leur « vaisseau dans les eaux du Phase; et, comme leur entre- « prise approche de son issue, nous tremblons vivement « pour eux tous, sans doute, mais surtout pour Jason : ce « Jason que, même s'il naviguait dans les profondeurs « du Tartare, pour y dégager Ixion de ses chaînes d'ai- « rain, je voudrais sauver de tout l'effort de mon bras, afin « que Pélias, dont l'insolence m'a refusé des sacrifices, « ne puisse rire de mon pouvoir et échapper à un rude « châtiment. Je chéris Jason pour d'autres motifs et de plus « loin : c'est depuis le jour où, vers l'Anavros qui coulait « à pleins bords, je le rencontrai revenant de la chasse. « J'étais allée mettre à l'épreuve l'humanité des hommes. « Toutes les montagnes et les longs promontoires blan- « chissant au loin versaient des torrents qui roulaient à « grand bruit. J'avais la forme d'une vieille femme; il eut « pitié de moi, me prit sur ses épaules, et me fit ainsi tra- « verser le fleuve furieux. Il a donc bien mérité ma faveur, « et, si vous ne secondez son retour, Pélias n'expiera pas « mon injure. »

Elle dit : Vénus s'étonne de ce langage inaccoutumé, regarde attentivement Junon, s'émerveille de la voir suppliante, et lui adresse ces bienveillantes paroles : « Vénérable déesse, rien ne serait plus méchant que Vénus si « elle négligeait vos prières, quand ses paroles, ses actes, « ou même ses faibles mains peuvent vous prêter quelque « secours, dût-elle en être mal récompensée. »

A ces mots, Junon se hâte de s'expliquer : « Nous ne « demandons rien à votre force ni à vos bras. Aidez-nous « seulement en ordonnant à votre fils d'enflammer pour « Jason la vierge fille d'Aiète. Si elle lui devient favorable, « et se concerte avec lui, je ne doute pas qu'il ne s'empare « facilement de la toison d'or et ne retourne à Iolchos, « car elle sait l'art des stratagèmes. »

« O Junon, et vous, Minerve, » dit alors Cypris aux deux immortelles, « certes mon fils vous obéirait mieux « qu'à moi ; car, malgré son impudence, votre aspect lui « inspirerait quelque timidité. Il ne se gêne point avec sa « mère. Quand je le gronde, il n'en prend aucun souci ; « hier encore, poussée à bout par sa méchanceté, j'ai « voulu briser, aux yeux de tous, son arc et ses flèches fatales : alors il s'est fâché, m'a menacée à son tour, et « m'a dit que, si je ne retenais mes mains pendant qu'il « était encore maître de sa colère, moi-même je le lui « payerais plus tard. »

A ces mots, les déesses se mettent à sourire, en se regardant l'une l'autre ; Vénus s'en émeut : « Sans doute, « continue-t-elle, on rit de mes chagrins, et je ne devrais « pas les raconter à tout le monde. C'est bien assez de les « savoir moi-même. Mais enfin, puisque vous le souhaitez « toutes les deux, je vais essayer de l'adoucir, et il ne me « désobéira point. »

Junon presse alors la main délicate de la déesse, lui sourit doucement, et répond ainsi à ses plaintes : « O Cy-« thérée ! rendez-nous bien vite le service que vous nous « promettez ; ne vous fâchez pas : cessez de vous irriter « contre votre enfant ou de le gronder; plus tard il chan-« gera bien de lui-même. »

Après ces mots, elle se lève, et Minerve la suit : toutes les deux retournent sur leurs pas. Vénus, de son côté, va chercher son fils parmi les replis de l'Olympe. Elle le trouve à l'écart dans le jardin fleuri de Jupiter; il n'y est pas seul. Avec lui est Ganymède, que le roi des dieux, épris de sa beauté, transporta un jour dans le ciel pour en partager la demeure avec les immortels. Ils jouaient aux osselets d'or, comme deux enfants avides du même plaisir. Déjà le folâtre Éros, debout, tenait au-dessous de sa poitrine le poing de sa main gauche tout rempli d'osselets ; une tendre rougeur s'épanouissait sur ses joues. L'autre, tout auprès, un genou en terre, se taisait mécontent ; il avait encore deux osselets ; et, les jetant l'un après l'autre, il grondait son adversaire qui se moquait de lui ; et, comme il venait de les perdre de même que les premiers, il se retira tout en colère les mains vides, et ne vit pas Vénus qui survenait. La déesse s'arrête en face de son fils, le prend tout à coup par le bout du menton, et lui dit :

« De quoi ris-tu, incorrigible méchant ? Est-ce d'avoir « triché ton camarade et de l'avoir emporté injustement « sur son inexpérience ? Voyons, rends-moi de bon cœur « le service que je vais te demander, et je te donnerai le « superbe jouet de Jupiter, celui que sa nourrice chérie, « Adrastée, inventa quand il était tout enfant encore dans « la grotte de l'Ida. C'est un globe parfaitement arrondi,

« et tu n'obtiendrais pas un plus joli cadeau des mains de « Vulcain lui-même. Il est formé de cercles d'or où se « recourbent et s'enroulent de doubles attaches. La cou- « ture n'y paraît pas, car un anneau azuré la recouvre. « Quand tes mains le lanceront dans les airs, il y jettera « une traînée de feu, comme une étoile. Eh bien, je te le « donnerai, si tes traits enflamment pour Jason la vierge « fille d'Aiète ; mais ne tarde pas, car la récompense ne « serait plus la même. »

Éros a écouté ce discours avec ravissement. Il jette tous ses jouets, tire fortement de côté et d'autre la robe de sa mère, et la tourmente pour qu'elle lui donne le globe à l'instant. La déesse lui oppose de douces paroles, lui pince les joues, le baise, le prend dans ses bras, et lui dit en souriant : « J'en jure par cette tête chérie qui est à toi et « à moi aussi ; je te ferai ce présent et ne te tromperai « pas, pourvu que ta flèche atteigne la fille d'Aiète. »

Elle dit : Éros rassemble aussitôt tous ses osselets, les compte soigneusement, et les place dans le sein de sa mère. Puis il rattache à son écharpe d'or son carquois qu'il avait posé contre un arbre : il prend son arc recourbé, traverse le jardin du palais de Jupiter, que parent tous les fruits, et arrive aux portes aériennes de l'Olympe. C'est là que descend la route du ciel ; là, les deux pôles dressent les têtes de leurs plus hautes montagnes ; ces cimes du monde que le soleil, en se levant, rougit de ses premiers rayons. Au fond de l'espace paraissent, d'un côté la terre féconde, les cités, demeures des mortels, et les courants sacrés des fleuves ; de l'autre, des sommets encore, et tout autour, par de là l'immensité de l'air, l'Océan.

Ici Christopoulos s'arrêta :

« Vous voyez, » nous dit-il, « par quelle grande et « noble image se terminent ces gracieux tableaux. Je ne « vous ai point fait remarquer l'une après l'autre toutes « les phases de ce dialogue entre la volonté obstinée de « Junon, la douce malice et la naïve confiance de Vénus, « le tout en présence de Minerve, qui se tait; je ne vous « ai même pas arrêté à ce trône arrondi où je voudrais « voir l'origine des siéges roulants de nos jours, si com- « modes à notre mollesse, et que Vulcain avait ainsi pré- « médités ; je ne veux que vous signaler rapidement dans « cet entretien sa délicatesse élégante, sa pénétration des « mœurs de l'enfance et sa finesse. »

« — Sans doute, interrompis-je, mais ces amoureuses « allusions, ces phrases à double entente, ne s'éloignent- « elles pas de la gravité de l'épopée, et tout ce naturel « n'est-il pas un peu apprêté ? »

« — Je ne le nie point, » me répondit Christopoulos, « le temps a marché. Nous sommes loin de la simplicité « des premiers âges. Apollonius vivait sous les Ptolémées, « et avait eu pour maître Callimaque, ami de l'art plus « que de la nature. Mais n'y a-t-il donc en poésie qu'une « seule voie? et faut-il repousser les produits d'un siècle « qui cherche à sonder les replis du cœur même dégénéré, « et qui fait un usage si ingénieux de son expérience ?

« Continuons. Nous venons de quitter, comme vous « paraissez le souhaiter, les boudoirs de Vénus, et nous « voici en plein drame héroïque. »

III

Cependant les héros, embusqués à l'écart dans le fleuve, le long des marais, s'étaient réunis sur les bancs du vaisseau ; Jason leur parle ; et, assis en ordre à leur place, ils l'écoutent en silence.

« Amis, je vais vous dire le plan que j'adopte et que « vous aurez à accomplir ; car, l'entreprise nous étant « commune, nos discours pour tous ensemble doivent être « mis en commun. Que celui qui tait sa pensée ou refuse « son conseil sache bien que seul il contrarie le retour de « notre expédition. Demeurez tous en repos ici, sous les « armes ; tandis que j'irai vers le palais d'Aiète, prenant « avec moi les deux fils de Phryxos et deux autres de nos « compagnons. Je ferai d'abord l'épreuve des paroles, et « je prierai le roi de nous livrer de bon gré la toison « d'or ; sinon, et si, confiant en sa puissance, il nous dé- « daigne et nous renvoie, le mal viendra d'abord de son « refus, et nous aurons alors à considérer si nous ferons « appel à la force, ou si dans cette nécessité quelque stra- « tagème ne peut encore venir à notre aide avant le com- « bat. Ne l'attaquons point soudain par les armes pour lui « ravir ce qui est en son pouvoir, avant d'avoir tenté la « persuasion. Il vaut mieux nous approcher et chercher « à lui plaire par nos discours : souvent la parole vient « facilement à bout de ce que le courage emporterait à « grand'peine. Elle adoucit les apparences et obtient le « succès de la raison. D'ailleurs Aiète a jadis accueilli « l'illustre Phryxos, fuyant les piéges d'une marâtre et le « glaive sacrificateur d'un père. Ainsi partout et tou-

« jours les hommes, même les plus barbares, ont révéré « et pratiqué les lois de Jupiter hospitalier. »

Il dit : Les jeunes héros applaudissent unanimement aux paroles de Jason, et personne n'ouvre un avis contraire ; il se fait suivre alors des fils de Phryxos, de Télamon et d'Augée, prend en main le sceptre de Mercure; et aussitôt par-dessus les roseaux et l'onde il descend du vaisseau à la rive, sur un tertre de la plaine qu'on appelait *Circœon*. Là croissent de nombreux tamarins et des saules plantés en ordre. Les cadavres des morts y pendent attachés par des chaînes au bout des branches ; car, même aujourd'hui, chez les Colchidiens, il est défendu de consumer par le feu les dépouilles des hommes échappés à la vie. Il n'y est pas permis de les recouvrir de terre et de placer au-dessus un monument; mais on doit les envelopper dans les dépouilles brutes des taureaux, et les suspendre aux arbres loin de la ville. La terre néanmoins n'a pas cédé à l'air tous ses priviléges ; car c'est dans la terre qu'on ensevelit les femmes ; ainsi le veut la règle de leurs lois.

Comme les héros se mettent en marche, Junon, dans sa bienveillante prévoyance, répand une brume épaisse autour de la ville, pour les dérober à la foule pressée des habitants, pendant qu'ils se rendent chez Aiète; et elle dissipe le nuage aussitôt qu'après la plaine ils ont atteint la cité et le palais. Ils s'arrêtent sous les avenues, et admirent la forte structure, les larges portes de la demeure royale, les colonnes qui se dressent symétriquement autour des murs, et la corniche de pierre qui élève au-dessus du palais sa frise d'airain. Ils s'avancent ensuite lentement sur le seuil qu'ombragent de leurs feuilles vertes entrelacées des vignes hautes de la plus riche végétation. Audessous coulent sans cesse quatre fontaines que Vulcain y

a ménagées. L'une fait jaillir le lait, l'autre le vin; la troisième se remplit d'une huile parfumée : la dernière jette une eau qui, alternativement, s'échauffe au coucher des Pléiades, et, à leur réveil, s'échappe, aussi froide que la glace, du creux du rocher.

Telles étaient les merveilles que l'industrieux Vulcain avait créées dans le palais du roi de Cyté. Il avait inventé aussi des taureaux au pied de bronze, dont la bouche d'airain respirait la flamme redoutable du feu; et il y avait joint une charrue d'une seule pièce, de l'acier le plus solide, pour prix du service que lui avait rendu le Soleil en le recevant sur ses coursiers, comme il était tout fatigué de la guerre de Phlégra[1].

Là, des deux côtés, règne un élégant portique; et sur les deux ailes deux bâtiments plus élevés se rangent : le plus beau est habité par Aiète et sa compagne; l'autre par son fils Apsyrte, né d'Astérodie, nymphe du Caucase, avant que le roi eût pris pour légitime épouse, Idie, la plus jeune des filles de Thétis et de l'Océan. Les enfants des Colchidiens l'avaient surnommé Phaéton, parce qu'il l'emportait en éclat sur tous les hommes de son âge.

Plus loin s'étendait la galerie où des deux parts s'ouvraient de nombreux appartements aux doubles et solides portes; ils étaient occupés par les serviteurs, et par les deux filles d'Aiète, Chalciope et Médée. C'est ainsi que les héros la virent, comme elle passait de son appartement dans celui de sa sœur; Junon l'y avait retenue, car elle fréquentait peu le palais, et donnait pendant le jour tous ses soins au temple d'Hécate, dont elle était la prêtresse. A leur aspect, Médée

[1] Combats où Jupiter avait Vulcain pour auxiliaire contre les géants Phlégréens.

poussa un grand cri : Chalciope l'entendit aussitôt, et accourut avec les suivantes, qui toutes, jetant de côté leurs toiles et leurs fuseaux, sortirent en foule. Dans sa joie de reconnaître ses fils parmi ces étrangers, Chalciope leur tend les bras. Eux-mêmes ravis volent vers leur mère, et l'embrassent tendrement. Alors, elle leur adresse en sanglotant ces paroles :

« Ainsi donc vous n'irez plus errer au loin, en m'aban-
« donnant à ma tristesse, puisque le destin nous réunit
« encore ! Malheureux ! quel regret de la Grèce vous avait
« pris ! Cédant aux instructions de Phryxos votre père, vous
« cherchiez cruellement à le venger. Ah ! quelle affreuse
« douleur il a léguée en mourant à nos âmes ! Que nous
« font les États d'Orchomène ! Et pour Orchomène, et
« pour l'héritage d'Athamas, faut-il ainsi quitter votre
« mère désolée ? »

Elle dit : en entendant sa voix, Aiète s'avance enfin sur le seuil. Idie elle-même, son épouse, arrive, et aussitôt toute la cour se remplit de leur suite. Bientôt de nombreux serviteurs s'empressent d'immoler un superbe taureau, d'autres fendent du bois sec avec la hache, chauffent les bains, et personne ne se dispense du travail pour le service du roi.

C'est alors qu'Éros, traversant invisible les espaces des airs, s'approche et se précipite, pareil à cet insecte irrité qui fond sur les jeunes troupeaux, et que les gardiens des génisses nomment *le taon*. Il bande aussitôt son arc au bord du vestibule, choisit dans son carquois une flèche neuve et fatale, puis il franchit furtivement le seuil d'un pied rapide, promène vivement ses regards, et, se glissant à petits pas auprès de Jason, pose la coche sur le milieu de la corde. Soudain, il fait agir ses deux mains en sens con-

traire, et lance le trait à Médée dont l'esprit éprouve une muette stupeur pendant qu'Éros s'en retourne, et s'envole en riant hors des voûtes élevées du palais.

La flèche, telle que la flamme, brûle la jeune fille jusqu'au fond de sa poitrine. Elle ne cesse de porter des regards animés autour de Jason. Son cœur palpite sous les pensées qui l'oppressent; elle ne se souvient plus que d'une seule chose, et elle abandonne toute son âme à une souffrance qui lui est chère. Comme l'ouvrière qui vit du travail de la laine s'éveille au milieu de la nuit, et, préparant la lumière pour éclairer son ménage, approche la paille du tison ardent; puis, de ce tison chétif fait jaillir un feu qui va tout consumer; ainsi, le cruel amour qui s'est glissé dans le cœur de Médée la brûle en secret, et répand sur ses tendres joues la pâleur ou la rougeur au gré du trouble de son esprit.

Cependant les serviteurs ont préparé et apporté le repas; et les héros, rafraîchis, et purifiés par le bain s'abandonnent aux plaisirs des aliments et du breuvage. Ensuite Aiète interroge les enfants de sa fille, et les encourage par ces mots :

« Enfants de ma fille et de Phryxos que j'ai honoré dans « mes palais par-dessus tous mes hôtes, pourquoi revenez-« vous dans Aia? Quelque accident qui vous a épargnés « aurait-il interrompu votre course? Vous ne m'avez pas « cru lorsque je vous annonçais l'immense longueur du « voyage. Je le savais bien pourtant, moi, qui monté sur « le char du Soleil, mon père, quand il emporta ma sœur « Circé sur le sol de l'Hespérie, vins avec lui à la pointe du « continent tyrsénien, où elle habite maintenant bien loin « de la Colchide. Mais à quoi bon ces discours? Expliquez-« nous librement ce qui vous est advenu, quels sont ces

« hommes qui vous accompagnent, et comment vous avez « quitté l'abri de votre navire. »

A ces questions adressées aux deux frères, c'est Argos qui, craignant pour le salut de l'expédition, flatte et répond le premier ainsi, car il était l'aîné.

« Ce navire, Aiète, des tempêtes violentes l'ont anéanti; « et réfugiés sur ses débris, les vagues nous ont jetés aux « bords de l'île de Mars pendant une nuit ténébreuse : « quelque dieu nous a préservés; car, nous n'y avons plus « trouvé les oiseaux belliqueux qui habitaient jadis cette « île déserte[1]. Ces guerriers descendus la veille de leur « vaisseau, les en avaient chassés ; et, sans doute, la vo- « lonté de Jupiter ou la destinée compatissante y avait re- « tenu ces héros en notre faveur. Ils nous ont prodigué « la nourriture et des vêtements, en apprenant le nom glo- « rieux de Phryxos et le vôtre : ils se dirigeaient vers votre « ville; et si vous désirez savoir pour quel motif, je ne « vous le cacherai pas. Cet homme, qui par son courage « l'emporte sur tous les enfants d'Éole, un roi injuste « cherche à le priver de sa patrie et de ce qui lui appar- « tient; il l'envoie ici tenter une chose impossible, et dé- « clare que la postérité d'Éole n'échappera à la terrible « colère de l'inexorable Jupiter, et à la vengeance expia- « toire du crime commis contre Phryxos, que si la toison « d'or retourne en Grèce. Alors Minerve-Pallas a créé ce « vaisseau; et il n'est pas semblable aux navires des Col- « chidiens dont le plus malheureux sans doute a été notre « partage, puisque les tempêtes et la fureur de la mer « l'ont bientôt brisé. Celui-ci, par sa forte membrure défie « l'effort de tous les orages; et il vole à l'égal du vent

[1] Les Harpyes.

« quand ces guerriers eux-mêmes prennent en main leur « rame infatigable. Après y avoir réuni les plus excellents « parmi les héros de la Grèce entière, et franchi déjà bien « des pays ainsi que l'immensité d'une mer périlleuse, « leur chef arrive dans vos murs pour solliciter votre « faveur : il en sera ce que vous voudrez, car il ne vient « point pour user de violence; et il s'engage, pour prix de « vos dons, à soumettre à votre sceptre les Sauromates « dont je lui ai appris la révolte et l'hostilité. Si vous sou-« haitez connaître d'avance son nom, sa naissance et quels « sont ses compagnons, je vais vous le dire en détail. « Celui-ci, pour qui tous ces Grecs se sont rassem-« blés, on le nomme Jason, fils d'Æson, fils lui-même de « Créthée; et puisqu'il est le légitime rejeton de Créthée, « nous sommes ainsi alliés par nos grands-pères, car « Athamas et Créthée étaient fils d'Éole tous les deux; et « Phryxos a eu pour père Athamas l'Éolide. Si l'on vous « dit qu'il se trouve parmi eux un fils du Soleil, le voici; « c'est Augée. Cet autre est Télamon, le sang du glorieux « Éaque, né de Jupiter lui-même. Et tous les autres com-« pagnons qui marchent ensemble sont fils ou petits-fils « des dieux immortels. »

Ainsi s'exprime Argos. A ce discours, le roi s'irrite, et la colère enflamme ses esprits : il s'emporte, s'indigne surtout contre les fils de Chalciope, car il soupçonne que les héros viennent dans leur intérêt; et ses yeux sous leurs sourcils étincellent de fureur.

« Malfaiteurs, » s'écrie-t-il, « que ne fuyez-vous aus-« sitôt loin de ma vue, et hors de cette terre où vous ra-« mènent vos propres fourberies bien plutôt que Phryxos, « et je ne sais quelle fatale toison! Non, ce n'est pas pour « elle que vous avez quitté la Grèce, mais pour mon

« sceptre et mon pouvoir royal. Ah! si vous n'aviez déjà « participé à ma table, j'aurais tranché votre langue, mu- « tilé vos deux bras, et ne vous aurais laissé que les pieds « pour fuir, afin de vous punir de vos tentatives, et d'a- « voir fait mentir les dieux immortels. »

A ce courroux d'Aiète, Télamon sent monter sa colère, et veut donner cours aux violentes paroles qu'il a dans le cœur; mais Jason l'arrête, le prévient, et répond en ces mots conciliants :

« Aiète, soyez plus juste envers notre expédition; nous « ne l'avons point désirée, et nous ne sommes point venus « dans votre ville et dans votre résidence avec les inten- « tions que vous supposez. Qui donc pour un intérêt « étranger voudrait traverser de si vastes mers? C'est le « destin, c'est l'ordre barbare d'un monarque impie qui « m'a fait partir. Soyez favorable à nos vœux; je porterai « dans la Grèce entière la renommée de votre magnani- « mité. Déjà, nous sommes prêts à payer votre bienfait, « si vous souhaitez que nous soumettions les Sauromates « ou toute autre nation à votre empire. »

Ainsi d'une voix flatteuse Jason cherchait à adoucir le roi. Mais lui dans sa fureur agite au fond de son âme une double pensée. Va-t-il les saisir et les égorger sur place? ou mettre leur force à l'épreuve? Il s'arrête à ce dernier dessein, et dit au héros en l'interrompant :

« Étranger, à quoi bon tout ce que tu nous racontes? « Si vous êtes véritablement les fils des dieux, et si vous « ne venez pas chez autrui pour vous y montrer infé- « rieurs à moi, je vous permettrai d'emporter à votre « gré la toison, mais après l'épreuve. Je ne suis pas, « comme vous le dites du roi qui gouverne la Grèce, en- « vieux des hommes de cœur. Le témoignage de votre

« vigueur et de votre courage sera un combat dont mes « mains viennent à bout, quelque périlleux qu'il soit. « J'ai pour cultiver le champ de Mars deux taureaux aux « pieds de bronze dont la bouche respire la flamme. « Je les attelle, et quand leur charrue a fendu quatre « arpents de ce sol endurci, je ne jette pas dans les « sillons la semence de Cérès, mais bien les dents d'un « horrible dragon, qui prennent l'apparence de guerriers « armés; ils m'environnent et m'attaquent. Je les dé- « chire aussitôt et les anéantis sous ma lance. J'ai attelé « le matin, et le soir j'ai fini de moissonner. Si tu en « fais autant, tu porteras sur-le-champ la toison à ton « roi. Je ne la livrerai polnt à un autre prix, ne l'espé- « rez pas. Il ne sied point à un homme courageux de « céder à un homme moins brave que lui. »

A ces mots, Jason, interdit devant une telle calamité, tient les yeux fixés à terre et demeure en silence. Il médite longtemps dans sa pensée s'il doit résolûment accepter un exploit qui lui paraît si difficile ; et il fait entendre enfin cette adroite réponse :

« Aiète, par une telle sentence vous me traitez trop « sévèrement, mais cette épreuve, tout exorbitante qu'elle « est, je la soutiendrai, dussé-je y périr, car rien ici ne « saurait être aussi affreux que la cruelle violence du roi « qui m'a imposé d'y venir. »

Ainsi parlait le héros désespéré d'un tel obstacle ; le roi ajoute à ses inquiétudes par ces rudes paroles :

« Rejoins donc maintenant ta troupe, puisque tu con- « sens à la tâche. Si tu redoutes de passer le joug au cou des « taureaux, si tu recules devant la moisson sanglante, il « m'appartiendra de pourvoir à ce que désormais tout « guerrier tremble de s'attaquer à meilleur que soi. »

Après ces mots inhumains, Jason se lève de son siége, ainsi que Télamon et Augée. Argos les suit seul, car en s'en allant il fait signe à ses frères de rester ; et ils sortent du palais.

Mais, parmi tous, le fils d'Æson l'emportait par sa grâce et par sa beauté merveilleuse ; et Médée avait jeté sur lui des regards détournés à travers le voile élégant qu'elle porte. Son cœur se consume de tristesse ; et son esprit se glisse et vole, comme un rêve, sur les traces du héros. Déjà, tout indignés, ils avaient quitté les demeures royales ; déjà redoutant le courroux d'Aiète, Chalciope s'était hâtée de retourner avec ses fils dans son appartement ; et Médée s'arrête encore, l'âme agitée de tout ce qui ajoute aux soucis de l'amour.

Elle se représente de nouveau ce qui s'est produit devant ses yeux ; quel il était, quels étaient ses vêtements, quel port ; son maintien sur son siége, sa démarche en sortant du palais. Elle y revient en pensée, et ne croit pas que jamais ait existé son égal. Sans cesse résonnent à son oreille la voix et les attrayantes paroles qu'il prononçait. Elle s'effraye pour lui du danger des taureaux ou d'Aiète lui-même ; elle gémit déjà comme s'il n'était plus ; et dans ses douloureuses chimères, elle inonde ses joues des larmes d'une tendre pitié ; elle pleure lentement, et laisse éclater ces plaintes :

« Infortunée ! d'où me vient une telle douleur ?... Qu'il « soit le plus éclatant des héros ou le moindre, et qu'il « vienne à succomber, que m'importe ? Ah ! que pour- « tant il en sorte sans dommage ! faites qu'il en soit « ainsi, Hécate, vénérable déesse ; oui, qu'il échappe à « la mort et retourne dans sa patrie ! ou si sa destinée « est d'être immolé par les taureaux, du moins qu'il ap-

« prenne auparavant combien je déteste cette cruelle ven-
« geance. »

« Vous en conviendrez, » nous dit ici Christopoulos en s'arrêtant, « voilà bien la passion naissante, ses premières « stupeurs, ses irrésolutions, ses vœux qui se combattent. « Ne commencez-vous pas à plaindre Médée, et même à « l'aimer? Non, ce n'est pas cette sauvage magicienne « qui va ensanglanter Corinthe de ses fureurs jalouses, « et jeter l'horreur dans la tragédie d'Euripide. Et Jason, « vous l'avouerez, se montre bien plus aimable à Colchos « que dans le palais du roi Créon. Mais j'ai hâte d'arriver « aux scènes où le poëte va nous attendrir tout à fait. »

IV

Pendant que de telles inquiétudes bouleversent l'âme de Médée, les héros ont traversé les habitations, la cité, et repris la route de la plaine par où ils étaient venus. C'est alors qu'Argos parle ainsi à Jason :

« Vous blâmerez peut-être, fils d'Æson, l'avis que je « vais ouvrir. Mais certes, il faut essayer de tout dans une « telle extrémité. Je vous ai déjà entretenu d'une jeune « fille qui a appris d'Hécate l'art des enchantements. Si « elle nous devenait favorable, je pense qu'il n'y aurait « plus à redouter de succomber sous l'épreuve; mais je « crains vivement que ma mère ne puisse l'obtenir. Je « vais néanmoins sur-le-champ le tenter auprès d'elle; « puisqu'un trépas commun nous menace tous également. »

A ces paroles zélées, Jason répond ainsi : « Cher ami,

« si cela vous sourit, je ne m'y oppose point. Allez, re-« doublez de persuasion et d'instances auprès de votre « mère. Bien peu d'espoir nous reste sans doute, puisque « nous n'attendons que des femmes notre salut. »

Comme il finissait, ils arrivent au marais. Leurs compagnons, joyeux de les revoir, les interrogent :

« Amis, » leur dit tristement Jason, « Aiète nous a « exprimé en face une violente et injuste colère. Il serait « sans utilité pour vous ou pour moi de tout vous raconter « en détail. Il nous a dit que deux taureaux aux pieds de « bronze, et dont la bouche respire la flamme, paissaient « autour des quatre arpents du champ de Mars dont il « s'agit de labourer le sol ; puis il fournira, pour l'ense-« mencer, les dents d'un dragon qui enfantent des géants « armés d'airain ; et de tout cela, en les exterminant, il « faut venir à bout le même jour : Or, c'est ce que j'ai « complétement accepté ; car il n'y avait rien de mieux à « faire. »

Il dit : et les Argonautes à qui l'épreuve paraît impossible, se regardent tous longtemps, sans parole et sans voix, abattus sous un obstacle si insurmontable. A la fin, le courageux Pélée leur adresse ces mots :

« Il est temps de prendre une résolution et d'agir. Je « n'ai jamais pensé que le conseil de l'esprit pût nous « servir autant que la force du bras ; si donc fils d'Æson, « tu songes à atteler les taureaux d'Aiète, et si tu as con-« senti à la tâche, prépare-toi à tenir ta promesse. Mais « si ton cœur ne se fie pas entièrement à son énergie, et « si tu t'abstiens pour ton compte, ne cherche pas dans « nos rangs d'autre guerrier que moi. Je ne reculerai « point ; car, après tout la mort sera de nos douleurs la « dernière. »

A ces paroles de Pélée l'âme de Télamon s'émeut. Impatient, il se lève soudain. Idas le magnanime se présente le troisième, puis les deux fils de Tyndare ; enfin, Méléagre, bien qu'un léger duvet ne fleurisse pas encore sur ses joues, se range parmi ces jeunes guerriers, tant sa vigueur excite son audace ! Les autres leur cèdent, et gardent le silence. Aussitôt Argos parle ainsi aux héros qui viennent de demander l'épreuve :

« Sans doute, amis, ce sera notre ressource suprême. « Mais je crois que ma mère peut nous être de quelque « utile assistance : ainsi donc, malgré votre ardeur, ne « quittez pas le vaisseau ; restez-y encore un peu de temps « comme vous venez de le faire : il vaut mieux s'arrêter « à propos que de provoquer par trop de hâte une issue « malheureuse. Dans le palais d'Aiète réside une jeune « fille que la déesse Hécate a formée, habile par-dessus « toutes à mettre en œuvre les enchantements divers que « produisent le continent ou la mer immense : par eux « elle apprivoise la flamme indomptable du feu, arrête les « courants tumultueux des fleuves, enchaîne les astres, « ainsi que le cours de la lune sacrée. Tout à l'heure, en « revenant de son palais ici, nous nous demandions, le « long de la route, si ma mère, qui est sa sœur, ne pour- « rait pas lui persuader de venir en aide à notre épreuve. « Si cela vous convenait à vous-mêmes, je retournerais « dès aujourd'hui dans le palais d'Aiète tenter ce qu'une « divinité ferait peut-être réussir. »

A cette proposition les dieux accordent un témoignage de faveur. Une colombe, fuyant la violence d'un épervier, tombe des airs, tout effrayée, dans le sein de Jason ; et l'épervier s'abat lui-même sur la pointe de la poupe. Aussitôt Mopsos, l'interprète des oracles, s'exprime pour tous ainsi :

« Amis, c'est à vous que les dieux adressent ce prodige. « Il n'y a point de meilleure détermination à prendre. Il « faut, par tous les moyens, entourer de nos discours « persuasifs et gagner cette jeune fille. Je ne crois pas « qu'elle résiste; et Phinée ne nous aura pas prédit en vain « que nous devrons notre salut à Cypris, puisque l'oiseau « cher à cette déesse vient d'échapper au trépas. Voilà « comment mes calculs intimes interprètent ce présage, « et puisse-t-il en être ainsi! Cependant, mes amis, invo- « quez l'appui de Cythérée, et en ce moment, fiez-vous « aux conseils d'Argos. »

Il dit: les jeunes guerriers, qui n'ont point oublié les recommandations de Phinée, applaudissent. Seul, le fils d'Apharée, Idas se lève en courroux, et d'une voix énergique, s'écrie:

« Grands dieux! sommes-nous donc venus ici en com- « pagnie de femmes qui implorent le secours de Vénus, « au lieu de la toute-puissance de Mars? Quoi! vous « suspendez le combat pour vous occuper d'éperviers « et de colombes! Allez donc, abandonnez les hauts faits « de la guerre, et séduisez de faibles jeunes filles par vos « supplications. »

A ces accents de sa fureur, ses compagnons se pressent en foule autour de lui, mais nul ne les appuie ou n'y répond. Il s'assoit alors plein de colère; et Jason, raffermi dans ses propres pensées, parle ainsi: « Puisque vous l'ap- « prouvez tous, Argos va descendre du vaisseau. Pour « nous, transportons ouvertement nos amarres du fleuve « sur le rivage. Il ne nous convient pas de nous cacher « plus longtemps, comme si nous redoutions le com- « bat. »

Après ces mots, il commande aussitôt à Argos de re-

tourner rapidement vers la ville; puis par ses ordres les héros, relevant les câbles à bord du vaisseau, le dégagent peu à peu du marais, et, à l'aide de leurs rames, l'amènent à la rive.

Cependant Aiète, qui prépare aux Argonautes de grands maux et d'insurmontables embûches, réunit les Colchidiens hors de son palais, là où il a coutume de siéger. Il déclare que, dès que les taureaux en auront fini avec le guerrier consentant à subir la rude épreuve, il dépouillera de ses taillis épais le sommet de la colline, pour en brûler le vaisseau tout entier avec son équipage, et pour leur faire expier la cruelle injure que méditait leur insolence. Il ajoute que, jamais il n'eût reçu Phryxos l'Éolide malgré sa détresse, et que jamais il ne l'eût établi au sein du palais, bien que de tous les hôtes il fût le plus recommandable par sa douceur et sa piété, si Jupiter lui-même n'eût envoyé Mercure en messager pour solliciter un accueil bienveillant. Comment donc laisserait-il plus longtemps impunis des pirates venus sur son territoire pour y mettre la main sur des trésors où ils n'ont aucun droit, pour y tramer de mystérieuses intrigues, ou pour dévaster les domiciles des cultivateurs dans leurs incursions suspectes? Que, d'un autre côté, les fils de Phryxos lui payeraient cher les présents qu'il en recevait, quand ils étaient allés tous ensemble chercher des auxiliaires parmi des malfaiteurs, pour lui enlever, sans en prendre eux-mêmes le souci, la couronne et le pouvoir. Ce triste avenir, au reste, lui avait été annoncé jadis par le Soleil, son père; il lui avait prédit qu'il aurait un jour à se défendre contre les manœuvres et les piéges de ses descendants, leurs desseins perfides et leurs attentats. Que, pour cette raison, quand ils avaient désiré se rendre en Grèce,

par déférence pour leur père il avait permis ce long voyage; car il n'a pas la moindre appréhension pour ses filles, incapables de nourrir une mauvaise pensée, ni pour son fils Apsyrte. Mais toutes ces fatales prévisions reposaient sur les enfants de Chalciope, et c'était avec indignation qu'il dévoilait à ses concitoyens ces actes intolérables. Il leur ordonnait donc sévèrement de veiller sur le vaisseau, afin qu'aucun des agresseurs ne pût échapper au châtiment.

Mais Argos est revenu dans le palais d'Aiète; et il a engagé par des arguments multipliés sa mère à solliciter le secours de Médée. Chalciope y avait déjà pensé d'elle-même, mais elle n'en avait pas eu le courage; car, d'un côté, elle redoutait, si ses prières ne pouvaient rien contre le destin, d'irriter le mortel ressentiment de son père; et de l'autre, si elles étaient écoutées, elle tremblait devant leur révélation et leur publicité.

Cependant les angoisses de la jeune fille ont cédé à un sommeil qui les apaise. Elle repose sur sa couche, et bientôt des rêves mensongers et funestes, comme après les grandes douleurs, la tourmentent. Il lui a paru que l'étranger ne subissait pas l'épreuve, pour remporter la dépouille du bélier, et ne mettait pour rien de semblable tant d'empressement à visiter les États d'Aiète, mais bien pour en ramener dans son propre palais une légitime épouse. Elle se voit luttant elle-même contre les taureaux, dont elle vient facilement à bout; puis ses parents niant leur promesse sous le prétexte qu'ils ont livré l'épreuve à un guerrier, et non à une femme. De là surgit entre les étrangers et son père une contestation dont on la charge, des deux parts, de trancher à son gré le différend. Aussitôt elle choisit l'étranger, au mépris de ses

parents, qui, dans la violence de leur chagrin, poussent des cris de colère. A ces cris, le sommeil la quitte. Palpitante de terreur, elle se soulève, regarde tout autour les murs de son appartement; et à peine elle a rappelé son courage, que ces paroles se pressent sur ses lèvres :

« Malheureuse! comme ces songes cruels m'ont épou-
« vantée! Je tremble encore que cette expédition des héros
« n'aboutisse à quelque infortune; et cet étranger a jeté
« le trouble dans mes esprits. Ah! qu'il aille loin d'ici re-
« chercher dans sa patrie quelque jeune Grecque; à moi
« le séjour de mes pères, et la virginité... Mais quoi! si je
« me faisais un front d'airain, et que, m'aidant de ma
« sœur, elle en vînt, dans son inquiétude pour ses fils, à
« me prier d'être favorable à l'épreuve!... Peut-être ainsi
« s'éteindrait dans mon âme cette cruelle souffrance. »

Elle se lève soudain; et, les pieds nus, couverte d'un seul vêtement, elle ouvre les portes de sa demeure; elle veut en franchir le seuil pour se rendre chez sa sœur; mais longtemps la pudeur l'arrête et la retient dans le vestibule qui précède. Elle se retire aussitôt et retourne en arrière, puis elle rentre, ressort encore, et porte çà et là des pas incertains. Elle veut avancer, et la honte la ramène, c'est la lutte de la pudeur contre la hardiesse du désir. Trois fois elle essaye, trois fois elle a reculé. Enfin elle se précipite sur sa couche, et y cache sa tête; telle que, dans la chambre nuptiale, une épouse pleure le jeune époux que ses parents et ses frères lui ont donné. Timide et réservée, elle ne se réunit point à ses suivantes; mais elle s'assoit à l'écart avec sa douleur : car la destinée le lui a ravi avant qu'ils aient ensemble goûté le charme de leur union. Là, dans son intime ardeur, elle sanglote en silence et contemple ce lit de son veuvage dont

peut-être ses compagnes vont rire en l'insultant : ainsi gémit Médée.

Une esclave qui lui fut donnée tout enfant pour la suivre l'entend en passant près d'elle, et se hâte d'en informer Chalciope, qui délibérait avec ses fils comment elle gagnerait sa sœur; celle-ci n'hésite plus à cet étrange récit de la suivante; elle s'élance tout effrayée à travers son appartement dans celui où la jeune fille sur sa couche s'absorbe dans sa douleur, et meurtrit les deux côtés de ses joues; elle voit ses yeux inondés de larmes, et s'écrie :

« Hélas ! Médée, pourquoi donc ces pleurs? que t'est-il « arrivé? quel terrible chagrin s'est emparé de ton âme? « ton corps souffre-t-il de quelqu'une de ces maladies que « les dieux envoient? aurais-tu appris quelque fatal arrêt « de notre père contre mes fils et moi? Ah! pourquoi « faut-il que j'aie vu ce palais et cette ville de mes aïeux ! « Que n'ai-je habité les extrémités du monde où le nom de « Colchos demeure inconnu ! »

Elle dit : la rougeur se répand sur les joues de Médée. Longtemps une virginale pudeur arrête le désir qu'elle ressent de répondre. La parole tantôt arrive sur le bord de ses lèvres, tantôt retourne au fond de son cœur. Souvent sa bouche charmante brûle de s'exprimer, mais sa voix ne va pas plus loin. A la fin, le téméraire amour qui l'excite lui dicte ces mots trompeurs :

« Sans doute, Chalciope, mon âme s'afflige pour tes « fils ; je tremble que notre père ne les confonde avec ces « étrangers et ne les immole aussitôt. Dans ma terreur, je « viens de voir pendant mon court sommeil d'horribles « images. Qu'un Dieu en détourne l'effet, et que tes en- « fants ne deviennent jamais pour toi une douleur amère ! »

C'est ainsi qu'elle parle pour amener Chalciope à lui demander la première de venir au secours de ses fils; celle-ci, dont l'âme à ce récit ressent une vive frayeur et de mortelles angoisses, lui répond :

« Ah ! moi-même je venais te prier d'inventer et de « préparer quelque assistance pour toutes mes anxiétés. « Mais ce que je vais te dire, jure-moi par la terre et le « ciel que tu le garderas au fond de ton cœur, et que tu « seras notre auxiliaire. Je t'en conjure par les dieux, par « toi-même, et par nos ancêtres. Que je n'aie pas le tour- « ment de voir mes fils chéris périr d'une mort affreuse, « car je mourrais avec eux, et je reviendrais des enfers « pour être un jour une cruelle furie ! »

Elle verse en achevant ces mots des torrents de larmes, embrasse de ses deux mains les genoux, et cache sa tête dans le sein de sa sœur. Toutes deux confondent leurs sanglots; elle pleurent leurs maux, et insensiblement les plaintes et les gémissements se répandent dans leur demeure. Médée, la première, interrompt ces tristesses, et dit :

« Chère amie, quel est donc ce secours dont tu parles, « et que je puis t'apporter? Pourquoi ces imprécations et « ces furies vengeresses? Ah ! que ne peuvent-elles nous « donner le pouvoir de sauver tes enfants? Oui, par le Ciel « d'en haut, serment suprême de Colchos que tu m'en- « gages à prononcer, par la Terre d'ici-bas, mère des « dieux, je le jure, tout ce que je puis avoir de puissance « ne te fera jamais défaut, si ce que tu souhaites est en « mon pouvoir. »

« — Ne pourrais-tu donc pas, » reprend Chalciope, « ima- « giner en faveur de mes fils quelque stratagème, ou quelque « heureuse issue de l'épreuve pour l'étranger? Lui-même

« te sollicite; Argos est venu de sa part m'engager à de-
« mander ton secours; et comme j'accourais auprès de
« toi, je l'ai laissé dans le palais. »

A ces paroles, le cœur de Médée tressaille d'une joie intérieure. Son beau teint se colore d'une subite rougeur; un tendre transport l'aveugle.

« Eh bien, Chalciope, » dit-elle, « ce qui vous agrée,
« ce que vous désirez, je le ferai. Que l'aurore ne brille
« plus à mes yeux, et ne me voie plus vivante longtemps
« encore, si rien m'est jamais plus cher que ta vie et celle
« de tes fils! Ils ont été pour moi des frères soigneux
« et bien-aimés. Ils sont de mon âge : ne suis-je pas moi-
« même ton enfant, ainsi que ta sœur? Et avec eux ne
« m'as-tu pas prise à ton sein, toute petite, comme notre
« mère me l'a toujours dit? Mais garde bien le secret de
« mon assistance, afin que nos parents ignorent que je
« tiens ma promesse. Demain de bonne heure j'irai au
« temple d'Hécate, et je porterai des charmes pour apai-
« ser les taureaux à cet étranger dont la présence cause
« tant de trouble. »

Chalciope sort à ces mots de l'appartement et va annoncer à ses fils que sa sœur leur viendra en aide. Restée seule, Médée se sent de nouveau saisir de terreur et de honte, à la pensée de tout ce qu'en faveur d'un homme elle trame contre l'auteur de ses jours.

La nuit cependant a ramené l'ombre sur la terre; le navigateur des mers observe sur son vaisseau l'ourse et les étoiles d'Orion. Déjà le voyageur et la sentinelle souhaitent le repos : la mère dont les enfants ne sont plus sent aussi se fermer doucement sa paupière. Tout bruit a cessé, même les aboiements des chiens par la ville; le silence s'étend et l'obscurité s'accroît. Mais le charme du

sommeil ne peut gagner Médée. Mille soucis la tourmentent, et le regret de Jason ; car elle frémit de la férocité des taureaux, quand, par une destinée si peu digne de lui, ils vont trancher ses jours au champ de Mars. Sans cesse au fond de sa poitrine son âme s'emporte. Comme un rayon de soleil, que réflète l'eau dont on vient de remplir un seau ou un bassin, s'élance, tremble en cercles rapides et voltige dans l'intérieur d'une maison ; telle s'agite en son sein la pensée de la jeune fille. La pitié mouille ses yeux de larmes, elle languit sans relâche d'un mal intime qui consume son corps, abat ses nerfs délicats, et se prolonge jusqu'à la dernière fibre de son front, là où se ressentent les souffrances les plus vives, quand les douleurs d'un invincible amour fondent sur le cœur. Tantôt elle livrera à Jason les philtres qui doivent dompter les taureaux ; tantôt elle les refusera et mourra ensuite. Puis elle ne veut plus ni les livrer ni mourir, mais supporter, résignée, sa triste existence. Au milieu de ces angoisses, elle s'assoit sur sa couche et s'écrie :

« Infortunée ! que de malheurs autour de moi ! Et où « en suis-je arrivée ! Tous mes sens sont bouleversés ; « mon mal ne me laisse aucune force et s'obstine à me « consumer. Pourquoi ne suis-je pas morte sous les « flèches rapides de Diane avant de le voir et avant le dé- « part des fils de Chalciope pour la Grèce ? Car c'est de là « qu'un Dieu ou une furie ont fait jaillir ici pour nous « tant de cruelles douleurs. Ah ! qu'il succombe à l'é- « preuve du champ de Mars, si telle est sa destinée ! « Comment pourrais-je jamais, à l'insu de mes parents, « préparer et lui livrer des philtres ? Quel prétexte allé- « guer ? quelle ruse, quel stratagème déguisera mon as- « sistance ? Quoi donc ! irais-je l'aborder seul et loin de

« ses compagnons? Misérable! et je ne puis désirer sa « mort pour m'affranchir de tant de peine; car le plus « grand de mes maux serait de le voir privé du jour... « Eh bien, adieu, pudeur! adieu, vertu! Sauvé par mes « mains, qu'il parte, sans atteinte, pour les lieux que son « cœur chérit? A l'heure même où il triomphera de l'é- « preuve, je mourrai le cou suspendu à une poutre, ou « les entrailles dévorées par un poison destructeur. Mais, « hélas! après une telle mort, échapperai-je à la calomnie? « Mon trépas va retentir au loin dans la ville entière, et « les femmes de Colchos, à la bouche railleuse, rediront à « l'envi pour m'insulter : — C'est celle qui s'est tellement « éprise d'un étranger qu'elle en est morte; cédant à de « de folles pensées, elle a déshonoré son palais et ses an- « cêtres. — Oh! quelle serait ma honte, hélas! et quelle « infortune! Non, plutôt que de subir un si injurieux « opprobre, et pour fuir tant d'infamie, il faut par une fin « ignorée, dans mon propre appartement, quitter la vie « cette nuit même. »

Elle dit, et s'approche du coffre qui renferme de nombreux médicaments, les uns salubres, les autres mortels. Elle le prend sur ses genoux et pleure; ses larmes ne cessent d'inonder son sein et coulent sans s'arrêter quand elle considère sa destinée; elle veut choisir les pernicieux poisons dont elle va se repaître, et déjà pour les retirer du coffre elle en a défait les liens, quand tout à coup l'horrible fantôme de l'odieux enfer se présente à son esprit; elle s'arrête, hésite longtemps : toutes les chères jouissances de la vie reviennent à son imagination; elle rappelle les plaisirs réservés aux vivants; elle rappelle les joies de son jeune âge, quand elle était toute petite; et plus sa pensée reproduit chacun de ces souvenirs dans leur vérité, plus il

lui paraît doux de continuer à contempler le soleil. Alors, cédant à l'inspiration intérieure de Junon, elle éloigne le coffre de ses genoux et met fin à toutes ses incertitudes. Elle n'a plus alors d'autre désir que de voir se lever et briller le jour pour donner à Jason les philtres qu'elle a promis, pour lui parler et pour le voir. Sans cesse elle retire les verroux de ses portes pour épier la première lueur. Enfin parait la lumière de l'aurore qu'elle a si impatiemment attendue, et le mouvement renaît dans la ville. Argos a ordonné à ses frères d'y rester encore pour connaître les volontés et les avis de la jeune fille; quant à lui, il est retourné au vaisseau qu'il venait de quitter.

Après ces vers, Christopoulos mit un moment le livre de côté. « Quelle admirable peinture de l'amour ! » nous dit-il. « Et elle était neuve quand elle s'échappait de l'âme « d'Apollonius ; car Sapho seule avait osé ou su révéler le « mystère de cette fièvre du cœur qui précède les grandes « passions. Suivez les progrès de cette frénésie, ce trouble « qui va croissant dans l'âme de Médée, et dont elle em- « preint ses paroles, soit qu'elle les mêle à ses larmes « dans la solitude de son appartement virginal, soit « qu'elles animent ses entretiens avec sa sœur et avec Ja- « son, ou ses monologues dont on n'a pas assez compris « et loué la pudique tendresse. »

Ici j'osai interrompre notre enthousiaste lecteur : « Vous « avez beau, » lui dis-je, « n'accorder qu'un faible intérêt « à la poésie latine, vous n'ignorez pas vous-même que « l'un des plus grands mérites de votre Rhodien, ou plutôt « sa gloire, c'est d'avoir fourni à Virgile quelques traits « pour son immortelle Didon.

— Oui, sans doute, » me répondit-il, « mais dans ce « rapprochement on n'a pas dit tout ce qui était à l'avan- « tage du premier en date, et de l'inventeur. Voici par « exemple, un petit détail de style ; on a reproché à Apol- « lonius, comme une sorte de trivialité, d'avoir admis « dans le tableau de la nuit, imité si souvent, les aboie- « ments des chiens, gardiens de la ville, tandis que c'est « un trait de mœurs, et non une négligence. Cela se voit « encore dans l'Orient dont les coutumes ne changent « pas, même sous ses divers oppresseurs. N'entendez-vous « pas vous-même, pendant vos insomnies, s'éteindre par « degrés les longs hurlements des chiens vagabonds qui « habitent les carrefours de Constantinople ? C'est, en effet, « le dernier triomphe du sommeil, et il précède l'universel « silence. Ici, ne l'oublions pas, ces chiens sont consacrés « à Hécate, la divinité dont Médée est la prêtresse. Et « pourquoi seraient-ils moins dignes de l'épopée que les « troupeaux et les oiseaux *peints* (*Pecudes pictæque* « *volucres*) qui figurent dans l'*Énéïde*, à cette même des- « cription de la nuit endormant tous les êtres? Et, où « donc se retrouve chez l'imitateur latin, cette touchante « image de la mère qui pleure ses enfants et qui pourtant « succombe elle-même à la puissance du sommeil ? Non, « je ne suis pas d'humeur en cette occasion à céder à « Virgile la prééminence, et même en dehors de la Grèce, « bien des hellénistes ont été de mon avis.

« De bonne foi, » continua-t-il, « cette Didon qui a tant « aimé son premier mari, avant d'en chercher un second, « vous paraît-elle aussi touchante que la vierge timide et « passionnée, soumise aux premières épreuves du tour- « ment de l'amour ? Jason, convenez-en, bien qu'il ait déjà « ressenti quelque atteinte passagère pour Hypsipyle, est

« moins froid qu'Énée, veuf de l'infortunée Creüse, qui « va épouser Lavinie par raison d'État, après avoir aban- « donné Didon. »

A cette étrange critique qui avait fait sourire le prince Morusi et moi, Christopoulos ajouta en souriant lui-même : « Hâtons-nous de rejoindre Médée, nous allons la retrou- « ver en présence de son héros. »

V

Aussitôt qu'elle a vu paraître l'aurore, Médée rassemble de ses mains ses blonds cheveux, qui s'égaraient négligés et en désordre ; elle essuie ses larmes sur ses joues, ranime son teint par une essence pareille au nectar, revêt un manteau magnifique, assujetti par des agrafes artistement recourbées, et place un voile blanc sur sa tête divine. Elle porte ainsi ses pas dans le palais qu'elle parcourt, et oublie les cruelles douleurs que le présent lui offre comme les maux plus grands encore que lui garde l'avenir. Elle appelle ses suivantes, toutes de son âge, qui se tiennent au nombre de douze dans le vestibule de son appartement embaumé, et qui jamais n'ont partagé la couche d'un homme. Elle leur ordonne d'atteler promptement ses mules pour la conduire au superbe temple d'Hécate ; et elles se hâtent de préparer le char. Elle retire alors des profondeurs du coffre le philtre qu'on dit s'appeler le *Prométhée*.

Quiconque en humecte son corps après avoir invoqué dans des sacrifices nocturnes la vierge Mounogénie ne devient pas seulement insensible aux coups du fer et à

l'atteinte du feu, mais encore il conserve pendant un jour entier une force et une puissance insurmontables. La plante est née, à son origine, des gouttes de sang du foie de l'infortunée Prométhée, que l'aigle vorace laissait tomber à terre sur les penchants du Caucase; sa fleur, large d'une coudée, offre à sa surface la même nuance que le safran du Coryce, et se dresse sur une double tige. Sa racine en terre ressemble à la chair récemment déchirée, et sa liqueur est pareille à la séve noire du chêne des montagnes. Médée l'a recueillie dans une coquille caspienne pour ses enchantements, après s'être purifiée sept fois dans des eaux courantes, revêtue d'une robe noire par une nuit ténébreuse; et elle a invoqué sept fois Brimo, la nourrice des enfants, Brimo, la déesse de la nuit, l'infernale, la reine des mânes. Quand elle a coupé cette racine titanide, le sol désert tout autour a tremblé en poussant un mugissement souterrain; et lui-même, exténué par la souffrance, le fils de Japet en a gémi.

C'est ce philtre que Médée choisit et place sous la ceinture parfumée qui resserre son chaste sein. Elle sort alors, monte sur son char rapide, où deux de ses suivantes s'élancent de chaque côté. Elle saisit les rênes, prend dans sa main droite un fouet élégant, et traverse la ville. Ses autres compagnes, se tenant au train, courent derrière elle dans la large voie, et relèvent jusqu'au dessus de leurs blancs genoux leurs vêtements légers. Telle qu'après s'être baignée dans les eaux limpides du Parthénios ou de l'Amnise, Diane, portée sur un char d'or, fait franchir les collines à ses cerfs rapides, et va au devant d'une lointaine et odorante hécatombe : autour d'elle se pressent à pied les nymphes qu'elle a réunies à la source des fleuves ou dans les forêts et les promontoires aux mille fontaines;

et tremblants à sa vue, les animaux féroces l'accompagnent d'un murmure caressant. Ainsi Médée et son cortége parcourent la ville; la foule s'ouvre sur le passage de la fille du roi et évite respectueusement ses regards. Aussitôt qu'elle a dépassé dans sa course les rues élégantes de la cité, et qu'à travers la plaine elle a atteint le temple, elle descend promptement de son char aux belles roues, et parle ainsi à ses suivantes :

« Chères amies, j'ai eu certes un grand tort, car je n'ai « pas pensé que nous étions près de ces étrangers qui « parcourent notre territoire : toute la ville est pleine de « trouble, et il ne nous en est venu aucune des femmes « qui auparavant se réunissaient chaque jour ici. Mais « puisque nous y sommes et que personne ne nous a sui- « vies, rassasions-nous sans relâche des plus doux amuse- « ments : cueillons les belles fleurs de cette molle prairie. « Nous reviendrons à l'heure accoutumée, et vous retour- « nerez aujourd'hui chez vous avec bien des richesses, si « vous approuvez mon projet : Argos et Chalciope elle- « même ne cessent de me tourmenter (mais gardez bien « le secret que je vais vous apprendre, afin qu'il n'en « arrive rien aux oreilles de mon père); ils veulent que je « sauve des périls de l'épreuve l'étranger qui s'expose aux « taureaux et que j'en reçoive des présents. Je suis entrée « dans leurs desseins, et je vais l'appeler seul en ma pré- « sence, loin de ses compagnons. Nous partagerons entre « nous les dons qu'il pourra nous offrir, et nous lui don- « nerons plus tard un autre philtre tout contraire; mais « tenez-vous éloignées quand il va venir. »

Elle dit, et le projet trompeur est agréé de toutes ses compagnes.

— « Eh! bien, maître, » interrompit en souriant le prince Nicolaki, « où est donc l'innocence de votre favorite? « Médée en remontrerait à la plus adroite coquette de « Constantinople, y compris le quartier grec, le faubourg « Européen, et même le sérail! Que vous semble de cette « harangue à ses suivantes et de toutes ces ruses pour « dissimuler un rendez-vous? — Direz-vous encore, ajoutai-je, que l'épopée ne touche pas ici de bien près au roman? — « Vous avez beau vous réunir pour m'atta- « quer, » répliqua Christopoulos, « je n'aurai pour tous les « deux qu'une même réponse. C'est encore ici la nature, « oui, la nature; et tous ces détours sont bien dans le rôle « d'une femme qui a d'autres femmes à tromper. Je n'en « dirai pas plus, tant j'ai hâte d'arriver à l'entretien des « deux amants. Écoutez bien. »

VI

Argos cependant, informé par ses frères que Médée se rendrait avec le jour au temple d'Hécate, a pris Jason à l'écart, et le guide à travers la plaine : le fils d'Ampyx est avec eux, Mopsos, habile à annoncer par avance les présages quand ils viennent et à les expliquer quand ils s'en vont.

Non, jamais parmi les générations des hommes primitifs, ni parmi les fils de Jupiter lui-même, ni entre tous les héros nés du sang des autres immortels, nul ne se montra tel que Jason parut en ce jour, car l'épouse du maître des dieux avait ajouté à son aspect attrayant et au charme de sa parole. Ses compagnons en le regardant admirent sa

grâce éclatante; et le fils d'Ampyx, qui observe et recueille tout en lui-même, sourit déjà au succès de l'expédition.

Sur le chemin de la plaine, auprès du temple, il est un immense peuplier dont les rameaux et le feuillage servent d'asile habituel aux babillardes corneilles. L'une d'elles, perchée sur une branche au milieu de l'arbre, bat des ailes, et explique ainsi les volontés de Junon :

« Pauvre devin est celui qui ne comprend pas ce que « savent même les enfants, qu'une fille n'adressera jamais « un mot de faveur ou de tendresse à un garçon s'il est « en compagnie. Va-t'en, mauvais devin, ignorant inter- « prète; Cypris ne t'a jamais inspiré, pas plus que les « joyeux et ardents amours. »

Ainsi dit le malicieux oiseau. Mopsos a souri en écoutant cette voix envoyée des dieux, et il parle ainsi au fils d'Æson : « Allez droit maintenant au temple de la déesse, « vous y trouverez la jeune vierge; adressez-lui de douces « instances dictées par Cypris, qui viendra en aide à vos « épreuves, comme l'a prédit Phinée, le fils d'Agénor. « Quant à nous, Argos et moi, retirés à l'écart dans ces « lieux même, nous vous attendrons : allez donc la sup- « plier seul, et ne ménagez pas les paroles les plus persua- « sives. » A ce sage conseil, tous les deux obéissent.

Cependant, même au milieu des amusements, Médée n'a dans l'esprit qu'une pensée : tous ces jeux qui plaisent à ses compagnes ne sauraient la distraire longtemps. Elle en change sans raison, et ses yeux inquiets ne s'arrêtent pas sur la troupe de ses suivantes; sans cesse elle porte au loin vers la route des regards détournés; le bruit des pas ou du vent qu'elle croit entendre à côté d'elle redouble en son sein les battements de son cœur.

Mais bientôt Jason vient au devant de ses vœux, et se

montre au haut du chemin, semblable au Sirios si bel à voir et à contempler quand il se lève au-dessus de l'Océan, mais qui exerce sur les agneaux une si fatale influence. Telle éclate à la considérer la beauté de Jason qui s'avance, et son apparition cause aussi de vives douleurs.

A sa vue, l'âme de Médée s'échappe de sa poitrine, ses yeux se couvrent d'un nuage subit, une brûlante rougeur s'empare de ses joues. Elle n'a plus la force de porter ses pas en avant ni en arrière ; et ses pieds demeurent fixés au sol pendant que ses compagnes s'éloignent d'eux toutes à la fois. Tous deux alors demeurent muets et en silence l'un devant l'autre, tels que ces chênes ou ces grands sapins enracinés sur les montagnes qui se taisent tout à coup dans le calme du vent, mais qui s'agitent quand il souffle, et bruissent dans l'immensité. C'est ainsi que tous deux vont ranimer leur voix sous les haleines de l'Amour. Jason a reconnu que Médée est atteinte d'un mal venu des dieux, et il lui adresse ce discours caressant :

« Voici, remarquez-le bien, » nous dit Christopoulos, « chaque acteur à son rôle. Le drame justifie ses entrées « et ses sorties. Les confidents eux-mêmes se retirent à « propos. Argos qui connaît les lieux a été le guide; « Mopsos qui interprète les oracles a été le conseiller à « qui la maligne corneille donne une leçon d'amoureuse « expérience. De cet oiseau babillard descend en droite « ligne, vous l'aurez reconnu je pense, le perroquet des « jardins d'Armide et ses tendres exhortations ; mais vous « aurez admiré surtout cette harmonie imitative des vers « dont la cadence suspendue et entrecoupée peint si bien « l'impatience de Médée, ses souffrances et sa langueur. »

« Puis commence cet entretien ardent et mélancolique, « où Médée déploie tant de pudeur et d'émotion, Jason « tant de séduction et d'adresse. C'est lui qui va parler le « premier. »

VII

« Jeune vierge, pourquoi tant me redouter quand je « suis seul? Je ne suis pas comme d'autres hommes pré- « somptueux et indiscrets. Jamais je ne fus tel, même « quand je vivais dans ma patrie. Ne craignez donc pas « plus longtemps de m'adresser vos questions ou tout ce « qu'il vous plaira de me dire. Puisqu'une mutuelle bien- « veillance nous a conduits l'un vers l'autre en un lieu « sacré d'où le mensonge est proscrit, parlez, interrogez « ouvertement, et ne me trompez point par d'attrayantes « paroles, car vous avez promis d'avance à votre sœur de « me livrer les philtres que je désire : je vous implore au « nom d'Hécate elle-même, de vos ancêtres et de Jupiter, « qui tend la main à la fois aux suppliants et aux hôtes. Je « suis pour vous l'un et l'autre : hôte et suppliant; j'em- « brasse vos genoux, car sans vous je ne puis dominer « l'épreuve douloureuse que m'impose la nécessité. Certes, « j'acquitterai dans l'avenir, si cet espoir m'est permis, la « dette de ma reconnaissance pour votre secours autant « que le peuvent les habitants de pays si séparés. Je pro- « clamerai votre nom et votre gloire; mes compagnons « rendus à la Grèce, les publieront ainsi que leurs épouses « et leurs mères, qui nous pleurent déjà assises sur les ri- « vages; dissipez leurs cruelles sollicitudes. Ainsi jadis la

« jeune Ariadne, la Minoïde, à qui Pasiphaé, fille du soleil, « avait donné la vie, mit sa complaisance à délivrer Thésée « de ses rudes épreuves; et quand s'apaisa le courroux « de Minos elle suivit le héros sur son navire et quitta sa « patrie pour lui. Les immortels eux-mêmes l'ont chérie. « La couronne céleste qui porte le nom d'Ariadne en est « le témoignage; c'est elle qui brille toute la nuit parmi « les étoiles du ciel. Et vous serez aussi récompensée des « dieux si vous sauvez tant de héros, car vous paraissez « ornée des dons de la douce bienfaisance autant que de « la beauté. »

A ces louanges, Médée baisse les yeux et laisse échapper un délicieux sourire. Ranimée par ces flatteuses paroles, son âme s'attendrit, elle porte ses regards sur le héros; et ce qu'elle n'osait d'abord lui dire, elle brûle de le lui exprimer tout à la fois. Soudain elle tire généreusement le philtre de sa ceinture parfumée. Jason tout joyeux le reçoit dans ses mains; et certes, s'il en avait eu besoin, elle eût rappelé de son sein son âme tout entière pour la lui donner et lui plaire, tant est doux l'éclat que fait resplendir Éros sur la blonde tête du héros! Ses yeux en absorbent les étincelles, et son cœur se fond sous cette chaleur intime, comme sur les roses s'évapore la rosée aux premiers rayons du jour. Timides tous les deux, tantôt ils attachent leurs regards au seuil du temple; tantôt ils les ramènent sur eux-mêmes pour mêler à leur éclat le plus charmant sourire; et c'est à peine, enfin, que Médée prononce ces mots :

« Apprenez maintenant quel sera le secours que je « vous prête. Quand vous aurez vu mon père et qu'il « vous aura remis les dents meurtrières qu'il vous faut « semer, dépouille des mâchoires du dragon, observez avec

« soin l'heure où la nuit se divise en deux parts égales;
« baignez-vous alors dans les eaux du fleuve qui ne tarit
« jamais. Puis seul, loin de vos compagnons, couvert de
« vêtements noirs, creusez une fosse ronde; égorgez-y
« une brebis que vous y placerez toute saignante et tout
« entière, en ménageant un bûcher au-dessus de la fosse.
« Ensuite vous verserez d'une coupe la liqueur que l'a-
« beille distille dans sa ruche, en invoquant Mounogénie,
« la Perséide Hécate. Quand vous aurez imploré la déesse,
« en la nommant, éloignez-vous du bûcher; et que ni le
« bruit des pas ni les hurlements des chiens ne vous fassent
« tourner la tête en arrière, car tout demeurerait sans
« effet, et vous ne pourriez vous-même sans péril rejoindre
« vos compagnons. Au point du jour vous ferez fondre ce
« philtre, et vous vous en servirez pour en oindre votre
« corps comme d'une essence. Vous y puiserez une force
« infinie, une merveilleuse vigueur qui vous rendra l'égal
« non pas des humains, mais des dieux immortels. Frottez-
« en aussi votre lance, votre bouclier et votre glaive. Et
« vous serez invulnérable aux coups des géants comme
« aux atteintes de la flamme incessante des pernicieux
« taureaux, mais vous ne le serez que pendant un seul
« jour. Ne reculez pas pour cela devant l'épreuve. Je vais
« d'avance vous indiquer un autre expédient, quand vous
« aurez soumis au joug le vigoureux attelage, et par votre
« bras et votre vaillance labouré toutes les aspérités du
« champ : aussitôt que germeront dans les guérets les
« géants que vous aurez semés sur la glèbe noire avec les
« dents du dragon, en les voyant surgir en foule des sil-
« lons, jetez-leur furtivement une pierre pesante : ils s'y
« précipiteront comme des chiens affamés, et, faute d'ali-
« ments, ils se dévoreront les uns les autres. Hâtez-vous

« alors vous-même de les exterminer en les attaquant. « C'est ainsi que loin d'ici vous pourrez emporter la toison « en Grèce. Partez ensuite, puisque vous voulez quitter « nos rivages, et puisqu'il vous plaît de partir. »

Elle dit, se tait, baisse les yeux; et ses belles joues se mouillent de larmes brûlantes. Elle pleure de ce qu'il va si loin d'elle errer sur les mers. Tout à coup elle lui adresse en face d'émouvantes paroles, et prend sa main, car la timidité a fui de ses yeux.

« Souvenez-vous un jour, » lui dit-elle, « quand vous « aurez regagné votre patrie, souvenez-vous du nom de « Médée. Ah! pour moi, même en votre absence, je ne « vous oublierai jamais. Mais dites, de grâce, où est votre « demeure? où passerez-vous maintenant avec votre vais- « seau? Irez-vous près de l'opulente Orchomène ou dans « le voisinage de l'île d'Aia? Parlez-moi encore de cette « jeune fille devenue si célèbre que vous avez désignée, « car elle reçut le jour de Pasiphaé, qui est la sœur de mon « père. »

Elle dit; et à ces larmes de la jeune fille le tendre amour s'est glissé dans le cœur de Jason lui-même.

« Et moi aussi, « lui répond-il à son tour, « moi aussi, pen- « dant les jours et les nuits je conserverai votre mémoire, « moi qui vous devrai la vie : s'il est vrai que je puisse « retourner sans obstacle en Grèce, et si Aiète ne nous « oppose pas quelque autre épreuve plus terrible encore. « Puisqu'il vous plaît de connaître ma patrie, je vais vous « la nommer; car j'en ressens moi-même le désir. Il est « une terre entourée de hautes montagnes, toute fertile en « troupeaux et en pâturages. C'est là que Prométhée, le « fils de Japet, engendra le vertueux Deucalion, qui le « premier bâtit des villes, consacra des temples aux dieux,

« et le premier aussi régna sur les mortels. Cette terre,
« ses voisins l'appellent l'Hémonie. Là est Iolchos, mon
« pays : d'autres cités s'y trouvent en grand nombre qui
« ne savent pas même le nom de l'île d'Aia. C'est de là
« qu'est sorti Minye, l'Éolide, Minye qu'on prétend avoir
« fondé jadis la cité d'Orchomène, limitrophe des Cad-
« méens. Mais pourquoi vous dire tant de vaines paroles,
« et ma demeure, et la célèbre Ariadne ? car c'est de ce
« nom illustre qu'on appelle la charmante fille de Minos,
« objet de vos questions. Ah ! plût aux dieux que tout ce
« que par elle Minos fit alors en faveur de Thésée, votre
« père voulut aussi nous l'accorder ! »

C'est ainsi qu'il veut l'adoucir par de tendres paroles ; mais l'âme de Médée s'abandonne aux plus douloureuses angoisses, elle s'afflige, et lui répond tristement : « Ces
« bienfaits des alliances, la Grèce sait les préparer. Mais
« Aiète n'est point parmi les hommes tel que fut, comme
« vous le dites, l'époux de Pasiphaé, Minos, et je n'égale
« point Ariadne. Ne parlez donc plus de ces liens de l'hos-
« pitalité; seulement vous, lorsque vous serez revenu à
« Iolchos, souvenez-vous de Médée; et moi, même en
« dépit de mes parents, je garderai votre mémoire. Et si
« jamais un bruit des pays lointains, ou quelque présage
« viennent m'annoncer que vous m'avez oubliée, alors
« qu'à travers l'immensité des mers, les orages impétueux
« m'emportent d'ici à Iolchos en votre présence, pour
« vous y accuser et vous rappeler la délivrance que vous
« devrez à mon secours ! Ah ! que ne puis-je ainsi aller
« tout à coup m'asseoir au foyer de vos palais ! »

A ces mots, les larmes du regret coulent le long de ses joues. « Chère Médée, » lui dit Jason en l'interrompant,
« laissez errer au loin ces inutiles orages et ces présages

« avant-coureurs, ce sont là de vains discours. Si vous « venez parmi nos peuples, et sur le sol de la Grèce, vous « y serez respectée et honorée des femmes comme des « hommes. Tous vous vénéreront à l'égal de la Divinité, « puisque leurs fils devront à votre assistance leur retour « dans leurs familles, et que vous aurez épargné les plus « grands malheurs aux frères, aux amis et aux jeunes « épouses. Vous dresserez dans l'appartement nuptial « notre couche légitime; et rien ne finira notre amour, si « ce n'est la mort que nous garde le destin. »

Ces paroles qu'elle écoute pénètrent jusqu'au fond de l'âme de Médée; elle résiste encore cependant à sa cruelle destinée. Malheureuse! elle ne refusera pas longtemps ce séjour de la Grèce. Car la volonté de Junon est que, pour le châtiment de Pélias, Médée de la ville d'Aia arrive dans la sainte Iolchos, et abandonne le sol de sa patrie.

« Y a-t-il, je vous le demande, » nous dit ici Christopoulos, « beaucoup de conversations amoureuses plus pures « et plus touchantes que ces confidences naïves? Quel « poëme ou quel roman moderne, si vous voulez, a mieux « retracé ces promesses et ces alarmes du premier rendez-« vous? la mélancolie, inventée de nos jours, y éclate « déjà; et la défiance de l'avenir y règne autant que la « passion. Enfin, la gloire de cette Ariadne, qui sauva aussi « un héros, brille à la fois aux yeux de Médée comme un « noble exemple, et dans l'esprit du lecteur comme un « cruel et lointain présage. Médée ne sait rien d'Ariadne « abandonnée par Thésée, le volage amant qu'elle a suivi; « c'est une jeune fille crédule, qui résiste encore et

« épanche toute son âme dans ses inquiétudes et ses pres-
« sentiments, tandis que Jason, l'expérimenté, même
« quand il s'anime de quelque tendresse, pense avant tout
« à son entreprise. Et c'est lui qui va rompre l'entretien
« où Médée s'oublie. »

VIII

Déjà cependant ses compagnes, qui la surveillaient de loin, s'inquiétaient en silence, déjà pour la jeune fille s'écoulait l'heure de retourner auprès de sa mère au palais. Mais, tout entière au charme de la présence de Jason et de ses discours séducteurs, elle allait oublier son cortége, si le fils d'Æson, plus prudent, ne lui eût dit enfin : « Il est
« temps de nous quitter avant que la lumière du soleil
« nous échappe, et que quelque passant nous surprenne.
« Nous pourrons encore nous rencontrer ici. »

C'est ainsi que, après s'être assurés l'un de l'autre dans ces tendres entretiens, ils se séparent. Jason, plein de joie, va rejoindre ses compagnons, puis le vaisseau ; et Médée ses suivantes. Toutes ensemble s'approchent, l'entourent ; mais elle ne s'aperçoit pas de leur présence, car son âme vole et se perd dans les nuages. Machinalement elle monte sur son char rapide, prend les rênes d'une main, de l'autre le fouet élégant pour exciter les mules. Elles franchissent la ville, arrivent au palais; et Chalciope, inquiète pour ses fils, l'interroge. Mais, accablée, du retour de ses incertitudes, elle n'écoute pas ses paroles, et refuse de répondre aux questions de sa sœur. Elle s'assoit sur le marchepied qui est au bas de sa couche, appuie de côté

sa joue sur sa main gauche ; et des larmes inondent ses paupières, en songeant à quelle œuvre fatale elle vient de consentir et de participer.

Le fils d'Æson, après avoir retrouvé ses deux compagnons à l'endroit même où ils se sont quittés, leur rend compte de tout, et retourne avec eux vers l'assemblée des héros. Ils regagnent ensemble le vaisseau, où Jason, dès qu'il paraît, est accueilli avec joie et interrogé. Il se hâte de raconter à tous les injonctions de Médée, et leur montre le philtre formidable. Idas seul reste à l'écart, rongeant sa colère. Tous les autres, réjouis maintenant, songent au repos chacun de son côté, car l'obscurité de la nuit les sépare. Au retour de l'aurore, ils envoient vers Aiète deux guerriers pour en réclamer la semence promise. C'est le même vaillant Télamon, et Athalide, l'illustre fils de Mercure. Ils se hâtent et ne font pas la route en vain, car le roi Aiète leur remet pour l'épreuve les dents redoutables du dragon d'Aonie, gardien établi de la fontaine consacrée à Mars. Cadmus l'égorgea sur le sol de l'antique Thèbes, où il était parvenu comme il cherchait Europe. C'est là qu'il s'était établi à la suite de la génisse fatidique qu'Apollon lui avait donnée pour guide de son voyage. La déesse Minerve arracha ces dents de leurs mâchoires, et en fit don à Aiète ainsi qu'au vainqueur lui-même. Le fils d'Agénor, Cadmus, qui les sema dans les champs de l'Aonie, créa une nation indigène de tout ce que dans la guerre sa lance avait épargné ; Aiète avait gardé sa part, et il l'envoie volontiers au navire, dans la pensée que, si le héros réussit à atteler les taureaux, il succombera du moins à la dernière épreuve.

Cependant le soleil du soir, par-dessus les hautes extrémités de l'Éthiopie, descendait au loin derrière la terre in-

habitée. La nuit attelait déjà son char. Les héros dressent leurs couches auprès des amarres. Mais, dès que les brillantes étoiles de l'Ourse penchent vers l'horizon, et qu'un calme profond s'établit dans les airs, Jason aussitôt cherche à la hâte un lieu isolé, comme quelque larron clandestin, et porte avec lui tout ce qu'il a préparé d'avance pendant le jour. Argos lui avait amené du bercail la brebis et le miel; le reste, il l'a tiré du vaisseau même. Dès qu'il a reconnu un endroit, en dehors du chemin public, où l'eau dort paisible et limpide, il baigne d'abord, suivant les rites, son corps gracieux dans les ondes du fleuve divin. Puis il s'enveloppe d'un vêtement noir que lui donna jadis Hypsipyle de Lemnos, en gage de leur triste union; ensuite il pratique dans le sol qu'il creuse une fosse large d'une coudée; il dresse le bûcher, égorge la jeune brebis, l'étend tout au-dessus, allume des torches, met le feu par-dessous, et y verse des libations mélangées, en implorant pour les épreuves la protection de Brimo Hécate. A peine l'a-t-il invoquée qu'il s'éloigne. La formidable déesse, qui a entendu du fond des derniers abîmes le fils d'Æson, accourt au sacrifice. De redoutables serpents mêlés aux rejets du chêne forment sa couronne. L'éclat des torches se projette dans l'immensité, et autour d'elle les chiens infernaux poussent des aboiements aigus. Toutes les plantes tressaillent le long de la route, et les nymphes des marais et du fleuve, qui résident dans la prairie Amarantie au bord du Phase, hurlent au loin. La frayeur s'empare du fils d'Æson, mais il court sans se retourner jusqu'à ce qu'il ait retrouvé ses compagnons: et déjà l'aurore matinale montrait sa lumière sur les cimes du neigeux Caucase.

Aussitôt Aiète a revêtu une cuirasse d'une seule pièce que lui donna Mars après avoir immolé de ses propres mains

le Phlégréen Mimas. Il pose sur sa tête un casque d'or à quatre aigrettes, étincelant comme le globe du soleil quand il sort de l'Océan. Il prend un bouclier à cuirs redoublés, et une lance pesante, invincible, dont un seul parmi les héros, Hercule, aurait pu soutenir ou combattre l'effort; mais ils l'avaient abandonné en arrière, bien loin d'eux. Près du roi, Phaéton tient les rapides coursiers et le char solide que va monter son père : Aiète s'y place, saisit les rênes et s'achemine hors de la villle par la large route pour assister à l'épreuve. Une foule immense les suit. Tel que pour les luttes de l'Isthme, Neptune s'avance sur son char à travers le Ténare, les eaux de Lerne ou le long de la forêt d'Oncheste de Béotie, et que bientôt après il aborde avec ses coursiers Calavrie, la roche d'Hémonie ou le Géreste ombragé. Tel se montre Aiète le chef des Colchidiens.

Cependant, fidèle aux avis de Médée, Jason, après avoir délayé le philtre, en a empreint de tous côtés son bouclier, sa forte lance et son glaive : en vain à côté de lui ses compagnons font l'épreuve de ces armes, leurs efforts ne peuvent faire ployer même légèrement la lance; elle résiste infrangible à leurs mains robustes, et s'y endurcit. Soudain Idas, le fils d'Apharée, dans sa violente colère, la frappe de sa grande épée auprès de la pointe. L'acier rebondit comme l'enclume renvoie le marteau, et les héros en poussent des cris de joie, dans l'espoir de la victoire.

Jason, qui s'est imprégné lui-même du philtre, y puise une force merveilleuse, inexprimable, que rien n'ébranle. Ses bras redoublent de vigueur, et se roidissent des deux côtés. Tel qu'impatient du combat un coursier belliqueux hennit en bondissant, creuse le sol, et dresse fièrement les oreilles et la tête. Ainsi, glorieux de la force de ses

membres, Jason frappe çà et là le sol d'un pied relevé, et fait vibrer en ses mains son bouclier d'airain et sa lance. On croirait voir, au sein des nuages qui amènent la plus sombre pluie, reluire à travers l'obscurité des airs et se multiplier l'éclair orageux.

Comme il ne reste plus qu'un instant avant la lutte, les héros rangés en ordre sur leurs bancs se rapprochent rapidement du champ de Mars. Situé vis-à-vis et en avant de la ville, il en demeure aussi éloigné que l'est de la barrière la borne où doit tourner le char, dans ces jeux qu'à la mort d'un guerrier puissant le zèle de ses amis ouvre aux cavaliers et aux fantassins. Là, les héros se rencontrent avec Aiète et les diverses populations de la Colchide; les uns assis sur les roches du Caucase, et le roi près de l'embouchure où le fleuve roule ses courants.

Aussitôt que ses compagnons ont attaché les amarres de la poupe, le fils d'Æson a sauté loin du vaisseau avec sa lance et son bouclier. Il a pris aussi le casque d'airain étincelant que remplissent les dents redoutables. Son glaive est suspendu à ses épaules; son corps est nu, et c'est ainsi qu'il reproduit à la fois Mars et Apollon à l'épée d'or. Il parcourt des yeux la terre à labourer; il y voit les jougs d'airain pour les taureaux, et à côté la charrue d'une seule pièce de l'acier le plus pesant. Il s'en approche, enfonce droite auprès d'elle toute la pointe de sa puissante lance, et y dépose le casque qu'elle soutient.

Il s'avance d'abord avec son bouclier pour reconnaître les nombreux vestiges des taureaux. Tous deux vomissant l'éclat de la flamme, sortent ensemble de la caverne souterraine, cachée de toutes parts, où est leur solide étable toujours enveloppée d'une fumée épaisse. A leur aspect, les héros ont frissonné : mais Jason attend d'un pied ferme;

tel que sur la mer le roc d'un écueil soutient les flots soulevés par de violentes tempêtes. Il tend en avant son bouclier, que les deux taureaux frappent en mugissant de leurs robustes cornes; et il n'est pas même ébranlé de leur attaque. Comme dans une fournaise aux larges ouvertures, les vastes soufflets des forgerons tantôt allument et excitent un feu grandissant, tantôt jettent un bruit formidable, si le souffle qui vient du fond du foyer cesse; ainsi retentit la flamme bruyante qui s'exhale de leur gorge, et dont le feu mortel frappe comme l'éclair.

Mais le philtre de Médée a protégé Jason. Il saisit la pointe de la corne du taureau de droite, le tire violemment de toute sa force pour l'amener sous le joug de bronze; puis il frappe vivement du pied le pied d'airain, lui fait plier le genou jusqu'à terre, et d'un seul coup terrasse le second taureau qui s'avance. Alors, se dégageant de son large bouclier, malgré les flammes qui l'environnent, il les retient fortement de ses deux mains d'un côté et de l'autre, inclinés sur leurs jarrets. Aiète demeure stupéfait de tant de vigueur.

A ce moment, les deux fils de Tyndare, comme il leur avait été enjoint d'avance, s'approchent, portent au héros les jougs déposés sur le sol; il les passe et les attache sur le cou des taureaux, soulève le timon d'airain par le milieu, et en adapte la pointe à l'anneau des colliers. Alors les Tyndarides s'éloignent du feu, et retournent au vaisseau; tandis que, reprenant son bouclier qu'il place derrière son dos, Jason saisit le casque rempli des dents fatales et sa lance indomptable; il en pique les flancs des taureaux, comme le laboureur en Grèce se sert de l'aiguillon, et il dirige d'un bras ferme le manche fabriqué d'un acier poli et compacte. C'est en

vain qu'ils s'irritent, qu'ils respirent le terrible éclat du feu, et que leur haleine s'échappe pareille au souffle de ces vents violents qui sur la mer forcent les navigateurs effrayés à serrer la grande voile; bientôt après, ils marchent dociles sous la lance, et le sol endurci se fend derrière eux, déchiré par leurs efforts et par le vigoureux laboureur. La motte pesante que le soc vient de trancher en sillons se brise avec fracas. Le héros les suit pressant la glèbe d'un pied robuste : puis il jette sans relâche loin de lui les dents du dragon sur les guérets ouverts, et se retourne de peur que la moisson meurtrière des guerriers, fils de la terre, ne vienne à le surprendre; les taureaux, s'affermissant sur leurs ongles d'airain, accomplissent péniblement leur tâche.

La troisième partie du jour s'est écoulée depuis l'aurore, et les cultivateurs soupirent après le doux moment du dételage. Quand l'infatigable laboureur, bien que le champ soit de quatre arpents, a terminé son œuvre, il délie alors les taureaux de la charrue, et les chasse dans la plaine pour y paître; quant à lui, il retourne au vaisseau jusqu'à ce qu'il voie les sillons se peupler des guerriers géants.

Ses compagnons l'entourent et l'encouragent de la voix. Il puise dans son même casque l'eau du fleuve et apaise sa soif, puis il secoue et assouplit ses genoux, ranime sa vaillance et sa force, impatient comme un sanglier qui aiguise ses défenses contre les chasseurs et inonde la terre de l'écume de sa gueule irritée.

Mais déjà les géants ont germé sur toute la surface du labour. Le champ consacré à Mars l'homicide se hérisse de lourds boucliers, de lances à deux tranchants et de casques qui reluisent. L'étincelant reflet en monte jusqu'à

l'Olympe, à travers les airs; tels qu'après une neige abondante, tombée sur la terre lorsque les vents ont dissipé les nuages glacés, les astres qui percent les ténèbres pendant une nuit obscure se montrent plus éclatants et plus nombreux. Ainsi jaillissent du sol et brillent les géants.

Mais Jason n'a pas oublié les profitables instructions de Médée; il prend dans la plaine une large pierre ronde, formidable disque du belliqueux Mars; quatre hommes vigoureux auraient peine à la soulever; il la saisit d'une main et la lance au milieu des combattants, puis il s'assoit avec une mâle assurance à l'écart sur son bouclier. Les Colchidiens poussent alors des cris aussi bruyants que la mer quand elle se brise en grondant contre des écueils aigus. Aiète, à ce jet du disque pesant, demeure interdit.

Les géants, comme des chiens voraces, se précipitent en rugissant les uns sur les autres; ils s'attaquent et tombent sous leurs propres lances sur le sol qui vient de les produire, pareils aux sapins ou aux chênes que secouent les ouragans. Mais, telle qu'une étoile enflammée s'élance du ciel et trace un sillon brillant, merveilleux présage pour les hommes qui ont vu sa lumière traverser l'obscurité des airs, tel le fils d'Æson fond sur les géants. De son épée, qu'il vient de tirer du fourreau, il les frappe confusément et en moissonne un grand nombre qui n'ont encore hors de terre que la moitié du ventre et des flancs; les uns grandis jusqu'aux hanches, les autres à peine debout, ceux-ci sur leurs pieds et déjà marchant au combat.

Ainsi, quand la guerre éclate auprès des confins, l'agriculteur, redoutant le ravage de ses terres, prend en ses mains la faucille recourbée qu'il vient d'aiguiser, se hâte de couper l'épi avant sa maturité, et n'attend pas l'heure où les rayons du soleil l'endurcissent. De même Jason fauche

l'épi des géants. Les sillons regorgent de sang comme des fosses qu'alimentent des sources ; ils tombent, les uns sur le visage, mordant la terre irritée, les autres sur le dos; ceux-ci sur leurs bras ou leurs flancs, tous d'une stature égale aux monstres des mers ; ceux-là, blessés avant d'avoir quitté tout à fait le sol et enfoncés en bas d'autant qu'ils se dressaient dans les airs, s'affaissent sous le poids de leurs têtes saignantes.

Tels que sous les pluies incessantes de Jupiter les jeunes rejets, élevés dans les vergers, languissent brisés dans leurs racines et font le désespoir des jardiniers, tandis que le possesseur du champ qui les fit naître baisse la tête et s'attriste profondément. Ainsi le roi Aiète éprouve au fond de son âme une violente douleur. Il retourne à la ville avec la foule des Colchidiens, méditant de plus rudes obstacles. Et le jour qui a vu commencer la tâche, l'a vue aussi s'accomplir.

« Ainsi, » nous dit Christopoulos, « se terminent à la fois la grande scène qui fait le dénoûment du poëme et son troisième livre. »

Comme nous en étions là, le rideau, qui cachait la porte du cabinet d'étude où nous nous trouvions réunis s'entr'ouvrit, et un vieillard entra familièrement. C'était notre voisin de Thérapia, le grand postelnick[1] Manos. Il était le père du chargé d'affaires que la Sublime Porte entretenait alors à Paris; et, sous ce prétexte, je lui adressais de fréquentes visites. Il avait vu naître le prince

[1] *Grand postelnick*. Ancien titre du premier ministre dans les provinces danubiennes.

Nicolaki; après avoir exercé en Moldavie les fonctions de premier ministre, il s'était retiré de la vie publique et passait parmi les Grecs pour l'un des lettrés les plus savants de la nation. Nous nous levâmes à l'aspect de sa barbe blanchie par les années, et le Beyzadé Morusi le fit asseoir à côté de lui sur le divan circulaire que nous occupions.

« Je ne viens point, » nous dit le postelnick Manos, « pour troubler une fête littéraire, mais bien plutôt pour « en prendre ma part. Je sais de quoi il s'agit; car depuis « un moment j'écoutais de l'autre côté de la porte, et la « voix du Caminari Christopoulos[1], toujours douce à « l'oreille, captivait mon attention. J'ai bientôt reconnu, « à ces comparaisons multipliées pour peindre la mêlée du « combat, l'imitateur d'Homère, Apollonius de Rhodes. « Mais l'énergie et la sublime simplicité de la lutte des « héros n'était plus de mode sous les Ptolémées. Pour cet « exploit surnaturel de Jason, les images ont dû s'em- « prunter pour la plupart à un genre d'idées nouveau, à « une civilisation plus récente. Ce possesseur du champ « que vont occuper deux armées, et qui cueille la moisson « avant sa maturité pour en sauver quelques débris, nous « amène déjà bien loin des temps primitifs : ce n'est plus « la grande guerre nationale autour d'Ilion, c'est l'entre- « prise de quelques hardis aventuriers; et la société y a « perdu comme l'épopée. »

— « Nous n'étions pas allés si avant dans la question « des mœurs et coutumes des peuples, » reprit le prince Morusi en souriant. « Notre maître défendait avec cha-

[1] *Caminari*, chambellan. Titre qu'avait reçu à la cour de Moldavie le Macédonien Athanase Christopoulos.

« leur une cause plus frivole, plus tendre même si nous « osons l'avouer à Votre Sagesse; et dans la poésie du « chantre de Médée il n'étudiait en ce moment avec nous « que la passion et l'innocence de son héroïne. »

— « Oui sans doute, » continua Christopoulos, « et « pour clore mon plaidoyer en sa faveur, il ne me reste « plus qu'à vous lire quelques hexamètres en guise d'ar- « guments. Je n'y ajouterai cette fois aucun commentaire, « car l'austérité classique de mon nouvel auditeur m'est « bien connue et m'intimide. Et pourtant je ne devrais « pas craindre de soumettre de si beaux vers à son juge- « ment et à son goût. »

« Voici le début du quatrième livre des *Argonautiques* « qui fait suite à ce que vous avez entendu déjà. »

IX

— Et maintenant, ô Muse, déesse née de Jupiter, c'est à vous de raconter les agitations et le tourment de la fille de Colchos; quant à moi, quand je l'essaye, j'hésite au fond de mon âme, et ne sais pas reconnaître, si en abandonnant sa patrie, sa fuite est un crime ou bien l'entraînement d'une fatale passion.

Aiète cependant a réuni dans son palais toute la nuit les principaux de ses sujets; il prépare aux héros de terribles embûches, car l'issue des cruelles épreuves a laissé dans son cœur un insatiable ressentiment, et il ne croit pas que ses filles soient restées tout à fait étrangères au succès.

C'est alors que Junon jette dans l'âme de Médée la plus

vive terreur. Elle frémit comme une biche légère que dans les profondeurs des forêts la voix des chiens épouvante : elle pressent aussitôt la vérité; jamais on ne lui pardonnera son assistance, et une vengeance complète en sera promptement tirée. Elle redoute aussi le témoignage de ses suivantes; alors ses yeux s'enflamment, des bruits affreux assiégent ses oreilles; tantôt elle meurtrit sa gorge, tantôt elle saisit ses cheveux, les arrache, et laisse échapper des cris de douleur. Et sans doute elle eût aussitôt devancé sa destinée, avalé le poison et trompé les volontés de la déesse, si au milieu de telles angoisses Junon ne lui eût inspiré de s'enfuir avec les enfants de Phryxos. Son cœur à cette pensée s'envole et s'épanouit; elle repousse confusément dans les profondeurs du coffre les poisons qu'elle en avait retirés tous ensemble; elle couvre de baisers son lit, les deux côtés de ses portes; elle embrasse les murailles, détache une longue boucle de ses cheveux qu'elle abandonne dans son appartement pour sa mère, en souvenir de sa virginité; et ces paroles entrecoupent ses sanglots :

« O ma mère ! je pars en te laissant à ma place ces « longs cheveux. Adieu ! puisque je m'en vais si loin de « toi; adieu, Chalciope ! et ce palais tout entier ! Cruel « étranger, pourquoi la mer ne t'a-t-elle pas englouti au « lieu de te faire aborder à Colchos ? »

Elle dit; et des larmes pressées tombent de ses paupières. Comme une captive que les malheurs récents de sa patrie en exilent quitte une maison opulente, et, ne connaissant pas encore la misère et les travaux de l'esclavage, se rend en tremblant sous les lois d'une maîtresse sévère; ainsi l'amoureuse vierge abandonne le palais. Les verrous des portes que ses puissants enchantements font reculer cèdent d'eux-mêmes devant ses pas. Elle court,

les pieds nus, par des rues étroites : au-dessous de ses yeux, sa main gauche couvre de son voile son visage et ses belles joues, tandis que la droite soulève sa robe à la surface de la route. En dehors des remparts de la vaste cité elle dirige sa fuite par un sentier peu connu. Aucun des gardiens ne l'a vue. Sa marche les a tous trompés ; et c'est ainsi qu'elle a résolu de gagner le temple, car elle sait les détours des chemins qu'elle a tant parcourus, comme les femmes magiciennes, à la recherche des mânes et des racines que la terre fournit aux enchantements : son cœur s'agite et bat de frayeur.

La déesse titanide, la lune qui vient de se lever, la considère du bord de l'horizon, jouit de sa course éperdue et furtive ; et dit au fond du cœur.

« Je ne suis donc pas la seule à chercher un refuge « dans une grotte du Latmos. Je ne me suis donc pas « éprise toute seule d'un bel Endymion. Toi, qui m'as si « souvent attirée au nom de mon amour par tes évoca- « tions trompeuses, pour te livrer plus facilement, dans « l'obscurité de la nuit, à l'art des philtres qui te sont si « chers, te voilà maintenant soumise aux mêmes souf- « frances. Une divinité cruelle t'a donné Jason pour le « perpétuel tourment de ta vie. Va donc, et, en dépit de « toute ta finesse, supporte à ton tour un mal qui coûte « tant de larmes. »

Elle a dit ; et Médée, qui se hâte dans sa course, gagne enfin les bords tant désirés du fleuve. Elle aperçoit sur la rive opposée l'éclat des feux que les héros ont allumés pendant la nuit entière en réjouissance du succès de l'épreuve ; elle dirige aussitôt une voix qui retentit à travers les ténèbres vers Phrontis, le plus jeune des enfants de Phryxos, et l'appelle. Celui-ci avec ses frères

atteste à Jason lui-même que c'est la voix de Médée. Ses compagnons écoutent, et s'étonnent en reconnaissant qu'il en est ainsi. Trois fois elle cria ; trois fois, par l'avis de l'assemblée, Phrontis répondit à ses cris. Aussitôt, pour aller à elle, les héros agitent leurs rames rapides, et ils n'avaient pas encore attaché à l'autre rive les amarres du vaisseau, que Jason s'élance du pont d'un bond soudain. Après lui, les deux fils de Phryxos, Phrontis et Argos sautent à terre. Elle embrasse de ses mains leurs genoux, et leur dit :

« Amis, sauvez une infortunée, et vous-mêmes sau-« vez-vous d'Aiète. Tout est su, et il n'y a plus qu'un parti « à prendre. Fuyons sur ce vaisseau, avant qu'il ne monte « sur ses agiles coursiers. C'est moi qui donnerai la toison « d'or. J'endormirai le serpent qui la garde. Mais toi, « étranger, en présence de tes compagnons, prends les « dieux à témoins des promesses que tu m'as faites, afin « que, nous éloignant d'ici, quand je n'aurai plus de « protecteurs, je ne devienne pas un objet de reproches « et de mépris. »

A ces tristes paroles, le cœur de Jason ressent une grande joie. Il relève Médée tombée à genoux, la console tendrement et l'encourage. « Chère Médée, » lui dit-il, « j'en jure par l'Olympien Jupiter lui-même, et par Junon, « sa compagne qui préside au mariage, je vous établirai « mon épouse légitime dans mon palais dès que nous se-« rons retournés sur le sol de la Grèce. »

Il dit, et il unit à sa main la main droite de Médée. Elle commande alors qu'on amène sur-le-champ l'agile vaisseau vers le bois sacré, pour profiter du reste de la nuit, et s'emparer de la Toison à l'insu d'Aiète. A peine prononcés, on se hâte d'exécuter ses ordres. Tous s'embar-

quent, on écarte le navire de la rive; le bruit des rames redouble sous les bras empressés des héros. Médée, hors d'elle-même, interdite, tend encore une fois ses mains vers la terre; mais Jason la ranime par ses discours, et dissipe ses inquiétudes.

Là, Christopoulos termina sa lecture. « Sans doute, » nous dit le grand postelnick après un moment de silence, « sans doute Médée n'est encore que coupable à demi, et le « poëte de Rhodes a donné jusqu'ici à son héroïne une « figure presque innocente : elle prend des garanties, exige « des serments, et ne cède que malgré elle au fatal amour « dont les dieux l'ont frappée; c'est une fugitive quasi « vertueuse qu'entraînent à la fois la destinée et la « passion. Je le reconnais; et le choix de cette lecture « me révèle aussi les pensées familières au disciple d'Ana- « créon, qui vient de se faire son protecteur. Il pardon- « nera à ma barbe blanche de ramener vers de plus « mûres études sa tête ardente où se montrent cependant, « si je ne me trompe, quelques cheveux gris. Distinguons « bien ensemble les finesses du roman de la gravité des « mœurs épiques; et élevons les âmes de notre jeune « auditoire plus haut que ces orages du cœur si recher- « chés de notre siècle. Je voudrais attirer votre admira- « tion loin de cette jeune fille qui s'échappe furtivement « du palais de son père qu'elle trahit, en cachant à tra- « vers la ville son visage, comme font les Juives et les « Turques de nos rues, quand elles se rendent aux bains « sans meilleure intention : j'aimerais à vous faire oublier « cette Lune qui prend la parole entre un nuage et l'autre

« pour se plaindre si amèrement des rigueurs de l'A-
« mour. »

— « Vous le voyez, » interrompit vivement Christopoulos, « quand il s'agit d'attaquer une réputation de femme, « les préjugés gagnent les plus sérieux esprits. Ne voilà-t-il « pas que le grand postelnick fait un crime à Médée de ce « voile dont elle a couvert son visage bien vainement, « puisqu'elle n'a pu échapper aux interprétations ma- « lignes? Il a oublié que c'est là une légende antique. « Médée, disent les chroniqueurs, ne sortait qu'en compa- « gnie de Jason, la tête toujours cachée sous un voile; et « c'est elle qui inventa cette longue robe dont les femmes « mèdes ont usé depuis. Ainsi donc ces vêtements sont « une coutume de pudeur et de modestie que Médée a « léguée à son sexe, et même au nôtre, si je ne m'abuse, « quand je considère la large tunique dont le grand pos- « telnick est si amplement environné. »

— « Je ne sais rien opposer à une si piquante érudition, » répliqua en souriant M. Manos, « mais je veux mettre « sous vos yeux un autre modèle; et je vais essayer de « substituer au trouble des passions la lutte de l'homme « contre l'infortune, et aux tableaux corrupteurs des « époques dégénérées la sérénité et la vertu antiques. « Pour cela, je n'irai pas bien loin, même sans quitter le « sexe qui a mérité votre préférence. »

En disant ainsi, le grand postelnick se dirigea vers quelques tablettes dressées contre le mur, où se pressaient des livres, comme s'il était sûr d'avance d'y trouver ce qu'il cherchait; et il y prit aussitôt l'*Odyssée*. « Écoutez- « moi, à mon tour, » dit-il, « et dégagez, s'il se peut, vos « esprits de tout le prestige que le langage pénétrant de « votre dernier lecteur a pu y laisser. Ici, » ajouta-t-il en

se tournant vers moi, « les sentiments sont si naturels, et « le style si clair, que celui de nous qui n'a pas appris le « grec en naissant n'a nul besoin d'interprète et peut « se dispenser de suivre des yeux l'écriture pour en com- « prendre le sens et même le charme.

« Il s'agit de Nausicaé, fille du roi Alcinoüs. Ulysse, « jeté par la tempête sur leur île, accablé de lassitude, « est couché sur des feuilles sèches à l'abri de quelques « arbustes au bord du fleuve. »

Alors le vieillard aux cheveux blancs et à la longue barbe, vêtu de cette robe orientale qui fait partie du costume grec à Constantinople, se redressa sur le divan où nous demeurions accoudés ; et je n'oublierai jamais quelle noblesse et quels accents il sut donner à sa voix quand il prononçait les vers d'Homère.

I

Là s'endort, après tant de maux, le patient Ulysse, succombant au sommeil et à la fatigue. Cependant Minerve se rend chez le peuple dés Phéaciens et dans leur ville. Ils avaient habité jadis dans la vaste Hyperée près des Cyclopes, race insolente qui, leur étant supérieure en force, les maltraitait. C'est de là que le divin Nausithoos, loin de ces hommes industrieux, les fit sortir pour les conduire à Schérie. Il entoura leur cité d'un rempart, bâtit les maisons, éleva des temples pour les dieux, et partagea les terres. Mais, vaincu par la destinée, il était déjà descendu au séjour des morts ; et alors commandait Alcinous à qui les dieux enseignèrent la sagesse. C'est dans

son palais que descend la déesse aux yeux bleus, Minerve, pour y ménager le retour du magnanime Ulysse.

Elle arrive à l'appartement superbe où dormait la fille d'Alcinoüs au grand cœur, Nausicaé, semblable aux immortelles en taille et en beauté. Tout auprès d'elle, deux suivantes, qui ont l'éclat des Grâces, se tenaient des deux côtés des portes splendides étroitement fermées. Minerve, telle que l'haleine du vent, approche de la couche de Nausicaé, s'arrête au-dessus de sa tête, et l'interpelle sous la forme de la fille de Dymas, le célèbre nautonier, car elle était de son âge et en était chérie. La déesse aux yeux bleus en a pris la ressemblance, et s'exprime ainsi :

« Nausicaé, comment ta mère t'a-t-elle fait si négli-
« gente? Tes vêtements sont là tout en désordre, et pour-
« tant tes noces approchent où il faudra prendre toi-même
« de beaux habits, et en offrir à ceux qui t'y conduiront,
« car c'est par là que se gagne chez les hommes la bonne
« renommée, et le père en jouit ainsi que la vénérable
« mère. Allons donc aux lavoirs, sitôt que paraîtra l'au-
« rore. Je t'accompagnerai et t'aiderai, afin que tu finisses
« plus vite, puisque tu n'as plus longtemps à rester vierge.
« Déjà tu es recherchée par les principaux de la nation
« entière des Phéaciens, où, comme eux, tu as ton origine.
« Lève-toi donc, demande à ton illustre père, dès le jour,
« de te préparer des mules et un char pour porter les
« écharpes, les manteaux et les tuniques éclatantes. Cela
« vaudra beaucoup mieux ainsi pour toi-même que d'aller
« à pied, car les lavoirs sont fort éloignés de la ville. »

En achevant ces mots, Minerve aux yeux bleus monte vers l'Olympe, que l'on dit le séjour perpétuel et inébranlable des dieux; le vent ne peut le mouvoir, jamais la pluie ne l'inonde. La neige ne s'y amoncelle pas, mais une im-

mense sérénité s'y étend sans nuage, et une blanche splendeur l'environne. Les dieux immortels en jouissent éternellement, et c'est là qu'après ses conseils à la jeune fille remonte Minerve.

« Eh bien ! » nous dit ici l'harmonieux lecteur, « que « pensez-vous de cet Olympe, et de ce ciel peint tout en- « tier en trois vers sublimes ? Mais d'abord, m'écoutez- « vous avec attention ? ou vos cœurs seraient-ils restés « auprès de Médée ? »

— « Non, sans doute, » m'écriai-je, « et je vais vous le « prouver. Bien que l'ingénieux partisan du Rhodien n'ait « pas besoin d'auxiliaire, souffrez que j'emprunte à son « poëte quelques traits sur ce même Olympe. Nous les « avons recueillis tout à l'heure quand vous n'étiez pas en- « core au milieu de nous, et vous me pardonnerez de les « répéter, car ils m'ont vivement frappé au passage. »

— « Là, les deux pôles dressent les têtes de leurs plus « hautes montagnes, ces cimes du monde que le soleil, en « se levant, rougit de ses premiers rayons. Au fond de « l'espace paraissent d'un côté la terre féconde, les cités « demeures des hommes et les courants sacrés des « fleuves ; de l'autre, des sommets encore, et tout autour « par de là l'immensité de l'air, l'Océan. »

— « Voilà, j'en conviens, » reprit alors le grand Postelnick, « une heureuse imitation d'Homère ; l'art ici a « presque atteint la nature, mais poursuivons. »

II

Bientôt l'aurore qui s'avance sur son trône magnifique a réveillé Nausicaé aux superbes voiles. Elle s'étonne de ce songe et se hâte de traverser ses appartements pour le dire à ses parents, son père chéri et sa mère. Elle les trouve chez eux : l'une est assise auprès du foyer avec les femmes qui la servent, filant sur sa quenouille une laine teinte de la pourpre des mers; elle rencontre l'autre comme il sortait pour se rendre avec ses chefs illustres au conseil où les nobles Phéaciens l'appelaient ; elle s'arrête tout près de son père bien-aimé, et lui dit :

« Père chéri, n'allez-vous pas me préparer un char élevé, « aux fortes roues, afin que je porte vers le fleuve, pour « les laver, les précieux vêtements que j'ai là tout mal- « propres? Quand vous allez parmi vos chefs faire en- « tendre vos conseils, il vous sied à vous-même d'avoir « des habits sans tache ; vous avez dans vos palais cinq fils « mariés, et trois dans la fleur de la jeunesse. Ceux-ci « veulent toujours, pour aller à la danse, des vêtements « nouvellement blanchis ; et c'est moi que tous ces soins « regardent. »

Elle dit, et évite ainsi de parler à son père bien-aimé du doux mariage, mais il a tout compris et lui répond : « Certes, ma fille, je ne te refuse ni des mules, ni rien « autre chose. Va, et mes serviteurs te prépareront un char « élevé, aux fortes roues, et à la caisse large et solide. »

Après ces mots, il donne ses ordres à ses serviteurs qui obéissent, et amènent au dehors le char aux roues solides, propre aux mules, qu'ils y conduisent et y attellent. La jeune fille apporte de son appartement les habillements magni-

fiques et les dépose sur le char bien fabriqué. La mère a mis dans une corbeille des aliments de toute sorte pour ranimer les forces ; elle y place les vivres et le vin qu'elle a versé dans une outre de peau de chèvre. Puis, comme sa fille monte sur le char, elle lui donne dans une fiole d'or l'huile onctueuse pour s'en purifier, elle et ses compagnes. Nausicaé prend les rênes brillantes et le fouet dont elle frappe pour le départ les deux mules, qui s'élancent bruyamment ; elles courent sans s'arrêter et emportent le linge et la jeune fille qui n'est pas seule ; car les suivantes vont aussi avec elle.

Lorsqu'elles sont parvenues au lit merveilleux du fleuve, là où sont les lavoirs pour toute l'année et où surabonde une eau bonne à enlever toutes les souillures, elles détachent les mules et les chassent vers le fleuve impétueux pour s'y repaître d'une herbe savoureuse. Elles enlèvent ensuite du char sur leurs bras les vêtements, les plongent dans l'eau limpide et les foulent dans les réservoirs en luttant de vitesse. Quand elles ont tout lavé et effacé toutes les taches, elles étendent en ordre sur le bord de la mer, là surtout où les flots ont nettoyé les cailloux du rivage. Puis, après s'être baignées et imprégnées d'une huile onctueuse, elles prennent leur repas auprès des rives du fleuve, en attendant que l'ardeur du soleil ait séché le linge. Ensuite, leur faim apaisée, la jeune fille et les suivantes détachent leurs voiles pour jouer au ballon.

— « Ici, » nous dit M. Manos, « nous sommes loin « des palais. C'est un tableau de la vie journalière des « champs. Qui de vous n'a été témoin de ces bruyantes « occupations, de ces repas, de ces jeux après l'ouvrage

« de nos jeunes femmes occupées du soin de blanchir? On « rencontre encore dans nos îles et sur notre continent, « près des sources ou des fleuves, ces fosses où l'eau se « renouvelait, et où on venait fouler le linge sous les « pieds. »

— « Oui, sans doute, » répondit Christopoulos, « et « une fois par hasard, à la vue du présent, je suis disposé « à regretter notre rustique passé. Cette espèce de danse « que, du temps des hommes primitifs, les laveuses exécu« taient dans les fosses limpides devait être bien autre« ment gracieuse que leurs incommodes génuflexions « d'aujourd'hui auprès d'une eau qui rougit leurs mains « et leurs bras. »

— « Que le caminari me permette de l'interrompre, » reprit M. Manos « et de le ramener bien vite à Homère, dont « une noble et célèbre comparaison va relever le récit. »

III

C'est Nausicaé aux bras blancs qui commande le jeu; telle que Diane, dont les flèches font les délices, court à travers les montagnes, soit sur le Taygète escarpé, soit sur l'Érymanthe, à la poursuite des sangliers et des cerfs agiles qui l'amusent, les nymphes des champs, nées de Jupiter porteur de l'égide, partagent ses plaisirs; et le cœur de Latone palpite de joie, car sa fille les dépasse du visage et de la tête; et, bien que toutes soient belles, on distingue aisément la déesse. Ainsi la vierge domine ses compagnes qui ne connaissent pas encore le mariage.

Mais quand, les mules attelées et les précieux vêtements ployés, il faut retourner à la maison, Minerve invente un

autre artifice pour réveiller Ulysse et lui montrer la jeune fille aux beaux yeux qui doit le conduire à la ville des Phéaciens. Comme la reine du jeu lance le ballon à l'une des suivantes, cette suivante le manque, et il tombe dans la profondeur du courant; elles poussent de grands cris, et le divin Ulysse se réveille : il se redresse alors, et dans son esprit et son cœur il raisonne ainsi :

« Hélas! chez quels mortels suis-je encore arrivé? Sont-« ils injurieux, sauvages et méchants? ou bien ont-ils des « pensées hospitalières et le respect des dieux? Des cris de « jeunes femmes sont venus jusqu'à moi; ce sont des « nymphes sans doute qui résident sur les hautes cimes « des montagnes, aux sources des fleuves et dans les « prairies herbeuses et humides. Ou bien! serais-je près « de mortels à voix humaines? Levons-nous, et essayons « nous-mêmes de tout voir. »

A ces mots, le divin Ulysse, en se dégageant des branches, brise de l'effort de sa main dans l'épais taillis un rameau feuillu pour en voiler autour de ses reins sa nudité. Puis il s'avance comme un lion nourri dans les montagnes, confiant en sa force, qui marche battu de la pluie et du vent. Ses yeux étincellent : il s'élance contre les génisses, les brebis ou les biches des forêts. La faim lui ordonne d'attaquer les troupeaux et de pénétrer dans les bergeries les mieux closes. Tel Ulysse, tout nu qu'il est, va au-devant des jeunes filles à la belle chevelure, car il le faut; il leur apparaît tout souillé de l'écume de la mer et tout effrayant. Elles s'enfuient de côté et d'autre sur les hauteurs du rivage; seule la fille d'Alcinoüs demeure, car Minerve lui inspire le courage et bannit de son cœur l'effroi. Elle est debout et attend; mais Ulysse délibère : ira-t-il en suppliant toucher les genoux de la jeune fille

aux beaux yeux, ou la suppliera-t-il de loin, par des paroles persuasives, de lui donner des vêtements et de lui montrer la ville? Dans ces pensées, il lui semble préférable de la supplier de loin, de peur qu'il n'excite la colère de la jeune fille en touchant ses genoux. Il lui adresse aussitôt ce discours adroit et plein de douceur :

« O reine, je me jette à tes pieds, que tu sois déesse « ou mortelle : si tu es l'une de ces divinités qui résident « dans le ciel immense, je ne saurais te comparer, pour la « taille, la forme et la beauté, qu'à Diane, la fille du grand « Jupiter; et si tu es l'une de ces mortelles qui habitent « sur la terre, ô trois fois bienheureux ton père et ta « mère vénérable; trois fois bienheureux tes frères! certes, « leur cœur, grâce à toi, s'épanouit sans cesse de joie « quand ils voient une telle fleur entrer dans le chœur « des danses; mais plus heureux encore que tous les « autres au fond de son âme celui qui, l'emportant par « les dons du mariage, t'amènera dans sa demeure. « Jamais de mes yeux je n'aperçus une personne sem« blable, ni parmi les hommes, ni parmi les femmes, et « une respectueuse admiration me saisit à ton aspect. « Ainsi jadis à Délos, auprès de l'autel d'Apollon, j'ai « vu la tige grandissante d'un jeune palmier. Suivi d'un « peuple nombreux, j'avais fait ce voyage qui devait « m'apporter bien des malheurs. A la vue de cet arbre, je « demeurai longtemps stupéfait, car jamais la terre n'en « produisit de pareil. Femme, c'est ainsi que je te con« temple, t'admire et que j'ai tremblé de toucher tes « genoux, car j'éprouve des douleurs cruelles. Hier était « le vingtième jour où je fuyais sur une mer ténébreuse, « et toujours le flot et de violents orages m'ont emporté « depuis mon départ de l'île d'Ogygie. Enfin, maintenant

« une divinité me jette ici pour y subir peut-être de nou-
« velles infortunes; car je pense qu'elles ne vont pas
« cesser, mais bien plutôt que les dieux les multiplieront
« encore.

« O reine, sois compatissante; après tant de souffrances
« que je viens de subir, tu es la première que j'approche,
« et je ne connais aucun autre des hommes qui habitent
« la ville ou le pays. Montre-moi donc la cité. Donne-moi
« pour m'en entourer quelque haillon ou quelque enve-
« loppe du linge si tu en as apporté en venant ici, et que
« les dieux t'accordent tout ce que peut souhaiter ton
« âme; qu'ils te donnent un mari, une maison, et la con-
« corde si précieuse; car rien n'est plus désirable et
« et meilleur qu'un ménage où l'époux et l'épouse mettent
« en commun leurs pensées pour le diriger. C'est un vif
« chagrin pour leurs ennemis, pour leurs amis une
« grande joie, et pour eux-mêmes surtout une bonne re-
« nommée. »

Nausicaé aux bras blancs lui répondit ainsi: « Étranger,
« certes tu ne ressembles ni à un méchant ni à un homme
« sans intelligence. C'est Jupiter lui-même, le maître de
« l'Olympe, qui dispense le bonheur aux mortels, aux
« bons et aux mauvais à son gré. Ce qu'il te donne, il te
« faut bien le supporter. Mais, maintenant que tu as atteint
« notre territoire et notre pays, tu ne manqueras ni de
« vêtement, ni de toutes les choses qu'il convient d'offrir
« à un infortuné qui vient de loin et supplie : je t'ensei-
« gnerai la cité, et je vais te dire le nom de ses habitants.
« Ce sont les Phéaciens qui possèdent cette ville et cette
« terre; et moi je suis la fille du magnanime Alcinoüs qui
« reçoit des Phéaciens la force et la puissance. »

Elle dit, et donne ces ordres à ses suivantes aux beaux

cheveux. « Arrêtez-vous, mes compagnes; pourquoi fuyez-« vous à la vue d'un homme! pensez-vous que ce soit « quelque ennemi? Le mortel n'est pas encore né et ne « naîtra pas qui oserait venir dans les États des Phéaciens « pour y apporter la guerre, car ils sont chéris des dieux; « et nous habitons à l'écart, les derniers au sein des « ondes écumeuses et immenses. Mais, puisque ce mal-« heureux nous arrive égaré, il en faut avoir soin, car « c'est de Jupiter que viennent tous les étrangers et les « pauvres : le don le plus léger leur est cher. Donnez-« donc, ô mes compagnes, à boire et à manger à notre « hôte, et baignez-le dans le fleuve là où est un abri « contre le vent. »

A ces mots, elles s'arrêtent et s'encouragent entre elles; puis elles conduisent Ulysse vers l'abri, comme le veut la fille du magnanime Alcinoüs : elles déposent ensuite tout près de lui des vêtements, un manteau et une tunique, lui donnent dans la fiole d'or l'huile onctueuse, et l'engagent à se baigner dans les courants du fleuve; mais alors le divin Ulysse leur parle ainsi :

« Femmes suivantes, tenez-vous loin de moi, pendant « que je laverai moi-même l'écume de la mer sur mes « épaules et répandrai l'huile sur mon corps : il y a « longtemps qu'il est privé de toute onction; mais je ne « me baignerai point devant vous, car j'ai honte de me « dépouiller en présence de jeunes filles aux beaux che-« veux. »

Celles-ci s'éloignent à ces paroles qu'elles rapportent à Nausicaé. Aussitôt le divin Ulysse, à l'aide du fleuve, dégage ses membres de l'écume de la mer qui recouvrait ses reins et ses larges épaules; il essuie sur sa tête les souillures des flots indomptés, et, après s'être baigné en

entier et imprégné d'huile, il s'enveloppe des vêtements que vient de lui donner la vierge qui ne connaît pas le mariage. La fille de Jupiter, Minerve, lui prête un aspect plus grand et plus robuste, elle fait tomber de sa tête en boucles sa chevelure pareille à la fleur de l'hyacinthe; et, comme un habile ouvrier à qui Vulcain et Pallas-Minerve ont enseigné la diversité de leur art, mêle l'or à l'argent pour en perfectionner des œuvres charmantes; ainsi la déesse a répandu la grâce sur la tête et les épaules d'Ulysse : bientôt il va s'asseoir à l'écart sur le rivage de la mer, resplendissant de grâce et de beauté. La jeune fille le contemple, et dit alors à ses suivantes à la belle chevelure :

« O mes compagnes, écoutez ce que je vais vous dire.
« Ce n'est point sans l'aveu de tous les dieux habitant
« l'Olympe que cet homme vient se mêler aux Phéaciens
« pareils aux immortels. Car d'abord son aspect était dés-
« agréable, et maintenant il égale les divinités qui résident
« dans l'immensité des cieux. Ah ! si un tel époux m'était
« réservé, qu'il habitât ici, et qu'il lui plût d'y rester !...
« Mais, ô mes compagnes, donnez à manger et à boire à
« notre hôte. »

Elle dit, et ses suivantes qui l'écoutent s'empressent de lui obéir. Elles déposent auprès du héros les aliments, le breuvage; et le divin Ulysse, après avoir supporté tant de maux, mangeait et buvait avidement, car depuis longtemps il était resté sans nourriture.

Cependant Nausicaé, aux bras blancs, s'occupe d'un autre soin; après avoir placé sur le beau char les vêtements qu'elle a reployés, elle y attelle les mules aux pieds vigoureux, y monte, et adresse à Ulysse en l'interpelant ces engageantes paroles :

« Étranger, lève-toi maintenant pour aller à la ville où « je te dirigerai vers le palais de mon père, le sage héros. « C'est là, je pense, que tu trouveras l'élite des Phéaciens. « Mais fais comme je vais te dire ; car tu ne me parais pas « dépourvu de prudence. Tant que nous traverserons les « champs et les travaux des hommes, marche rapidement, « avec mes suivantes, derrière les mules et le char. Mais « quand nous serons près de la ville qu'entourent un mur « élevé, et des deux côtés un beau port, l'entrée devient « étroite. Les navires à doubles rames y sont retirés sur la « voie, car tous y ont une place marquée pour chacun. « C'est là aussi, autour du bel autel de Neptune, qu'est la « place publique, formée de pierres de taille profondément « enfoncées qu'il a fallu y apporter; et c'est encore là que « se préparent les agrès des noirs navires, leurs amarres, « leurs câbles, et que se polissent les avirons. Les Phéa- « ciens ne se soucient ni de l'arc ni du carquois; mais des « voiles, des rames, et des plus grands vaisseaux sur les- « quels ils traversent fièrement les mers blanchissantes.

« Je veux éviter leurs mordants propos, et, derrière moi, « leurs railleries; car chez le peuple il y a bien des inso- « lents : et quelqu'un des plus vils qui nous aurait ren- « contrés ne manquerait pas de dire « : Quel est donc ce « fier et bel étranger qui suit Nausicaé? Où l'a-t-elle « trouvé? Sans doute il sera son époux. Elle aura recueilli « ce vagabond hors de son vaisseau; un homme des pays « éloignés, puisque nous n'avons pas de voisins. C'est peut- « être quelque dieu ardemment imploré qui sera venu à ses « prières et descendu du ciel, et elle veut l'avoir toute sa « vie. Elle a mieux fait d'aller chercher elle-même un mari « hors de chez nous, puisqu'elle méprise les Phéaciens « qui la recherchent et qui sont pourtant nombreux et

« braves. « Voilà ce qu'ils diraient, et ces paroles me seraient « injurieuses. Je blâmerais moi-même tout autre qui agi- « rait ainsi, et qui, du vivant de son père et de sa mère « chéris, se mêlerait sans leur consentement à la société « des hommes, avant le jour de son mariage public.

« Étranger, observe bien mes recommandations, afin que « tu obtiennes promptement de mon père qu'il t'envoie « dans ta patrie. Nous rencontrerons près de la route un « superbe bois de peupliers consacré à Minerve. Une « source y coule, et une prairie l'environne; là sont l'en- « clos de mon père et son verger florissant, aussi loin de « la ville que la voix peut s'en faire entendre. C'est là que « tu t'assoiras pour y rester tout le temps que nous met- « trons à gagner la cité et à arriver au palais de mon père. « Quand tu jugeras que nous les aurons atteints, alors « dirige-toi vers la ville, et demande la demeure de mon « père, le magnanime Alcinoüs. Elle est facile à recon- « naître; un enfant en bas âge y conduirait, car les « maisons des Phéaciens ne ressemblent nullement à « l'habitation d'Alcinoüs le héros. Quand tu auras pé- « nétré dans sa demeure et dans la cour, traverse rapide- « ment le palais pour parvenir à ma mère. Elle est assise « au foyer, appuyée contre une colonne, filant sur sa « quenouille, à la clarté du feu, une laine teinte d'une « pourpre merveilleuse à voir; derrière elle sont ses ser- « vantes; tout auprès se dresse le trône de mon père, « où il boit le vin et siége comme un immortel. Va plus « loin que lui, et jette tes bras autour des genoux de ma « mère afin de voir l'heureux jour du retour, quelque « lointain que soit ton pays. Si son cœur t'accueille avec « bienveillance, espère alors revoir tes amis, et retourner « dans ton élégante maison et dans ta patrie. »

Après ces paroles, elle frappe du fouet brillant les mules, qui abandonnent bientôt les bords du fleuve; elles courent, et battent le sol de leurs pieds alternatifs. Nausicaé les conduit en usant adroitement du fouet, de telle sorte qu'Ulysse et ses compagnes, qui sont à pied, les puissent suivre. Le soleil baissait quand ils atteignirent le bois renommé consacré à Minerve. Là, le divin Ulysse s'assoit et implore aussitôt la fille du grand Jupiter.

« Écoute moi, fille invincible du dieu qui tient l'é- « gide, exauce-moi, maintenant du moins, puisque tu « ne m'as pas exaucé lorsque, ballotté sur les ondes, j'étais « le jouet du furieux Neptune; et fais que j'inspire aux « Phéaciens la bienveillance et la pitié. »

Il dit, Minerve l'entend; mais elle ne se manifeste pas aux regards du héros, car elle redoute le frère de son père Neptune, dont le courroux violent persécutait le divin Ulysse jusqu'à ce qu'il eût retrouvé son pays.

« Voilà, certes, » nous dit le grand Postelnick en fermant le livre, « voilà le plus haut point où puisse atteindre la « poésie; celle qui parle à l'âme, pour en réveiller les « meilleurs sentiments. Elle commence par le tableau de « l'infortune et elle finit par la prière. C'est un roi, réduit « au dénûment du plus triste naufrage et au dernier de- « gré de la misère, remontant à son rang par son courage « dans les épreuves, par son éloquence qui ne l'abandonne « jamais, et surtout par la protection du ciel qu'il appelle « toujours à son aide. Quelle douce et noble figure que cette « fille d'un chef du peuple, si naïve et si sage dans sa sim- « plicité! Quel homme ne souhaiterait une épouse comme

« Nausicaé et ne tremblerait de voir entrer une Médée « dans sa maison! Médée, je l'avouerai, peut attendrir un « moment la jeunesse, et plaire surtout à un chantre de « l'amour frivole aussi spirituel que notre ami; mais lui-« même, quand il aura jeté pour toujours loin de lui la « coupe du festin et la lyre efféminée, il reviendra à « Homère pour n'aimer, parmi nos poëmes épiques, et « n'admirer que ses deux chefs-d'œuvre immortels.

« Au reste, » continua-t-il, « je ne veux point prolon-« ger une querelle où tous les trois peut-être vous me trou-« vez trop exclusif; j'aime mieux vous dire, en finissant, « comment s'est formée en moi, dans mon jeune âge, cette « passion pour l'*Odyssée* qui ne m'a pas encore aban-« donné.

« Après l'avoir lue une première fois dans mon enfance, « comme le doit tout bon fils de la Grèce, je la relus une « seconde fois dans les loisirs de mon adolescence écoulée « au *Phanar*, et dès lors elle ne me quitta plus. Un jour, « entre autres, après une tempête qui avait durant la nuit « soulevé les flots de la Propontide, par une de ces ma-« tinées radieuses qui succèdent si rapidement aux tour-« mentes dans le golfe de Nicomédie, comme nous cher-« chions, le fusil à la main, quelques oiseaux égarés par « la violence des vents sur l'îlot désert qu'on nomme « *Ankyrovissa*, et qui fait partie des îles des *Princes*, mon « chien se mit à hurler auprès de quelques buissons épais, « et il y réveilla un homme endormi. Cet homme s'avança « vers nous presque aussi nu qu'Ulysse, et nous demanda « les mêmes secours que le fils de Laërte sollicite de Nau-« sicaé; un des manteaux destinés à nous couvrir après « la chasse cacha sa nudité, et nos légères provisions « apaisèrent sa faim. Bientôt notre barque nous ramena

« tous ensemble à *Prinkipo*, où l'étranger fut secouru et « soigné. C'était un matelot grec de la ville de *Moudania*, « dans le golfe de *Cios*. Il était tombé pendant l'ouragan « d'une sacolève chargée pour Stamboul des glaces du « mont Olympe, et il avait gagné à la nage la rive d'*An-* « *kyrovissa*, où il s'était endormi de fatigue et d'épuise- « ment.

« Dès que je fus rassuré sur le sort du naufragé, je ne « perdis pas une si bonne occasion de revenir sur les « malheurs d'Ulysse, et je montai sur la terrasse du cou- « vent de Saint-Nicolas, pour y relire à mon aise la ren- « contre avec Nausicaé ; j'étais en face de ces hautes col- « lines de l'Asie et de l'Europe qui voient à leur pied, des « deux côtés du Bosphore, Chalcédoine et Byzance. Je ne « pourrais jamais vous redire tout ce que j'éprouvai de « ravissement à recueillir sous mes yeux, dans ce magni- « fique amphithéâtre, les grands traits de la vie maritime « tels que les a peints Homère : les vagues encore émues « de l'orage, la rive où elles venaient se briser et mourir, « ce soleil si éclatant après les sombres nuées et les tem- « pêtes; puis, au bord de la ville et du port, les barques re- « tirées sur le sable, près des flots ; la place publique où « s'assemblent les nautoniers de Prinkipo, et la demeure « du premier magistrat, rappelant l'île des Phéaciens ; « enfin les scènes que venait d'animer pour moi ce nau- « fragé moins éloquent et plus heureux qu'Ulysse. Je me « passionnais pour ces nobles tableaux de l'*Odyssée*, tou- « jours vrais, soit que le poëte nous retrace une nature « imposante, soit qu'il fortifie la vertu par l'infortune, ou « qu'il pare la jeunesse des charmes de la compassion et « de la beauté. De ce jour, je vouai à Nausicaé un culte qui « ne s'est point attiédi. Maintenant même je la place au-

« dessus de toutes les héroïnes épiques, et je souhaite à « chacun de vous de retrouver dans ses vieux jours, au « fond de sa mémoire, des images aussi pures et d'aussi « vivants souvenirs. »

« Je consens néanmoins, » ajouta M. Manos d'un ton plus calme, « à reconnaître, avec mon aimable contradic- « teur, tout ce qu'il y a de brûlante tendresse chez sa « protégée ; mais il conviendra, de son côté, que cette « longue aventure, qui tient plus d'un quart de l'œuvre « entière, s'éloigne de la dignité de l'épopée, et revêt une « teinte passablement immorale. Quelle distance entre « Médée, qui va suivre sur les mers, seule au milieu de « cinquante voyageurs, le jeune héros dont elle est éprise, « et Nausicaé qui tremble de se trouver en compagnie « des hommes avant le jour de son mariage ! Le poëte de « Rhodes a retracé les mœurs voluptueuses de l'Asie Mi- « neure, car il appartenait à cette école asiatique qui « cherche la surabondance du langage, exagère le senti- « ment, et pousse l'arrangement de la phrase jusqu'à l'af- « fectation, s'éloignant ainsi à grands pas de cet atticisme, « si simple, si noble, si contenu, où l'art présidait tou- « jours sans se montrer jamais. Croyez-moi, pour éclairer « notre jeune génération, c'est la lumière si pure du siècle « de Périclès qu'il faut nous rendre, et non le faux bril- « lant de la décadence.

— « Eh bien ! » dit Christopoulos en se levant, et avec un ton de gaieté qui rappelait ses meilleures chansons, « puisque notre classique censeur en est aux plus douces « réminiscences de sa jeunesse, en faveur de son pen- « chant avoué pour la belle Phéacienne, et malgré ses épi- « grammes, je propose une transaction. Ne comparons « pas nos favorites, et admirons-les séparément. Il y a, en

« effet, entre la candide Nausicaé et la mélancolique Mé« dée bien peu de ressemblance, quoique toutes les deux « courent après un mari. Nausicaé, si fière de son île, ne « l'a jamais quittée. Médée, au contraire, a vu toute la « Grèce, et même notre village et ses écueils. Si je n'ai pu « lui créer des partisans à Thérapia, que protége l'égide « du grand Postelnick, véritable envoyé de Minerve, peut« être serai-je plus heureux dans quelque ville efféminée où « Vénus aura encore un temple et l'Amour des autels. »

« — Quoi ! toujours cette amoureuse folie ! » reprit vivement M. Manos. « Elle a donc passé de vos chan« sons dans vos maximes? Prenez-y garde, elle finirait par « fausser votre goût. » — Après ces mots, le vieillard se pencha vers moi, et murmura à mon oreille, mais pas assez bas pour que Christopoulos ne pût l'entendre, cet autre vers parodié de l'*Odyssée*. « Le malheureux ! de « grâce, guérissez-le, mes amis ; » et la séance littéraire prit fin.

CÉRÈS A ÉLEUSIS

SCÈNE ORIENTALE

J'ai toujours cru (me faudrait-il donc demander grâce pour cette innocente vanité?) que parmi les voyageurs modernes en Orient j'avais été le premier à lire sur les ruines du temple d'Éleusis l'hymne à Cérès qui en raconte l'origine. Et voici comment ce privilége de touriste m'est échu en partage. Passionné pour Homère avant de l'avoir admiré dans son propre pays, j'avais voulu m'y faire suivre de ses œuvres, même de celles qui, sans lui appartenir, se glorifient de son nom. La petite édition hollandaise qui m'accompagnait dans l'Archipel donnant tous les hymnes que l'on attribue à Homère, peut-être parce qu'ils sont toujours réimprimés à la suite de l'*Odyssée*, ne contenait pas l'hymne à Cérès, retrouvé à Moscou vers la fin du siècle dernier. J'avais donc grossi mon bagage d'helléniste d'un petit in-16 portatif, relié en parchemin, qui en avait reproduit séparément, à Leipsick, en 1787, l'unique manuscrit.

Muni de ce très-mince volume, le jour de mon passage à Éleusis, en 1820, après une vue générale des ruines si informes et si amoncelées qu'elles prirent bien peu de mon temps, je m'assis sur le point le plus élevé, au centre de la petite colline où je plaçais instinctivement le temple de Cérès, et je me mis à relire tout d'un trait, je ne saurais dire aujourd'hui avec quel enthousiasme, ce touchant et pieux récit. Jamais l'hymne à Apollon Délien, que j'avais redit à la cime du mont Cynthus, dans l'île de Délos, ni la scène de l'aveugle chanteur au festin d'Alcinoüs, récitée sur l'école d'Homère dans l'île de Scio, ni même enfin les adieux d'Andromaque, déclamés sur les décombres d'Ilion, à mon arrivée en Asie, ne m'avaient autant ému.

Je me sentais un peu excité, j'en conviens, par l'*Itinéraire*, autre compagnon de mon voyage. Je n'avais encore, sans doute, lié aucune relation personnelle avec M. de Chateaubriand. Mais le pèlerinage à Jérusalem s'était emparé de mes pensées, et, le matin même de mon passage à Lefsina, j'y avais trouvé ceci : « L'initié le plus dévot à Cérès n'é« prouva jamais un transport aussi vif que le mien. » Or ces paroles d'une admiration presque frénétique qui échappaient au grand écrivain à sa sortie d'Éleusis, je les répétais pour mon compte, après avoir fermé le livre qui venait de me donner de si vives jouissances.

Aussitôt je m'abandonnai à ces visions rétrospectives, dont les chimères m'ont rarement quitté sur le sol classique que je foulais ; je m'imaginai que le tronçon de colonne sur lequel j'étais assis avait fait partie du temple construit par Célée, brûlé par les Perses, réédifié par Périclès, et définitivement renversé par Alaric, ou tout au moins que ce débris si mutilé avait appuyé sous le por-

tique de son palais le trône de l'imprudente Métanire. Je reconstruisais, dans mon rêve, avec les pierres entassées autour de moi, l'autel intérieur de Triptolème, qui avait vu les ineffables orgies. Enfin, je cherchais à reconnaître Callidice, la plus belle des filles de Célée, parmi ces jeunes Albanaises aux grands yeux noirs, à la haute taille et aux maigres et pâles visages, qui étaient sorties de leurs masures pour considérer de loin l'étranger ami de leurs marbres brisés. Or, comme elles souriaient quand elles m'entendaient balbutier leur langue, je voulais aussi retrouver en elles la malicieuse Iambé, que Cérès, dans le poétique récit, venait d'adjoindre à ses rites, et dont le nom s'est transmis aux vers moqueurs de tous les idiomes et de tous les temps.

Après ces premières illusions, je revins un moment à la réalité ; et je commençai, suivant ma méthode accoutumée, à retracer pas à pas et terre à terre, pour ainsi dire, le drame héroïque ou divin que je venais de lire avec tant d'émotion. Je me levai donc, et, parcourant l'enceinte d'Éleusis, je n'eus pas de peine à remarquer que j'étais, en effet, sur le tertre allongé vers la plaine désigné par Cérès elle-même pour l'emplacement de son temple. Le champ Rharios, où descendit Rhéa, et où croissait l'orge blanche destinée aux sacrifices ; ce champ, me disais-je, redevenu stérile comme avant le passage de la déesse, devait être là, dans l'espace désert qui sépare Lefsina de la plage solitaire où meurent les flots venus de Salamine. Je me dispensai alors de toute recherche sur son étymologie, attiré que j'étais par un olivier étalant son ombre à côté de moi; ainsi que dans l'hymne sacré, il couvre de ses rameaux la fontaine publique. Cet arbre, qui pouvait être un rejeton de l'olivier de Cérès, croissait sur l'autre pen-

chant de la colline d'Éleusis, où commence la route de Mégare.

Ici, je ne retrouvais pas sans doute les ornières creusées par les chars antiques que signale le poëte dans la voie qui mène au puits de la ville ; mais je venais d'en balayer respectueusement la poussière, pour en mieux observer les traces, dans les rochers du vallon de Daphné ; et il y avait encore tout près de moi une source où les jeunes filles d'Éleusis, qui se groupaient autour du voyageur et suivaient ses pas, venaient chaque jour, telle que Callithoé et Callidice, chercher l'eau fraîche pour le repas du soir. Or cette source était toujours *facile à puiser*, comme l'hymne le veut, puisque l'eau en effleurait la margelle. Je la nommai sans hésiter le puits Parthénios, au-dessous de la colline Callichore ; et comme dans ma joie de la découverte, en montrant le tertre qui dominait leurs pauvres cabanes, je répétais : *Callichore ! Callichore !* à mon petit cortége, j'en fus compris à demi : « Oui, c'est un bon village, » me dirent les jeunes filles, *kali-chora*. Car le terme antique, qui rappelait les chœurs des danses institués par les femmes d'Éleusis, rencontrait un écho dans le langage de leurs descendants.

Encouragé par ce succès, j'allais encore, à la poursuite de mes songes, m'enfoncer tout à fait dans la vallée *triste*, à qui les larmes de Cérès avaient donné ce nom. Je croyais y distinguer quelques touffes sauvages de grenadiers rabougris à la limite d'un champ, et déjà j'accusais dans ma pensée le coupable arbuste d'avoir fourni le fruit perfide que Pluton, dans le poëme antique, avait offert à l'innocente Proserpine, quand une pluie chaude et douce, telle qu'elle tombe sous ces beaux climats au début de septembre, pour gonfler et mûrir le raisin, me ramena

vers mon siècle; je me mis à courir vers l'ignoble taverne où j'avais laissé mes chevaux; mon entourage se dispersa. Iambé et Callidice s'enfuirent; et le soir, aux rayons du soleil, plus éclatants après les nuages, je repassai auprès de l'olivier de Cérès, qui était encore tout chargé des gouttes de la pluie ; j'avais repris lentement le chemin qui mène à Mégare.

J'ai dit ailleurs[1] dans quel intérêt M. de Chateaubriand m'avait demandé à Londres de traduire pour lui cet hymne à Cérès qui n'avait point encore paru en français. Je répéterai seulement ici le jugement qu'il en portait : « A cette « lecture, » me disait-il, « je demeurai tout surpris, et il « me sembla que dans cet hymne, bien mieux que dans les « autres, il régnait une dignité de style et un ton religieux « parfaitement appropriés à ces mystères païens, qui pré« tendaient purifier l'âme de ses souillures et de son igno« rance. Je suis disposé, » ajoutait-il dans la lettre qu'il m'écrivit de Rome sur le même sujet, « à y reconnaître bien « des qualités de la grande époque grecque. Sans doute, il « n'est pas d'Homère ; et d'ailleurs il n'est pas bien avéré, « ce me semble, que la fondation des mystères d'Éleusis « ait précédé le règne du poëte ; mais il n'est point de la « décadence non plus ; il y domine une simplicité de nar« ration, une chasteté de pensée, et en même temps une « éloquence de style, qui, selon moi, le placent fort au« dessus des hymnes prétendus d'Homère, d'Orphée, et « surtout de Callimaque. »

Si j'osais, à mon tour, et en dehors du prestige de mes souvenirs, donner mon avis sur l'hymne à Cérès, j'aimerais aussi à expliquer ma préférence. Quand je relus attentive-

[1] *Chateaubriand et son temps*, p. 67.

ment, et dans le but de les comparer entre eux, les quatre grands hymnes qui se parent fort mal à propos du nom d'Homère, uniquement peut-être, comme je viens de le dire, parce qu'ils se montrent constamment au bout de l'*Odyssée*, les chants d'Apollon me parurent de longues invocations, terminées par une revue superstitieuse de ses oracles; le chant de Mercure, un récit ingénieux, mais trivial et décousu, des fraudes et des ruses du dieu de l'éloquence et du commerce; l'hymne à Vénus, plein d'élégance, mais sans gravité, me sembla retracer quelques images d'une chasteté équivoque, peu dignes d'un poëme religieux; tandis que l'épisode d'Éleusis, empreint d'un bout à l'autre d'un grand caractère de pureté et de haute poésie, initie au système de Platon et à ces cérémonies mystérieuses qui purifiaient et dégageaient les âmes du fardeau des crimes, pendant la vie et même après [1].

En effet, le culte d'Éleusis, dont cet hymne à Cérès retrace l'origine et les bienfaits, était le culte par excellence, et ses mystères la plus honorée de toutes les cérémonies pieuses [2]. Ils élevaient les générations helléniques dans la crainte de la Divinité : ils étaient l'emblème d'une transition de l'état sauvage et isolé à une existence adoucie et sociale; véritable initiation, puisqu'elle fait virtuellement connaître les principes réels de la vie, les aliments et la doctrine sacrée [3]. En un mot, l'hymne à Cérès, qui, par tout ce qu'il révèle ou laisse entrevoir, touche de si près à l'immortalité de l'âme, me paraît le plus considérable et le plus précieux monument de la poésie religieuse que nous ait légué l'antiquité.

[1] Platon (*Rép.*, liv. II).
[2] Aristote (*Rhét.*, liv. II, § 24).
[3] Cicéron (*Lois*, liv. II et *Verrines*, V).

HYMNE A CÉRÈS[1].

Je commence par chanter Cérès à la belle chevelure, la majestueuse divinité, et avec elle sa fille aux pieds agiles qui fut enlevée par Pluton. Jupiter, dont la voix gronde au large et retentit sourdement, la lui avait donnée un jour que, séparée de Cérès au noble fruit et à la faucille d'or, elle jouait avec les jeunes Océanides au sein profond. Elle cueillait des fleurs, la rose, le safran, les belles violettes; et dans la molle prairie, le glaïeul, l'hyacinthe; enfin le narcisse, que, par les décrets de Jupiter, la terre propice à Pluton produisit pour tromper la vierge au visage épanoui; ce narcisse merveilleux et splendide dont l'éclat éblouit tout ensemble les dieux immortels et les hommes qui doivent mourir. De sa racine jaillit une tête centuple: partout le ciel immense s'embaume de son parfum au sein des airs; et partout la terre en sourit, ainsi que la vague de l'onde amère. La déesse l'admire, tend ses mains ensemble pour s'emparer de ce superbe jouet. Mais soudain le sol s'entr'ouvre; et, d'une large fente au milieu des champs de Nysa, le roi Pluton sous tant de noms invoqué, le fils de Saturne s'élance avec ses coursiers immortels : il l'enlève malgré sa résistance, l'emporte désolée sur le char d'or; et c'est en vain que par des cris aigus elle appelle son père, le maître et le plus

[1] Le bas-relief récemment retrouvé à Éleusis, et reproduit par le plâtre qu'on en montre en ce moment (1860) au Palais des Beaux-Arts, est venu ajouter quelque intérêt à cette part depuis longtemps achevée de mes études orientales. Je veux espérer que les vers, appartenant très-vraisemblablement à la même époque, aideront à expliquer cette remarquable sculpture.

puissant des dieux. Personne parmi les immortels ou parmi les hommes n'entendit sa voix, pas même les nymphes des prairies aux produits émaillés. Seule, la fille de Cérès du fond de son antre, Hécate à l'éclatant bandeau et à l'esprit compatissant, comme l'auguste fils d'Hypérion, l'entendirent implorant son père Jupiter; tandis que celui-ci, loin des dieux et à l'écart, assis dans un temple où abondaient les prières, accueillait les somptueux sacrifices des humains.

C'est ainsi que, par les volontés de Jupiter, son frère, le fils renommé de Saturne, dont les hôtes sont si nombreux et dònt l'empire s'étend si loin, entraîna malgré elle la déesse ravie par les divins coursiers. Tant qu'elle aperçut la terre, le ciel constellé, la mer refluante et poissonneuse, enfin les rayons du soleil, elle espéra toujours voir sa digne mère, ou les tribus des dieux éternels; et, malgré son affliction, cet espoir soutint son courage.

Cependant les sommets des montagnes et les abîmes des mers ont résonné sous la voix immortelle. La vénérable mère l'a entendue, et une vive douleur à saisi l'âme de Cérès. Elle arrache et déchire de ses propres mains les bandeaux qui pressent sa chevelure divine; elle jette sur ses deux épaules un manteau d'azur, et, tout inquiète, s'élance comme un oiseau sur le continent et sur l'onde. Mais personne ne veut lui dire la vérité; ni les dieux, ni les hommes : et aucun présage certain ne vient la lui apprendre.

Neuf jours de suite l'auguste Cérès erra sur la terre, tenant dans ses mains des torches allumées; et jamais dans sa tristesse elle n'a goûté ni l'ambroisie, ni le doux nectar. Jamais le bain n'a délassé son corps. Enfin, lors-

qu'à ses yeux se montra la dixième aurore, Hécate, qui tient à la main une lumière [1], vient à sa rencontre, lui adresse la parole, et lui annonce ces nouvelles :

« Cérès vénérée, qui portez avec vous les saisons et les « riches présents, c'est l'un des dieux du ciel, ou l'un des « hommes de la terre qui a enlevé Proserpine, et affligé « votre tendre cœur. Car j'ai entendu sa voix; mais je n'ai « pu de mes yeux distinguer qui c'était. Le Soleil, qui voit « et entend tout, vous dira l'entière vérité. »

Ainsi parle Hécate. La fille de Rhéa, à la belle chevelure, ne lui a pas répondu; mais elle l'entraîne avec elle, et tient toujours dans ses mains les torches allumées. Ensemble elles vont vers le Soleil, qui épie à la fois les dieux et les hommes. Elles s'arrêtent devant ses coursiers, et la plus sainte des déesses l'interroge.

« Soleil, si jamais une de mes paroles ou de mes actions « fut agréable à ton esprit et à ton âme, honore et respecte « en moi une déesse. Cette fille d'un si noble aspect, cette « tendre fleur à qui j'ai donné la vie, j'ai entendu dans les « espaces des airs sa voix plaintive, comme si elle souffrait « de quelque violence, et mes yeux n'ont pu l'apercevoir. « Mais toi, puisque du haut de la sphère divine tes rayons

[1] Hécate tient dans sa main une brillante lumière, ou une flamme, car elle est la lune aussi; et Pausanias cite le surnom de Sélasphore (*porte-lumière*) donné à Diane dans la ville de Phlionte en Arcadie. Par une commémoration d'Hécate, le rite éleusinien mettait dans la main de l'*Épibome*, assistant de l'Hiérophante, le symbole de la lune que ce premier personnage représentait dans les cérémonies des Mystères (Eusèbe, *Prép. évang.*, liv. III) Ici se reconnaît la scène que nous a conservée le vase antique reproduit par M. Millin, et commenté par M. Visconti (t, II, pl. XXXI). On y voit quatre des principaux acteurs du drame mystique d'Éleusis; au milieu paraît Cérès, assise sur une pierre, attelée de deux dragons, et donnant l'épi à Triptolème, tandis que d'un côté Rhéa tend une coupe à l'un des dragons, et que de l'autre Hécate élève une torche allumée.

« pénètrent la terre et la mer tout entières, dis-moi bien « véritablement si tu n'as pas vu ma chère enfant em-« portée par force, et quel est celui des dieux ou des » hommes qui me la ravit malgré elle et l'entraîne loin « de moi? »

Elle dit, et le fils d'Hypérion lui répond en ces termes : « Fille de Rhéa, à la belle chevelure, reine Cérès, tu vas le « savoir, car j'ai pour toi une grande vénération, et je « plains tes angoisses pour ton enfant aux pieds agiles. « N'accuse pas d'autre immortel que Jupiter, l'arbitre des « noirs nuages; c'est lui qui l'a donnée à son propre frère, « le maître des enfers, pour en faire sa florissante épouse; « celui-ci l'a enlevée sur son char, et, malgré ses cris « aigus, l'a conduite sous les sombres demeures. Apaise ta « grande colère, ô déesse; ce vain et insatiable courroux « ne te sied pas. Pluton, dont l'empire s'étend si loin, « n'est point, parmi les dieux, un gendre indigne de toi. « Il est ton propre frère, né d'un même sang; et quand, à « l'origine, la puissance fut divisée en trois lots, il en « eut un, et il habite avec ceux dont le royaume fut son « partage. »

Ainsi disant, le Soleil excite ses coursiers, et à sa voix ils emportent vivement le char rapide, comme des oiseaux aux ailes déployées.

Cependant Cérès s'abandonne à une tristesse plus cruelle et plus poignante. Elle s'irrite contre Jupiter aux sombres nuages, s'éloigne de l'assemblée des dieux et du vaste Olympe, se retire vers les cités ou vers les riches travaux des humains, et altère sa forme pour longtemps. En la voyant, aucun homme et nulle femme à la large ceinture ne la reconnut avant qu'elle eût atteint le palais de Célée l'expérimenté. Il était alors le roi de l'odorante Éleusis; c'est là

que, le chagrin dans le cœur, Cérès s'assit près de la route, au bord du puits Parthénios [1], où venaient puiser les habitants de la ville, à l'ombre d'un olivier dont la tige s'étendait par dessus. Elle a l'apparence d'une femme vieillie qui a cessé de connaître l'enfantement et les faveurs de Vénus, amie des joies du mariage. Telles sont les nourrices des enfants des rois dispensateurs de la justice, ou les intendantes de leurs palais sonores.

Les filles de Célée d'Éleusis la virent, comme elles venaient vers cette eau, facile à puiser, pour la rapporter dans des urnes d'airain au palais chéri de leur père. Elles étaient quatre, dans la fleur du jeune âge, pareilles aux déesses : Callidice, Clisidia, l'attrayante Démo, et Callithoé leur aînée. Elles ne reconnurent point Cérès, car les dieux ne se découvrent pas facilement aux mortels [2]. Elles s'appro-

[1] Le puits Parthénios est appelé le puits Callichore par Callimaque et par Nicandre, qui, en leur qualité de citoyens d'Alexandrie ou de Colophon, ne l'avaient sans doute jamais vu. Je dois le dire ici, ces indications topographiques, et celles que nous allons trouver plus bas, appliquées à l'ancien emplacement du temple, me semblent révéler l'auteur de l'*Hymne à Cérès*. Je le croirais ce même Cynéthos de l'île de Chio à qui le scholiaste de Pindare (*Néméennes*, ode II) attribue l'*Hymne à Apollon Délien*. Et une certaine similitude de réflexions philosophiques et de détails religieux, sous une marche et une composition fort supérieures ici néanmoins, pourrait donner quelque valeur à ma conjecture. Cynéthos vivait à Athènes dans la soixante-neuvième olympiade. Il a pu décrire *de visu* la situation d'Éleusis, dont le temple était, pour ainsi dire, sous ses yeux; et le tout, l'ayant vérifié moi-même, est d'une grande exactitude.

[2] Cette réflexion sur la faculté qu'ont les dieux, même quand ils prennent la forme humaine, de dissimuler leur présence aux yeux des mortels, me remet en mémoire une ligne du début de *Télémaque*. « Les dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qui leur plaît. » Fénelon ne connaissait pas l'*Hymne à Cérès* retrouvé à Moscou en 1780, mais cette pieuse et homérique pensée allait trop bien à son esprit pour lui échapper. D'ailleurs Minerve, toujours invisible et présente dans le *Télémaque*, avait elle-même, comme Cérès ici, gardé cet attribut si commode sous des travestissements bien divers; car elle emprunte successivement dans l'*Odyssée* l'apparence de Mentès, chef des Taphiens, de Mentor, d'un aigle, d'Iph-

chent, et, debout près d'elle, lui adressent ces mots rapides:

« Bonne vieille, qui êtes-vous? et de quelle génération « des hommes anciens? Pourquoi vous arrêter hors de la « ville, et ne pas chercher les maisons où, sous les voûtes « qui les cachent, vivent les personnes de votre âge, et de « plus jeunes? Elles vous accueilleraient de leurs paroles « et de leurs soins. »

A ce discours, la vénérable déesse répond ainsi : « Chères « filles, qui que vous soyez parmi les femmes, je vous salue, « et vais vous parler; car, puisque vous m'interrogez, il est « bien de vous répondre sincèrement. Mon nom est Dos[1]; « une mère vénérable me l'a donné; en ce moment, j'ar- « rive de la Crète en traversant la vaste surface de la mer, « mais contre ma volonté. Des pirates m'ont violemment « enlevée malgré moi. Puis leur rapide navire s'est arrêté « à Thorice[2]. Là, les femmes sont descendues en foule au « rivage; les hommes les ont suivies, et ont préparé le « repas auprès des amarres du vaisseau[3]. Pour moi, je

thime, fille d'Icare, d'une Phéacienne, fille de Dymas, d'une adolescente qui va à la fontaine, d'un héraut, d'un pasteur de brebis, et enfin d'une hirondelle.

[1] *Dos* est ainsi que *Doris* l'un des surnoms de Cérès. « Cérès est la « *mère* qui *donne* la nourriture, » dit Platon (*Cratyle*) en nous apprenant l'étymologie du nom grec de Cérès, *Déméter*. Et c'est seulement en prenant la dénomination de *Dos*, encore inconnue à Éleusis, que Cérès, sans se trahir, dit la vérité, comme elle vient de la promettre si solennellement aux filles de Celée. Car l'épisode des pirates, qui n'a pour précédent aucune légende de la fable, est tout au plus une fiction allégorique.

[2] *Thorice*, petit port de l'Attique, au nord du cap Sunium.

[3] Il faut n'avoir jamais navigué dans l'Orient pour méconnaître cette manœuvre habituelle aux matelots grecs, et mieux encore aux pirates qui ne s'éloignent guère de leur vaisseau. Je retrouve ici et dans ma mémoire de voyageur la barque pontée de Rhodes qui vint aborder à côté de la mienne près des ruines du temple de Sunium; là, dans ces parages qui leur étaient inconnus, les matelots attachèrent à un rocher la corde de la

« n'avais pas le cœur aux doux festins. J'ai couru furti-
« vement vers les retraites obscures de la rive, et j'ai
« échappé à ces maîtres insolents qui m'auraient vendue,
« sans m'avoir achetée, pour profiter de ma rançon. C'est
« ainsi que mes pas errants m'ont conduite ici. Je ne sais
« ni quel est ce pays ni quels sont ses habitants. Quant à
« vous, que tous les dieux qui résident dans l'Olympe
« vous accordent de jeunes maris, et de donner le jour à
« des enfants selon le vœu des pères. Ayez donc pour moi
« bienveillance et pitié, chères filles, et faites-moi trouver
« la maison d'un homme et de son épouse où je puisse
« me livrer soigneusement aux travaux qui appartiennent
« à mon âge; je saurais porter dans mes bras et élever un
« nouveau-né, surveiller convenablement la maison, dresser
« au fond des appartements le lit du maître, et même en-
« seigner aux femmes leurs ouvrages. »

Elle dit, et Callidice, la chaste vierge, la plus belle des filles de Célée, lui répond aussitôt :

« O nourrice, il nous faut bien, mortels que nous
« sommes, supporter ce que nous donnent les dieux,
« même quand ils nous affligent, puisqu'ils sont beaucoup
« plus puissants que nous. Mais je vais tout vous expli-
« quer, et vous nommer les hommes qui, ayant ici l'hon-
« neur du souverain pouvoir, dominent le peuple et font
« de leurs conseils et de leurs équitables arrêts les rem-
« parts de la cité. Là-bas est la demeure de l'industrieux
« Triptolème, celle de Dioclès, de Polyxène, de l'illustre
« Eumolpe, de Dolichos, et de notre père l'accompli. Tous,

poupe pour faire trêve à leurs travaux nautiques, et prirent tout près d'elle sur le sable même un frugal repas. C'est encore ce qui se pratique journellement dans les golfes de l'Italie, où les pêcheurs viennent ainsi à terre jouir d'un moment de repos, sans cesser de veiller sur leurs filets.

« ils ont des épouses qui dirigent leurs ménages, et certes « aucune d'elles, vous considérant tout d'abord, ne dé« daignerait votre apparence et ne vous éloignerait de « son toit. Elles vous accueilleraient toutes, car vous res« semblez à une divinité. Mais, si cela vous plaît, attendez « que nous retournions chez notre père raconter tout « ceci fidèlement à notre mère Métanire, à la large cein« ture. Elle pourrait vous demander de venir dans notre « demeure et de ne pas chercher d'autre asile; car elle a « un fils, son dernier né, venu tard, désiré longtemps, et « ardemment aimé, qu'on nourrit dans son superbe pa« lais. Si vous l'éleviez heureusement jusqu'à la limite de « l'adolescence, vous feriez l'envie de toutes les femmes « qui vous verraient, tant serait beau votre salaire de « nourrice ! »

Elle a dit, et d'un signe de tête la déesse a consenti. Alors elles emportent fièrement leurs vases luisants qu'elles ont remplis d'eau, et elles se hâtent vers la vaste demeure de leur père; aussitôt elles racontent à leur mère ce qu'elles viennent d'apprendre et de voir. Métanire les a à peine entendues, qu'elle leur ordonne d'attirer l'étrangère par une large récompense. Tels que des faons ou des génisses, qui, rassasiés de paître, bondissent au printemps dans la prairie, elles s'élancent, relevant les plis de leurs voiles gracieux, dans la route creusée par les chars. Leur chevelure, rivale de la fleur du safran, ondoie sur leurs épaules. Elles trouvent l'auguste déesse au bord du chemin où elles venaient de la laisser, et la guident aussitôt vers la demeure chérie de leur père. Elle marche par derrière dans sa vive affliction, toute couverte de son manteau azuré qui enveloppe même ses pieds délicats.

Bientôt elles atteignent le palais de Célée, élève de Jupi-

ter, et pénètrent sous le portique. C'est là qu'était assise leur vénérable mère auprès du pilier du toit solide et élégant, ayant à son sein le nouveau rejeton, son fils. Elles courent vers elle; mais à peine de ses pieds la déesse est montée sur le seuil, qu'elle touche de sa tête à la voûte, et emplit la salle de sa divine splendeur. La surprise, le respect et la pâle terreur saisissent Métanire. Elle se lève de son trône pour l'y faire asseoir; mais Cérès, qui donne les saisons et les riches présents, refuse de se placer sur un trône brillant, et demeure debout en silence, baissant ses beaux yeux, jusqu'à ce qu'Iambé, qui sait les nobles usages, ait apporté un siége commun, et l'ait recouvert d'une blanche toison. Assise alors, la déesse retient de ses mains son voile, et reste longtemps sur ce siége, muette de douleur, n'adressant à personne ni un geste ni une parole, sans sourire [1], sans aliment ni breuvage. Elle y reste consumée de regrets pour sa fille à la large ceinture, jusqu'à ce que l'ingénieuse Iambé [2], par ses saillies et ses ma-

[1] *Agélastos* (*sans rire*) est une épithète consacrée, puisqu'elle était devenue la désignation de la pierre où Cérès était assise près de la fontaine, quand les filles de Célée la rencontrèrent. Ce puits, ainsi que l'autorité de notre hymne l'a démontré, s'appelait *Parthénios*, « le virginal, » avant de prendre le nom de *Callichore*, « aux belles danses, » en raison des chœurs mystiques que les jeunes filles d'Éleusis y instituèrent en l'honneur de Cérès et de Proserpine. Nous trouvons aussi dans les poëmes qui ont célébré l'expédition des Argonautes un fleuve *Parthénios*, dont les danses de Bacchus firent également le fleuve *Callichore*. Celui-ci sépare la Bithynie de la Paphlagonie, et se jette dans l'Euxin non loin du promontoire Carambis.

[2] Cette Iambé si gaie et si malicieuse devait laisser son nom au vers satirique des Grecs Elle était fille de la nymphe Écho et de Pan, si l'on en croit le scholiaste de Nicandre. (*Alexiphar*, v 130.) Je ferai remarquer en passant que le gracieux personnage d'Iambé remplace bien heureusement ici, dans la scène d'Éleusis, Stellio, qui devient lézard chez Ovide, et mieux encore la vieille Baubo, comme ses ridicules et obscènes momeries dont saint Clément d'Alexandrie et Arnobe se sont si justement moqués.

lices multipliées, ait distrait l'esprit de la vénérable et chaste divinité, l'ait fait sourire en l'égayant, et lui ait rendu le calme et la fermeté du cœur; et c'est pourquoi plus tard Cérès se plut à la comprendre dans ses mystères. Métanire présente à la déesse une coupe qu'elle a remplie d'un vin délicieux; elle refuse, et dit qu'il ne lui est pas permis de boire le vin vermeil. Alors elle demande un breuvage où l'eau et la farine se mêlent à la menthe broyée. Métanire lui offre ce mélange composé comme elle l'a voulu. Cérès le reçoit, le boit, et l'a admis également dans son culte.

Puis Métanire à la belle ceinture parle ainsi la première :

« Femme, soyez la bien venue! Je ne puis, en effet, « vous croire d'une mauvaise race, mais bien d'une noble « famille. Vos yeux ont la grâce et la dignité communes « aux rois dispensateurs de la justice. Mortels que nous « sommes, il nous faut supporter forcément ce que nous « donnent les dieux, car leur joug repose sur notre tête. « Maintenant, puisque vous êtes venue ici, vous partagerez avec moi tout ce que j'ai. Nourrissez cet enfant qui « m'est arrivé tard, et inespéré, par une faveur des immortels, ce fils qui m'est si précieux. Si vous l'élevez « et le faites parvenir à la limite de l'adolescence, certes « les femmes qui vous verront devront vous porter envie, « tant sera riche votre salaire de nourrice! »

Cérès à la belle couronne lui répond :

« Et vous aussi, femme, soyez vraiment heureuse! et « que les dieux vous comblent de biens! Je reçois votre « fils et le soignerai selon vos ordres. Je le nourrirai, et « je ne pense pas qu'il ait à souffrir de la méchanceté « de sa nourrice, ni des enchantements et des herbes

« malfaisantes ; car, je sais des remèdes plus puissants « que les plantes cueillies dans les forêts, et je connais « d'excellents préservatifs contre les plus nuisibles malé- « fices. »

Elle dit, prend l'enfant sur son sein parfumé, dans ses bras divins, et le cœur de la mère en palpite de joie.

C'est ainsi qu'elle élevait dans le palais l'illustre fils du sage Célée, Démophoon qu'avait enfanté Métanire à la belle ceinture. Il croissait pareil à une divinité, et ne goûtait ni le lait ni d'autre aliment. Cérès l'imprégnait d'ambroisie, comme s'il était né d'un dieu, et l'animait de sa douce haleine quand elle le tenait sur son sein. La nuit, à l'insu de ses parents chéris, elle le couvrait d'un feu ardent comme un tison. C'était pour eux une grande surprise de lui voir une croissance si prématurée et l'apparence d'un dieu. Et certes elle l'eût affranchi de la vieillesse et de la mort, si, dans son imprudence, Métanire à la belle ceinture, l'espionnant une nuit, du fond de son appartement embaumé ne l'eût vue. Soudain, dans son effroi pour son fils et dans les vives anxiétés de son âme, elle jette un grand cri, frappe violemment ses deux cuisses, se lamente et prononce ces rapides paroles :

« O mon fils Démophoon, l'étrangère te cache ainsi sous « bien du feu et me donne à moi de cruels soucis et bien « des larmes. »

Elle dit, pleure, et la plus sainte des déesses l'entend. Alors, irritée, Cérès à la superbe couronne dégage du feu, dépose de ses mains divines sur le sol cet enfant précieux et inespéré que dans son palais avait mis au jour Métanire, et, dans son violent couroux, elle dit en même temps à la mère à la belle ceinture[1] :

[1] Cette légende éleusinienne se retrouve avec très-peu de variantes

« O mortelles aveugles et insensées, vous ne savez com-
« prendre d'avance ni le bien ni le mal qui vous est des-
« tiné; voilà que tu vas souffrir sans remède de ta propre
« ignorance. J'en jure par l'onde inexorable du Styx, ser-
« ment des dieux; je douais d'une constante jeunesse et
« de l'immortalité ton fils chéri, je lui accordais un hon-
« neur impérissable; et maintenant rien ne peut faire
« qu'il évite la vieillesse et la mort; l'honneur seul lui res-
« tera sans cesse, parce qu'il a reposé sur mes genoux et
« dormi sur mon sein : dans le cours des années, les en-
« fants d'Éleusis le garderont pendant de longs jours,
« apaisant la guerre intestine et la cruelle discorde. Je
« suis cette Cérès qu'on révère, le plus puissant secours et
« la joie des immortels aussi bien que des mortels. Allez,
« que sous la ville et ses remparts élevés le peuple entier
« me dresse un grand temple et un autel intérieur sur la
« colline qui s'avance au-dessus de Callichore! moi-même
« ensuite j'y enseignerai les mystères et les saintes céré-
« monies qui peuvent adoucir mon courroux. »

Après ces mots, Cérès change sa taille, sa forme, et re-

dans le rite égyptien. « Isis, » dit Plutarque, « s'en alla dans la ville de
« Byblos, où elle s'assit auprès d'une fontaine, toute triste et éplorée, sans
« parler à autre personne quelconque, sinon qu'elle salua et caressa les
« femmes de la royne en leur accoustrant les tresses de leurs cheveux, et
« leur rendant une merveilleusement doulce et souefve odeur yssant de son
« corps. La royne ayant veu ses femmes si bien parées, eut envie de veoir
« l'estrangère qui les avait ainsi accoustrées, tant pour ce qu'elle savait
« ainsi bien accoustrer, que pour ce qu'elle rendait une si doulce senteur.
« Ainsi l'envoya elle quérir, et ayant pris familiarité avec elle, la feit
« nourrice et gouvernante de son fils..... Et dit-on que Isis nourrit cet
« enfant en lui mettant son doigt dans la bouche au lieu de la mamelle,
« et que la nuit elle lui bruslait tout ce qui était mortel en son corps; et
« qu'elle, se tournant en une hirondelle, alloit voletant et lamentant jus-
« ques à ce que la royne, s'en estant pris garde, et s'estant escriée quand
« elle vit le corps de son fils bruslant ainsi à l'entour, Isis lui osta l'im-
« mortalité, etc. » (Plutarque, *Isis et Osiris*, § 16 et 17, trad. d'Amyot.)

pousse la vieillesse; tout autour d'elle la beauté respire, un parfum délicieux s'échappe de ses voiles embaumés : la splendeur de son corps immortel éblouit au loin, ses blonds cheveux tombent le long de ses épaules, et la demeure s'emplit et s'illumine comme sous l'éclair.

Bientôt elle quitte le palais. Métanire chancelle sur ses genoux, reste longtemps muette, et ne songe pas à relever son fils, le dernier né, couché sur le sol. Ses sœurs entendirent sa voix plaintive et s'élancèrent hors de leurs couches élégantes : l'une prend l'enfant dans ses bras et le presse sur son sein, l'autre allume le feu, celle-ci court sur ses pieds délicats pour avertir sa mère dans son appartement parfumé; puis, réunies autour de lui, elles le lavent tout palpitant, l'entourent de leurs caresses; mais sa colère ne se calme pas, car il n'a plus que des gardiennes et des nourrices subalternes. Celles-ci, tremblantes de frayeur, implorent pendant toute la nuit l'auguste déesse. Et, dès que l'aurore paraît, elles redisent fidèlement au puissant Célée tout ce qu'à ordonné Cérès à la superbe couronne.

Le roi réunit en assemblée le peuple tout entier : il décide qu'un temple somptueux et un autel seront construits pour Cérès à la belle chevelure sur la pointe de la colline. On écoute ses ordres; on les exécute aussitôt : un temple se bâtit tel qu'elle l'a voulu, et s'achève par un décret de la divinité. Chacun après l'œuvre s'est retiré du travail et s'est hâté de retourner chez lui; seule la blonde Cérès y demeure assise, à l'écart de tous les immortels, le cœur consumé de regrets pour sa fille à la large ceinture.

C'est alors que sur la terre, universelle nourrice, elle créa pour les humains l'année la plus désolante et la plus cruelle : le sol ne produit aucun germe, car Cérès à la

belle couronne l'a étouffé. C'est en vain que les bœufs traînent dans les guérets la charrue recourbée; en vain que l'orge blanche est tombée abondamment sur la glèbe: et, certes, elle aurait anéanti de fond en comble sous l'horrible famine la race si diverse des hommes, et privé les habitants de l'Olympe des nobles présents et des sacrifices offerts pour les honorer, si Jupiter, à cette vue, n'y eût pourvu dans sa pensée. Il veut d'abord qu'Iris aux ailes d'or appelle auprès de lui Cérès à la riche chevelure que pare la plus désirable beauté; à cet ordre du fils de Saturne, roi des sombres nuages, Iris obéit; ses pieds franchissent promptement l'espace; elle atteint la ville d'Éleusis, parfumée d'encens, trouve dans son temple Cérès au manteau d'azur, l'interpelle, et lui dit rapidement ces mots :

« Cérès, Jupiter, le Père, qui sait les choses de l'éter-
« nité, vous commande de venir dans les rangs des dieux
« immortels. Hâtez-vous, et que ma parole ne soit pas
« vaine, car elle vient de Jupiter. »

C'est ainsi qu'elle la prie; mais Cérès ne se laisse pas fléchir. Aussitôt le Père délègue vers elle toutes les déesses bienheureuses et éternelles l'une après l'autre. Elles la supplient tour à tour, lui apportent des présents superbes et tous les priviléges qu'elle pourra désirer au sein des immortels. Mais rien ne peut ébranler son esprit, sa résolution et sa colère; elle refuse tout obstinément, et déclare qu'elle ne montera point dans l'Olympe parfumé et n'accordera jamais de grain à la terre tant qu'elle n'aura pas vu de ses yeux sa fille aux beaux regards.

En l'apprenant, Jupiter, qui voit au loin et dont le tonnerre gronde, envoie aux enfers Mercure au caducée d'or pour persuader Pluton par de séduisantes paroles et ramener la chaste Proserpine des sombres demeures au sein

des divinités et à la lumière, afin qu'en la voyant de ses propres yeux sa mère mette un terme à son courroux. Mercure obéit et descend agilement du séjour de l'Olympe sous les profondeurs de la terre. Il y trouve le souverain dans l'intérieur de son palais, assis sur sa couche avec son épouse vénérée, que tourmente le désir de voir sa mère, et qui, égarée loin des dieux de l'Olympe, pense à y revenir. Le robuste meurtrier d'Argus se tient debout près d'eux et dit :

« Pluton à la noire chevelure, roi des morts, Jupiter « m'ordonne de ramener des enfers au milieu de nous « l'auguste Proserpine, afin qu'en la voyant de ses pro- « pres yeux la mère apaise sa colère contre les dieux et « son cruel ressentiment. Car elle médite un acte terrible; « c'est d'anéantir la race débile des générations nées sur la « terre en cachant les germes sous le sol et abolissant « ainsi les tributs payés aux immortels. Elle garde un vio- « lent courroux, fuit les dieux, s'assoit à l'écart dans son « temple où fume l'encens, et séjourne dans la cité pier- « reuse[1] d'Éleusis. »

A ces paroles, le roi des enfers déride son front, se soumet aux injonctions de Jupiter, le maître suprême, et aussitôt il commande en ces mots à la prudente Proserpine :

« Allez, Proserpine, vers votre mère au manteau d'azur;

[1] Dans cette épithète *pierreuse*, qu'on ne saurait ici, sans outrager la vérité topographique, remplacer par *escarpée*, j'aurais voulu trouver une prophétie. Seraient-ce donc les informes débris d'Éleusis que le poëte entrevoyait ainsi dans les ombres de l'avenir? Lefsina, quand je l'ai vue, était bien moins une ville, ou même une bourgade qu'un monceau de pierres entremêlées de marbre, et je n'ai rencontré, dans ma vie errante de voyageur, rien de mieux ruiné, si ce n'est, en Sicile, la grande cité de Sélinonte, dont les décombres se prolongent sous la mer après s'être dressés en collines sur la plage.

« mais gardez en vous-même un esprit et un cœur apaisés, « et ne vous abandonnez pas à une colère violente et ex- « cessive. Frère du grand Jupiter, je ne suis point parmi « les dieux un époux indigne de vous. En revenant ici, « vous dominerez sur tout ce qui se meut et respire. Vous « conserverez les plus insignes honneurs parmi les divi- « nités; enfin un châtiment éternel punira l'impie qui, « par de pieux sacrifices et des offrandes méritées, ne « chercherait pas à vous rendre propice et à vous adoucir.»

Il dit, la sage Proserpine applaudit, se lève vivement dans un excès de joie; et c'est alors que son époux lui-même partage avec elle une grenade et lui en donne à manger le doux pepin, afin qu'elle ne puisse plus demeurer perpétuellement auprès de l'auguste Cérès au manteau d'azur.

Pluton au vaste royaume attache lui-même ses immortels coursiers au char d'or. Elle y monte. Le vigoureux meurtrier d'Argus prend dans ses propres mains le fouet et les rênes. Ils quittent le palais. Les coursiers se hâtent, volent, franchissent légèrement les voies lointaines. Ni la mer, ni l'eau des fleuves, ni les prairies des vallons herbus, ni les sommets des montagnes, ne suspendent leur élan, car, bien par delà, leur essor fend les espaces des airs.

Mercure s'arrête devant le temple embaumé où Cérès à la superbe couronne fait son séjour. Dès qu'elle a vu sa fille, la déesse s'élance, telle qu'une Ménade dans la montagne ombragée de forêts. Proserpine, de son côté, saute du haut du char, se précipite au-devant de sa mère, lui prend les mains, lui baise la tête, et des larmes brûlantes s'échappent de leurs paupières au milieu de leurs vives caresses. Alors Cérès lui dit :

« O ma fille! n'as-tu pris aucun aliment dans les es-

« paces souterrains? Parle; et ne me déguise point la vé-
« rité. S'il en était ainsi, échappée au sombre Tartare, tu
« vivrais toujours auprès de moi et de Jupiter aux nuages
« noirs, ton père, honorée de tous les immortels; mais, si
« tu y as mangé, tu retourneras dans les profondeurs de
« la terre, pour y séjourner pendant un tiers de chaque
« année, et les deux autres auprès de moi et des dieux.
« Ainsi, quand le sol s'émaille des mille fleurs odorantes
« du printemps, tu reviendras des ténébreux abîmes, au
« grand étonnement des dieux et des hommes. Mais, dis-
« moi, par quelle ruse le puissant roi des ombres t'a-t-il
« trompée? »

La belle Proserpine lui répond en ces mots :

« Mère, je vais vous dire toute la vérité. Quand le bien-
« veillant Mercure, rapide messager, m'a porté au nom
« de mon père Jupiter et des autres dieux l'ordre de reve-
« nir des enfers, afin qu'à ma vue cesse votre courroux et
« votre terrible ressentiment contre les immortels, je me
« suis levée dans l'excès de ma joie, et c'est alors qu'il
« m'a jeté en secret le pepin d'une grenade, exquise nour-
« riture, et que, malgré moi, il m'a forcée à le manger.
« Quant à mon enlèvement, je vais vous raconter com-
« ment, par un dessein prémédité de Jupiter, mon père,
« il m'a ravie et emportée dans les profondeurs souter-
« raines. Ainsi j'aurai répondu à toutes vos questions.

« Nous étions toutes rassemblées dans une attrayante
« prairie, Leucippe, Phaino, Electre, Ianthé, Mélite, Ia-
« ché, Rhodie, Callirhoé, Mélobose, Tyché, Ocyrhoé, dont
« le visage va s'épanouir, Chryséïs, Ianire, Acaste, Ad-
« mète, Rhodope, Plouto; la charmante Calypso, Styx,
« Uranie, l'aimable Galaxaure, Pallas, qui excite les com-
« bats, et Diane qui lance les flèches. Nous jouions en

« cueillant de nos mains les plus jolies fleurs, le doux sa-
« fran et le glaïeul[1], confondus avec l'hyacinthe, les bou-
« tons de roses, les lis si beaux à voir, et le narcisse que
« la terre immense a créé le plus éclatant de tous; j'al-
« lais les cueillir toute joyeuse, quand le sol s'entr'ouvre
« profondément. Le puissant roi Pluton s'en élance et
« m'emporte sur son char d'or dans ses abîmes, malgré
« ma vive résistance. J'ai crié de ma voix la plus forte :
« O ma mère! tout ce que je vous raconte m'afflige, mais
« c'est parfaitement vrai. »

C'est ainsi que, pendant tout le jour, nourrissant les mêmes pensées, elles guérissaient leur cœur et leur esprit par leurs mutuelles caresses. Le souvenir de leurs souffrances s'éteignait; elles recevaient et se donnaient ces réciproques jouissances. Hécate aux brillants bandeaux s'approcha, pressa tendrement sur son cœur la chaste fille de Cérès; de ce jour elle la reconnut pour maîtresse et fut chargée de la précéder ou de la suivre.

Bientôt Rhéa à la belle chevelure vint de la part de Jupiter aux longs regards et qui gronde au loin, pour ramener Cérès au manteau d'azur dans les rangs des dieux. Il lui promettait au sein des immortels tous les honneurs qu'elle pouvait souhaiter. Il décrétait qu'après avoir passé un tiers de chaque année dans les ténébreux espaces, la fille demeurerait pendant les deux autres tiers auprès de la mère et des autres dieux. Ainsi prononçait Jupiter.

Rhéa ne refuse point cette mission. Elle descend rapidement des sommets de l'Olympe et s'arrête sur le Rharios[1],

[1] Le nom de Rharios donné au champ que Cérès a d'abord frappé de stérilité, mais où elle va ramener l'abondance, vient sans doute de Rharos, qui figure, selon Pausanias, parmi les pères réputés de Triptolème (*Att.*, ch. XIV). Ce même champ, dit-il plus bas (ch. XXXVIII), fut le premier en-

champ jadis fertile, mais aujourd'hui privé de fécondité, de tout feuillage et de culture. C'est là que, par les conseils de Cérès aux pieds superbes, l'orge blanche fut confiée à la terre, et que bientôt, quand s'avance le printemps, elle croîtra sur sa tige allongée et chargera les riches sillons de tant d'épis qu'on en pourra livrer aux étrangers. Rhéa y descend tout d'abord du haut de l'espace immense. Les déesses éprouvent à se voir une joie mutuelle, et Rhéa aux bandeaux éclatants parle ainsi à Cérès :

« Viens, chère fille, Jupiter aux longs regards et qui « gronde au loin t'appelle au sein des dieux. Il te promet « tous les honneurs que tu pourras souhaiter dans l'O- « lympe. Il décide que ta fille passera un tiers de chaque « année dans les sombres demeures, et les deux autres « auprès de toi et des immortels. C'est l'avenir qu'il a fixé « et décrété d'un signe de sa tête. Viens donc, fie-toi à « mon fils. Ne reste pas toujours violemment irritée con- « tre le fils de Saturne aux sombres nuages, et hâte-toi de « mûrir le grain qui donne la vie aux mortels. »

Elle dit : Cérès à la superbe couronne ne résiste plus ; elle fait surgir aussitôt le grain des fertiles sillons. La terre se couvre partout, dans son immensité, de feuilles et de fleurs. La déesse vient et enseigne le ministère des sacrifices à Triptolème, à Dioclès, le dompteur des coursiers, au vigoureux Eumolpe, à Célée, le directeur des peuples, tous Rois dispensateurs de la justice. Elle leur confie à tous ces redoutables mystères qu'il n'est permis ni de né-

semencé des grains livrés par Cérès aux cultivateurs d'Éleusis, et il fournissait l'orge destiné aux gâteaux des sacrifices pendant les cérémonies des mystères.

gliger, ni de sonder, ni de révéler jamais, car le profond respect des dieux doit retenir la voix.

Heureux celui des habitants de la terre qui a pu voir ces rites sacrés! Les profanes qui n'y sont point initiés ne jouiront jamais dans les ténébreux abîmes, même après leur mort, d'une destinée égale à la sienne.

Après ces institutions de Cérès, les divinités remontent dans l'Olympe et dans l'assemblée du reste des dieux; c'est là qu'elles séjournent, saintes et vénérées, auprès de Jupiter qui fait son plaisir de la foudre. O bienheureux celui des humains qu'elles aiment et favorisent sur la terre! C'est dans sa vaste demeure qu'elles envoient soudain pour compagnon assidu Plutus qui dispense la richesse aux mortels.

Ah! puisque vous possédez la ville d'Éleusis que l'encens parfume, Paros qu'environnent les ondes et la pierreuse Antrone, Cérès, reine vénérée qui amenez les saisons, les nobles produits, et vous aussi sa fille, superbe Proserpine, soyez-moi propices! et accordez-moi une vie heureuse en échange de ce chant sacré.

Pour moi, je garderai votre souvenir, et je passe à un autre récit.

Ce bel hymne finit par une allusion indirecte à une croyance païenne assez peu connue. Selon ce dogme de la religion d'Éleusis, les initiés recevaient plus d'honneurs que les profanes, même après leur mort. Ils ont dans l'autre vie, suivant Diogène Laërce, le privilége de la préséance (liv. VI). « Nous devons à Cérès, » dit, de son côté, Isocrate (*Panégyrique*), « les deux plus grands bienfaits, « le grain qui nous arracha à la vie des brutes, et ces

« mystères qui donnent aux initiés de douces espérances « pour la fin de la vie comme pour l'éternité. » C'est encore ici l'allégorie du pain et du vin introduit plus tard dans les mystères d'Éleusis, sous le personnage de Bacchus, que l'antiquité ne séparait pas de Cérès, les deux soutiens jumeaux de la vie, ou, pour mieux dire, la culture productrice qui nourrit et la civilisation inventrice qui éclaire, l'une et l'autre filles des dieux. « Du temps de « Chandler, on disait à Éleusis que, si jamais on enlevait « la statue mutilée de la déesse, la plaine cesserait d'être « fertile. Cérès est allée en Angleterre, et les champs d'É- « leusis n'en ont pas moins été fécondés par cette divinité « réelle qui appelle tous les hommes à la connaissance de « ses mystères, et qui ne craint point d'être détrônée. » (Chateaubriand, *Itin.*, t. I, p. 164.)

Je hasarde ici un rapprochement succinct entre ce chant prétendu homérique et l'hymne que Callimaque a consacré aussi à Cérès. Tous les deux appartiennent à la classe des hymnes poétiques que Théocrite nomme l'apanage, si ce n'est le salaire des dieux immortels, et non aux invocations du rite mythologique, pratiquées dans les temples, telles qu'Onomacrite, dit-on, sous le nom d'Orphée, nous en a conservé les monuments. Les deux poëmes, en effet, sous un même titre, ont une méthode et une marche exactement pareilles. Chacun a pris son thème dans un trait isolé de la vie de Cérès. Néanmoins, on en conviendra facilement, la fable d'Erisichthon, célébrée par Callimaque, n'est qu'un épisode secondaire et de bien peu d'importance dans le culte païen, si on le compare à la base fondamentale des mystères d'Éleusis. Quelques images devaient se retrouver semblables; mais les styles diffèrent comme les siècles et le génie des auteurs. Calli-

maque se montre rédondant, exagéré, emphatique. On devine en lui l'un des poëtes qui ont commencé la décadence; et le dialecte dorique, cher à Alexandrie, ajoute encore à la diction une obscurité particulière. Son rival, au contraire, quel qu'il soit, nous fait voir partout une simplicité gracieuse et une naïveté élégante qui relève de l'atticisme; et cependant l'un et l'autre ont dépassé la limite que Platon assigne aux prières des hommes, quand elles s'adressent aux dieux. Car, à des époques diverses, en invoquant Cérès, ils ont également prononcé le *chaïré*, « soyez heureux, » salutation humaine qui est, aux yeux du sublime philosophe, un vœu impie, car, dit-il, on ne saurait, sans blasphème, souhaiter aux immortels un bonheur ou une joie qui sont inhérents à leur propre nature.

Ici, je le répète, dans cet hymne poétique, dédié aux grandes déesses d'Éleusis, tout reste chaste et élevé autant que l'idée primitive de leur culte. Elles s'y manifestent, dégagées de toutes ces impuretés humaines que les païens attachaient à leurs divinités, comme si, en leur donnant cet humiliant cortége, ils cherchaient à se rapprocher d'elles. Cérès n'est plus ici l'amante du Crétois Iasion, fils de Minos ou de Célée, le roi de l'Attique; c'est la bienfaisante déesse, consumée d'amour maternel. Proserpine n'est plus cette jeune fille qui donne à Jupiter, son premier ravisseur, le mystique Bacchus. Ce n'est pas cette rivale de Vénus, soupçonnée d'aimer et d'enlever à son tour Adonis; c'est l'épouse vertueuse et résignée de Pluton : ou plutôt l'une est la mère souveraine, le grand principe de la végétation qui nourrit les hommes; l'autre est cette même végétation perdue sous la terre, puis retrouvée, et le symbole de l'immortalité des âmes qui doivent, comme elles, participer à deux existences. La mère sou-

tient la vie des misérables mortels; la fille les purifie sous la tombe et les fait renaître. Or, cette empreinte religieuse d'un dogme vivifiant et consolateur règne d'un bout à l'autre du poëme sacré, et le place fort au-dessus des autres invocations et des épisodes mythologiques qui l'accompagnent.

Mais il est temps de finir comme finissent ces hymnes assujettis à une formule de clôture identique, et de passer nous-mêmes à un autre chant.

ORPHÉE EN THRACE

A MONSIEUR DE LAMARTINE

A SAINT-POINT

SCÈNE ORIENTALE

J'achève, mon cher ami, de lire l'Idylle antique que vous avez intitulée *Homère ;* et je me hâte de vous remercier de tout le plaisir que j'ai eu à reporter avec vous mes pensées vers ce bel Orient où l'image et les œuvres prétendues du chantre primitif ne m'ont jamais quitté.

C'était bien à vous, poëte par nature, et civilisateur par votre nouvel écrit, qu'il appartenait de déposer encore une couronne sur la tombe d'un poëte, civilisateur des temps antiques ; tombe perdue comme son berceau dans l'obscurité des âges. C'était à vous de nous expliquer le génie, devancier et dominateur des autres génies, le premier de ces révélateurs des passions de l'âme, et le plus parfait de ces consolateurs de l'infortune, à qui fut donnée la mission sublime de rappeler le genre humain à l'exécution des lois, car les poëtes des premiers âges en étaient les hérauts publics comme les plus habiles interprètes.

Conseillers religieux et héroïques, qui se chargeaient de ramener au culte des devoirs, d'attiser le courage, d'adoucir les coutumes, de compatir au malheur, enfin, d'apprivoiser pour ainsi dire, par des sons harmonieux, les oreilles inexpérimentées et sauvages encore! J'aime à vous voir évoquer sous nos yeux la grande figure du poëte créateur qui enchanta ma jeunesse, et me guida dans l'Orient au vif éclat de sa lumière; j'aime également à retrouver dans son dernier historien la voix du chantre de ces *Méditations* qui, dès leur berceau, m'apparurent sous le même ciel, et m'apportèrent, aux rives de Scio et de Smyrne, de douces et mélancoliques jouissances. Déjà, vous le savez, je me plaisais à réunir dans ma mémoire, comme ils l'étaient dans mon portefeuille oriental, les plus antiques et les plus modernes accents des muses bienfaitrices de l'humanité.

Parmi les ombres mythologiques groupées autour d'Homère, vous avez nommé Orphée, et cité quelques lignes de mes *Épisodes Littéraires*. C'en est-il assez pour m'autoriser à placer ma légende populaire du réformateur de la Thrace sous la protection de votre chronique du chantre de Méonie? — Quoi qu'il en soit, le nom d'Orphée a mérité de briller sur ces monuments que vous érigez pour le peuple à la mémoire de ses meilleurs amis. Virgile, qui lui doit sa plus touchante inspiration, après nous avoir attendris au récit de l'amour unique et fidèle d'Orphée, nous le montre dans cette autre vie que son génie religieux et poétique révéla, et le place au premier rang des âmes sages et heureuses qui ont emporté sur les rives, éternellement paisibles, de l'Elysée, les bénédictions de la terre.

Quique suî memores alios fecere merendo.

A tous ces titres, la tradition d'Orphée, consacrée par les annales grecques, doit tenir sa place dans la reconnaissance universelle, puisqu'elle est le plus ancien témoignage de l'admiration des siècles pour la poésie et de son influence sur la civilisation.

Vos tableaux de l'Orient, animés des couleurs de votre inépuisable palette, m'ont ramené, comme au temps de mes jeunes années, vers les rives du fleuve où Crithéis mit au jour le divin prodige; vers ce Mélès qui m'a laissé apercevoir à peine quelques gouttes d'une eau limpide, arrêtée par les joncs et les cailloux de son lit; puis sur ce siége d'Homère, où je me suis arrêté en récitant ses vers; cette *École du Poëte*, autrefois l'honneur de Chios, maintenant colline abandonnée, témoin de l'incendie des flottes ottomanes et des désastres de 1823. Elle entend toujours, dans ces mêmes parages, murmurer à ses pieds la fontaine du pacha, et elle ne domine encore que des ondes asservies : enfin, vous me rappelez ce rocher de l'île de Nio, dont les vagues viennent battre et blanchir les écueils; abri solitaire d'où s'exhala la grande âme du poëte mendiant, le plus merveilleux type humain du pouvoir inventeur.

Mais je n'ai pas visité seulement cette région de l'Asie, semée de tant de vestiges des histoires antiques et des vicissitudes modernes, où le tumulte des populations pressées et les voluptés de la molle Ionie ont fait place aux déserts. J'ai parcouru aussi ces contrées que l'heureuse Grèce stigmatisait du nom de *Barbares*, dont elle redoutait le voisinage et répudiait le climat, parce que le soleil n'y envoie que des rayons tempérés, et que quelque neige y blanchit la cime des montagnes.

J'ai traversé ces champs de la Thrace, incultes et délaissés aujourd'hui, où Orphée essaya de régner en philosophe

après son père, le roi Œagre : hérédité incertaine, que les âges ont effacée à demi pour y substituer une filiation surnaturelle. Le premier chantre du monde pouvait-il, en effet, naître d'une autre origine que de l'union d'Apollon, le dieu des vers, avec la muse *à la belle voix*, Calliope? J'ai contemplé les grands rochers de l'Hémus qui s'agitaient en cadence à la voix d'Orphée; j'ai interrogé ces échos, toujours muets maintenant, qui, après avoir répété ses accords, redirent les cris furieux de ses sanguinaires ennemies. Je puis bien l'avouer au peintre si chaste et si passionné de Raphaël, ce premier exemple de l'amour fidèle donné dans l'enfance du monde au milieu de la corruption générale des hommes, et des scandales de leurs fictives divinités, parlait à ma raison comme à mon cœur. Grand à mes yeux par son génie législateur et poétique, Orphée me semblait plus grand encore par la sainteté de sa vie et par la constance de son amour. Il avait su mieux que Platon, et bien auparavant, affranchir l'âme des liens des sens que le paganisme déifiait. C'est elle qu'il nommait *la douce fille de Dieu*, et il l'ennoblissait d'avance, quand une religion plus consolante devait un jour la purifier en l'immortalisant.

Sous ces impressions, je me suis souvenu qu'Orphée, le chantre demi-dieu, fut à la fois le modèle et l'inspirateur d'Homère ; car, s'il imposa des devoirs aux hommes et des freins à leurs volontés, il a aussi dompté leur idiome, façonné leurs pensées au joug de la mesure, et chargé la parole poétique d'entraves mélodieuses pour en régler l'essor et pour en prolonger l'écho. Ce fut Orphée qui donna avec sa cithare perfectionnée le vers héroïque en héritage à l'aveugle de Chios, et celui-ci devait, après un siècle, le plier à tous les tons de sa sublime fantaisie, et le trans-

mettre à la postérité comme la forme la plus parfaite et la plus majestueuse de la poésie de tous les temps. N'est-ce pas ainsi que, trente siècles plus tard, Malherbe préparait le rhythme des vers français que Racine allait bientôt assujettir à sa plus grande souplesse et à sa plus riche élégance, pour le léguer ensuite à votre lyre avec l'art des tendres inspirations et des divins soupirs?

Pendant mon voyage en Thrace, Orphée m'apparaissait à chaque pic du Balkan, comme Homère venait de se lever pour moi, derrière chaque écueil de l'Archipel :

« Là, sur son triste luth, d'une douce harmonie,
« Seul, tâchant d'apaiser sa douleur infinie,
« Soit que l'on vît mourir ou renaître le jour,
« Aux rivages déserts il chantait son amour [1]. »

Dans ma passion pour les souvenirs antiques, maladie qui m'a pris de bonne heure pour ne plus me quitter, je trouvais je ne sais quelle teinte sanglante aux ondes de la *Maritsa*, qui, sous le nom de l'Hèbre, ont roulé sa tête. Les ours arrachés aux forêts du Pangée, que les Bulgares, vêtus de peaux de mouton et coiffés de queues de loup, font danser sur les places de la ville d'Adrien, aux sons d'une aigre musette, me semblaient descendre en droite ligne des ours apprivoisés par la lyre d'Orphée; et je poussais la frénésie des rapprochements jusqu'à essayer de reconnaître des compagnes de la belle Eurydice dans ces grandes femmes de la Thrace, aux manteaux rouges, aux traits durs, au teint jaune, qui n'ont gardé des Ménades, leurs devancières, que les jambes nues et la chevelure hérissée. Enfin, je montai au minaret de la grande

[1] Sarrasin, *Églogues*.

mosquée d'Andrinople, bien moins pour plonger mes regards sur la ville ou admirer le grand minaret, clocher à voix humaine, chef-d'œuvre de Sélim II, que pour considérer de loin les montagnes qui virent Orphée, et les vastes plaines du royaume qu'il tenta de régénérer.

Là, tandis que les deux janissaires qui m'avaient été donnés pour ma sûreté et mon cortége me montraient du doigt le sérail abandonné de leurs empereurs conquérants, puis les remparts de la ville qui n'avait pu résister à leurs armes, enfin le palais de leur intendant, chef secondaire du grand dépôt de ces milices factieuses, destinées à alimenter les émeutes et à renforcer les rangs mutinés de leur armée de Constantinople; et pendant qu'ils murmuraient gravement à mon oreille les prérogatives de leur corps redouté; le séjour d'Andrinople, garnison préférée; la manche de l'ermite d'Eyub, devenue leur coiffure militaire; les marmites à clous d'argent de leurs *odas* (chambrées); tous priviléges d'un pouvoir mourant qu'un souffle de la colère du sultan Mahmoud allait faire évanouir; mes regards, remontant le cours de l'Hèbre, traversaient les longues plaines cultivées et enrichies jadis par Aristée, l'inventeur du miel, le malheureux rival d'Orphée; et je cherchais à l'horizon la ligne bleuâtre des monts Rhodopes, qui entendirent les derniers accords du chantre de la Thrace.

Après toutes ces illusions, que les ombres de la nuit vinrent interrompre sans les dissiper, je ne fus pas assez maître de mon imagination pour en calmer aussitôt l'extravagance, et mes impressions juvéniles me poursuivirent jusque chez l'archevêque grec d'Andrinople, que j'avais soin de visiter chaque soir de mon séjour dans sa métropole.

J'avais rencontré l'archevêque Dorothée Proïos sur les bords du Bosphore, pendant une de ces excursions toujours très-rapides que le zèle du patriarche Grégoire tolérait à peine chez les dignitaires du synode, même les plus rapprochés de la capitale. C'était à Thérapia, chez son aimable et digne confrère Calliarki, l'archevêque d'Éphèse, dont la juridiction spirituelle, ne s'étendant que sur des déserts, n'entraînait pas la résidence. Nous nous étions quelquefois promenés lentement dans ces nouveaux jardins académiques, et nous avions joui ensemble des mille aspects de ces terrasses multipliées qui plongent sur la pointe du golfe de Buyuk-Déré et sur la batterie turque en avant de Kéretch-Bournou : c'étaient les riches ombrages de l'Asie, les vertes collines de l'Europe, la montagne du Géant, les robustes platanes de la vallée du Grand-Seigneur, et cette étroite ouverture entre les forteresses et les pics des deux rives du Bosphore de Thrace, qui conduit le regard jusqu'aux ondes noircissantes de l'Euxin. Dans cet asile des lettres, l'archevêque Proïos m'avait entretenu des intérêts moraux de sa nation, des tentatives de ses compatriotes en faveur de l'enseignement, de ses propres efforts, et de l'influence déjà si sensible en Orient de la littérature sur la politique. Il avait professé avec éclat la philosophie dans le collége de Kourou-Tschesmé ; il avait aussi porté son tribut de travaux philologiques au grand monument national du *Kibotos*, « Arche conservatrice » de la langue grecque ; et il passait pour le prélat du synode le plus versé dans les sciences profanes comme dans la connaissance de l'antiquité.

Mais, puisqu'un souvenir en entraîne un autre, je ne puis m'empêcher de vous dire ici comment l'archevêque grec, admirateur du premier législateur du monde, avait

essayé de le reproduire dans ses efforts philanthropiques. Il me faut, pour cet effet, remonter un peu au-dessus de l'époque de mon séjour à Andrinople, et rattacher le début de ma liaison avec le nouveau philosophe de la Thrace aux bontés que me témoignait en France un autre philosophe bien plus célèbre.

M. de Bonald, qui fut, nous ne l'avons ni vous ni moi oublié, si bienveillant pour notre jeunesse, et que vous en avez remercié en si beaux vers, m'avait adressé la note suivante :

« Puisque vous êtes à Constantinople, et que les Turcs « *y campent encore*, dites-moi quelque chose, je vous « prie, de ce qu'on fait moralement en Grèce pour les en « déloger. En outre de l'intérêt paternel que je prends à « la fortune européenne *de ce mot* (et j'étais loin de lui « présager tant d'honneur quand il m'est échappé), je « tiens aussi, par suite de mes anciennes fonctions uni- « versitaires, à connaître l'état actuel de l'enseignement « dans la patrie des lettres primitives. Est-il vrai, comme « on l'assure, que d'épaisses ténèbres pèsent encore sur « les intelligences helléniques ? »

Pour répondre au désir que m'exprimait M. de Bonald, je ne crus pas devoir m'adresser à d'autres qu'à l'archevêque Proïos. Sur le siége d'Andrinople, comme dans sa chaire de philosophie à Kourou-Tschesmé, il avait présidé aux plans d'études et à la direction de l'éducation publique de sa nation. Voici la lettre qu'il fit remettre en mes mains par l'un de ses anciens écoliers et de ses confidents. Je ne fais que la traduire.

Andrinople, le 6 décembre 1819.

« Seigneur Marcellus (*kyrie Markelle*),

« Mon cœur s'est ému en apprenant que dans le royaume protecteur des lettres un prudent vieillard, un écrivain célèbre, admis dans les conseils de son souverain, avait jeté les yeux vers la malheureuse Grèce, et s'était enquis des études de ses pauvres enfants. Je n'ai presque rien à lui apprendre que ce que vous savez déjà vous-même sur la situation de nos chétives *Universités*. Elles ne trouvèrent d'abord d'autre asile que les portiques de nos églises, et avant Sélim III elles se cachaient sous le nom de *maisons de discipline*.

« L'Athoniade créée par les soins d'Eugène Bulgaris, à l'abri de la *sainte montagne*, n'a pu s'y établir ; et son savant et pieux directeur, devenu archevêque de Kerson, est mort sur la terre étrangère.

« Kourou-Tschesmé, où j'ai commencé ma carrière philosophique, a coûté la vie à son bienfaisant fondateur, le prince Dimitraki Morousi ; et, trop voisin de la Sublime Porte et des orages de la politique, ce fanal, érigé sur la rive du Bosphore, a dû bientôt s'éteindre.

« Néanmoins, depuis quelques années, nos lycées de Smyrne, de Cydonie et de Scio nous donnent de légitimes espérances. La jeunesse de nos provinces y afflue.

« Le grand collége de Smyrne, doté d'une rente perpétuelle par le prince de Moldavie, Skarlato Callimaki, reçoit, en outre, l'heureuse impulsion des travaux et de la surintendance du savant prêtre Oikonomos.

« Cydonie, sous l'empire de ses douze magistrats grecs,

que la suzeraineté turque n'a pas encore troublé, voit journellement sa population studieuse s'accroître, et vient d'être enrichie d'une imprimerie, don de l'un de ses primats, Malis Saltélis.

« Vous verrez à Scio, ma patrie, nos huit cents élèves, notre bibliothèque publique et nos excellents professeurs, Vardalachos, Tzélébi et Bambas.

« Je n'ai rien à vous dire des lycées de Bukarest et d'Yassi, croissant à l'ombre de nos hospodars : vos agents politiques vous en expliquent sans doute les institutions. A Ianina, qui s'élève auprès d'un tyran sanguinaire ; à Athènes, peu régénérée encore, en dépit du temple de Minerve ; enfin dans nos écoles de moindre importance répandues sur notre continent et dans nos îles, les populations s'empressent, et tendent vers la lumière ; mais nos ressources ne nous permettent pas d'en tenir le flambeau allumé partout.

« Quant à notre collége d'Andrinople, qui existe de temps immémorial, et qui a compté parmi ses élèves l'éminent patriarche de Constantinople, Cyrille, aujourd'hui exilé au mont Athos, je n'ai pas encore pu y apporter toutes les améliorations désirables. Notre ville est fort spacieuse ; mais le défaut de commerce y produit une grande pauvreté. Beaucoup d'élèves, en raison de la pénurie de leurs parents, y restent totalement dépourvus d'éducation. Diverses écoles viennent d'être ouvertes par mes soins dans plusieurs quartiers d'Andrinople, pour l'enseignement religieux et primaire. Tous les enfants de la ville y sont reçus gratuitement. Quand ils y ont appris à lire et à écrire et qu'ils désirent un plus haut degré d'instruction, ils passent dans le collége public, dirigé par trois professeurs ; et là ils étudient le grec ancien, la gram-

maire, puis, suivant leur aptitude, la rhétorique, la philosophie ou la poésie. Je voudrais y introduire aussi les mathématiques et les sciences, et j'y parviendrai, je l'espère. Il suffit, pour cela, que le zèle et les efforts de nos chefs hellènes continuent à être ardents et deviennent universels dans la nation. Voilà tout ce que je sais ou tout ce que je puis vous dire de loin.

« Dieu protégera nos tentatives et éclairera nos infortunés compatriotes. — « Le nuage épais de l'ignorance, » comme dit Orphée, « étendu sur leur esprit, les empêche de mar« cher dans le pré de la vertu, où il y a tant de fleurs et « de couronnes. » — Mais ces ténèbres se dissiperont peu à peu. Quant à moi, je ne demande à mon pays, pendant ma vie comme après, que de se souvenir d'un homme qui n'a cessé d'exciter chez la jeunesse le sentiment du beau et l'imitation des vertus antiques.

« Vous qui aimez la Grèce, et qui, dans ses malheurs actuels, trouvez le titre de philhellène plus honorable que dans son ancienne splendeur, parlez d'elle à votre vénérable ami et à la France, vraie patrie des lettres et du bon gouvernement (*tès eunomias*). Puisse-t-elle l'être toujours, et contribuer au bonheur et au progrès de l'humanité, par l'influence de ses lumières et de sa sage constitution !

« Soyez heureux.

« D. Proïos. »

Vous comprenez aisément combien, après ces relations avec un tel homme, j'étais avide de le revoir au centre de son influence civilisatrice, et comment, sur les bords de l'Hèbre qu'il habitait, j'osai lui rappeler les souvenirs d'Orphée.

« Orphée, » me dit-il, « qui s'est emparé de vos pensées « pendant le peu d'heures que vous donnez à notre « ville, a occupé bien assidûment mes méditations dans « le long séjour que j'y fais, et à plus juste titre, sans « doute ; car enfin, pauvre Orphée des temps modernes, « privé de sa voix mélodieuse et de son génie législatif, « suis-je néanmoins autre chose, dans ces mêmes cam- « pagnes de la Thrace, que le continuateur de son œuvre, « en essayant, à mon tour, d'y polir les mœurs et d'y « éclairer les esprits? Dans mes visites diocésaines, j'ai « pénétré les solitudes des monts Riphées, jusqu'au bord « des précipices de l'Hémus, sans retrouver ni un son de « sa lyre, ni un vestige de son passage. Ceux de nos Pap- « pas qui n'ont pas oublié son nom ont voulu signaler à « mon attention, chacun dans le voisinage de sa bourgade, « le point du cours de la Maritsa où sa tête fut jetée au « fleuve. Mais sa mémoire ne vit plus chez les Thraces ; « et les livres antiques seuls, remplis de son souvenir, en « ont perpétué l'écho.

« Orphée, qui n'eut pas de modèle, selon Plutarque, « et qui eut tant d'imitateurs, est pour moi un véritable « précurseur du christianisme ; le premier il annonça le « Dieu créateur et conservateur du monde, principe unique « dont le Verbe fait tout jaillir du néant. Il proclama la vie « future, la double génération des âmes et le dogme des « expiations. Il enseigna la haine du meurtre, dit Aris- « tophane, et fut l'ordonnateur originel des cérémonies « religieuses : il institua l'abstinence. Rien de plus pur « que sa vie, vouée à un seul et légitime sentiment. Les « bruits calomnieux à l'aide desquels les impies et les li- « bertins des siècles fabuleux ont tenté d'en obscurcir la « fin ne sont à mes yeux qu'un symbole de la sainteté du

« mariage, qu'il chercha à substituer à la polygamie do-
« minatrice de l'Orient ; il établissait par son exemple le
« lien unique de deux âmes qu'il a prolongé jusque dans
« les régions souterraines, où son affection pour son épouse
« Eurydice le fit descendre ; car il faut bien reconnaître
« dans cette légende surnaturelle un touchant emblème ;
« enfin, dans sa tête et sa lyre, emportées ensemble par
« les courants de l'Hèbre jusque dans l'Archipel, je ne vois
« que l'allégorie de la civilisation abandonnant la Thrace
« pour illuminer la Grèce.

« Il parlait de Dieu, comme un de nos apôtres nés douze
« cents ans plus tard. Le sévère ennemi des poëtes, Pla-
« ton lui-même, indulgent pour le seul Orphée, déclare
« ses inspirations pleines de mystères sacrés, et les met
« au-dessus de toutes les autres poésies. — Roi du ciel et
« des enfers, disait-il, roi des mers et de la terre, qui sous
« ton tonnerre ébranles l'immense palais de l'Olympe, le
« printemps qui brille de nouveau de ses fleurs de pourpre
« est à toi, comme l'hiver avec ses froides nuées ; — et
« ces beaux vers nous ont été conservés par saint Clément
« d'Alexandrie. Quant à moi, je me représente sans cesse ce
« grand réformateur, errant parmi les ombres heureuses
« de l'Élysée, vêtu de la longue robe sacerdotale que lui
« attribue l'antiquité, et le front ceint de cette tiare em-
« pruntée aux cultes de l'Asie, dont vous avez fait le nom
« de la triple couronne de vos pontifes suprêmes !

« Mais, hélas ! à côté de cette pompeuse figure, je ne
« puis admirer aucun monument de son génie ; nous n'a-
« vons que des fragments incertains de ses vers égarés
« d'abord dans les traditions ténébreuses de son ingrate
« patrie. Les lambeaux de ses hymnes, altérés insensible-
« ment par les générations barbares et par Pythagore peut-

« être, qui résuma toute sa théologie, cédèrent à d'autres « hymnes subreptices, qu'on a plus tard, comme certains « poëmes évidemment apocryphes, couronnés du nom « d'Orphée. Le recueil qui court l'Europe sous les aus- « pices du chantre de la Thrace se compose des *Argonau-* « *tiques*, écrits bien des siècles après l'expédition de la « Colchide tant célébrée, où Orphée accompagna Jason, « que ses chants et ses pieux conseils dirigèrent. C'est là « qu'on le retrouve dans sa vieillesse, revenu de son « voyage en Égypte, où il était allé comme les historiens et « les philosophes, ses successeurs, puiser à la source an- « tique de la sagesse humaine. Sur le navire Argo, dans « sa course à travers les Cyanées dont il affronte les périls « et enseigne à tourner les écueils, dans ces parages d'une « mer orageuse et inconnue, il conjure les puissances in- « fernales, apaise et invoque les divinités célestes, en- « dort les monstres de la terre; enfin, il soumet à des « règles fixes l'art de la navigation, et apprend aux rameurs « à frapper les eaux en cadence au bruit de ses accords « mesurés. Puis vient, dans la série du livre qui porte son « nom, un traité *Des Pierres*, que les éditeurs des ma- « nuscrits du quinzième siècle ont accolé au poëme des « *Argonautes*, ne sachant où le mettre sans doute; et enfin, « les *Hymnes*, où brille le génie religieux.

« Ces hymnes, dans leur état informe, et bien qu'ils ne « soient qu'une sorte de nomenclature liturgique, je les « sais en entier, » ajoutait l'archevêque Proïos, « et en cela « je mériterais de descendre de la famille athénienne « des Lycomides, qui gardaient dans leur mémoire le « dépôt sacré des véritables hymnes d'Orphée, et les ré- « citaient en célébrant les fêtes et les mystères consacrés « par la Grèce à son souvenir. Le poëte, à travers les

« voiles que ses divers interprètes ou imitateurs ont jetés « sur ses pensées, y mêle encore de salutaires préceptes. « C'est Orphée qui nous a, le premier aussi, vanté les « attraits de la vie ascétique, que Platon appelait la vie « orphique, basée sur ces trois grands dogmes de la philo- « sophie : Piété, abstinence et étude. Ses vers sur les cé- « nobites des premiers temps, répétés ou embellis par un « second Orphée, auteur titulaire du poëme des *Argo-* « *nautes*, ont mérité d'être gravés sur un marbre du mo- « nastère de Sainte-Laure, dans le mont Athos, pour si- « gnaler à la fois le modèle et la récompense aux yeux des « caloyers de nos jours. »

Et alors l'archevêque, d'une voix cadencée et sonore, prononça lentement ce fragment des *Argonautiques :* « Lorsque le terme imposé à leur destinée approche, la « mort leur arrive dans un doux sommeil ; ils n'ont jamais « eu souci de leur nourriture, ni d'autre chose humaine. « Ils cueillent les aliments les plus doux au milieu des « prairies ; une rosée délicieuse comme l'ambroisie, breu- « vage divin, les désaltère. Ils jouissent tous d'une gra- « cieuse et constante jeunesse, et une aimable sérénité « rayonne toujours sur le front des pères comme des « fils, parce qu'ils ont su, dans la tranquillité de leur « esprit, ne faire que des choses justes et ne dire que « des paroles sages. — Ah ! combien la Thrace, » ajoutait mon hôte, « telle que vous la voyez aujourd'hui, est loin « de ces vertus presque chrétiennes et de la civilisation « orphique, qui y florissait, il y a trois mille ans ! »

Ainsi me parlait l'archevêque Proïos. Maintenant il me reste à vous apprendre une dernière et triste ressemblance entre le prélat d'Andrinople et Orphée, son prédécesseur chez les barbares de la Thrace. Non loin des montagnes

où une populace fanatique et furieuse avait immolé le civilisateur des âges antiques, la tête du réformateur moderne devait, trois mille ans plus tard, tomber sous le glaive musulman. Et six mois ne s'étaient pas encore écoulés depuis notre entretien, que déjà, par le contre-coup des décrets exterminateurs sous lesquels à Constantinople les pontifes d'Héraclée, d'Éphèse et le patriarche Grégoire succombaient, l'archevêque d'Andrinople avait cessé d'exister.

Après les profonds regrets et les justes hommages que vous et moi, élèves d'une diplomatie qui concourut à l'affranchissement de la Grèce, nous jetterons ensemble aux mânes de ces nobles victimes du patriotisme et à ce sang régénérateur qui a préparé une renaissance si incomplète encore, je reviens à Orphée.

Je n'avais point quitté l'archevêque Proïos sans lui promettre de lire, avec toute la réflexion qu'il me demandait, les poëmes attribués au chantre de la Thrace. Plus tard même, j'ai traduit et commenté cette narration de l'expédition des Argonautes, où un rhéteur anonyme d'Alexandrie fait prendre la parole à Orphée pour décrire la première des grandes navigations autour du monde connu. Mais c'est principalement sur ce qu'on a appelé de nos jours les *Fragments orphiques* que s'est portée mon attention, non sans doute parce qu'ils lui appartiendraient à meilleur droit que les autres œuvres publiées sous son nom; car, bien au contraire, il est facile de reconnaître dans ce catéchisme religieux la main d'un compilateur d'Alexandrie, mais parce qu'ils me paraissent réunir les idées les plus hautes de cette religion dont Orphée a été l'hiérophante primitif.

Jugez-en vous-même sur l'extrait que vous allez lire et dont on doit faire honneur au juif Aristobule. Nous sa-

vons que ce philosophe péripatéticien dédiait à Ptolémée-Philométor des vers artistement tournés, où il reproduisait les antiques croyances en imitant le style des premiers temps. Il cherchait à démontrer que les livres de Moïse avaient inspiré les écrivains grecs même les plus anciens; et, pour accréditer ce système, il imposa le nom d'Orphée au corps de ses doctrines agglomérées, à peu près comme plus tard et par une combinaison semblable furent dressés les recueils des oracles sibyllins.

Ce fragment, le plus considérable de tous, et que les autres fragments orphiques ont répété en partie, nous a été conservé par saint Clément d'Alexandrie et par Eusèbe. Il n'a point la forme d'une prière ou d'un hymne à la Divinité, mais bien plutôt celle d'un poëme didactique adressé à Musée, nom du disciple rapproché du maître, et, pour plus de vraisemblance, emprunté à la même époque.

« — Je parle pour les initiés; fermez les portes sur les profanes, tous ensemble; mais toi, ô Musée, descendant de la lune illuminatrice, écoute-moi, car je dis la vérité, afin que les anciennes croyances de ton esprit n'aillent pas te priver de la vie heureuse. Médite la parole divine; ne la perds jamais de vue; dirige vers elle toute la force intellectuelle de l'âme. Avance résolûment dans cette voie, les yeux uniquement fixés sur l'Éternel qui a formé le monde; le voici tel que la parole l'a jadis représenté.

« — Il est le seul créé par lui-même, et il est aussi créateur de toute chose; dans ce tout il se meut. Personne ne le voit, l'âme des mortels le conçoit par la pen-

sée ; il fait rapidement, chez les hommes, succéder au bonheur l'infortune. La joie et la haine le suivent ; comme la guerre, la peste, les chagrins et les larmes. Il n'est point d'autre que lui ; et tu verrais aisément tout le reste si tu l'avais vu lui-même ; mais auparavant je veux te montrer ici-bas, ô mon fils ! comment je reconnais les traces et la main puissante du Dieu fort.

« — Je ne vois pas sa personne, car un nuage se dresse autour de lui ; c'est ainsi qu'il se dérobe à mes yeux comme à tous les humains, et nul des mortels n'a vu jamais le souverain maître, si ce n'est, parmi les Chaldéens, l'unique rejeton d'une race venue d'en haut[1].

« — Dans sa prévoyance il commande à cet astre qui seul préside le mouvement de la sphère autour du globe, et s'arrondit en tournant sur son axe propre.

« — Il dirige les vents au milieu des airs, comme sur les courants des ondes, et fait étinceler l'éclair de feu né dans l'espace.

« — Au haut des cieux, il demeure inébranlable sur son trône d'or. La terre est son marchepied. Il étend sa droite jusqu'aux confins de l'Océan. A sa colère les montagnes tremblent dans leurs fondements, et ne peuvent soutenir son effort puissant.

« — Ce dominateur des cieux est partout, et il accomplit tout ce qui se fait sur la terre, lui qui est à la fois le commencement, le milieu et la fin.

« — Ainsi les anciens en parlent. Ainsi l'a déclaré le Fils du Nil, qui reçut de Dieu lui-même les préceptes de la double table des lois[2].

« — Il n'est pas permis de dire autrement, et je me sens

[1] C'est Abraham que le poëte désigne ici.
[2] Moïse, sauvé des eaux du Nil.

frémir dans tous mes membres quand je viens à penser que tout à la fois et à tout commande ce souverain.

« — Mais, ô toi, mon fils! recueille tes pensées, gouverne sagement ta langue, et garde ta voix au fond de ton cœur. »

Telles étaient, mon cher ami, les grandes idées religieuses émanées du culte de Jéhova bien plus que de celui de Jupiter, qui se groupaient encore, à l'aurore du christianisme, sous l'ombre d'Orphée, et se paraient de son nom. Quant à moi, comme au milieu de ces divers travestissements de sa pensée, je ne rencontrais que peu de traits de son propre génie, je m'en étais fait une image idéale plus près du ciel que de la terre, et cette image s'est mêlée à toutes les jouissances ou aux illusions de mes pérégrinations orientales; enfin, quand je m'asseyais sur les décombres d'Éleusis et sous les colonnes du Parthénon, où vous avez médité vous-même, il me semblait toujours voir planer, au-dessus des monuments écroulés ou debout encore du culte et des arts, la grande figure d'Orphée, le premier en date des bienfaiteurs de l'humanité.

LES HYMNES DE PROCLUS

SCÈNE ORIENTALE

AVANT-PROPOS

Je me rendais un jour du mois d'octobre 1820 chez le patriarche de Constantinople, chef universel de l'Église grecque, pour le remercier de l'accueil que j'avais trouvé, à sa recommandation, auprès des caloyers de son couvent de Jérusalem. Mon caïque à trois paires de rames me fit remonter rapidement le golfe tumultueux de la Corne-d'Or, à travers les rangées d'un millier de vaisseaux ; et, abordant à la rive du Phanar, j'y laissai mes rameurs et mon janissaire pour m'engager seul dans les rues étroites qui m'étaient bien connues, et me diriger vers la demeure patriarcale, qu'on nomme, je ne sais trop pourquoi, un palais.

Je côtoyai l'humble métropole grecque qui pleure Sainte-Sophie et l'attend. Je passai tout près de la chaire de saint Jean Chrysostome, et presqu'à toucher le portique où celui que j'allais voir devait, peu de mois après,

être pendu le jour de Pâques, revêtu de ses habits pontificaux.

Tandis qu'à mon arrivée on cherchait partout le *protos Angelos*, introducteur officiel, je traversai de moi-même et sans guide la galerie au fond de laquelle un *diaconos*, diacre servant, souleva devant moi la portière d'une petite chambre assez obscure, où je trouvai le patriarche Grégoire assis sur son divan. Près de lui était le pappas Hilarion, que je connaissais, et qui, néanmoins, si Grégoire ne l'eût retenu, se levait par discrétion pour se retirer à mon approche.

Après les premiers honneurs grecs des confitures, du verre d'eau et de l'essence de rose, qui remplacent, même chez les prélats, les honneurs turcs de la pipe et du café, le patriarche me dit : « Le pappas Hilarion est votre ami ; « il m'a raconté qu'il vous avait fait visiter récemment en « grands détails notre pauvre imprimerie patriarcale ; il « consacre ses loisirs à notre antique littérature, pour la- « quelle il m'a assuré que vous entretenez un penchant égal « au sien. Je ne vois donc aucun inconvénient, et surtout au- « cun danger, à ce qu'il soit présent à notre entrevue. Mais « savez-vous ce qu'il venait me proposer? Je l'ai gardé au- « près de nous pour qu'il vous l'explique lui-même.

« — Je venais prier Sa Toute Sainteté (*panayotitatès*), « nous dit alors le pappas Hilarion, non pas de réformer « nos livres de prières, comme elle avait d'abord l'air de « le croire, mais d'y insérer quelques cantiques d'un style « rajeuni, qui se rapprocheraient mieux de l'intelligence « de nos frères des campagnes. — Et dans ce but, » interrompit le patriarche, « notre ancien anachorète du mont « Sinaï met en avant les vers d'un philosophe païen, qu'il « a entremêlés de rimes. Cela est-il bien sérieux?

« — Très-sérieux, » reprit le pappas Hilarion : « ce philosophe est Proclus, un païen à demi, ou presque un chrétien du cinquième siècle. Ses hymnes respirent la plus saine morale et la plus grande ferveur; j'en ai, en effet, paraphrasé quelques-uns, et il ne m'a pas été bien difficile d'en chasser toute ombre de paganisme. Les odes sacrées de notre eucologe ne sont ni plus pures ni plus édifiantes. Si mes essais ne devaient pas vous scandaliser, » ajouta-t-il en se tournant vers moi, « emportez-les, vous qui êtes un partisan déclaré de nos poésies populaires; vous me les remettrez à Thérapia, chez l'archevêque d'Éphèse, qui approuve ma pensée. C'est très-court; et ce n'est pas une étude sans profit que celle de nos vers, soit anciens, soit modernes, quand ils s'appliquent à perfectionner les âmes : or mon petit travail n'a pas d'autre but. »

Le manuscrit me fut confié. Et quelques jours après, comme je le rendais au pappas Hilarion, je ne pus m'empêcher, tout arbitre incompétent que j'étais, de le féliciter sur son adresse à transformer en cantiques chrétiens les hymnes du paganisme. « Je me suis exercé de longue main à ces tours de force, » me répondit-il, « et dans ma solitude du mont Sinaï j'ai traduit en vers modernes les tragédies de Sophocle. Elles m'ont paru si animées de l'amour de la patrie, et surtout de la crainte des dieux, que j'ai cru, en les familiarisant parmi nous, venir en aide à la cause nationale, religieuse, littéraire, et éclairer encore mes concitoyens. Le même sentiment m'a dirigé et soutenu dans mon essai sur les vers de Proclus. »

Maintenant, le traducteur de Proclus et de Sophocle, l'archevêque d'Éphèse et le patriarche Grégoire ont disparu dans cette longue tempête, dont les orages grondent

encore en Orient. Mais le sang de ces premiers martyrs de la liberté a cimenté les bases d'une monarchie chrétienne, et présagé le triomphe de la croix, qui n'est pas loin.

Cette vieille réminiscence de mon séjour à Constantinople n'a pas peu contribué à ramener mon attention sur les hymnes de Proclus qu'on va lire.

HYMNES DE PROCLUS

A MONSIEUR VICTOR COUSIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Si parfois il vous plaît de jeter un regard en arrière sur les études qui ont charmé et illustré votre jeunesse, vous me pardonnerez de vous adresser les six hymnes de Proclus que j'achève de traduire. Je ne sais si vous les avez préparés pour les réunir à une édition nouvelle de votre excellent travail sur ce philosophe-poëte. Mais je ne me souviens aucunement de les avoir lus en français. J'ai donc osé les faire passer dans notre langue, qui se prête si bien, vous l'avez surabondamment démontré, aux sublimités et même aux délicatesses du système platonicien.

Les hymnes de Proclus, retrouvés l'un après l'autre loin du corps de ses écrits, se répètent, il est vrai; mais, réunis maintenant, ils constituent, avec le chant sublime d'Aristote et la célèbre prière de Cléanthe, le véritable hymne philosophique, également distinct des mystiques invocations attribuées à Orphée, dont il emprunte les formules, des hymnes-épisodes portant le nom d'Homère, et des hymnes savants de Callimaque.

Ici le poëte, du sein de la mythologie, monte, peu s'en faut, jusqu'à la ferveur chrétienne; sous des légendes surannées, il s'approche du culte nouveau; et il me paraît

s'élever sur les ailes de la piété à la plus grande hauteur que l'âme païenne ait jamais su atteindre.

Voici la première invocation de Proclus :

I. HYMNE AU SOLEIL.

— Écoute, souverain du feu intelligent, Titan aux rênes d'or, écoute, dispensateur de la lumière vivifiante : ô roi qui, maître de la source de l'harmonie, en épanches d'en haut les flots opulents sur les mondes matériels.

— Exauce-moi, car en t'avançant au centre, par-dessus l'espace des airs, tu tiens le centre éclatant qui est le cœur du monde ; et, réveillant nos âmes, tu remplis l'univers de ta providence.

— Les étoiles mobiles dont les danses incessantes et infatigables ceignent toujours tes rayons incandescents en renvoient aux mortels les fécondes étincelles.

— C'est de la marche et du retour de ton char qu'est sortie la famille des heures au cours régulier ; et, dès qu'un père ineffable t'a fait paraître, le fracas des éléments, se heurtant l'un contre l'autre, a cessé.

— Devant toi s'est retiré l'inébranlable chœur des Parques, et si tu le voulais, elles feraient fléchir le cours de l'inévitable destinée, car partout tu l'emportes et partout s'étend ta domination.

— Phébus, roi de la route qu'il parcourt à ta suite et en t'obéissant, s'en élance pour chanter sur la lyre les oracles divins, et assoupir ainsi les misères des générations tumultueuses.

— De ton culte préservateur et aux doux présents est

issu Péon : il commande à la déesse Hygie, et porte jusqu'aux extrémités de la terre le bienfait universel de la santé.

— C'est toi que les hymnes sacrés disent l'illustre père de Bacchus, tandis que d'autres chants te nomment Attis, l'habitant des profondeurs les plus reculées de la matière [1], ou le tendre Adonis.

— Les démons, persécuteurs des humains, redoutent les menaces de ta prompte vengeance. Esprits farouches qui préparent de grands maux à nos âmes infortunées, alors que, toujours souffrantes et lasses de leur association avec le corps, elles oublient dans les orages d'une vie bruyante la cour splendide de leur père, le Très-Haut.

— O toi, le plus excellent des dieux, heureux génie que le feu nourrit, emblème du créateur universel, toi qui attires en haut les âmes, exauce-moi, et ne cesse pas de me purifier de toutes mes fautes.

— Accueille une prière que tant de larmes accompagnent. Éloigne de moi le cruel déshonneur. Sauve-moi des châtiments ; et rends-moi favorable l'œil pénétrant de la justice qui voit tout.

— Sous ta clarté préservatrice, dissipe pour moi les ténèbres empoisonnées qui perdent les mortels ; et accorde toujours à mon âme ta sainte et précieuse lumière, comme à mon corps cette santé accomplie qui porte avec elle de si nobles dons.

— Conduis-moi vers une glorieuse renommée, et que, par les présents des Muses aux attrayantes couronnes, je

[1] Je n'ai pu expliquer plus clairement ces mystères d'Attis. L'empereur Julien prétend qu'Attis représente l'esprit créateur qui, uni à la nature, engendre jusqu'aux derniers éléments de la matière. (Julien, *Disc.* v.) C'est là sans doute ce que Proclus a voulu exprimer.

sache, dans mes chants, dignement marcher sur les traces de mes prédécesseurs.

— Donne-moi aussi, s'il te plaît, ô mon maître ! ce bonheur incorruptible qui naît de l'aimable piété, car tu peux tout accomplir aisément, toi en qui résident la force et l'infini pouvoir.

— Et si, sous l'influence des révolutions des astres du ciel le fuseau tournoyant des Parques venait m'apporter quelque malheur, détourne-le toi-même par ton puissant et impétueux effort.

A côté de ces aspirations enthousiastes de Proclus, je vous envoie un autre hymne au Soleil, plus profane, qui, dans l'ordre des dates, a précédé celui-ci. Vous y remarquerez, mieux que moi, le contraste entre les pensées philosophiques de l'école d'Athènes et les images érudites de l'école d'Alexandrie, et vous serez frappé de toute la distance qu'il y avait alors entre le philosophe et le rhéteur.

HYMNE AU SOLEIL, OU A HERCULE ASTROCHITON [1].

— Roi du feu, principe du monde, Hercule Astrochiton, Soleil, éternel régulateur de la vie humaine, toi qui parcours de ton disque étincelant tous les pôles, et qui ramènes, cercle par cercle, les douze mois de l'année, fille du Temps,

[1] Nonnos. *Dionysiaques*, XL[e] chant. *Astrochiton* signifie mot à mot, *à la tunique constellée.*

— C'est de ton char que l'âge descend et se forme pour la jeunesse et la vieillesse à la fois.

— Dans le sublime enfantement auquel tu présides, tu produis la triple image de la lune qui n'a pas de mère, quand son feu reflète, aspire tes rayons générateurs, s'en empreint, et rapproche les cornes recourbées de son croissant.

— Œil de l'air, que tu illumines tout entier, tu portes dans ton char aux quatre coursiers l'hiver après l'automne, et l'été à la suite du printemps.

— La nuit, poursuivie par tes traits de feu, s'enfuit détrônée dès que la tête des coursiers qui traînent ton joug blanchissant et qui se cabrent sous ton fouet montre le bord de ta lumière.

— Obscure avant ta flamme, la vaste prairie du ciel s'émaille sous ton éclat d'étoiles plus étincelantes.

— Baigné dans les flots de l'Océan oriental, tu secoues la tiède humidité de ta féconde chevelure, et tu mènes avec toi une pluie fructueuse, puisque sur la terre prête à produire tu répands le breuvage éthéré de ta rosée matinale. Là, dans les sillons générateurs, tu arroses les dons sacrés de Cérès, et sous ton disque tu fais croître et gonfler les épis.

— On te nomme Bélus sur l'Euphrate; Ammon en Libye, Apis sur le Nil, dans l'Arcadie Cronos, et en Syrie Jupiter.

— Sur ton autel parfumé, l'oiseau qui présage sa fin, le phénix, après mille années, apporte des rameaux embaumés dans ses serres recourbées. Au bout de sa vie, il en renouvelle lui-même le début; il s'enfante seul, image du temps, qui sans cesse recommence et se perpétue. Il perd sa vieillesse dans la flamme ; et de la flamme il reçoit encore une autre jeunesse.

— Que tu sois Sérapis, le Jupiter sans nuage de l'Égypte, ou le Temps lui-même, ou Phaéton sous des noms si divers; que tu sois Mithra, le soleil de Babylone, ou en Grèce le Delphique Apollon;

— Que tu sois enfin le dieu Gamos [1], né des songes mystérieux où Éros sut accomplir les vœux trompeurs d'une union imaginaire, alors que, pendant le sommeil de Jupiter, la terre, entr'ouverte par la pointe du glaive générateur, en reçut les germes humides que les roches firent éclore sous des rosées envoyées des cieux;

— Que tu sois Péon, qui apaise la douleur, ou l'Éther émaillé, on t'appelle Astrochiton, parce que durant la nuit, tes tuniques constellées illuminent le ciel;

— Prête à ma voix une oreille bienveillante.

Enfin, comme si vous ne deviez pas être lassé ou ébloui de contempler si longtemps le soleil, je vais remettre sous vos yeux un troisième hommage qui lui est adressé plus récemment encore par Martianus Capella, en vers latins déjà bien déchus de la pureté du grand siècle, quand l'hexamètre grec redoublait d'élégance, et conservait toute son harmonie et sa clarté.

---

[1] Sous ce nom de *Gamos*, et sous cette obscure phraséologie, vous aurez reconnu la divinité allégorique dont Proclus, dans ses *Commentaires sur le Timée de Platon*, nous parle ainsi : « C'est cet entrelacement indivi« sible, cette fusion des éléments que ceux qui écrivent sur les choses « divines nomment communément *Gamos*. Timée appelle la terre la pre« mière épouse; et le premier *gamos*, ou le premier de tous les mariages, « l'union de la terre avec Ouranos, le ciel. » (Proclus, *in Tim.*, liv. II, p. 293.)

HYMNE AU SOLEIL[1].

— Pouvoir sublime d'un père inconnu, ou son premier-né, ardeur qui rend sensible, source de l'âme, origine de la lumière, règne de la nature, honneur et preuve de la Divinité.

— Œil du monde, splendeur de l'étincelant Olympe; toi, à qui seul il est permis de voir ton père par delà l'espace, et de contempler l'Être souverain.

— Le cercle de l'air t'obéit; et, par ton immense mouvement, tu règles la marche des globes. Car, dans la voie intermédiaire que tu parcours, tu donnes aux immortels une température favorable, en rassemblant et en rapprochant pour eux les constellations qui leur sont consacrées, et dont la carrière obéit à tes lois.

— A toi seul il appartient de te mouvoir dans un cercle quadruple et dans une mesure et un ordre précis, afin de faire naître et de ramener les quatre saisons.

— Le Latium te nomme Soleil, parce que *seul* après ton père tu atteins le faîte de la splendeur. Il veut que ta tête sacrée se pare de douze rayons d'or, parce que tu crées autant de mois et autant d'heures. Il affirme que tu guides quatre coursiers ailés, parce que seul tu sais diriger la marche des quatre éléments.

— Comme tu dissipes les ténèbres, et fais reluire ce qui est dans l'azur des cieux, on t'appelle Phébus, toi qui révèles les secrets de l'avenir, et trahis les crimes de la nuit.

— Le Nil te révère sous le nom du libéral Sérapis;

[1] Martianus Capella, *De Nuptiis Philologiæ*, etc., lib. II.

Memphis voit Osiris en toi ; les tribus barbares Mithra, Pluton ou le cruel Typhée.

— Tu es le bel Attis, et à la fois l'auguste enfant à la charrue recourbée[1]; Ammon pour les sables de la Libye, Adonis pour Biblos.

— C'est ainsi que l'univers entier t'invoque sous des noms différents ; salut, image véritable des dieux et de la figure de ton père ; toi dont trois lettres, formant les nombres huit et six cents[2], sont à la fois le nom sacré, l'attribut et l'emblème, accorde à nos âmes, ô notre père, de monter vers les chœurs éthérés et de connaître le ciel des astres, revêtus nous-mêmes d'une sainte appellation.

Ici, toutes les religions figurent à la fois. C'est d'abord le regard éternel, ou l'*œil qui voit tout* du culte orphique ; puis l'idée néo-platonicienne et l'étymologie latine du soleil, consacrée par Varron et Cicéron. Les mathématiques y fournissent quelques traits, et même quelque obscurité; puis viennent les mythes du monde civilisé ou barbare. La sublime Trinité y paraît couronnée de cette syllabe ineffable, symbole de Jéhova, que le poëte cache sous une périphrase chiffrée. Enfin, le chant meurt sur une aspiration toute chrétienne vers la récompense d'une vie sainte, les splendeurs du ciel.

Ne vous semble-t-il pas, comme à moi, que le rapprochement de ces trois invocations au Dieu de la lumière

[1] Triptolème, inventeur de la charrue.

[2] C'est le mot ἡύς. — η', qui est en grec le chiffre 8, υ' 400, σ' 200. — ἡύς, *trigamme*, qui constitue l'un des plus précieux attributs de la Divinité, ἠύς, *le bon, le clément*, MANSUETUS.

demeure tout à l'avantage de Proclus? Ce n'est pas que Nonnos, dans son hymne dicté par une riche imagination et un grand art de bien dire, n'ait légué à ses deux successeurs une sorte de type et de formule. Mais le platonicien venu après lui les a réchauffés des aspirations qu'il tirait du fond de son âme pieuse ; quant à l'œuvre de Capella, confuse et presque énigmatique, elle n'est autre chose qu'un document d'érudition curieux à consulter.

Voici les cinq autres hymnes de Proclus. Je n'ai pu me résoudre à les séparer de leur aîné ; et l'hymne à Minerve, retrouvé le dernier, me semble, pour l'élévation des pensées et l'éclat du style, non moins digne de toute notre admiration.

II. HYMNE AUX MUSES.

— Chantons, célébrons dans nos hymnes le flambeau qui guide les humains vers les cieux, les neuf Muses à la voix sublime, filles du grand Jupiter.

— A l'aide de l'incorruptible vertu des livres qui élèvent l'esprit, elles protégent les âmes perdues dans le gouffre de l'existence, contre les malencontreuses douleurs inhérentes à la terre.

— Elles leur apprennent à tenter de franchir le fleuve du Léthé aux flots profonds, et à s'avancer dans leur pureté vers l'astre où vivaient ces âmes, et dont elles se sont séparées lorsqu'elles tombèrent sur le rivage de l'humanité emportées par leur folle ardeur pour les biens de la matière.

— O déesses, apaisez en moi ces penchants impétueux, enivrez-moi du langage intellectuel des sages ! Que la gé-

nération des hommes superstitieux ne m'entraîne pas hors du sentier sacré, aux fruits excellents, où éclate la lumière.

— Loin du tumulte d'une multitude égarée, attirez toujours vers cette sainte lumière mon âme errante; imprégnez-la de vos livres qui nourrissent la pensée, et donnez-lui la gloire de l'éloquence qui séduit les cœurs [1].

— Dieux, qui tenez en vos mains le timon de la sagesse sacrée, écoutez-moi. A l'éclat du flambeau que vous avez allumé, vous guidez et vous appelez les âmes des humains vers les immortels, et vous les purifiez par les ineffables vertus de la prière, quand elles abandonnent l'abîme des ténèbres.

— Écoutez-moi, sauveurs sublimes; à la faveur de vos livres divins, montrez-moi la sainte clarté. Dissipez le nuage qui me dérobe le Dieu éternel et l'homme lui-même [2], afin que je les discerne facilement.

— Que le démon malfaisant, en m'éloignant des bienheureux, ne me retienne pas pour jamais sous les courants du Léthé! Et si mon âme tombée dans les flots glacés de la génération refuse désormais de s'y perdre, que du moins un châtiment rigoureux ne l'enchaîne plus aux liens de l'existence!

— Dieux, maîtres de la resplendissante sagesse, exaucez-moi; et quand je me hâte vers le sentier qui mène

[1] Ici finissait en premier lieu l'hymne aux Muses, on y a joint plus tard les quinze vers qui suivent, et qui peut-être constituaient un hymne distinct. Ils s'adressent à la généralité des dieux, et ils répètent ou paraphrasent presque toutes les pensées des vers précédents, et quelques-unes des prières de l'hymne au Soleil qu'on vient de lire.

[2] Ce vers, emprunté à Homère pour la pensée et même pour l'expression, se lit dans l'*Iliade* (ch. v, v. 127). Minerve l'adresse à Diomède, qu'elle excite à lutter contre quelques-uns des dieux protecteurs des Troyens. Madame Dacier en fait remonter l'image à l'Écriture sainte. — « Voilà, » dit-elle, « la source des grandes idées; elles sont tirées de la vérité même. »

là-haut, révélez-moi les perfections et les mystères de vos paroles sacrées[1].

III. HYMNE A APHRODITE[2].

— Célébrons la reine des Lyciens, la virginale Aphrodite. C'est à elle que, comblés des bienfaits de son assistance, les chefs de notre patrie, inspirés de Dieu, élevèrent dans la ville une sainte statue; là est le symbole de l'union spirituelle et de l'intellectuelle alliance de Vulcain, le feu lui-même, avec Vénus-Uranie.

— Ils l'invoquèrent sous le nom de déesse olympienne, et souvent par sa puissance ils échappèrent aux traits empoisonnés de la mort en fixant leurs regards sur la vertu.

— De leur couche féconde germa une race forte aux généreux desseins, et la paix aux doux présents domina partout l'existence.

— Accepte donc, ô vénérable Déesse, le tribut de nos mélodieuses louanges, car j'appartiens moi-même au sang

[1] Vous reconnaîtrez à ma traduction combien je me suis prévalu de celle que vient de nous donner de ce même hymne de Proclus votre illustre ami, M. Villemain, dans son histoire de la poésie lyrique qu'il a modestement intitulée : ***Essais sur le génie de Pindare***. Et si je n'ai pas osé lui emprunter l'hymne entier, ni même les réflexions où il nomme si justement Proclus l'***Hiérophante rêveur***, c'est que de tels plagiats ne se pardonnent qu'entre égaux, ou du moins entre confrères.

[2] Dans ce premier hymne en son honneur, Aphrodite, principe de la reproduction, est unie à Vulcain, principe ***démiurgique*** ou créateur; dans le second, elle va figurer aussi comme puissance ***anagogique***, c'est-à-dire ***attirant en haut;*** termes du système de théologie que Proclus développe dans ses ***Commentaires*** sur Platon.

Selon Varron, Vénus est aussi l'eau dont elle est née, et Vulcain le feu, les deux éléments qui par leur combinaison ont tout produit. (Varro, ***De Ling. lat.***, lib. IV.)

des Lyciens; ainsi, quand mon âme échappe au tumulte et aux désastreuses passions de la terre, élève-la, loin de ce qui est difforme, vers la sublime beauté!

IV. DEUXIÈME HYMNE A VÉNUS.

— Célébrons la puissance que revêt sous tant de noms la fille de la mer, grande source souveraine d'où émanent tous les divins amours qui se parent de leurs ailes.

— Parmi eux, les uns percent de leurs traits intellectuels les âmes, afin que, stimulées par les désirs qui attirent vers les cieux, elles cherchent à contempler l'ardent et lumineux séjour de la mère[1].

— Les autres, dociles aux volontés du père[2] et à sa providence conservatrice, brûlant de peupler de générations le monde infini, allument dans les âmes l'amour de la vie terrestre. Ils sont les immortels surveillants des voies diverses qui mènent aux joies du mariage, pour perpétuer à jamais les races mortelles des misérables humains. Car à tous sont chères les œuvres de Vénus, mère de l'Amour.

— Oui, Déesse, partout on te prête une oreille complaisante et attentive; soit que tu étreignes le vaste espace du ciel où l'on assure que tu es l'âme divine du monde éternel, soit que, par-dessus les sept cercles, tu habites les airs et verses d'invincibles influences sur l'humanité.

[1] La mère, ici, c'est Vénus; Vénus-Uranie, comme nous venons de le voir, toute préoccupée de la vie céleste.

[2] Le père, c'est le père créateur qui dirige la reproduction de l'existence matérielle. De là, deux sortes d'amours. — Je ne puis en trouver une troisième espèce, comme le voudraient les interprètes latins. La seconde et la troisième classe, à les bien observer, n'en font qu'une.

— Exauce-moi, vénérable Déesse, et par tes traits les plus dignes redresse le cours laborieux de ma destinée, en éteignant en moi la passion impétueuse des profanes amours.

V. HYMNE A HÉCATE ET A JANUS.

— Salut, mère des dieux aux noms divers et à la belle famille! Salut, ô Hécate, gardienne du seuil de la vie[1], puissante et formidable déesse! A toi aussi salut, Janus, immortel prédécesseur de Jupiter, et salut à toi, Jupiter souverain!

— Répandez l'éclat sur le cours de ma vie et comblez-moi de bienfaits; éloignez de mon corps les maladies cruelles et attirez mon âme languissante ici-bas en la purifiant par les vertus qui raniment le cœur.

— Oui, je vous en conjure, tendez-moi la main; montrez-moi, quand je les cherche, les voies qui mènent à Dieu! Et que je contemple l'inestimable lumière quand il me sera permis d'échapper à la perversité d'une sombre génération.

— Oui, je vous en conjure, tendez-moi la main, et par vos haleines guidez ma lassitude dans le port de la piété.

[1] *Hécate*, gardienne du seuil de l'existence, est considérée ici comme reine de la nature et identifiée avec les déesses, mères des dieux et des hommes, Cybèle, Cérès, Ilithye, etc. Les trois grandes divinités invoquées ensemble ici, Hécate, Janus et Jupiter, composent dans la théologie néoplatonicienne de Proclus une trinité intellectuelle qu'il a intitulée *Trias noera*. 1° Janus, ou son fils Cronos, Saturne, l'intelligence; 2° Hécate, son épouse, ou Rhéa, la mère universelle, la fécondité de la nature; 3° Jupiter, le créateur, né de ces deux principes unis. (Proclus, III, *Plat Théol.*, liv. V, § 3 et 4.)

— Salut, mère des dieux, aux noms divers et à la belle famille! Salut, ô Hécate, gardienne du seuil de la vie, puissante et formidable déesse! A toi aussi salut, Janus, immortel prédécesseur de Jupiter, et salut à toi, Jupiter souverain!

VI. HYMNE A MINERVE POLYMÉTIS [1].

— Écoute-moi, fille de Jupiter, maître de la foudre, toi qui as jailli de la source paternelle, et du plus haut et souverain pouvoir, Déesse au cœur viril, au bras fort qui portes le bouclier; ô toi, née du plus puissant des pères, Pallas Tritogénie, brandissant la lance et au casque d'or, écoute.

— Accueille d'un cœur propice cet hymne, ô Déesse vénérable, et ne permets pas aux vents de dissiper vainement ma parole.

— C'est toi qui as ouvert les portes de la sagesse devant les pas des dieux, et qui domptas les légions impies des géants de la terre. Tu as su te dérober aux désirs de Vulcain ardemment épris, et conserver indestructible le frein de ta virginité.

— Dans les espaces reculés des airs tu préservas de l'atteinte des couteaux meurtriers le cœur de Bacchus, quand jadis il fut mis en pièces par les mains des Titans. Tu l'apportas à ton père, afin que, par les desseins ineffables

[1] Cette épithète *Polymétis*, dont Homère a fait l'attribut d'Ulysse, me paraît exprimer un mélange d'expérience, de méditation et de sagesse pour lequel notre langue ne m'a pas présenté d'équivalent, et à qui j'ai mieux aimé laisser en grec toute sa portée. J'aurais dit *Minerve-Providence* si j'avais osé.

de celui qui devait le produire, un nouveau Bacchus sortît pour le monde du sein de Sémélé [1].

— Ta hache, en tranchant dans leurs racines les têtes monstrueuses d'Hécate [2] qui voit tout, calma les souffrances de l'humanité.

— Tu te plais au majestueux empire des vertus que les hommes ambitionnent, et c'est toi qui, inspirant aux âmes les créations de l'intelligence, multiplies les arts pour en orner l'existence tout entière.

— Vénérable Déesse, sur le sommet le plus élevé de la colline, tu reçus en partage le symbole du plus grand et suprême pouvoir, l'Acropolis.

— Tu chéris cette terre, conservatrice des hommes et mère des livres, et tu l'emportas sur le frère de ton père, épris d'un même amour. Tu voulus que la ville reçût à la fois ton nom et tes nobles pensées, puisqu'au bord de ta montagne tu fis naître l'olive, signe éclatant et perpétuel de la victoire, alors que, soulevées par Neptune, mille vagues confondues arrivèrent du sein de la mer vers les fils de Cécrops, pour tout anéantir sous des courants tumultueux.

— Exauce-moi; fais resplendir à mes yeux ta sainte lumière. Quand je m'égare ici-bas, accorde-moi un précieux asile; donne à mon âme, avec cette lumière sainte qui émane de tes paroles sacrées, la sagesse et l'amour, et

[1] Ceci est une fable allégorique assez peu connue qui se retrouve dans Hygin (167). Lorsque Zagrée, le premier Bacchus (ou le premier essai de civilisation), fut mis en pièces par les Titans (les génies du mal), Minerve (la sagesse) en conserva le cœur, que Jupiter (la toute-puissance) transmit au second Bacchus, le Thébain (le civilisateur universel). (Nonnos, *Dionysiaques*, liv. VI.)

[2] Hécate n'est plus ici que la déesse aux trois têtes qui préside aux enchantements, et envoie sur la terre les esprits malfaiteurs évoqués des enfers.

inspire à cet amour une ardeur si grande qu'elle suffise à me rappeler d'ici-bas au sein de l'Olympe, séjour de ton père.

— Si quelque adversité venait affliger mon existence (et ne sais-je pas combien d'œuvres profanes que j'ai commises dans mes folles erreurs se sont succédé pour me troubler ?), pardonne dans ta douce bienveillance, toi qui sauves les humains, et ne me laisse pas devenir la proie et la victime de rigoureuses expiations pendant que je rampe sur la terre, moi qui me glorifie de t'appartenir.

— Donne aux membres de mon corps une santé solide et prospère. Éloigne les rudes attaques des cruelles maladies qui flétrissent la chair.

— Oui, je t'en supplie, ô ma souveraine! apaise sous ta main divine toute la malignité des noires douleurs.

— Accorde à ma traversée de la vie les haleines qui amènent le calme : des enfants, une compagne, une heureuse renommée, une gaieté aimable, les confiants entretiens de l'amitié, la prudence de l'esprit, la victoire sur mes adversaires, et, parmi la foule, la prééminence.

— Exauce-moi, ô ma reine, exauce-moi ! Je viens à toi en redoublant mes prières, et tu m'as promis une oreille complaisante dans mes dures nécessités.

Maintenant, souffrez que je m'écarte, en finissant, du cinquième siècle où nous a retenus Proclus, et que je vous ramène au nôtre.

En 1838, au début de sa vieillesse, comme il voyait la France pour la première et pour la dernière fois, le comte Xavier de Maistre, auteur du *Voyage autour de ma cham-*

bre et du *Lépreux*, vint pendant quelques mois animer ma solitude de sa présence et de son aimable et piquant entretien. Dans une de nos promenades dirigées vers de hautes collines qui lui rappelaient, disait-il, sa chère Savoie, il m'arrêta un jour sous un hêtre arrondi qui borde la route, et que je ne vois jamais sans penser à lui, pour me parler longuement de son frère, le grand écrivain.

« Joseph, » me disait-il, « n'était pas autant que moi « épris des champs et de la nature; il était partisan déter- « miné des villes et de leur prétendue civilisation. Il lui « fallait le tumulte des capitales et le choc des esprits, « quand il me suffisait à moi d'un brin d'herbe. Son œil « pénétrait les ténèbres de l'avenir, ou perçait les secrets « de la diplomatie à l'aide d'autant d'audace et de persé- « vérance que j'en mettais moi-même, à côté de lui, à re- « tracer, soit avec mon pinceau, soit avec ma plume, tan- « tôt une petite vallée, descendant comme celle-ci, pour « les plaisirs du crayon, vers un ruisseau ignoré, tantôt « un arbre à l'épais feuillage, tel que celui qui nous protége « en ce moment. Le génie de Joseph s'élançait vers les « espaces célestes pour planer d'en haut sur la pauvre hu- « manité, tandis que je demeurais terre à terre auprès « d'elle. Il regardait toujours au-dessus de lui; et moi tou- « jours au-dessous. J'avais sans doute pour lui la tendresse « d'un frère; mais je lui portais aussi cette sorte de respect « qu'un filleul doit à son parrain, et même la reconnais- « sance d'un protégé envers son patron. Car c'était lui qui « m'avait fait poursuivre en Russie ma carrière militaire, si « tristement interrompue en Piémont par la révolution fran- « çaise; il a présidé à mon mariage; il a rallumé mon « goût pour les lettres prêt à s'éteindre sous nos revers de « fortune, et il a glissé de temps en temps quelques lignes

« échappées à ma plume dans ses grandes compositions.
« Bien que séparés par dix ans de distance et par une
« telle inégalité d'esprit, nous nous rapprochions en quel-
« ques points cependant, entre autres, et avant tout, dans
« le sentiment religieux, puisé de bonne heure au sein de
« la famille, et commun à notre enfance. Dans l'ardeur de
« sa foi, que les glaces du Nord n'ont jamais refroidie, il
« méditait sans cesse la Bible ; et, au milieu des vicissitudes
« de notre vie d'exilés, il me faisait partager les distractions
« ou les consolations que lui donnaient parfois ses recher-
« ches et ses études antiques.

« Il découvrit un jour un hymne du philosophe Proclus,
« qui, par ses aspirations vers l'autre vie, lui semblait
« porter un caractère plus chrétien que païen. Il en char-
« gea aisément sa prodigieuse mémoire ; et il aimait à
« m'en citer les vers qu'il traduisait l'un après l'autre
« pour moi ; car je n'ai jamais su le grec, et ne sais même
« que très-peu de latin. Cet hymne me ravissait comme
« lui. Ne pourriez-vous donc me le faire encore lire en fran-
« çais ? Ce serait me rendre un moment ces douces soirées
« de Saint-Pétersbourg que je passais auprès de Joseph, et
« nos entretiens intimes que je regrette tant depuis qu'il
« ne m'est plus permis de les renouveler. »

Je me hâtai d'obéir à mon ami ; et dès le lendemain je lui portai dans sa chambre la traduction de l'hymne à Minerve que vous venez de lire ; il voulut bien la commenter avec moi.

« — C'est cela, » me disait-il ; « voilà tout ce qui char-
« mait Joseph. Cette Minerve Polymétis était, à ses yeux,
« la Providence : Jupiter était le créateur universel que
« nous adorons. Dans son enthousiasme, il allait jusqu'à
« rapprocher ce cantique de Proclus de l'*Oraison domini-*

« *cale*, que le Platonicien, affirmait-il, avait dû connaître « à Athènes avant de l'avoir imité de si près. — Je dis « bien aujourd'hui, comme Joseph, qu'il y a là un reflet de « l'Évangile ; mais j'y trouve en moins le précepte du par- « don des offenses, si difficile à pratiquer, que nous im- « pose la loi chrétienne, et que Proclus ne professait pas, « j'y vois aussi en plus le désir de la prééminence so- « ciale, qui allait si bien à l'esprit noblement ambitieux « de mon frère, et que, pour mon compte, je n'ai jamais « cherchée ni comprise. »

Puis, en relisant tout haut les strophes de la fin, il ajouta : « Ah ! comme ces dernières supplications sont « touchantes ! Vous le voyez, partout la prière est le pre- « mier cri du cœur de l'homme. Ce cœur, dans tous les « temps, n'a qu'un même langage, et se replie toujours, « par un sublime instinct, vers le dieu qui l'a créé. Oui, « quand je repasse mon *Pater* au fond de mon âme, dès « que mes lèvres le murmurent, je me sens fier de m'unir « ainsi en pensée avec tant de grands esprits qui l'ont « redit depuis dix-huit siècles, avec un si grand nombre « de mes frères qui dans les deux mondes le récitent « journellement, enfin avec ce Dieu qui l'a dicté, qui veut « qu'on le répète, et promet de ne pas le laisser prononcer « en vain. ».

M. de Maistre tout ému s'arrêta après ces mots. Je m'y arrête moi-même et me tais, car je ne veux pas empiéter sur vos rares loisirs ; excusez-moi si j'ai cru que ces accents de la sagesse antique n'étaient pas tout à fait indignes de retentir en notre langue, sous les voûtes de la Sorbonne, où Platon réside encore avec vous.

LES ARGONAUTES

SCÈNE ORIENTALE

AVANT-PROPOS

J'ai déjà dit, il y a quelques années, comment j'ai été amené à lire, à corriger, à commenter, et enfin à traduire l'*Argonautique* d'Orphée, et comment mon long séjour en Thrace m'avait donné le goût des œuvres qui nous sont venues de l'antiquité sous le nom de ce poëte, habitant de la Thrace aussi.

Je n'ai pas néanmoins poussé bien loin mes études sur ses *Hymnes*, qui sont seulement des invocations pieuses, ou le catalogue des attributs des divinités mythologiques. Cette collection de prières à tout le Panthéon, se distingue par un caractère plus mystique des quatre grands *Hymnes-épisodes* ajoutés aux œuvres d'Homère, et des hymnes de Callimaque. Elle appartient à la liturgie païenne, et, à ce titre, elle a suscité les méditations des archéologues de nos jours, et de profonds commentaires.

Les *Lithiques*, ou *Traité des pierres*, compris égale-

ment dans les œuvres qui portent le nom d'Orphée, n'étant qu'un recueil de recettes hygiéniques et de descriptions du règne minéral, n'a pas attiré longtemps ma curiosité. Et pourtant, soit dit sans jeu de mots, malgré l'aridité du sujet, on y trouve quelque verve, et un certain mérite de diction.

Les *Fragments* m'ont occupé davantage. C'est là sans doute, si le temps les avait respectés, que vibreraient encore quelques sons épars de la lyre du véritable Orphée; mais ces citations péniblement réunies, frustes parfois, et souvent inintelligibles, que des écrivains bien divers ont mises en œuvre, ou détournées de leur sens primitif, pour les approprier à leur cause, constituent peut-être un curieux mélange d'idées métaphysiques, mais non un corps de doctrines uniformes, et elles appartiennent exclusivement à la philosophie ou même à la théologie originelles.

Si l'*Argonautique* a eu ma préférence, ce n'est pas que j'aie voulu y voir même un semblant d'épopée; le poëte n'en affecte ni la forme ni la grandeur. Dans un récit familier adressé à un confrère, il a gardé pour lui le rôle principal, et s'est montré tour à tour pontife, musicien, naturaliste et géographe.

L'œuvre se rapproche du genre didactique. Car c'est un enseignement bien plus qu'un drame. Ou plutôt, selon moi, c'est le véritable poëme cyclique dans la troisième acception de ce mot, qui en a bien d'autres encore. Car alors il ne signifierait plus le cercle de la vie d'un héros de sa naissance à sa mort, ni une action mythologique prise dans le cercle des fictions d'Homère, mais bien le récit d'une légende *en circulation*.

Ici l'auteur, essentiellement topographe, a laissé à d'autres poëtes le soin d'émouvoir en retraçant les grandes

scènes des passions groupées autour des Argonautes, la faiblesse d'Hypsipyle ou lés emportements de Médée : il ne s'est inspiré que des souvenirs légués à la mémoire des peuples, ou des anciens vestiges de leur passage. Ce qu'il semble s'être proposé surtout, c'est de mettre en relief la sainte figure d'Orphée, dont il a emprunté le personnage pour mieux glorifier les prodiges de son chant, sa sagesse, et les rites sacrés dont il fut le promoteur; c'est aussi de suivre pas à pas, dans leur enfance, les procédés nautiques, depuis le moment où le premier navire a été lancé jusqu'à son retour au même port, après le voyage autour du monde connu. Les secrets de la navigation s'y révèlent bien plus encore que l'audace des navigateurs, et par sa piété, comme par sa science, le plus ancien des poëtes s'y montre le pontife et le libérateur des demi-dieux et des héros

« Qui mare non notum primâ petiere carinâ [1]. »

Quant au style, il n'est pas précisément homérique, bien qu'on y trouve en assez grand nombre ces traces dont le père de la poésie a empreint toutes les œuvres de ses successeurs. D'un autre côté, il n'est ni pompeux ni savant à la façon de l'école égyptienne, à laquelle on a cherché à le rattacher. En tout cas, dans cette hypothèse, il ne saurait appartenir qu'à une époque fort antérieure au quatrième siècle; et les négligences de la césure, comme les *hiatus*, témoignent assez qu'il a précédé la réforme hexamétrique dont Nonnos a donné le signal. Au reste, les manuscrits de l'*Argonautique* laissent tant à désirer

[1] Ovide, *Métam.*, liv. VI, v 721.

qu'ils ont ménagé une grande marge aux conjectures des grammairiens[1]. J'y ai inscrit à mon tour, et après tant d'autres, quelques leçons qui m'ont paru plausibles. J'attendrai pour les effacer les épreuves de la contradiction.

Faut-il donc l'avouer encore? Si j'ai soumis ce poëme antique à une interprétation plus exacte sans doute qu'élégante, ce n'est pas en raison de son éclat poétique, car son principal mérite n'est pas là : mais c'est que, dans ma jeunesse, j'en avais tiré profit et plaisir. Il me parlait alors des pays que j'avais sous les yeux. Je suivais ses traces dans mes excursions journalières; enfin, il m'avait appris à jouer autour des Cyanées vaincues par ses héros.

Mais, qu'on le sache bien, je n'ai pas été le seul dans les temps modernes à me monter la tête pour Jason. « L'his-« toire tient que Philippe, duc de Bourgogne, ne conceut « jamais rien de glorieux que sur le modelle de la con-« queste de Iason, qu'il s'était proposé pour patron de « ses belles actions. C'est ce qui le fit résoudre de porter « au col la Toyson d'or, dont il institua l'ordre, que l'Es-« pagne tient encore de luy, pour se jetter, après une si « longue suitte de siècles, comme dans le vaisseau où tant « de valeur et tant de courage se sont jadis embarquez[2]. »

Moi-même encore maintenant, de si loin et après tant d'années, j'aime à me représenter la scène de l'arrivée d'Orphée au milieu des Minyens, telle que l'*Argonautique* la rend à ma mémoire. Car j'ai vu ou je m'imagine avoir vu dans mes voyages orientaux bien des baies maritimes toutes pareilles à ce golfe de Pagase, rendez-vous de la vaillance. Je n'élève pas, dans mes fictions, l'Anavros de

[1] Mirum quot mendis liber ille scateat.
(Luc. Holstenii, *Epist.*, édit. Boissonnade, p. 501.)

[2] Renouard, en 1619, *Septième discours sur les Métam. d'Ovide.*

Thessalie au rang des fleuves qui parviennent perpétuellement à la mer, comme le Simoïs, chargé des torrents de l'Ida, ou le Limyros, qui roule les neiges fondues des montagnes de la Cilicie; mais je le compare à l'Asope du Péloponèse, inondant la plaine de Sicyone quand il a plu. Et c'est précisément ainsi que le peint Hésiode[1]. Là où l'Anavros débouche et brise ses eaux, sa violence a créé et grossi un banc de sable étroit sur la rive où se sont réunis les quarante-huit argonautes; car Tiphys, le quarante-neuvième, n'a pas encore quitté Sipha, port ou, comme on dit de nos jours, échelle de Thespies, et l'on voit Orphée, le cinquantième, terminer sa route, et descendant le dernier sentier du mont Pélion, sa lyre à la main. La mer et ses espaces azurés forment le fond du tableau. Le navire Argo repose sur la plage, n'attendant pour s'élancer vers des régions inconnues que son pilote et l'ordre du départ.

Que de fois, en Orient, j'ai rencontré dans les retraites de la rive où dégorgent les ruisseaux des montagnes, soit la longue barque des navigateurs de l'Archipel, soit le léger caïque des pêcheurs retiré sur la plage et stationnant à la limite des flots! Accroupis sur le sable, ils y prenaient leur repas du soir, comme les Argonautes, pour laisser tomber le vent contraire, et pour profiter du calme de la la nuit, sans s'inquiéter du voyageur qui passait près d'eux, ni d'Orphée qui a immortalisé leurs devanciers.

Puis vient dans mes réminiscences la description du vaisseau lancé qui, par la précision des détails, semblerait appartenir à une époque plus rapprochée de notre temps. Il y a là plus d'expérience des procédés nautiques que ne

[1] Hésiode, *Bouclier d'Hercule*, v. 477.

pouvaient en avoir Argos et Tiphys réunis. On croirait que Virgile connaissait ces vers techniques quand il a consacré aux exercices maritimes une si large part dans les jeux funèbres du cinquième livre de l'*Énéide*. Ne semble-t-il pas aussi que Delille, à son tour, s'est inspiré d'Orphée dans son poëme de l'*Imagination*, pour peindre en traits si éclatants ce tableau chéri des marins?

« Longtemps de son berceau l'enceinte l'emprisonne, » etc.

Or, ces mêmes manœuvres de la navigation, du départ et de l'abordage, que nos lecteurs continentaux trouvent fastidieuses, même chez Homère, avaient un grand prix aux yeux des Grecs, peuple formé en partie d'insulaires qui passaient une moitié de leur vie sur les flots. Ils aimaient à retracer les moindres incidents de leur existence maritime; et ce sentiment si naturel n'a rien perdu de sa vivacité dans l'Archipel, et dans la Grèce de nos jours. La mer et la terre s'y avancent et s'y retirent partout l'une devant l'autre, comme en se jouant, et y multiplient plus qu'en aucun autre endroit du globe ces ports, ces anses, ces promontoires pour lesquels la langue des Hellènes possède des termes si sonores, si pittoresques et surtout si variés.

Ma passion pour ce bel idiome va si loin que l'énumération des plantes de la Colchide, revenant deux fois dans l'*Argonautique*, ne m'offense nullement. Cette revue botanique est longue sans doute, mais il faut la pardonner à Orphée ou du moins à celui de ses successeurs qui a pris le rôle du poëte primitif. Pline prétend que de tous les hommes dont on se souvient, Orphée est le premier qui ait laissé sur les plantes de curieuses observations. Le na-

turaliste latin prononce à ce sujet, et à propos de la médecine antique, qui, selon lui, s'est réfugiée tout entière dans les œuvres de la Grèce, les paroles suivantes que l'on croirait écrites d'hier :

« La célébrité des plantes que la terre produit seule-« ment pour la médecine nous porte à admirer les soins « et la sollicitude des anciens. Il n'y a rien qu'ils n'aient « tenté, expérimenté et publié pour être utiles à leur pos-« térité, tandis que nous, au contraire, nous cherchons à « cacher et à supprimer leurs travaux, et à priver ainsi « notre siècle de tout ce qu'ils ont fait en sa faveur[1]. »

A ces noms si retentissants que la langue grecque consacra aux plantes de l'usage le plus commun, nous n'avons, il est vrai, en français, pour équivalent, que des dénominations rustiques, triviales même. Le lecteur voudra bien en excuser la vulgarité; la faute n'en est pas à Orphée.

Quant à la géographie, n'oublions pas que l'auteur pseudonyme n'a rien inventé : il a raconté et décrit avec une telle exactitude que, pour guérir son texte, quand il est malade, on ne peut guère se tromper en préférant la leçon qui s'accorde le mieux avec la vérité topographique. Ainsi, par exemple, pour passer du séjour d'Amycos, roi des Bébryces, en Asie, à l'endroit où l'on suppose qu'était en Europe la demeure de Phinée (peut-être *Buyuk-Liman*, traduction turque de l'Ἀκτῇ πλατείῃ, d'Orphée), il faut, en effet, comme le dit le poëte, *se fatiguer à ramer*, afin de remonter les courants de la mer Noire, resserrés par les deux bords abruptes du canal de Thrace. J'en sais quelque chose, moi qui ai si souvent fait le

[1] Pline le Natur., liv. XXV, § 1 et 6

trajet, soit avec mon fusil, soit désarmé. Il n'y avait, avant l'invention de la vapeur, rien de plus pénible que ce labeur maritime dont les vents du nord, établis presque constamment à cette entrée du Bosphore, redoublaient les périls. Orphée n'a rien dit de trop : et ses bois neigeux sont ces mêmes taillis de la côte où je poursuivais les oiseaux voyageurs, et qui s'incline vers l'Euxin pour en recevoir les frimas, cortége des aquilons.

Et moi aussi j'ai suivi pas à pas, si l'on peut parler ainsi de ces plaines liquides où la nef ne laisse pas de traces, et j'ai fidèlement accompagné dans cette première partie de leur navigation les intrépides Argonautes. A mon arrivée en Orient, comme eux j'avais franchi le détroit d'Abydos, mais dans une barque sans nom; mes rameurs ne s'appelaient ni Hercule, ni Pélée; c'était Lascaris de Madytos, Constantin du cap Sigée. Mon Tiphys était un Turc de la ville de Dardanus, *Soultanié-Kalessi*, propriétaire de la fragile nacelle. J'avais à ma droite, comme Jason et Orphée, les sommets ombragés de l'Ida, la plaine déserte de l'Aisèpe et le promontoire abandonné d'Abaris. Je quittai bientôt l'antique sillage d'Argo; et, prenant la plus courte voie pour atteindre Constantinople, je me dirigeai vers la côte européenne, où la Propontide a moins de golfes et la rive moins de détours. Dans mes jeunes illusions, je m'imaginais que, semblable à mes immortels prédécesseurs, j'allais à la découverte sur cette plage occidentale de la Thrace que je côtoyais à la rame, car je me figurais qu'ils ne m'avaient laissé rien à faire sur le bord oriental dont ils avaient suivi les sinuosités. De temps en temps, mon pilote ottoman, se tournant vers l'Asie, sa terre de prédilection, me montrait au loin, vers la presqu'île de Cysique, un point qu'il appelait *Artaki*, où il était

né, sans se douter qu'Orphée avait vu et chanté sous ce même nom l'antique fontaine de sa patrie.

Quelques années après, je traversais de nouveau la Propontide, et, comme si j'avais prévu que je devais commenter un jour l'expédition des Minyens, je me promenais encore dans leurs eaux. Je visitais avec eux (car cette fois les Argonautiques de Valérius Flaccus, d'Apollonius de Rhodes et celle-ci reposaient dans ma gibecière) les sables entassés à l'embouchure du Rhyndaque, où je ne chassais pas d'aussi gros gibier qu'Hercule, mais où je poursuivais les bécassines, les macreuses et le héron, oiseau libérateur des Argonautes, ainsi que va nous le représenter Orphée.

Plus tard, à mon retour de Brousse et de Jérusalem, je revois deux fois l'Arganthon; j'admire ses *profondes ravines*[1] que j'avais franchies déjà dans mon excursion à Nicée. J'arrête ma barque à ce promontoire *couvert de forêts*[2] que gravit Hercule suivi d'Hylas, et qui se nomme maintenant Katerli; j'y observe cette brise soudaine, mais régulière, *qui souffle de la montagne*[3], et dont les nautoniers de Moudania profitent aujourd'hui autant que les premiers navigateurs, il y a trente siècles. A sa faveur, je vois s'avancer la flotte chargée des neiges de l'Olympe qui va rafraîchir les sorbets du sérail. Je confonds ainsi dans ma pensée des époques bien diverses de ce monde si changeant; l'Olympe d'Asie, peuplé comme l'autre de divinités, et ses penchants déserts; à ses pieds, Brousse, la fanatique musulmane, où vécurent Prusias, Annibal, Pline, Aladin *le Roi du monde*, et le vieux pacha, grand

[1] Expressions d'Orphée dans l'*Argonautique*.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*

vizir destitué qui y cache aujourd'hui sa disgrâce : enfin les Argonautes se mêlent dans mes illusions à leurs héritiers, ces pauvres matelots grecs du golfe de Cios, qui traversent *les îles de leurs anciens princes* pour aborder à la cité de leur Constantin, déguisée maintenant sous le nom barbare de Stamboul.

Plus loin, avec Amycos, et sans nul effort, s'offre à moi le souvenir le plus familier de ma vie orientale. Pendant cinq ans j'ai vu le soleil se lever au-dessus de la montagne, tombeau de ce roi des Bébryces, et darder, de l'horizon asiatique, son premier rayon dans les fenêtres avancées de la chambre que j'occupais sur le Bosphore. Mes regards tombaient ainsi chaque jour sur cette gracieuse colline de Bithynie, qui semblait arrondir sa verdure pour le plaisir de nos yeux européens. Les Turcs, il est vrai, l'ont nommée le *mont du Géant*, et ils y vont en pèlerinage demander des miracles aux cendres d'un derviche révéré ; mais quant à moi je n'ai jamais voulu, Dieu le sait, y voir autre chose que le sépulcre d'Amycos et une trace des Argonautes.

Ajouterai-je maintenant, avec trop d'orgueil sans doute, que pour rectifier le texte d'Orphée et retrouver l'itinéraire de mes prédécesseurs, mes explorations journalières autour du Bosphore m'ont été d'un véritable secours. Oui, pour ces courses que je multipliais au gré d'une curiosité inépuisable, j'ai tout bravé et je brave encore le péril de lasser mes lecteurs de mes observations surannées et de mes récits orientaux. Car, ces Cyanées formidables, je les ai scrutées depuis le coquillage qui s'attache à leurs écueils, jusqu'aux débris de l'autel de marbre qui blanchit à leur sommet. J'en ai mesuré la hauteur ; je me suis baigné à leur ombre ; j'ai cueilli dans

les fentes de leurs rochers bien des fleurs séchées alors et en poussière aujourd'hui ; enfin, cette bouche de l'Euxin qui faisait trembler cinquante héros tels que Méléagre, le roi d'Étolie, et Pollux, le fils de Jupiter, je l'ai maintes fois affrontée dans un vieux caïque dont un pauvre pêcheur maniait seul la voile en lambeaux et les deux rames, et personne, après moi, ne se souviendra sans doute que ce vaillant nocher, rival des Argonautes, était de l'obscur village de Sariéri, sur le Bosphore, et se nommait Yorghos.

Avec les Cyanées et le fleuve Rhébas, qui a plus d'une fois caché ma barque dans ses roseaux, finit le hardi parallèle de mes navigations mises en regard de l'expédition des Argonautes. Je me vois forcé de les abandonner près de Sinope, quand ils se dirigent vers la plage dont je n'ai pas vu les eaux ; mais j'ai toute ma vie regretté de ne pas les avoir accompagnés plus loin.

Voyons maintenant ce qu'Orphée, ou du moins le poëte qui parle pour lui, va nous en dire.

ORPHÉE.

LES ARGONAUTES.

O roi souverain de Pythone, qui lances au loin les flèches, oracle qui résides sur la roche du Parnasse au sublime sommet, je célèbre ta puissance ; accorde-moi, à ton tour, l'honneur et la gloire ; inspire à mon âme des paroles véridiques, afin que je répète aux nombreux mortels dispersés sur la terre le chant harmonieux dicté par la Muse à ma lyre expérimentée.

Et maintenant, c'est à toi, ouvrier de la lyre, ô Musée, qu'excité par mon cœur j'adresse ces accents aimés, tels que je n'en fis jamais entendre auparavant, même lorsque, agité de l'enthousiasme de Bacchus et d'Apollon mon maître, j'ai raconté les combats, qui épouvantent les mortels, et les paisibles mystères des initiés.

D'abord, l'insaisissable fatalité du chaos originel ; puis Saturne, qui de ses flancs immenses enfanta l'air ; et le saint Amour, l'étincelant, à la double nature, illustre fils de la nuit immortelle, celui que les hommes ont nommé plus tard Phanès, car il fut le premier à paraître.

Et l'origine de la toute-puissante Brimo ; et les forfaits des Géants, germe funeste chassé du ciel qui produisit cette race primitive des mortels, répandus toujours sur l'immensité de la terre.

Le culte de Jupiter, et l'adoration de la Mère, amie des montagnes, qui médita dans les collines du Cybélos

l'union de la jeune Proserpine avec son père, l'irrésistible fils de Saturne.

Les travaux et les déchirements de la mort sublime d'Hercule.

Les rites des Idéens, et la vigueur sans borne des Corybantes.

Les courses errantes de Cérès, son deuil profond pour Proserpine, et comment elle devint une sainte législatrice.

Les nobles présents des Cabires; les oracles qu'il faut taire de la nuit consacrée au souverain Bacchus; et la divine Lemnos, et la maritime Samothrace.

Chypre et ses hauteurs, Vénus et son Adonis.

Les mystères de Praxidice, et les nuits de la Minerve Attique.

Les complaintes des Égyptiens, et les libations vouées à Osiris.

Quant à la divination, je t'ai enseigné les nombreuses significations des animaux sauvages, des oiseaux, et quelle doit être la position des entrailles,

Puis tout ce que les âmes des hommes éphémères révèlent de présages par la voie des songes, quand leurs sens sont en proie au sommeil,

L'interprétation des signes et des prodiges; la marche des astres, et les saintes expiations, précieuse assistance aux humains; et les prières pour apaiser les dieux, et les dons multipliés réservés aux mânes.

Je t'ai dit aussi ce que j'avais vu et observé, lorsque, à l'aide de ma lyre, par amour pour mon épouse, j'ai pénétré par la route ténébreuse du Ténare au sein des enfers,

Et quelle sainte doctrine j'ai rencontrée chez les Égyptiens en visitant Memphis la divine, comme les villes consacrées à Apis, que couronne le Nil impétueux.

De tout cela ma mémoire t'a fait des récits véridiques.

Aujourd'hui que ce sublime enthousiasme qui m'emportait après la lutte loin de ma forme corporelle, s'est envolé dans l'espace, tu vas entendre, de mes chants, tout ce que j'ai caché jusqu'ici; et comment un jour le chef des héros et des demi-dieux, franchissant la Piérie et les cimes aiguës des Libèthres, m'a supplié de venir en aide à son voyage sur le vaisseau qui le portait au delà des mers vers des nations inhospitalières, contre cette race opulente et pernicieuse que régit Aiète, le fils du soleil illuminateur.

Pélias, en effet, redoutant les oracles qui le menaçaient de perdre un jour par la main du fils d'Æson la puissance royale, médita de lui dresser un piége trompeur, et lui ordonna de rapporter de la Colchide, dans la Thessalie aux beaux coursiers, la Toison d'or. A cet arrêt injuste, Jason tendit les bras vers la vénérable Junon et l'implora; car c'est elle, parmi les immortels, qu'il honorait par-dessus tout. La déesse se rend à ses prières et s'afflige; car, plus que tous les hommes, elle admire et chérit le héros redouté pour sa force, l'illustre fils d'Æson. Elle s'adresse à Tritogénie, et le lui recommande. Celle-ci construit pour lui le primitif vaisseau de chêne qui a le premier fendu de ses rames de sapin les profondeurs salées, et tracé des routes sur la mer.

Lorsque le divin Jason rassemblait les chefs illustres, il vint dans la Thrace aux beaux coursiers, et me trouva dressant une lyre d'un merveilleux travail pour accompagner de ses accords ma voix, quand elle attire et charme les animaux sauvages, les reptiles et les oiseaux. A peine il eut mis le pied dans la grotte où je me plais

tant, que de sa robuste poitrine il fit sortir ces flatteuses paroles :

« Orphée, fils bien-aimé de Calliope et d'Æagre, toi qui « dans la Bistonie règnes sur les Ciconiens, riches en trou- « peaux, je te salue; car c'est la première fois que je « viens aux bords de l'Hémonie, près des rives de Strymon « et des vallons élevés de Rhodope. Je suis Thessalien, « fils d'Æson ; le plus noble sang des Minyens coule dans « mes veines, et je m'honore de devenir ton hôte. Reçois- « moi avec bienveillance et amitié, écoute ce que j'ai à te « dire d'une oreille favorable, et rends-toi à mes prières. « Viens avec le navire Argo visiter les retraites de la mer « inhospitalière et le Phase aux rives fortifiées. Viens « charmer nos trajets sur la mer Parthénienne, et plaire « aux héros qui comptent sur ta lyre, comme sur ta voix « divine, et te veulent sur la mer pour compagnon et « auxiliaire de leurs labeurs. Ils refusent de naviguer vers « ces nations barbares, sans toi ; car déjà dans l'obscurité « vaporeuse, à l'extrémité des abîmes, et dans les en- « trailles d'une terre désolée, seul, parmi les hommes, « tu as su pénétrer et trouver le retour. Viens donc par- « tager avec les Minyens cette nouvelle épreuve. »

Jé parlai à mon tour, et lui répondis en ces mots :

« Fils d'Æson, pourquoi, par de telles instances, me « demander de venir en aide aux Minyens, et de naviguer « vers Colchos, sur une mer ténébreuse, dans un vaisseau « aux nombreux rangs de rames? J'ai déjà assez de fa- « tigues, assez de souffrances subies pendant mes courses « sur la terre entière et vers les villes, en Égypte et en Li- « bye, lorsque j'allais dévoiler aux mortels les oracles des « dieux. Ma mère alors me sauva de cette vie vagabonde, « de ces voyages, et m'a ramené dans ma demeure afin

« qu'après la triste vieillesse j'y atteigne la fin de mon « existence. Mais quoi ? on ne peut éviter ce que le sort « a fixé et résolu. Je cède aux ordres des destinées ; et « les filles de Jupiter suppliant, les Prières, méritent « aussi quelque déférence. J'irai donc prendre rang « parmi des chefs plus jeunes que moi et des demi- « dieux. »

C'est alors que je quittai ma grotte chérie, et que, parti avec ma lyre, je rejoignis d'un pied rapide les Minyens aux promontoires de Pagase. Leur troupe d'élite s'était réunie sur un tertre de sable rétréci où l'Anavros vient briser ses eaux. Lorsqu'ils me voient descendre le dernier sentier, ils se lèvent et m'accueillent tendrement dans la joie de leurs cœurs. Je leur parle aussitôt et m'informe de chaque guerrier.

— Et d'abord je vis le puissant et divin *Hercule*, qu'enfantèrent Alcmène et Jupiter dans cette nuit prolongée par d'universelles ténèbres, où le brûlant soleil déroba trois fois sa lumière.

— Puis le fils d'Agnias, *Tiphys*, le pilote du long vaisseau. Il était encore dans les eaux de Thespies, près du mont Teumesse, où il aidait les habitants de Sipha à passer les courants. Ses méditations assidues lui avaient appris à diriger un navire au milieu des mugissements de la tempête et des vagues blanchissantes.

— Je vis *Castor*, le dompteur des coursiers,

— Et *Pollux*,

— Et *Mopsos* de Titare, à qui l'épouse d'Ampyx, Arégone, donna le jour sous un hêtre de la Chaonie,

— Et *Pélée*, l'Éacide, le noble fils d'Égine, qui dans la Phthie, aux fertiles sillons, régnait sur les Dolopes.

— Je vis la triple postérité de Mercure, *Æthalide*, que

mit au monde, dans la pierreuse Alope, la fille de Myrmidon, la célèbre Eupolémie.

— Puis *Éryte*,

— Et le bel *Échion*, qu'avait fait naître la nymphe Laothoé, fille de Ménétos, en s'unissant au meurtrier d'Argus, le dieu de Cyllène au caducée d'or.

— Ensuite vinrent *Alectoride*,

— Et *Coronos*, qui mangeait un bœuf,

— *Iphiclos*, divin rejeton de Phylax,

— Et *Butès*, fils d'Ainias, semblable à Phœbus au glaive d'or.

— *Canthos* l'Abantiade arriva de l'Eubée ; il a succombé sous le destin ; et la fatalité qui lui a fait terminer ses jours en Libye l'a privé du retour et de revoir sa maison.

— *Phalère*, le fils d'Alcon, quitta les bords de l'Asope ; c'est lui qui a fondé la ville de Gyrtone qu'environne la mer.

— *Iphitos* les suivait ; il était fils de Naubole, et régnait sur la Phocide et sur Tanagre aux belles tours.

— *Laodocos*,

— *Talaos*,

— Et *Aréios*, fils accomplis d'Abas, que lui avait donnés la célèbre Péro, arrivent,

— Ainsi que le fils d'Alée, *Iphidamas*, à qui son valeureux père avait fait abandonner les confins de Tégée.

— *Erginos* est parti des champs de Branchos où le froment abonde, et de la citadelle de Milet que baignent les courants du vagabond Méandre.

— Avec lui était venu des environs de Pallène, et de Lipaxo aux belles sources, le fils de Nélée, *Péryclimène*, qui avait quitté cette ville opulente et ces collines fécondes en pâturages.

— L'agile *Méléagre*, fils d'Oïnée et d'Althée aux bras de rose, était arrivé de Calydon ;

— Et *Iphiclos* des marais d'Atracie. C'était le frère d'Althée. Il chérissait par-dessus tous le beau Méléagre et lui enseignait les nobles exploits.

— *Astérion*, fils du renommé Cométès, vint aussi. Il habitait Pirésie, là où le Pénée, se mêlant au cours de l'Apidane, roule vers la mer leurs eaux confondues.

— *Eurydamas* a abandonné le marais de Bœbès, auprès du Pénée, et de Mélibée à la belle mer.

— Puis viennent, *Polyphème*, fils d'Élate, qui l'emportait sur tous les héros par sa courageuse audace.

— Et *Cénée*, parti d'Ainia ; c'est lui qui a péri, dit-on, mêlé aux Lapithes dans le combat contre les Centaures. Enfoui sous les mélèzes et sous les sapins aux longs rameaux, il les soutenait encore sans plier les genoux ; et, vivant, il est descendu au milieu des morts, sous les demeures souterraines.

— *Admète* arriva de Phères. Jadis Apollon avait consenti à le servir, afin d'éviter la colère de Jupiter, quand, pour venger la perte d'Esculape, le dieu avait immolé les Cyclopes sous ses flèches irrésistibles.

— *Eurytion*, fils d'Iros, le fils d'Actorion, quitta Oponte l'escarpée.

— Il était accompagné d'*Idas*,

— Et de *Lyncée*, qui seul parmi les hommes perce au loin de ses yeux pénétrants les profondeurs des airs, de la mer, et les abîmes souterrains de Pluton.

— *Télamon* les suit. La fille de l'illustre Asope le donna à l'invincible Éaque, sur la plage de Salamine qu'entourent les flots de la mer.

— Puis le fils illégitime d'Abas, le vaillant *Idmon*,

qu'Antianire, fille de Phérès, enfanta après son union avec le dieu Apollon sur les bords du fleuve Amphryse. Phœbus lui avait accordé la divination et une voix prophétique pour livrer d'utiles prédictions aux hommes.

— Avec eux étaient encore *Mœnèce*, d'Oponte, limitrophe des Minyens,

— Le divin *Oïlée*,

— Et le célèbre *Phlias*, qu'autrefois, auprès du cours de l'Asope, une nymphe, unie à Bacchus, mit au monde; il était doué d'une beauté accomplie comme de l'esprit le plus sage.

— *Céphée* accourut de l'Arcadie rejoindre les héros.

— Et de cette même Arcadie, aux troupeaux nombreux, vint aussi *Ancée*, que son vieux père avait destiné à l'expédition de la mer inhospitalière. Jamais il n'a jeté de manteau sur ses robustes épaules; mais il couvre sa poitrine de la dépouille velue d'un ours.

— *Nauplios* arriva; c'est le fils bien-aimé d'Amymone, qu'après ses amours avec Neptune elle fit naître d'une beauté semblable aux immortels et d'une merveilleuse vaillance.

Euphème de Ténare quitta les gorges du cap Malée, et Thérapné où la mer brise.

— Puis parut *Ancée le Pleuronien*, habile à connaître la marche céleste des astres et les révolutions des étoiles errantes; car il cherchait à deviner le présent et ce qui devait arriver aux hommes.

— Ensuite, *Palæmonios*, le fils illégitime de Lernos. Infirme de ses deux pieds, ses jambes étaient inégales; aussi l'appelait-on communément le rejeton de Vulcain.

— *Augée*, le fils du resplendissant Soleil, avait quitté Pise et les rives de l'Alphée.

— Deux frères accomplis avaient abandonné Pallène et le séjour de leur terre paternelle. C'était le célèbre *Amphyon*,

— Et le belliqueux *Astérios*.

— Je vis encore la double et brillante postérité de Borée, que la célèbre fille d'Érechthée, Orithyie, fit naître après son amoureuse union avec le dieu sur les bords de l'Ilissus, *Zétès*,

— Et *Calaïs*, d'une forme pareille aux immortels. Ils volaient sur des ailes nées au-dessus de leurs oreilles.

— *Acaste*, le plus proche parent de Pélias, vint de Phère aussi, car il brûlait de passer sur le navire Argo et de suivre les héros vers le Phase inhospitalier.

— Il avait avec lui le compagnon du divin Hercule, le bel *Hylas;* Hylas au menton délicat; un doux duvet n'avait pas bruni la blancheur de sa joue; il était enfant encore, et Hercule le chérissait tendrement.

Tels étaient les héros réunis en une seule troupe auprès du vaisseau. L'un cherche l'autre, lui parle, et les repas de la table hospitalière vont se multipliant. Enfin, lorsque cesse le désir de manger et de boire, assis à son rang, chacun aspire à la grande entreprise; puis, se levant tous ensemble, ils s'avancent sur le sable épais où la nef maritime reposait encore, et s'émerveillent à son aspect. Aussitôt, par les combinaisons de son industrie, Argos se prépare à l'ébranler, à l'aide des solives de bois et des câbles bien tressés ajustés à la proue. Il appelle tous les Argonautes à la peine et les exhorte. Ils obéissent, s'empressent, quittent leurs armes, passent à leur poitrine une longue corde, et chacun pèse de tout son effort pour mettre à flot Argo l'éloquente; mais, saisie dans le sable, elle résiste par son poids; les algues desséchées la retiennent à la rive, et elle demeure indocile aux mains ro-

bustes des héros. Le cœur de Jason se glace; ses regards me disent d'exciter par des chants continus le courage et la force qui s'émoussent : aussitôt j'accorde en mes mains ma lyre, je l'accompagne des accents élégants et enchantés que m'a enseignés ma mère, et ces paroles cadencées s'échappent de ma poitrine :

« O vous, le plus noble sang des héros, Minyens, allez, « et pesez tous à la fois de vos efforts vigoureux et réunis « sur les cordes. Appuyez sur le sol vos pieds, tendez-en « l'extrémité de toute la puissance de vos jarrets, et « traînez gaiement le vaisseau vers la vague joyeuse.

« Et toi, Argo, bâtie de pins et de chênes, écoute encore « ma voix. Car déjà tu l'entendis quand je charmais les « arbres et les roches les plus hautes des ombreuses col- « lines. Pour moi tu quittais alors les montagnes et des- « cendais au rivage. Suis-moi donc maintenant dans les « routes de la mer Parthénienne? Obéis à la voix des dieux, « à ma lyre, et hâte-toi de naviguer vers le Phase. »

Alors le chêne de Tomare m'entend et frémit. C'est lui dont, par les directions de Minerve, Argos avait doublé la carène du noir vaisseau. Aussitôt il se dresse, soulève les poutres, et glisse rapidement vers la mer. Dans sa course, Argo disperse les solives rapprochées qui la soutenaient, reliées ensemble, sous la proue, par un même câble. Elle s'avance; le flot du port se retire joyeusement devant elle, et l'onde rejaillit autour de la rive.

L'âme de Jason s'est réjouie. Argos s'élance dans le vaisseau : Tiphys le suit de près. Ils y installent tous les agrès, préparés déjà, les mâts et les voiles ; ils placent le gouvernail, le fixent à la proue, et l'assujettissent par des courroies; puis ils ajustent des deux côtés les rames, et invitent à s'embarquer les ardents Minyens.

Jason leur adresse alors ces rapides paroles :

« Écoutez-moi, princes accomplis, il ne peut entrer dans « ma pensée de commander à de meilleurs que moi. Choi« sissez vous-mêmes celui que désignent pour chef votre « sagesse et votre penchant. C'est à lui qu'il appartiendra « de tout diriger, d'ordonner ce qu'il faut faire ou dire, « soit quand on naviguera sur la mer, soit quand on abor« dera en Colchide, ou chez les autres nations étrangères. « Je ne suis pas le seul, et beaucoup avec moi sont braves, « se glorifient d'une origine qui remonte aux Immortels, « et ambitionnent notre commune épreuve pour en re« cueillir la gloire. Mais je ne pense pas que personne « soit plus digne du commandement que le puissant Her« cule ; et cela, aussi bien que moi, vous le savez. »

Ainsi dit Jason. Tous l'applaudissent, et d'une seule voix la foule proclame Alcide le chef des Minyens, car il l'emporte de beaucoup sur tous ses compagnons. Mais le prince prévoyant ne se laisse pas persuader. Il sait déjà que Junon a destiné au fils d'Æson, son favori, l'entreprise qui fera son éternel honneur dans l'avenir. Lui-même déclare alors que Jason doit commander sur mer, comme sur terre, aux cinquante Argonautes. Tous approuvent, à leur tour, ce que veut Hercule, et ils reconnaissent Jason pour leur chef.

Cependant, dès que le soleil a fendu de ses rapides coursiers l'immensité des airs et fait place à l'obscurité de la nuit, le fils d'Æson médite en son cœur de fonder entre les héros la foi d'une alliance, et de les astreindre, par des serments, à en garder invariablement la loi. C'est alors, ô Musée, fils chéri d'Antiphème, qu'il m'ordonna de préparer promptement les saintes cérémonies.

Je dresse aussitôt, sur le sable du rivage, les rameaux

du chêne nourricier. J'y place sur une claie les présents destinés aux dieux. J'égorge un taureau superbe, dominateur du troupeau; je tourne sa tête vers l'espace céleste, je le partage vivant, et je verse çà et là son sang sur le feu. Puis je dépose sur les gâteaux le cœur coupé en morceaux, que j'arrose d'une huile pénétrante et de lait de brebis. Alors j'invite les héros à s'approcher, à se tenir debout tout autour, et à enfoncer leur lance et leur glaive à la belle poignée, en les appuyant de leurs mains dans les entrailles et la peau. Je mets et affermis au milieu d'eux un vase d'écaille plein de cycéon, où j'avais mélangé tout ce que les rites ordonnent: d'abord la fleur nourricière de la farine de Cérès, puis le sang du taureau, et l'eau salée de la mer. Je veux que tous se couronnent des rejets sacrés de l'olive; puis, remplissant de ce même cycéon une coupe d'or, je le distribue successivement, afin que chacun des princes puissants y trempe les lèvres. Je dis ensuite à Jason de tendre sous le bûcher une torche ardente de mélèze, et une flamme brillante en jaillit.

Alors je levai les mains vers les flots de la mer retentissante, et ma bouche prononça ces paroles :

« Rois de l'Océan, Immortels qui résidez dans les abîmes « de la mer, où brisent les vagues, vous tous qui habitez les « pointes sablonneuses, les écueils des rives et l'extrémité « des domaines de Téthys, je vous invoque ; toi, d'abord, « toi, Nérée, le plus ancien de tous, et tes cinquante filles, « bienveillantes et amies ; et Glaucé qui préside aux pois- « sons, Amphitrite à l'immensité des ondes, Protée, Phor- « cyne, Triton qui domines au large, vents rapides, brises « aux ailes d'or, astres qui éclairez au loin, vapeurs de la « nuit sombre, aube qui précédez immédiatement les cour- « siers du soleil; et vous, divinités maritimes entremêlées

« au rivage, dieux des promontoires et des fleuves dont « les courants s'unissent à la mer ; et vous, enfin, fils de « Saturne, à la chevelure azurée, qui ébranlez la terre ; « amenez vos vagues bondissantes à l'appui de ce serment. « Tant que nous resterons fidèles auxiliaires de Jason, « poursuivant avec zèle notre commune entreprise, puis- « sions-nous chacun revenir vivants dans nos demeures ! « Mais, quiconque manquerait à sa foi et viendrait à en- « freindre notre traité, soyez témoins et élevez-vous contre « lui, ô vous, Justice vengeresse, et vous, Furies, mères « des cruelles douleurs ! »

C'est ainsi que je parlai ; tous consentent d'un accord unanime à ce serment redoutable ; et leurs mains le témoignent. Après avoir juré tous ensemble, et terminé la cérémonie, ils passent l'un après l'autre dans les larges flancs du vaisseau, déposent leurs armes sous les bancs, et s'emparent de la rame. Tiphys ordonne aussitôt d'attacher le long de la nef la grande échelle, de déployer les voiles, de ramener les câbles du port. Junon, l'épouse de Jupiter, envoie pour le départ un vent qui siffle dans les airs, et Argo presse sa marche. Les princes occupent sans relâche, à la rame, leurs bras et leur pensée ; ils fendent le vaste espace ; et des deux côtés l'écume s'enfle sous la carène.

Dès que l'aube sacrée ouvre l'orient, surgit du sein des flots de la mer, et que l'aurore la suit, portant aux dieux et aux hommes sa précieuse lumière, les promontoires et la colline du Pélion ombragé, où règnent les vents, se montrent au rivage. Tiphys arrête de ses deux mains le gouvernail, et ordonne de retenir légèrement le flot sous la rame. On aborde bientôt à la rive ; l'échelle de bois est abattue dans l'intérieur du port. Les héros minyens des-

cendent, et se reposent de leurs fatigues. Pélée, l'écuyer, s'adresse alors à tous à la fois, et dit :

« Amis, regardez cette colline qui s'avance en promon-
« toire et dont la pointe s'ombrage tout autour. C'est là
« qu'habite, dans une grotte, Chiron, le plus vertueux des
« Centaures que jamais aient nourris Pholoë ou les som-
« mets élevés du Pinde. Il s'occupe à rendre la justice, et à
« créer les remèdes qui guérissent les maux. Parfois aussi,
« faisant vibrer la cithare de Phébus, ou la sonore lyre d'é-
« caille de Mercure, il révèle les lois à tous les peuples qui
« l'avoisinent. C'est à lui que Thétis aux pieds d'argent a
« confié notre enfant comme il venait de naître à peine. Elle
« l'emporta dans ses bras, gravit le Pélion ombragé, et le
« livra à Chiron, pour recevoir de son expérience de ten-
« dres soins et une éducation intelligente. J'éprouve un
« violent désir de le revoir. Venez, amis; approchons-nous
« de la grotte pour connaître le séjour de mon fils et les
« enseignements dont il profite. »

Il dit, et prend le sentier. Nous le suivons et nous arrivons presque aussitôt dans une grotte obscure. Le grand Centaure y était humblement couché sur la terre, les membres étendus, et les cornes de ses pieds rapides appuyées contre la roche. Debout près de lui, le fils de Thétis et de Pélée jouait de la lyre, et Chiron y prenait plaisir. Mais, dès qu'il aperçoit les nobles princes, il se lève avec empressement, les embrasse l'un après l'autre, et prépare le festin. Il apporte la boisson dans de larges amphores, renouvelle la verdure de sa couche trop foulée, et invite à s'y reposer. Puis il place abondamment devant nous, sur des claies grossières, la chair des sangliers et des cerfs agiles. Ensuite il nous distribue le breuvage d'un vin délicieux. Après nous être rassasiés de manger et de boire,

tous me demandent, en battant des mains, de lutter contre Chiron avec la cithare et ses sons les plus éclatants. Je refusai; car j'avais honte, moi plus jeune, de m'égaler à un vieillard. Mais Chiron le désira lui-même, et me força, malgré moi, à lui disputer l'avantage du chant.

Le Centaure, le premier, prit la belle lyre qu'Achille avait dans ses mains et lui tendait. Il célébra le combat des Centaures au cœur violent, que les Lapithes égorgèrent pour leurs méfaits; puis leur opposition et leur lutte contre Hercule à Pholoë, où le vin égara leur courage.

Je pris après lui la lyre sonore, et ma bouche fit entendre ces chants mélodieux. D'abord l'hymne sublime du chaos originel, l'altération des éléments; comment le ciel parut dans l'espace; puis la naissance de la terre au large sein, et des abîmes de la mer; et la divinité primitive, l'Amour prévoyant qui se suffit à lui-même, qui a tout produit et tout divisé en espèces; et le pernicieux Saturne; et comment le pouvoir souverain qui régit les bienheureux immortels échut à Jupiter, maître de la foudre. Je chantai aussi la génération et les attributs des divinités plus récentes; je racontai Brimo, Bacchus; les forfaits des géants et la multiplication des races des débiles humains.

Bientôt les accords de ma lyre, répétant au loin un son mélodieux, pénètrent les cavités de la grotte : les hautes cimes du Pélion et les forêts de ses vallées m'entendent; mes accents parviennent aux chênes élevés. Aussitôt, détachés de leurs racines, ils se hâtent vers notre antre. Les roches bruissent. Les bêtes féroces qui fuyaient s'arrêtent à cette harmonie auprès de la caverne; les oiseaux entourent les étables du Centaure, y reposent leurs ailes fatiguées, et ne se souviennent plus de leurs nids.

A cette vue, Chiron demeure stupéfait; il frappe à coups

redoublés d'une main dans l'autre, et bat le sol de la corne de ses pieds.

Mais Tiphys arrive du vaisseau et invite les Argonautes à y revenir sans délai; je mets fin à mes chants; on se lève aussitôt, et chacun réprend ses armes.

Pélée, l'écuyer, serre son fils dans ses bras, baise sa tête, ses deux beaux yeux, pleure, sourit; et l'âme de l'enfant en est émue.

Le Centaure me tendit de sa main une peau de léopard pour la porter en souvenir de son hospitalité; et, comme nous quittions en courant sa grotte, le vieillard, fils de Phillyride, sur le bord du promontoire, pria en levant les bras, et demanda à tous les dieux le retour des Minyens, et qu'il leur fût donné de léguer une grande gloire aux rois à venir ainsi qu'à la postérité.

Cependant descendus à la rive, tous passent sur le vaisseau, s'assoient sur leur même banc, mettent la main à la rame, en frappent la surface de la mer, et s'éloignent du Pélion. L'écume bouillonne sur le large espace aplani et blanchit une mer azurée. Le promontoire de Tisée et la rive de Sépias se dérobent aux regards. Sciathos se montre; on aperçoit le tombeau de Dolops, le mont Homole que baigne la mer, et le courant de l'Amyre, torrent qui roule à travers tant de contrées son onde bruyante. Les Minyens virent les sommets escarpés de l'Olympe aux profonds ravins; ils dépassèrent l'Athos ombragé, la vaste Pallène et la sainte Samothrace. Là, les héros s'empressèrent de s'associer à ces mystères redoutables des dieux que ne révèlent pas les humains; et ce fut par mes conseils, car ces sacrifices sont d'un grand profit ponr ceux qui les recherchent, et en particulier pour les navigateurs.

Puis nous amenâmes notre rapide navire dans la divine

Lemnos, aux penchants du Sintias. Là, les femmes venaient d'exécuter des forfaits. Dans leur impiété, elles avaient immolé leurs époux et choisi pour reine l'illustre Hypsipyle, la plus belle de toutes.

Mais pourquoi t'en faire un long récit et manifester ici de quels désirs Cypris, la nourrice des amours, enflamma les nobles Lemniennes pour les unir aux Minyens? Jason, par des charmes séducteurs, subjugua Hypsipyle. D'autres liens se formèrent, et on allait oublier le voyage, si, détournés par mes avis, et entraînés par mon chant qui plaisait à leur âme, les héros n'eussent regagné le navire, repris la rame avec ardeur, et songé enfin à notre entreprise.

De là, le vent favorable, le zéphyre nous fait arriver avec l'aurore dans l'Hellespont, au delà de l'étroite Abydos. Nous avions à droite l'Ida, la ville de Dardanus, et Pitys où l'Aisèpe inonde de ses flots argentés le territoire aux beaux épis des Abarniens et de Percote. Argo, l'éloquente, les dépasse en bondissant, et, lorsque nous mettons pied à terre aux sables, à l'endroit où les Nymphes font déborder les belles eaux de la fontaine Artacie, Tiphys le gouverneur du navire, le noble fils d'Æson, et avec lui les autres Minyens, dressent une pierre pesante en l'honneur de Tritogénie aux yeux bleus. Car les navigateurs du large Hellespont rencontrent en dedans de cette anse un calme parfait; et jamais poursuivis sur les vagues par les tempêtes de l'hiver, ils n'ont eu besoin d'y jeter à la rive leurs ancres habilement recourbées. C'est là, sur les éminences de la plage, que, préparant nos aliments et notre couche, nous prenons tous notre repas. Nous y étions étendus encore quand le héros Cyzicos survient. C'est le roi des Dolions et des nations qui les entourent. Il est le fils bien-aimé d'Ainée, à qui la fille d'Eusore, Ainète aux

belles joues, la déesse des femmes, l'a donné. Il honora tous les Minyens d'une hospitalité bienveillante; il égorgea pour eux de grasses brebis, des génisses aux cornes écourtées, aux pieds flexibles, et les sangliers des forêts; il y ajouta le vin rouge, le froment en abondance, pour emporter dans notre navigation; des vêtements, des tapis, et des manteaux bien tissus. Il aimait en nous des hôtes de son âge, et partageait avec nous des festins continuels.

Mais, lorsque le soleil allait se plonger dans les flots de l'Océan, et la lune au voile étoilé ramener l'obscure clarté de la nuit, des hommes belliqueux accoururent de la montagne des Ours qu'ils habitaient. Ils sont pareils aux animaux sauvages, mais égaux en vigueur aux Titans et aux Géants. Six mains se balancent au bout de leurs épaules. En les voyant se précipiter à l'attaque, les princes indomptables prennent leurs armes de combat, Ceux-là portent dans la mêlée des mélèzes ou des sapins, et tombent sur les Minyens à la faveur des profondes ténèbres. Le valeureux fils de Jupiter arrête leur assaut et les immole de ses flèches; mais, égaré par une méprise, il frappe aussi involontairement le fils d'Ainée Cyzicos, dont la destinée était de succomber sous Hercule.

Aussitôt, armés encore, les Minyens se retirent dans les flancs du vaisseau et s'y assoient, chacun à son banc. Tiphys crie de la proue et ordonne de retirer l'échelle à bord et de détacher les amarres, mais les câbles résistent. Resserrés par des nœuds insolubles, saisis tout à coup et tordus entre eux, ils retiennent le navire. Le noble Tiphys en reste stupéfait; il demeure sans voix; ses mains abandonnent le gouvernail d'Argo, car il désespère de gagner le large. C était Rhéa, dont le courroux vengeait sur les Minyens le meurtre de ses sujets.

Néanmoins quand la nuit parvenait à la moitié de son cours, comme les étoiles qui éclairent au loin se plongeaient dans l'Océan, un sommeil invincible s'appesantit sur les yeux du pilote. Tandis qu'il dort profondément, Minerve, la déesse belliqueuse, s'approche, lui apparaît et lui dévoile le prodige; elle le réprimande, et lui adresse des paroles prophétiques :

« Tu dors, fils d'Agnias, en proie à un doux sommeil « qui accable tes paupières. Allons, Tiphys, lève-toi, et « ordonne aux héros de retourner au rivage paisible main- « tenant, et de courir hors du vaisseau à l'endroit de la « plage sablonneuse où leur hôte gît inanimé. Rhéa, la « mère universelle, veut que des honneurs suprêmes lui « soient rendus, que des libations soient offertes aux divi- « nités des Mânes, et que par des tributs de larmes on « expie les droits sacrés de la justice et de la table hospita- « lière. Hercule, en le frappant sans le savoir, l'a immolé « dans l'obscurité de la nuit et a excité la colère de Rhéa. « Mais quand, selon les rites, vous aurez honoré le trépas « de votre hôte, et que, gravissant aussitôt après le Din- « dyme, séjour de la déesse, vous aurez apaisé la fille de « la Terre par de saintes expiations, alors vous retirerez « les câbles, et penserez à reprendre la mer. »

Après ces mots, la déesse s'éloigne, et, telle qu'une flèche, retourne dans le ciel. Soudain Tiphys sent ses paupières dégagées; il s'élance vivement de la poupe : ses cris excitent ses compagnons qui dormaient çà et là appuyés contre les parois du vaisseau. Tremblant encore dans le fond de son cœur, il leur raconte à tous en peu de paroles et à la hâte sa vision. Ils se lèvent et courent ensemble au rivage. L'Aurore aux rênes d'or, s'échappant des ombres du pôle, ouvrait alors l'orient, et l'aube se montrait dans

le ciel. Les princes minyens reconnaissent le cadavre souillé de poussière et de sang ; car autour de lui gisaient confusément les corps des ennemis, monstrueux comme des animaux sauvages.

Debout auprès du roi Cyzicos, on l'entoure de tous côtés; on le place sur des pierres polies, on creuse une tombe que surmonte un monument; on apporte aussitôt les torches et on brûle dans les fosses les victimes entièrement noires qu'on a amenées. Moi-même j'apaise l'âme par les libations qui l'adoucissent, par l'eau, par le lait, et par des aspersions simultanées de la liqueur que donnent les abeilles. Je lui paye enfin le tribut de mes chants.

Jason, à son tour, établit une joute pour tous les Argonautes, et dépose, pour prix des jeux funèbres, les présents qu'à son départ de Lemnos lui a faits Hypsipyle. Ancée l'emporte à la lutte et reçoit une large coupe d'or à deux anses. Pélée, le plus léger à la course du stade, a pour récompense de son agilité un manteau de pourpre, chef-d'œuvre de l'art de Minerve. Hercule gagne le prix du pancrace, et c'est une aiguière en argent tout émaillée. Pour l'équitation, Jason donne à Castor une merveilleuse parure de carapaçons d'or ; et pour le pugilat, un tapis de pourpre à Pollux, l'athlète vainqueur qui allait remporter une célèbre victoire. Enfin le héros lui-même prend les flèches et l'arc élégamment recourbé. Il le tend et lance un trait qui s'envole plus loin que tous les autres. La troupe des Minyens, pour honorer le fils d'Æson, lui décerne alors une guirlande fleurie, tressée des larges feuilles de l'olivier; et pour prix du chant, le divin Jason m'accorde à moi-même des sandales que resserrent des courroies en or.

Cependant la lutte prit fin; et le bruit de la mort de

Cyzicos se répandit dans son palais. A cette nouvelle, sa malheureuse épouse déchire son sein, pousse des gémissements aigus, s'étrangle et perd la vie. La terre, dont la surface a reçu ses larmes, en forme une source où des flots argentés jaillissent perpétuellement au milieu de la fontaine : les habitants l'ont nommée Clité.

Bientôt, obéissant aux volontés du songe, les princes gravissent le tertre sacré et la pointe de Dindyme pour y adoucir, par des libations d'un vin abondant, l'antique Rhéa, et calmer la colère de la déesse. Je les suis, la lyre à la main. Argos quitte son merveilleux vaisseau et vient aussi ; par un art savant, à l'aide d'un fer aigu, il sculpte avec le rejet d'une vigne desséchée qu'il enlace à la large écorce d'une tige de sapin, une sainte image, monument éternel pour les hommes à venir. Il construit aussi de pierres polies un temple pour Rhéa. Les Minyens, et Jason à leur tête, s'empressent d'y dresser un autel que la pierre affermit, et d'y consacrer les cérémonies et les sacrifices du taureau. La déesse prend plaisir à ces hommages, et on me demande de célébrer ses louanges et de l'implorer, afin qu'elle accorde à nos prières la joie du retour.

Après ces rites et nos supplications à genoux, nous redescendons au vaisseau, où Tiphys appelle les héros du haut de la poupe. Tous se hâtent de s'asseoir à leur rang primitif, s'établissent à leur banc et se mettent à la rame. Les câbles détendus se détachent spontanément du rivage, les amarres cèdent, et Rhéa, au splendide diadème, nous envoie aussitôt du sommet de Dindyme un vent favorable. Nous lui vouons encore sur le vaisseau des hommages reconnaissants, et nous voulons que son autel prenne dorénavant le nom de Pismatie, car elle a délié les amarres (*pismates*) qui retenaient Argo.

Dès que le vent en a rempli les voiles, le navire s'élance, fend les flots salés de la mer, et dépasse de près l'extrémité du territoire de Mysie; puis, dans sa course, il laisse en arrière l'embouchure du Rhyndaque, et parvient aux belles plages que le sable y a formées. Là on aborde à la rive; on prend en main les cordes du mât; on plie les voiles, on serre leurs courroies; on met l'échelle à terre et on descend pour satisfaire la faim et la soif. Le pied de l'Arganthon se montre auprès de nous ainsi que ses hauteurs aux gorges profondes.

Hercule court vers les retraites ombragées de la forêt, il tient dans ses mains son arc et ses flèches à la triple pointe, pour chasser les sangliers, la biche cornue ou la chèvre sauvage, et pourvoir au repas de ses compagnons. Pendant qu'il s'égare, Hylas, descendu du vaisseau, le suit furtivement, se trompe dans les sentiers détournés, se perd au milieu des bois, et parvient à la grotte des Nymphes des eaux. Elles ont vu venir le bel adolescent pareil aux dieux, et l'ont retenu pour vivre toujours auprès d'elles, exempt de vieillesse et de mort.

Quand les coursiers rapides du soleil ont amené le milieu du jour, la brise souffle tout à coup de la montagne et tombe sur les voiles blanchissantes. Tiphys donne le signal de revenir au navire et de détacher les amarres du rivage. Les Minyens obéissent aux ordres du pilote; alors le fils d'Élate, Polyphème, monte rapidement sur le promontoire pour rappeler Hercule au vaisseau qui va partir; mais il ne l'a pas rencontré, car il n'était pas dans la destinée d'Hercule, à la force prodigieuse, d'atteindre le Phase aux beaux courants.

Dans la matinée suivante, nous arrivâmes à la terre funeste où Amycos régnait sur les Bébryces orgueilleux. Né-

gligeant les lois de Jupiter, le maître des oracles, il avait établi pour ses hôtes des terres voisines un combat. Quiconque venait dans ses ports ou dans son indestructible demeure, devait subir l'épreuve d'un pugilat mortel. Le robuste Pollux le terrassa par sa vigueur et lui brisa la tête d'un coup imprévu de son ceste durci; puis, le fer des Minyens extermina la nation des Bébryces.

Partis de là, nous fatiguons sous nos rames le grand courant de la Bithynie, et nous avons peine à aborder le rivage profond de l'embouchure. Nous nous établissons dans des bois blanchis par la neige, et nous y préparons le repas du soir.

C'est là que Phinée, au triste mariage, venait, dans sa colère dénaturée, d'aveugler ses deux enfants, et, séduit par les charmes de son épouse, les avait exposés aux animaux féroces sur les rochers qui dominent la mer. Les deux glorieux fils de Borée les sauvèrent et leur rendirent la vue. Puis ils firent tomber la vengeance sur Phinée, et dans leur terrible courroux, ils le privèrent de la lumière des yeux. Aussitôt, enlevé par les tempêtes et les tourbillons du violent Borée, il roula dans les taillis épais et dans les forêts de la Thrace pour y subir la fin de sa cruelle destinée.

Après avoir quitté la cour de Phinée, l'Agénoride, nous arrivons dans la grande embouchure, auprès de ces îles Cyanées que ma mère, la prudente Calliope, m'avait signalées autrefois, et où l'on ne pouvait éviter les plus mortelles fatigues. Soulevées par les souffles des vents furieux, elles se rencontrent, en tombant les unes sur les autres; le bruit des flots qui se brisent et des eaux qui s'enflent sous les vagues bouillonnantes remplit l'espace des ondes et pénètre jusqu'au sein des airs; la mer immense en retentit.

Ma bouche en avait prévenu le fils d'Agnias, afin qu'il se tînt sur ses gardes pour ne pas endommager la poupe. Son âme se glaça à mes paroles, et il cacha au fond de son cœur, sans en faire part aux héros, ce qui allait arriver. Tout à coup, par l'ordre de Junon, Minerve aux yeux bleus envoie un héron en avant du mât et à sa pointe. Il vole péniblement, et plonge, en se balançant sur ses ailes, dans les moindres intervalles des roches. Bientôt, ballottées des deux côtés, elles se heurtent, taillent dans leur choc l'extrémité de la queue de l'oiseau, et s'attaquent vainement entre elles.

Tiphys, en voyant le héron échapper de si près à une mort imminente, le montre aux héros en silence. Ils ont compris, et ils frappent plus vivement de leurs rames les ondes rapides. Et moi, de mon côté, j'endors par mes chants ces roches inaccessibles ; elles s'écartent ; la vague bruyante rejaillit ; et, cédant à ma lyre, l'abîme se soumet à l'oracle divin, et recule devant le vaisseau.

Aussitôt après le passage de l'éloquente carène à travers les bouches du détroit et les roches Cyanées, celles-ci prennent racine au fond de la mer, et y demeurent fixées pour toujours. Ainsi l'avaient décrété les Parques immuables.

Alors, échappés aux périls d'un affreux trépas, nous atteignons l'embouchure du Rhébas, le promontoire Noir, et Thyniade, l'île allongée, qui voit de loin le Tembrios poissonneux déborder sur ses rives fleuries, et le Sangaris rouler ses flots par-dessus les flots de l'Euxin.

Après avoir navigué longtemps à la rame le long de la côte, nous abordons auprès des courants du Lycos. Là régnait Lycos, homonyme du fleuve; il attendait les Minyens, les honora de sa table hospitalière, et les accueillit avec une

amitié constante pendant des jours et des nuits continus. C'est là que la destinée nous priva de deux de nos compagnons, Idmon, le fils d'Ampyx, et Tiphys, notre pilote. Celui-ci succomba à une maladie violente; l'autre fut tué par un animal sauvage, un sanglier. Nous leur dressâmes un tombeau ; et pour traverser la mer blanchissante, nous nous confiâmes à Ancée qui avait profité de leur expérience, et qu'on disait universellement habile dans l'art de la navigation.

Sa main saisit aussitôt le manche du gouvernail, et il dirige le vaisseau vers les flots du Parthénios, qu'on a surnommé Callichore, comme je te l'ai déjà dit, ô Musée, dans mes récits précédents. Là vivent les Caucones, limitrophes des Mariandyniens. Alors, doublant une pointe avancée, nous arrivons au territoire des Paphlagoniens, qu'Argo dépasse en courant vers la haute mer ; elle atteint le promontoire Carambis ; puis, dans une lente navigation, elle aborde au rivage des Oures, des Chaldéens, des Chadisiens, et des Solymes, nations assyriennes ; et enfin au golfe qu'avoisine Sinope. C'est près de cet endroit que débouchent le Thermodon et les courants du fleuve Halys, qui repousse, sur une longue plage, les tourbillons des eaux salées. Plus bas, paraissent exposées à l'ourse du Nord, les vastes cités de Thémiscyre, la Doïantide, auprès desquelles habitent les tribus des Amazones, qui domptent les coursiers. Puis les Chalybes, les Tibaréniens, et les Béchires qui occupent la plaine en commun avec les Mossyniens. Nous les laissons derrière nous ; et nous visitons, dans leurs anses les plus reculées, les Philyres, les Napates, les Sabires, puis les Bysères, et les races inhospitalières des Sigynes. Là, est le cours de l'Araxe, le fleuve au loin retentissant, père du Thermodon, du Phase et du

Tanaïs. Là, se trouve encore Scydis, la haute montagne, avec ses prairies couvertes de fleurs; un peu plus loin, vers le nord, sa tête allongée se penche ; et au-dessus du vaste contour de la mer, se montrent au loin les vallons que forme en cercle sa base avancée sur les flots. Là sont aussi les nobles tribus des Colchidiens, des Hénioques, et des Abasges.

Quand l'aurore se leva sur l'immensité du monde, la matinale Argo, dont un vent favorable remplit les voiles, se dirigeait sur les espaces de la mer inhospitalière, vers le Phase aux beaux courants. Parvenus à la bouche du fleuve, dont les eaux coulent avec lenteur, nous découvrons aussitôt l'enceinte, les murs fortifiés, et les bois d'Aiète : la Toison d'or y est suspendue sur un hêtre qui en porte la laine. Ancée nous donne ses ordres successifs, et nous fait serrer les voiles, détendre les antennes, baisser le mât, et avancer en ramant.

Après toutes ces manœuvres, Jason tout à coup agite au fond de son âme, et communique aussitôt aux Minyens une double pensée. Ira-t-il isolément dans le palais d'Aiète, le gagner par ses discours, et essayer de le séduire? où, accompagné des héros, en viendra-t-il tout de suite à la guerre? Les Minyens n'approuvèrent pas de se présenter tous ensemble; et la déesse aux bras blancs, Junon, avait mis dans leur cœur l'hésitation et la crainte, afin de laisser à son favori l'accomplissement des volontés du destin Elle avait envoyé du ciel dans le palais d'Aiète un songe fatal qui jeta une terreur profonde dans l'esprit du roi. Il a cru voir un astre étincelant traverser les airs et se poser dans les bras charmants de Médée, la vierge qu'il élève auprès de lui. Elle l'a recueilli d'un cœur joyeux dans ses longs voiles; et l'a emporté vers les eaux lim-

pides du Phase, mais, aussitôt, l'astre, l'enlevant elle-même à l'aide des courants, l'emporte à son tour à travers la mer inhospitalière.

A cette vue, le roi secoue subitement ce sommeil perfide, et un lugubre pressentiment s'empare de son âme. Il quitte son lit, ordonne à ses serviteurs de préparer rapidement ses coursiers et de les atteler à son char, afin d'aller auprès des bords enchantés du fleuve y apaiser le Phase tournoyant, ainsi que les nymphes indigènes et les âmes des héros qui errent autour de ses ondes. Pour l'accompagner, il appelle hors de leurs appartements parfumés ses filles, Chalciope, l'épouse de Phryxos, qui n'est plus, et la tendre Médée, vierge pudique, douée d'une merveilleuse beauté. Apsyrte habitait une demeure séparée de celle de son père. Aiète et ses filles montent sur le char d'or. Aussitôt les coursiers les entraînent à travers la plaine vers le bord et les roseaux du fleuve, là où le roi adresse aux courants ses prières et ses sacrifices accoutumés. A ces mêmes rivages abordait alors Argo. Aiète l'aperçut, et avec elle ses nombreux héros réunis et assis en ordre, semblables aux immortels : leurs armes étincelaient. Au-dessus de la foule brillait le divin Jason, car Junon le chérissait plus que tous les autres, et lui avait donné la beauté, la grande taille et la vaillance.

Cependant, lorsque le fils d'Æson et les Minyens approchent et jettent les yeux autour d'eux, la surprise glace leur courage ; car, sur le devant de son char, Aiète, tel que le soleil, resplendissait au loin de l'éclat de ses manteaux dorés. Il avait autour de la tête un diadème frangé de rayons ardents, et tenait dans ses mains un sceptre pareil aux éclairs. A ses côtés étaient assises ses deux filles, car il s'enorgueillissait de leur présence.

Quand il est auprès du navire, ses yeux lancent des regards qui épouvantent; et de sa poitrine sort une voix puissante, formidable, qui menace, se répète tout autour et retentit.

« Dites qui vous êtes? Quel besoin vous amène? D'où « venez-vous? Qui vous attire sur le territoire Cytéen? « Vous n'avez donc tenu nul compte de mon pouvoir, et « vous ne redoutez pas ces auxiliaires de mon sceptre, les « peuples de la Colchide, que la lance ne peut vaincre, et « qui, ardents à la mêlée, savent y combattre vaillam- « ment? »

Il dit, et tous gardent un profond silence; mais Junon, la vénérable déesse, inspire l'audace au cœur de Jason; et, à son tour, il fait résonner sa parole :

« Nous n'arrivons pas comme des pirates, nous ne ve- « nons pas soulever une terre étrangère; nous ne diri- « geons pas contre des hommes les violences et les actes « injurieux que tant d'autres commettent pour en faire « profiter leur existence. Le fils bien-aimé de Neptune, « Pélias, le frère de mon père, m'a imposé la tâche de ne « revenir dans Iolcos, aux beaux édifices, qu'en y rap- « portant la Toison d'or; et certes les noms de mes com- « pagnons bien-aimés ne sont pas sans gloire. Nous « sommes les enfants des dieux ou des héros; nous avons « quelque habitude des combats et de la mêlée. Mais nous « nous flattons de n'être ici que des hôtes de vos foyers, « et cela vaut mieux. »

Il dit; la colère d'Aiète monte comme l'orage; ses yeux lancent des regards horribles; il médite et forme, dans son esprit, contre les héros un effrayant stratagème. Puis, après un long silence, il parle en ces termes aux Minyens :

« Si vous attaquez les Colchidiens[1] belliqueux dans une « guerre ouverte, votre courage vous perdra : espéreriez-« vous donc remporter sans combat la Toison dans votre « patrie? d'un autre côté, si votre petit nombre succombe « devant nos phalanges, je brûlerai, après vous, votre « vaisseau. Croyez-moi, il y a mieux à faire. Choisissez le « plus excellent d'entre vous, le plus digne du pouvoir « souverain, afin qu'après avoir subi les épreuves que je « vais fixer moi-même, il emporte la Toison d'or, qui pour « vous en sera le prix. »

Il dit, et commande à ses chevaux, qui se retournent et partent. La douleur s'empare de l'âme des Minyens, et c'est alors qu'ils regrettent Hercule; car l'indomptable multitude des Colchidiens ne lui eût pas résisté, ni l'impétueux Mars lui-même.

Maintenant, ô Musée, c'est en abrégé que je vais te dire ce qu'ont souffert les infortunés Minyens et ce qu'ils ont accompli ; comment, revenu près d'eux, l'intrépide Argos s'échappa du palais d'Aiète, et leur dévoila ce que dans son impiété méditait le roi sanguinaire; car Argos était fils de Chalciope et de Phryxos, qu'elle avait épousé dans la maison de son père, quand il arriva en Colchide sur le dos du bélier : puis comment, par les décrets de la déesse Junon, la vierge Médée, à l'union malheureuse, succomba, sous le charme qui l'assiégeait : comment la nourrice des amours, Cythérée, fit naître la passion dans cette âme; et comment l'atroce Érinnys y versa le poison : comment Médée soumit au joug les taureaux qui respiraient le feu, en plaçant dans un sillon de quatre arpents le germe

[1] J'ai dit les *Colchidiens*, comme Fénelon a dit les *Ithaciens* (*Télémaque*, liv. VII).

des dents du dragon, présent de Mars, et apanage qu'avait apporté le vaillant Phryxos en entrant dans la maison d'Aiète : comment Jason anéantit la moisson de ces Spartes[1] ennemis qu'il égorgea de ses propres mains, et quelle grande gloire il en recueillit; et comment aussi, la vierge à la couche infortunée s'échappa furtivement du palais, pendant l'obscurité de la nuit, cachée sous un vêtement vulgaire; car une fatalité dominatrice et l'amour la contraignaient à venir au navire Argo, sans nul égard pour la colère de son père et sans s'en inquiéter : ensuite, comment serrant Jason dans ses bras et l'entourant de ses ardentes étreintes, elle couvrait de baisers la poitrine, le gracieux visage, les joues du héros, qu'elle inondait de ses larmes; et comment, sans pudeur devant les désirs d'un amant, égarée par sa passion même, elle répudia la virginité et les lois qui sont l'honneur du mariage. Tout cela tu l'as entendu souvent, et tu l'entendras encore[2].

[1] A proprement parler les *Spartes* étaient les guerriers nés des dents du dragon *semées* per Cadmus en Béotie. et plus spécialement les cinq héros épargnés qui laissèrent aussi le nom de Spartes aux Thébains. (Pindare, *Isth.*, I, 41.)

[2] Voici la seconde fois que le prétendu Orphée suspend son récit pour s'adresser à Musée, son disciple, et lui expliquer pourquoi il résume ou ne raconte qu'*en courant* d'abord les amours des Argonautes et des femmes de Lemnos (vers 479); puis les passions de Médée et ses suites criminelles. On peut sans doute attribuer cette réserve à la sainteté et au caractère du narrateur; mais on pourrait également en tirer quelques conclusions en faveur du système qui veut reconnaître dans le chantre de l'*Argonautique* un poëte alexandrin. Il n'aura rien dit de ces deux épisodes, considérables dans l'expédition, le dernier surtout qui en est le dénouement, parceque l'un et l'autre ont été traités en détail dans le poëme d'Apollonius de Rhodes. Ils étaient dès lors doublement déplacés dans une œuvre principalement didactique ou descriptive. Si mon raisonnement est juste, il faudrait assigner à l'auteur de l'*Argonautique* une époque postérieure au troisième siècle avant notre ère; car c'est vers sa fin que florissait Apollonius, né à Naucratis, en Égypte, mais surnommé *le Rhodien*, pour avoir longtemps séjourné à Rhodes.

Au moment même où Médée quitta furtivement la demeure d'Aiète pour notre navire, nous méditions en nous-mêmes de prendre la Toison d'or sur le hêtre sacré. Nous avions cru, en y pensant, l'entreprise facile, et aucun de nous ne connaissait cette tâche sans espoir. Ce grand exploit reposait sur tous les héros, et un abîme de maux s'ouvrait devant eux. En face des palais d'Aiète et des rives escarpées du fleuve est une enceinte large de neuf coudées, défendue par des tours et par des blocs de pierre bien taillés; encerclée de sept rangs de remparts, elle a trois énormes portes d'airain qu'un dôme entouré de créneaux d'or surmonte. Sur le seuil de ces portes se tient debout, brandissant l'éclat du feu, la divinité qui *regarde au loin*, et que les Colchidiens implorent sous les noms de Diane *Gardienne* et *Bruyante*. Terrible à voir, terrible à entendre, à moins qu'on ne participe à ces purifications et à ces sacrifices dont, en commun avec les jeunes filles de Cyté, Médée, à la couche redoutable, la mystique prêtresse, a seule le secret. Jamais mortel indigène ou étranger n'a franchi ce seuil et pénétré dans l'intérieur par cette voie. La formidable déesse *conductrice* la défend de tous les côtés; et elle inspire la rage à ses chiens aux prunelles de feu.

Dans le dernier repli de l'enceinte croît un bois touffu des arbres les plus vigoureux. Là sont de nombreux lauriers, des cornouillers et des platanes à la haute tige; puis des herbes qui se dressent près de terre sur leurs racines: l'asphodèle, la saxifrage, le capillaire parfumé, le jonc et le souchet, la verveine, l'anémone, l'hormin, la tortelle, le cyclamen violet, la lavande, la pivoine, la marjolaine aux rejets multipliés, la mandragore, la citronnelle et le dictame velu, le safran parfumé, le cresson, l'al-

chimille, le liseron, la camomille, le pavot noir, la mauve, la sarriette, le cubèbe, l'aconit et d'autres plantes malfaisantes que la terre produit en abondance.

Au milieu de l'épaisse forêt, se déploie la tige aérienne d'un hêtre que ses rameaux ceignent comme une forteresse; sur une de ses branches allongées, pend d'un côté et de l'autre, la Toison d'or, surveillée incessamment par un serpent redoutable, monstre fatal aux humains, et qu'on ne peut décrire : il est tout couvert d'écailles d'or; enroulé par ses immenses anneaux autour du tronc qu'ils étreignent, cet épouvantail du Jupiter souterrain tourne autour de la Toison; il est inaccessible au sommeil; rien ne le trouble dans sa garde infatigable, et ses prunelles fauves roulent dans un orbe effrayant.

Lorsque, d'après les curieux récits que Médée faisait à Jason, nous apprîmes ce qu'il en était réellement de cette Hécate Mounogéne et de la vigilance du dragon, nous cherchâmes quelque issue inespérée à cette cruelle tâche, soit en apaisant la *Chasseresse* par nos prières, soit en endormant le serpent monstrueux, pour nous saisir de la Toison et retourner aussitôt dans notre patrie. C'est alors que Mopsos (car la science de la divination lui avait appris l'avenir), engagea tous les héros à me supplier de me charger du soin de rendre Diane propice, et de charmer le féroce animal. Tous m'entourent et me prient. Je demande alors à Jason deux de ses plus robustes guerriers, Castor, le dompteur de chevaux, Pollux, le maître du pugilat, et Mopsos, le fils d'Ampyx, pour m'accompagner à la fin de l'entreprise. Médée d'abord s'avance seule avec moi.

Arrivés à l'enceinte consacrée aux purifications, je creusai dans un endroit aplani une fosse triangulaire; puis, avec

les tiges du genévrier, du cèdre desséché, de la ronce épineuse et du peuplier voué aux larmes, je construisis aussitôt un bûcher dans l'intérieur de la fosse. Médée, qui en avait l'expérience, m'apporta beaucoup de poisons qu'elle prenait dans le coffre du sanctuaire où est l'encens. Je les pétris ensemble sur des claies que je plaçai dans le bûcher, puis j'immolai les victimes qui plaisent aux mânes, et je sacrifiai trois jeunes chiennes entièrement noires. Je mélangeai avec leur sang le vitriol, la saponaire, le carthame, le schiste, le plantain déplaisant, l'organette rouge et l'alun. Ensuite, j'en remplis les ventres des chiennes que je mis sur les fagots, et je répandis encore autour de la fosse les vases des libations où j'avais ajouté l'eau. Bientôt, couvert de vêtements noirs, au bruit insupportable de l'airain, j'évoque les divinités; elles entendent, accourent, et fendent les flancs de l'abîme inexorable. Ce sont Tisiphone, Alecto et la divine Mégère, agitant l'éclat homicide de leurs torches enflammées. La fosse s'allume à l'instant, le feu destructeur petille. Une vapeur de cendre se fond en une longue fumée. Soudain, les déesses, appelées de l'enfer par ces flammes, s'avancent effrayantes, inhumaines, hideuses. L'une, que les hommes appellent Pandore, a le corps de fer. Avec elle vient la fille du Tartare, Hécate, aux visages divers, à la triple tête, prodige indivisible et mortel à contempler. De son épaule gauche s'échappe un coursier à toute crinière; à droite, on voit une chienne aux regards enragés; au centre un sanglier farouche et hideux. Elle tient dans chacune de ses mains la poignée d'un glaive. Pandore et Hécate tournent et retournent çà et là en cercle autour de la fosse. Les Furies s'y précipitent avec elles. Aussitôt la Diane gardienne laisse glisser à terre les torches de ses mains, et lève les yeux au ciel. Les

chiennes qui la suivent deviennent caressantes, les lourds leviers des verrous tombent, les grandes portes de la vaste forteresse s'ouvrent, et le bois inaccessible paraît.

Je m'avance sur le seuil. Alors la fille d'Aiète, Médée, le glorieux fils d'Æson et les Tyndarides se pressent sur mes pas ; Mopsos les suit ; mais quand paraissent près de nous le hêtre qui porte la Toison et les degrés de l'autel consacré à Jupiter, protecteur de la fuite, le dragon arrondissant ses larges anneaux, se balance, dresse sa tête, ses mâchoires inhumaines, et pousse un horrible sifflement qui résonne dans l'immensité. Les arbres bruissent, secoués en tout sens de la tige aux racines, et le bois ombreux retentit.

La terreur s'empare de mes compagnons et de moi-même ; Médée seule conserve en son âme un invincible courage, car elle avait cueilli de ses mains les touffes des racines qui servent aux maléfices. C'est alors que j'accompagnai de ma lyre mes invocations aux dieux ; je frappai les cordes supérieures, et en même temps une voix grave et sourde, voisine du silence s'échappa de mes lèvres, car j'appelais le sommeil, maître des dieux et de tous les mortels, à venir calmer la colère du puissant dragon. Le sommeil m'obéit aussitôt, et arrive sur le sol de Cyté. Il assoupit en passant sous ses ailes d'or les tribus des hommes fatigués de la longue journée, les violentes haleines des vents, les flots de la mer, les sources des eaux perpétuelles, les courants des fleuves, les animaux féroces et tout ce qui vit et rampe sur la terre. Il parvient au florissant territoire des Colchidiens endurcis; et tout à coup une torpeur semblable à la mort s'empare des yeux du monstrueux dragon. La tête appesantie sur ses écailles, il couche sur le sol son col allongé. Médée, à la triste destinée, s'étonne à cet as-

pect, et elle excite le noble fils d'Æson à se saisir promptement sur l'arbre de la moelleuse Toison dorée; il lui obéit sans hésiter, prend l'inestimable trésor, et l'emporte au vaisseau.

Les Minyens ravis lèvent les mains vers les Immortels qui habitent l'immensité des cieux. Mais pendant qu'ils contemplent la Toison, Aiète, en apprenant de ses suivantes la fuite de Médée, ordonne à Apsyrte de rassembler aussitôt le peuple pour aller à la recherche de sa fille, qui est aussi pour Apsyrte une sœur d'un même père. Celui-ci se rend promptement auprès de l'embouchure du fleuve, vers la troupe des héros, où il retrouva la vierge redoutable. La nuit au vêtement étoilé avait achevé la moitié de son cours, lorsque, en faveur de l'amour de Médée, eut lieu cette fraude mystérieuse et funeste où périt l'illustre Apsyrte. On l'immole, on le livre aux courants de l'embouchure du fleuve, qui l'emporte dans ses flots rapides; bientôt, poussé par les tourbillons d'une mer stérile, il aborda aux îles nommées maintenant les Apsyrtes. Mais on ne put échapper à l'œil universel de Jupiter, ni à sa vengeance.

Remontés au vaisseau, et les amarres de la rive tranchées des deux côtés, nous fendons de nos rames agiles et à la hâte le cours du fleuve. Mais, à travers la large embouchure du Phase, nous ne portons pas droit sur la grande mer, et c'est par méprise que notre navigation incessante nous entraîne fort en arrière. Les Minyens imprudents perdent de vue les villes de la Colchide, et une obscure vapeur les environne. Nous courons à l'aventure où nous entraîne le flot, là où vivent au milieu des champs les Gymnes, les Bounomes, les sauvages Arcyes, la tribu des Cercètes guerriers, et celle des Sindes féroces, établis au centre des

grands vallons qu'inondent les torrents tombant du penchant du Caucase, auprès de l'étroite Erythie.

Lorsque l'aurore parut à l'orient, pour réjouir les humains, nous abordâmes à une île couverte d'herbes en fleur; c'est là que dans l'immensité de leurs eaux, le spacieux Tanaïs et le Sarange au cours tranquille, séparent leurs doubles courants. Gonflé de leurs ondes, le Mœotis les chasse bruyamment vers la mer à travers l'herbe de ses marais. Là, nous avançons nuit et jour à la rame; et en trente-six heures nous atteignons le Bosphore, placé au centre du lac où jadis le Titan qui déroba les bœufs, assis sur un vigoureux taureau, ouvrit le passage.

Après la fatigue continuelle de la rame, nous atteignons d'abord les Mœotes, aux moelleux vêtements, puis les Gélons, les tribus innombrables des Bathychaites, les Sauromates, les Gètes, les Gymnées, les Cécryphes, les Arsopes, et les Arimaspes, peuple pasteur dont la race habite autour du lac Mœotide.

Plus loin, les dieux envoyèrent encore aux Minyens de grandes calamités, après lesquelles nous traversâmes les dernières eaux de l'abîme, à l'endroit où, sur des bords abaissés, l'Ister décharge et précipite ses courants profonds, et là où l'abondance de ses eaux retentissantes, partie des confins de l'Ourse, arrive jusqu'à l'Océan.

C'est là que court Argo, emportée à travers l'embouchure. Bientôt, pendant neuf jours et neuf nuits, nous dépassons les nations voisines des deux rives : les Pactes, les Arctées, les Lélions féroces, les Scythes armés d'arcs, serviteurs fidèles de Mars, les Taures anthropophages qui adressent à Diane des sacrifices monstrueux, et où la coupe s'emplit de sang humain; puis les Hyperboréens nomades et les races Caspiennes.

Quand la dixième aurore montra sa lumière aux hommes, nous abordâmes aux grands vallons des Riphéens; là, entraînée dans un courant resserré par les rives, Argo tomba dans cet océan que les Hyperboréens appellent Océan de Saturne, et mer morte. Nous ne pensions plus pouvoir échapper à un cruel trépas, lorsque, pesant sur la gauche du gouvernail, Ancée fit arriver à la droite du rivage le navire emporté par des forces si violentes. C'est là que, par l'effort de ses deux poignets, il le fait échouer.

Vaincues par le pénible labeur de la rame, les mains n'y résistent plus; dans leur profonde douleur, les héros croisent les bras, lèvent la tête pour rafraîchir leur sueur, et la faim dévore leurs entrailles. Ancée s'élance auprès d'eux, et les encourage l'un après l'autre par des discours consolateurs. Ils découvrent alors à travers la mer une espèce de bas-fond ; et là, passant par-dessus les bords du navire, ils enfoncent dans l'eau leurs pieds agiles. Aussitôt Argos et Ancée préparent avec des cordes bien tressées un long câble qu'ils lancent de l'extrémité de la proue, et leur en donnent les bouts. Les Minyens se mettent à courir sur le rivage, en le tirant de tous leurs efforts. Le vaisseau, habitué aux vagues, les suit, et s'ouvre un chemin à côté des cailloux que n'ont pas polis les flots. Car aucune faible haleine des vents qui gonflent les voiles ne soulevait ces ondes ; et les eaux demeurent toujours immobiles au-dessus de l'Ourse comme à l'extrémité du domaine de Téthys.

Après sept nouvelles aurores, nous parvenons chez la nation heureuse et opulente des Macrobiens qui vivent de nombreuses années. La lune accomplit pour eux douze mille mois, de cent ans chacun, dégagés de toute inquiétude. Et quand le terme imposé à leur destinée approche, la mort leur arrive dans un doux sommeil. Ils n'ont jamais

eu souci de leur nourriture, ni d'autre chose humaine. Ils cueillent au milieu des prairies les aliments les plus doux. Une rosée délicieuse comme l'ambroisie, breuvage divin, les désaltère. Ils jouissent tous d'une gracieuse et constante jeunesse, et une aimable sérénité rayonne toujours sur le front des pères comme des fils, parce qu'ils ont su, dans la tranquillité de leur esprit, ne faire que des choses justes, et ne dire que des paroles sages.

Nous les vîmes réunis, et nous les dépassâmes en pressant leur rivage de nos pieds. Puis nous traînâmes notre navire chez les Cimmériens, qui seuls ne connaissent pas l'éclat du soleil et sa brûlante carrière. Le mont Riphée et la cime Caspienne leur cachent l'Orient; tandis que l'ombre voisine de l'immense Phlégra, qui se penche sur eux, les prive de l'air du midi. La large étendue des Alpes leur dérobe la lumière du couchant, et pour cette partie des humains, il n'y a qu'une nuit perpétuelle.

De là, quittant le port et accélérant la marche de nos pieds, nous abordons le promontoire escarpé, et la pointe toujours sans vent, où le fleuve qui bouillonne dans ses gouffres profonds, l'Achéron Chrysorhoas précipite son onde étincelante à travers une plaine glacée; le lac ténébreux qui le reçoit frappe avec fracas ses rives. Vers le continent fleurissent des arbres dont le fruit grossit constamment pendant les nuits et les jours de toute l'année. C'est là qu'Hermionie, au milieu de ses beaux pâturages aplanis, fortifie de remparts ses rues aux superbes édifices; où habite la génération des hommes les plus justes qui n'ont rien à payer pour leur dernier voyage; car, lorsqu'ils meurent, leurs âmes passent tout à coup du creux de leur barque dans l'Achéron. Et tout

auprès de leur cité sont les portes infrangibles de l'enfer avec le peuple des songes.

Après avoir visité la ville et les demeures de ces nations, et subi jusque-là, pour notre châtiment, notre rude tâche, Ancée remonta sur le vaisseau, et donna à ses compagnons fatigués l'ordre d'y revenir tous ensemble; puis il nous adressa ces paroles consolantes :

« Amis, supportez encore ces labeurs; il n'y en aura « plus, je l'espère, d'aussi pénibles; car j'aperçois déjà frémir sur la mer le zéphyre qui va nous favoriser, et ce « n'est pas un vain présage quand l'eau de l'Océan vient « clapoter sur le sable. Hâtez-vous de dresser le mât dans « la poutre du milieu, desserrez les voiles, retirez les « avirons, placez-les des deux côtés du bord, et attachez-« les solidement. »

Pendant ces manœuvres, du fond du navire le chêne de Tomare élève la voix. C'est lui que Minerve a ajusté jadis à la membrure d'Argo. Il parle, et nous demeurons tous pénétrés de stupeur.

« Malheur à moi, qui aurais dû bien plutôt périr déchiré « sur les roches Cyanées, dans le tumulte de la mer inhospitalière, et qui maintenant, inconnu et sans gloire, « dois porter la peine de l'imprudence des rois! Car sans « cesse, et sur nos pas, Érinnys nous poursuit pour venger « le sang d'Apsyrte tombé sous une main de sa famille. « Le malheur appelle le malheur; et aujourd'hui je vais « expier ce fatal et douloureux forfait, en m'approchant « des îles Hyberniennes. Car si, doublant le promontoire « sacré, vous ne gagnez pas le golfe qui est en dedans de « la terre et la mer intérieure, j'irai me perdre au loin « dans les flots de l'Atlantique. »

Après ces mots, la voix se tait, et le cœur des Minyens

se glace d'effroi. Ils refusent de subir, pour les amours de Jason, une mort si affreuse; et ils agitent longtemps dans leur prudence si, pour détourner Érinnys, ils n'immoleront pas Médée à la couche fatale et ne la jetteront pas en proie aux poissons. Mais l'illustre fils d'Æson a deviné leur pensée, et ses prières apaisent le courroux universel.

Tout de suite après le véridique oracle d'Argo, on s'assoit sur les bancs et on a recours aux rames. Ancée tend habilement les courroies du gouvernail, et il évite de très-près l'île Hybernienne. Une noire tempête, qui accourt impétueusement et retentit derrière lui, gonfle les voiles; et aussitôt le vaisseau vole sur la route liquide.

Personne de nous ne crut échapper à la mort; car la douzième aurore parut, et nul dans sa pensée ne devinait où nous étions, quand Lyncée, tant il voyait de loin! aperçut à l'extrémité de l'Océan, et dans le calme, une île chargée de pins et les vastes demeures de la reine Cérès, que couronnait tout autour un grand nuage.

Sàge Musée, tu as écouté déjà ce récit tout entier[1]. Tu sais comment un jour les compagnes de Proserpine, pendant que de ses mains elle cueillait de tendres fleurs, l'attirèrent dans une forêt large et profonde, et comment Pluton, attelant ses coursiers à la noire crinière, se saisit, par la volonté des destins, de la jeune fille, la ravit, et l'emporta à travers les solitudes des flots.

C'est alors que je dissuadai de rapprocher notre navigation des bords de cette île et des enceintes radieuses où

[1] Ceci a trait à l'un des poëmes d'Orphée qui est désigné ainsi au vers 27 : *Les courses errantes de Cérès, et son deuil profond pour Proserpine*, de même que l'interruption du récit à la page 196 se rapporte à un autre écrit également dédié à Musée; sans doute celui qui figure au vers 29, sous le titre d'*Oracles de Bacchus;* puisque c'est aux danses des chœurs de Bacchus que le fleuve Parthénios doit le surnom de Callichore.

jamais humain ne passa avec un vaisseau, car il n'y a pas de port pour abriter les navires à deux rangs de rames, mais un énorme rocher s'y élève partout à une grande hauteur. Là croissent les beaux présents si secourables de la déesse. Le régulateur de notre vaisseau, à la proue noire, Ancée partagea mon avis, s'arrêta, recula; puis, portant la barre à gauche, il suspendit la marche en avant, et dirigea la course sur la droite.

Nous parvînmes, trois jours après, à la demeure de Circé, sur le continent d'Aiéa, et à ces retraites que la mer environne. Nous abordâmes ce rivage avec inquiétude, et nous attachâmes nos amarres aux rochers. Jason envoya à terre ses compagnons chéris pour s'informer des hommes qui habitaient ce vaste territoire et pour connaître leur ville et leur séjour. Soudain au-devant de leurs pas s'avance la fille du Soleil, la jeune sœur du magnanime Aiète; sa mère Astérope, et Hypérion qui éclaire au loin, l'ont nommée Circé. Elle marche rapidement vers le vaisseau, et tous les héros restent stupéfaits à sa vue; car, sur sa tête, ses cheveux se dressent pareils à des rayons de feu. Son beau visage resplendit, et son souffle respire la flamme. Quand ses regards tombèrent sur Médée, cachée sous un riche vêtement (la honte et la pâle terreur étaient sur ses joues, car son âme souffrait), Circé en eut pitié et lui adressa ces paroles :

« Ah ! malheureuse ! de quelle destinée t'a dotée Cypris !
« car on n'ignore pas ce que vous avez fait avant d'abor-
« der à notre île, ni vos crimes envers un vieux père, et
« un frère que vous avez odieusement immolé. Je ne pense
« pas que vous puissiez jamais regagner vos patries sous
« le poids incessant de vos forfaits impunis, tant que vous
« n'en aurez pas lavé l'horrible tache aux rivages du Ma-

« lée, dans de saintes purifications qu'Orphée dirigera.
« Quand vous êtes souillés d'un tel sang, il ne peut vous « être permis d'approcher, en suppliants, de notre palais.
« Mais je vais, dans ma bienveillance, vous envoyer le pain, « le vin précieux, et les chairs abondantes de l'hospita- « lité. »

Après ces paroles, elle se retire, disparaît; et au milieu du vaisseau se trouvent préparés des vases remplis d'aliments et de boisson. Un vent violent presse par ses souffles notre départ. Alors, détachant de cette île nos amarres, nous parvenons, en traversant les grandes vagues, à l'embouchure du Tartesse, et nous abordons aux colonnes d'Hercule. Nous y faisons halte jusqu'au soir, sur les collines consacrées au dieu Bacchus; car la faim nous tourmentait. Enfin, quand la lumière se lève pour éclairer l'Orient, nous fendons de nos rames matinales les flots azurés. Nous dépassons les eaux profondes des Sardes, les golfes des Latins, les îles Ausoniennes, et nous parvenons aux rives de la Tyrrhénie. Nous arrivons au détroit retentissant du promontoire Lilybée, et à l'île aux trois pointes d'Encelade, dont la flamme de l'Etna contient les efforts ; là, du sein de l'abîme des flots destructeurs bouillonnèrent autour de la proue ; et Charybde lança de ses profondeurs des ondes bruyantes qui jaillirent jusqu'à la pointe du mât. Le remou retenait au même point le navire, et ne le laissait ni avancer ni retourner en arrière. Il errait, en tournant sur lui-même, à la merci du gouffre fatal. Bientôt même Argo allait y disparaître submergée, si la plus âgée des filles du vieillard marin n'eût désiré prolonger les jours de son époux Pélée. Dans sa bienveillance, elle surgit du sein des flots qu'elle apaise, sauve le navire Argo de sa ruine, et le préserve de sombrer.

Notre navigation continue; et non loin de là nous rencontrons un écueil avancé. Une roche taillée à pic jusqu'à sa cime y surplombe, pèse de ses doubles cavités sur les eaux qu'elle force, et la vague féroce y mugit intérieurement. Là résident les jeunes filles qui font entendre une voix sonore et charment les oreilles des humains privés du retour. Les Minyens se plurent à écouter le chant des Sirènes, et ils n'auraient point échappé à ce pernicieux plaisir, car déjà leurs mains laissaient tomber les rames, et Ancée portait droit sur la colline qui vient vers la mer, si je n'eusse mêlé le charme entraînant des accents de ma mère aux sons que rendait sous mes doigts ma lyre.

A ses harmonieux accords, je chantai l'hymne divin du débat de Jupiter qui tonne dans les nues, et de Neptune qui ébranle les ondes pour la prééminence de leurs agiles coursiers; et comment, irrité contre le père des Immortels, le dieu à la chevelure azurée frappa de son trident les bases du sol Lycaonien, le dispersa violemment dans l'étendue des mers, et en fit les îles maritimes qu'on a nommées Sardaigne, Eubée, et Chypre assiégée des vents. Les Sirènes, du haut de leur écueil, surprises des accents de ma lyre, cessèrent leurs chansons. L'une laissa tomber la flûte, l'autre la cithare, et elles gémirent profondément; car la triste fin que leur avait imposé la destinée était venue. De cette crête escarpée, elles se précipitèrent d'elles-mêmes dans la profondeur d'une mer agitée sans cesse, et elles changèrent en roches leur forme et leur périlleuse beauté.

Bientôt, laissant derrière elle de tels dangers, Argo gagna en courant la haute mer et le golfe; puis, enflant ses voiles du souffle des vents les plus rapides, elle atteignit

la divine Corcyre où habitaient les Phéaciens, habiles dans l'art de la rame et des trajets maritimes. Alcinoüs, le plus juste des rois, y donnait les lois les plus intelligentes. Les amarres à peine attachées, nous préparons nos sacrifices à Jupiter, le dieu des oracles, et à Apollon, le dieu des rivages.

En même temps arrivaient à force de rames les innombrables vaisseaux des Colchidiens, des Erraves, les habitants des ravins, et des Solymes, puissante flotte d'Aiète, envoyée à la recherche des Minyens pour ramener Médée en présence de son père, et lui faire subir la peine du crime sous lequel son frère avait succombé. Lorsque, aussitôt abordés au fond reculé du port, les hérauts montèrent au palais d'Alcinoüs, Médée sent trembler ses genoux, et la frayeur fait pâlir ses joues. Elle craint que, la saisissant malgré elle, le roi des Phéaciens ne la renvoie dans sa patrie, et que tout ne soit dévoilé. Mais cet arrêt de la destinée ne devait pas s'accomplir avant que Jason n'eût fait entrer dans la maison de Pélias la ruine fatale, et pour le roi lui-même un cruel trépas.

Cependant Arété, aux bras de rose, et Alcinoüs, semblable aux dieux, ont accueilli le message du roi implacable. Déjà Alcinoüs enjoint aux hérauts d'amener la jeune accusée hors de l'enceinte de notre vaisseau, afin qu'elle aille recevoir de son père le châtiment de ses impiétés, lorsque Arété, la glorieuse reine, en eut compassion, et, cherchant à adoucir son époux, lui parla ainsi :

« Il n'est pas bien de séparer un ménage, d'inquiéter « la couche conjugale et d'éteindre la flamme de l'amour. « Vénus, la fille de Dioné, s'irrite contre les hommes et « les femmes qui commettent de pareilles actions. Si elle « est vierge encore et demeurée pure, qu'elle retourne

« dans le palais de son père et dans le pays des Colchi-
« diens. Mais si, abandonnée aux plaisirs de la couche « nuptiale, elle a souillé sa virginité, il faut la laisser à « son époux. »

Elle dit. Cet avis l'emporte dans l'esprit d'Alcinoüs ; et c'est ainsi que tout doit s'accomplir. Mais la sentence fut connue des héros, car tout aussitôt Junon courut sous la figure d'une esclave au navire, et y raconta ce que venaient d'arrêter les Souverains. On prépare alors pour Médée à l'extrémité de la poupe la couche nuptiale; on y étend des tapis, et on déploie par-dessus la Toison d'or. Puis on suspend aux avirons des peaux de bœuf, des boucliers, enfin tout ce qui peut protéger contre les regards une union pudique. Et c'est alors que Médée, au triste mariage, perdit la jeune fleur de son innocence dans un hymen décrié.

Bientôt les Colchidiens et les Minyens se rendirent devant le roi accompli, et parlèrent chacun pour sa cause. Alcinoüs autorisa le fils d'Æson à emmener son épouse Médée. Ils quittèrent l'île aussitôt; et Argo, l'éloquente, poussée par ses rames, traversa les flots du golfe d'Ambracie.

Maintenant, ô Musée, fils d'une déesse, pourquoi te raconter tout ce que les tempêtes m'ont fait souffrir auprès des Syrtes en compagnie des Minyens, et comment j'ai échappé à tous ces voyages errants sur les flots? puis tout ce que nous avons dû supporter de maux dans la Crète en attendant que le triple géant d'airain [1] nous en permît l'entrée, lui dont la garde ne laissait pénétrer personne dans l'intérieur des ports ; enfin comment, poursuivis par l'onde

[1] Talos, gardien de la Crète, qui éloigna de son île, à coups de pierre, les Argonautes, quand ils voulurent y aborder.

mugissante de la grande mer, battus par des nuées obscures et soudaines, nous cherchions à ranger le vaisseau sous les écueils Mélantes, quand Apollon, qui lance au loin ses traits et qui réside dans le voisinage, nous décocha une flèche du sein de Délos l'escarpée, et nous fit apparaître, au centre des Sporades cette île à qui depuis tous les hommes habitant à l'entour ont donné le nom d'Anaphé[1].

Cependant il n'était pas juste de poursuivre sans relâche sur la mer Jason qui portait avec lui la tache du sang. La Parque fatale recula, car le courroux d'Hypérion se manifestait avec violence. A force de ramer, nous touchâmes enfin les pointes du Malée, où, par les conseils de Circé, devaient se conjurer les imprécations d'Aiète et les vengeances d'Érinnys. C'est là que je célébrai, en faveur des Minyens, les saintes cérémonies des purifications; et j'implorai de Neptune, qui ébranle la terre, un prompt retour auprès de nos parents bien-aimés.

Dès lors les Minyens naviguèrent vers Iolchos, aux beaux édifices; et moi je me rendis sur le Ténare, où règnent les vents, pour adresser les sacrifices des mânes aux divinités glorieuses qui tiennent les clefs des fosses souterraines. De là je revins dans la Thrace neigeuse, ma patrie, au pays de Libèthre, et je rentrai dans la grotte célèbre où, sur la couche du magnanime Œagre, ma mère m'a donné le jour.

Voilà Orphée revenu de ses longues et périlleuses pérégrinations. Je les ai rapprochées dans une sorte de tableau

[1] Anaphé signifie *apparition*. Cette île, qu'Apollon fit *apparaître* pou donner asile aux Argonautes, se nomme encore Anaphi, ou Nanfi.

géographique qui tiendra lieu d'une carte spéciale, et qui résume toute la circumnavigation des Argonautes, telle que le poëme vient de l'établir.

I. *Navigation à la rame*. Argo part la nuit, comme presque toutes les barques de l'Archipel, dépasse le promontoire de Pagase (le golfe de *Volo* en Thessalie), et arrive le matin du jour suivant auprès du Pélion, où elle s'arrête.

II. *A la rame*. On dépasse Tisée, Sépias (maintenant *Trikéri*), l'île Sciathos, qui n'a pas changé de nom, le tombeau de Dolops disparu, le mont Homole (*Dag-baba*); puis l'Olympe, l'Athos, la vaste Pallène, qui languit aujourd'hui sous les ruines d'*Erymo-Castro*, le *château désert*, et Samothrace, où l'on participe aux mystères des Cabires.

III. *A la voile*. On s'arrête longtemps à Lemnos, d'où on remonte l'Hellespont : on voit la ville de Dardanus (*Soultanié-Kalessi* ou les Dardanelles), l'Ida qui termine l'horizon asiatique, et Abydos dont il n'y a plus le moindre vestige; puis Pitys, l'Œsèpe, Percote, le tout situé sur la rive droite, en remontant de la Propontide, car il semble qu'Orphée n'a pas consenti à regarder à gauche un seul instant; et il fait une longue halte à la fontaine Artacie, dont le nom nous reste encore. Là sont aussi Cyzique, et les ruines du temple élevé à Rhéa sur le sommet du Dindyme.

Ici je rattache au voyage des Argonautes un dernier souvenir du mien. Quand, après avoir traversé la Propontide, je remontais le Rhyndaque pour aller visiter le golfe d'Apollonie, j'interrogeais l'un des rameurs de mon piadet, Grec de Cyzique, sur sa patrie que nous laissions

à notre droite, à quelques lieues de nous. Il répondit à mes questions pressées avec plus de complaisance que d'enthousiasme : « Il y avait, » disait-il, « au-dessus de son « village une colline à deux sommets, qu'on appelle la « montagne aux Ours ; on y voyait encore les ruines d'une « chapelle de la Panagia, et on remarquait aussi sur le « bord de la mer, dans le port, une belle source d'eau « douce. »

Passionné que j'étais alors pour les Argonautes, il ne me vint pas un moment à l'esprit, et je n'ai pas aujourd'hui plus d'envie de douter que la chapelle du matelot ne couvre l'autel Pismatie d'Orphée, ainsi que les décombres du temple de Rhéa, d'où l'image de bois sculpté par le constructeur d'Argo aura disparu. Je vois aussi dans cette nouvelle Aréthuse, jaillissant si près des flots amers, la fontaine de Clité, épouse infortunée de Cyzicos ; enfin, le mont aux Ours, devient pour moi le Dindyme à la cime jumelle, comme le veut l'étymologie de son nom.

De grâce, ami censeur, ne m'ôtez rien de mes illusions mythologiques.

IV. *A la voile.* On avance le long des confins de la Mysie, on passe l'embouchure du Rhyndaque, et on aborde au pied de l'Arganthon (vers *Katirli*).

V. *A la voile.* Autre arrêt aux échelles des Bébryces, c'est-à-dire dans les ports de la côte asiatique du Bosphore (probablement à *Ounkiar-Skelessi*).

VI. *A la rame.* On remonte les courants du canal de Thrace pour faire halte sur le territoire de Phinée (*Bouyouk-Liman*), auprès de *Phanaraki*, sur la côte européenne ;

et, avec autant d'adresse que de force, on franchit les Cyanées et l'embouchure de l'Euxin.

VII. *A la rame*. On tourne à droite pour longer l'Asie; puis paraissent le fleuve Rhébas, le promontoire noir (*Cara Bouroun*), l'île Thynnias; les fleuves Sangaris, Lycos, Parthénios, et les rives des Mariandyniens et des Caucones. On double au large le promontoire Carambis (*Kerembi-Bournou*) : puis on aborde lentement les extrémités de l'Assyrie, que, d'après le dénombrement d'Hérodote et la géographie de Denys le Périégète, la Cappadoce prolonge jusqu'à l'Euxin, et enfin le golfe de Sinope.

VIII. *A la rame*. On côtoie le territoire des Amazones, les embouchures du Thermodon et de l'Halys, les Chalybes, les Tibaréniens, les Béchires, les Mossyniens, les Philyres, les Napates, les Sapires, les Byzères, les Sigynes, le mont Scidis, enfin les plaines de l'Araxe et les bords des Hénioques, des Acampses et des Colchidiens, toutes contrées soumises aujourd'hui, sous des noms bien moins harmonieux, au sabre et au dictionnaire ottomans.

IX. Nous voici dans les eaux du Phase, où nous entrons à la voile, et abordons en ramant.

X. *A la rame*. La grande navigation recommence. On sort du Phase, et on fait fausse route. On dépasse les pays des Gymnes, des Bounomes, des Arcyes, des Cercètes et des Sindes dans le Caucase, les bouches des grandes eaux du Tanaïs et du Sarange (la mer d'Azof). Puis on aborde l'*île herbue*, qui est maintenant la Crimée.

XI. *A la rame*. On atteint en trente-six heures le bos-

phore Cimmérien; ensuite, les Mœotes, les Gélons, les Sauromates, les Gètes, les Gymnées, les Cécryphes, les Arsopes et les Arimaspes. Parmi ces nations voisines de l'Euxin, que Strabon ne nomme pas toutes, on aura remarqué les *Bathychaites*, dont l'*épaisse chevelure* s'est perpétuée chez les *moujiks* russes, sans doute leurs descendants.

XII. *A la rame*. On parvient à l'embouchure du Danube, que l'on remonte en laissant, sur les deux rives, les Pactes, les Arctées, les Lélions, les Scythes, les Taures, puis les Hyperboréens et les races caspiennes.

XIII. *A la rame*. Après dix jours de navigation intérieure, on touche aux vallons Riphéens; et, comme si un étroit cours d'eau unissait le Danube au Rhin ou à l'Elbe, on est jeté dans l'Océan septentrional, à l'embouchure de l'un de ces deux derniers fleuves.

XIV. *A la corde*. Ici, on tire Argo à la corde, et on arrive ainsi chez les Macrobiens, puis chez les Cimmériens, dont les noms vagues et hasardés cachent probablement les Scandinaves.

XV. *A la corde*. Viennent ensuite les bords de l'Achéron et Hermionie, la belle cité. C'est un emprunt fait à l'Épire, en faveur des côtes de la Hollande, où sans doute quelque fleuve consentirait à passer pour l'Achéron, puisque le poëte y a accolé l'épithète de Chrysorrhoas, le *rouleur d'or*.

XVI. *A la rame*. On reprend les rames pour éviter l'Hibernie, l'Irlande, dont le nom antique nous cache aussi l'Écosse et l'Angleterre.

XVII. *A la voile.* Et après douze jours de tempête qui ont fait franchir, sans s'en douter, le détroit de Gibraltar, on aperçoit de loin la côte méridionale de la Sicile.

XVIII. *A la rame.* On rétrograde, et trois jours après on arrive à la demeure de Circé, vers Terracine.

XIX. *A la voile.* Puis une tempête rejette Argo à l'embouchure du Tartesse (le Guadalquivir), et vers les colonnes d'Hercule.

XX. *A la rame.* On longe les eaux des Sardes (le golfe dit de Lyon), puis les côtes de l'Italie jusqu'en Calabre. Vers le promontoire Lilybée, on rencontre Charybde, et les Sirènes aux roches de Scylla (*Sciglio*), écueil merveilleusement décrit.

XXI. *A la voile.* De là, on traverse l'Adriatique, nommée simplement le *Golfe*, comme étant le golfe par excellence dans l'antiquité. On s'arrête à Corcyre (Corfou), l'île des Phéaciens.

XXII. Le vaisseau est longtemps ballotté entre les syrtes de Libye, la Crète, les roches Mélantides, connues sous bien des noms, grecs, turcs et francs, et entre autres sous celui de *Scopeli Melani.* Je me souviens qu'en me les montrant de très-près, mon pilote ne trouvait pas dans son dialecte de Milo assez d'épithètes pour les maudire.

XXIII. Puis vient Anaphé, l'île centrale des Sporades, qui doit évidemment son nom à l'expédition des Argonautes.

XXIV. Enfin, Argo aborde au cap Malée, et revient à

Iolchos, dans le voisinage du promontoire Pagase, d'où le vaisseau circumnavigateur était parti.

Ainsi se termine tout naturellement, mais à l'aide d'une diction toujours précise et harmonieuse, ce récit, mélange de fables, de légendes, de notions géographiques, de manœuvres maritimes rigoureusement exactes, et de rites religieux minutieusement retracés.

Ensemble précieux qui, grâce à Orphée, ou du moins au poëte qui s'est caché hardiment sous ce grand personnage, entoure encore de son prestige, dans la mémoire des hommes, la première tentative de circumnavigation.

LES PERSES D'ESCHYLE

A CONSTANTINOPLE

SCÈNE ORIENTALE

Parmi les souvenirs de ma jeunesse qui me charment encore, une sorte de penchant me ramène de préférence vers ceux qui ont mêlé mes voyages à mes goûts littéraires sous le ciel magique de l'Orient. Là tout frappait mon imagination attentive aux beautés éclatantes du pays et aux réminiscences des temps passés, comme si ce n'était pour elle qu'une seule et même jouissance. J'aimais à confondre dans ma contemplation assidue cette grande nature avec les poëtes qu'elle a les premiers inspirés. Tandis que sur ce terrain de Constantinople, tout miné de querelles intestines et des manœuvres de la diplomatie, chaque événement du jour apportait son tribut à mes études politiques, mes méditations classiques continuaient; et, à l'autre bord du fleuve amer qui divise les deux continents, les montagnes de l'Asie, se parant pour moi de leurs noms antiques, me rappelaient les nobles luttes des âges où la

barbarie de plus d'une époque dut céder à la civilisation. Maintenant un retour instinctif vers mes plaisirs d'autrefois m'entraîne encore et m'attire auprès de ce Bosphore dont j'habitai longtemps la rive européenne.

Que de fois, depuis que, sur ce théâtre des hauts faits de l'histoire, les mêmes luttes se sont rouvertes, ma mémoire n'a-t-elle pas volé vers ces contrées lointaines où tant de nuages politiques s'étaient amoncelés sous mes yeux! Et que de fois dans mes songes j'ai revu tantôt le successeur de Mahomet, préparant l'anéantissement de l'indocile milice qui inquiétait son pouvoir, tantôt les fils de Miltiade et de Thémistocle, ourdissant dans l'ombre de l'esclavage l'affranchissement de leur patrie! Mon cœur palpite encore d'une émotion sincère lorsque, auprès de la pierre où Médée broya ses poisons en laissant à Thérapia leur nom et leur souvenir, ma pensée se transporte dans une de ces demeures dont la couleur obscure amortit et trompe les regards des dominateurs. Là quelques Hellènes, fiers de leur antique gloire, attendaient impatiemment le signal de l'indépendance. Ils aiguisaient leurs armes, en relisant leurs propres annales, et ils admiraient la valeur de leurs ancêtres, comme si le triomphe de Salamine leur eût présagé déjà les exploits libérateurs de Canaris.

Un jour, en 1820, quand peu de mois nous séparaient à peine du soulèvement des provinces helléniques, dans cette saison des souffles glacés de l'Euxin qui chassent de Buyuk-Déré les légations européennes, mais que, dans leurs vastes habitations ouvertes à toutes les brises, savent braver les familles grecques établies sur le canal de Thrace, j'étais venu, seul, loin du tumulte de Constantinople, prendre ma part de quelques entretiens intimes ; les voisins du palais de France, compagnons de mes promenades

d'automne, n'avaient jamais craint de m'associer à leurs réunions de famille et à l'intimité de leurs plaisirs. — « Puisque vous aimez notre littérature, » me dit le plus vieux de ces voisins à qui je devais d'utiles directions pour mes études classiques, « venez chez moi ce soir; un étu- « diant de la ville de Cydonie doit nous lire les *Perses* « d'Eschyle. Nous voulons juger ici du degré que peut « avoir atteint l'art de la déclamation sur le théâtre de « cette Université, nouvelle émule de Scio et de Smyrne; « et si, sous l'influence de notre idiome moderne, la lan- « gue antique a conservé sa perfection et sa mélodie. »

J'acceptai avidement le rendez-vous ; et c'est cette lecture que je veux retracer ici. Je la relève avec ses commentaires sur le journal de mes observations orientales. J'y ai joint plus tard ma traduction française des beaux vers d'Eschyle, et j'ai essayé d'en conserver les généreuses pensées sous la forme la moins prosaïque qu'il m'a été donné de rencontrer. Je retrouve, il est vrai, en la relisant moi-même, une partie des impressions si diverses de cette soirée; mais rien ne peut rendre le rhythme sonore et le style pompeux du grand tragique, pas plus que la voix animée, ardente et harmonieuse de l'écolier de Cydonie qui devait sitôt se mêler aux sanglants combats du Péloponèse, et mourir les armes à la main, luttant encore contre d'autres Perses pour l'indépendance d'une autre Grèce.

Nous n'étions pas plus de sept assistants ou acteurs à cette fête littéraire. Elle se tenait chez un ancien grand postelnik (*premier ministre*) des provinces danubiennes, Manos, père du chargé d'affaires de la Sublime Porte à Paris. J'y trouvai les princes Costaki et Nicolaki Morusi, fils d'Alexandre, ancien hospodar de Moldavie et neveu de

Démétrius, ce zélé bienfaiteur de sa nation, récemment décapité pour être devenu suspect à la Sublime Porte. J'étais depuis trois ans lié avec ces jeunes hommes par une amitié que nos âges, nos goûts communs et nos jardins limitrophes avaient cimentée.

Je connaissais moins l'archevêque d'Éphèse, Calliarki, dont la demeure touchait à celle de Manos. Personnage prépondérant dans le synode, il prêtait une grande attention aux lettres et à la politique. Il était suivi du pappas Oikonomos, dont les écrits didactiques éclairaient déjà la jeunesse grecque studieuse; c'était lui qui avait amené l'élève de Cydonie. Notre hôte en m'introduisant, comme les princes mes amis, s'était fait garant de ma discrétion; et je crois leur être resté fidèle, puisque quarante ans se sont écoulés, et que tous ont disparu avant que j'aie osé rompre le silence.

Nous étions dans une petite salle au premier étage, reculée du bruit et de l'aspect des quais de Thérapia. Une seule fenêtre donnait sur les jardins étroits et escarpés qui descendent de la colline de *Kéretch-Bournou* jusque sur la rive : nous échappions ainsi aux yeux indiscrets ou aux oreilles trop ouvertes. Les cérémonies du café et de la pipe, honneurs spécialement ottomans, furent supprimées. Et après le sorbet et l'eau de rose, politesses essentiellement grecques, les serviteurs dévoués au maître de la maison nous quittèrent. Le pappas Oikonomos prit alors la parole.

« Le collége de Cydonie, dit-il, entouré et comme pressé « par le fanatisme ardent des populations asiatiques, a « besoin de plus de prudence et de réserve que les autres « centres d'éducation fondés par nos compatriotes. Nous « y avons sans doute autorisé les représentations d'*Hé-* « *cube* et de *Philoctète*, qui remuaient seulement les souve-

« nirs peu périlleux de la guerre de Troie. Mais nous ne « pouvions y laisser entendre les *Perses* avec toutes leurs « allusions à notre histoire récente. Néanmoins les bannir « de notre théâtre public à sa renaissance, ce n'était pas « les écarter de la mémoire des étudiants. Et si le jeune « Hellène que vous allez écouter a l'air de lire les vers du « poëme, sachez d'avance qu'il peut fermer le livre et les « réciter en entier.

« Au reste, c'est bien de tous nos drames celui qui se « passe le mieux du prestige de la scène ; car il nous offre « un dithyrambe guerrier en l'honneur de nos ancêtres, « bien plutôt qu'une tragédie proprement dite. Par un « trait de génie ou par un secret de l'art qu'il vient de « créer, Eschyle place tous ses personnages auprès du pa- « lais de Xercès, et fait retentir la victoire des Grecs dans « la capitale de l'empire vaincu. Imaginons ce que devaient « être pour Athènes ces lamentations des Perses sur le « désastre de Salamine, quand les beaux vers d'Eschyle « frappaient les oreilles et les cœurs des citoyens triom- « phants dans la grande lutte ; et quand le poëte, après « avoir brillé aux premiers rangs des combats, venait les « raconter à ses compagnons de gloire, avec l'exactitude « de l'historien et l'enthousiasme du héros : nous ne nous « étonnerons pas alors d'apprendre que les spectateurs « unanimes et reconnaissants posèrent une couronne sur « le front cicatrisé d'Eschyle, vainqueur à Marathon, à « Salamine, à Platée, et vainqueur encore à Athènes par « ses chants divins. »

Après ces mots, où se reflétait la verve animée des écrits de l'éloquent professeur, le maître fit un signe ; et, sans autre préambule, sans même avoir besoin de nommer les personnages qui s'annoncent mutuellement, tant

l'action est simple et l'exposition précise, l'élève commença :

LES PERSES

TRAGÉDIE D'ESCHYLE

—

PREMIER ACTE

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

Nous voici, nous qu'on nomme les *Fidèles*, nous gardiens des trésors de ces opulentes demeures, nous qu'en l'absence des Perses partis pour la Grèce, le souverain lui-même, le roi né de Darius, Xercès a choisis et délégués pour gouverner l'empire. Un pressentiment déjà sinistre sur le retour du roi et de son éclatante armée tourmente le fond de nos cœurs. Toutes nos forces sont loin de nous. L'Asie crie et redemande sa jeunesse ; et nul messager piéton, nul courrier à cheval n'arrive à la capitale des Perses.

Les guerriers ont quitté Suze, Ecbatane et l'antique citadelle de Cissia, soit sur leurs coursiers, soit sur les vaisseaux, soit lentement à pied, pour grossir les rangs des batailles. Ainsi sont partis Amistrès et Artapherne, Mégabase et Astaspe, princes des Perses, rois sujets du grand roi, commandants d'armées nombreuses, archers puissants ou cavaliers, terribles à voir, plus redoutables encore quand leur âme s'exalte de la gloire du combat.

Puis Artembare, le chef de la cavalerie, et Masistrès ; le brave Imée, habile archer, Pharandace, et Sosthane, le dompteur de chevaux.

D'autres qu'envoya le Nil si grand et si fertile ; Sousiscanès, Pégastagon l'Égyptien, le grand Arsame, qui régit la ville sacrée de Memphis, et Ariomarde, à qui obéit la vénérable et antique Thèbes.

Ensuite les robustes et innombrables rameurs qui naviguent dans les marais.

Après eux vient la multitude des Lydiens à la vie voluptueuse, et ces nations confondues de tout le continent que gouvernent pour le roi Mitragathe et le vertueux Arctée.

Sardes, la splendide, a armé des chars multipliés à double et à triple rang de combattants qu'on ne peut voir sans épouvante.

Mardon, Tharybis, invincibles à la lance, et les Mysiens, forts au javelot, voisins de la sainte montagne du Tmole, se sont levés pour soumettre la Grèce au joug de la servitude.

L'opulente Babylone a envoyé des troupes mêlées et impétueuses qui savent également diriger des vaisseaux ou se fier à l'adresse de leur arc.

Enfin, la génération qui porte le glaive dans toute l'Asie s'est rangée sous les ordres redoutés du roi. En l'absence de cette fleur guerrière du sol de la Perse, le continent asiatique tout entier qui l'a nourrie se consume de regrets et gémit. Les mères et les épouses frémissent en comptant jour par jour le temps qui s'allonge.

Cette armée royale, le fléau des remparts, a déjà passé sur la rive opposée qui nous avoisine. Sur des barques que des câbles lient entre elles, elle a traversé le détroit d'Hellé, fille d'Athamas, et jeté pour sa route au cou de la mer une chaîne à mille entraves.

Le monarque belliqueux de la populeuse Asie conduit à

travers le monde son grand troupeau divin, et menace à la fois la terre et la mer. Cet homme, égal aux dieux, issu d'une race d'or, a mis sa confiance en ses puissants et valeureux capitaines. A la tête de tant de soldats, de tant de vaisseaux et des chars de la Syrie, ses yeux dardent le regard profond du dragon homicide.

Il place l'effort meurtrier de ses archers en face des guerriers illustrés par la lance; et nul n'est assez brave pour soutenir le choc de cet immense courant humain, ou pour dresser une solide barrière contre cet indomptable flot de la mer. Car l'armée des Perses est irrésistible et leur peuple est vaillant.

Mais quel guerrier mortel peut éviter les trompeuses embûches de la destinée et sait par un bond de ses pieds agiles s'élancer au delà? D'abord caressante et amie, elle entraîne bientôt au piége dont il n'est pas donné à l'homme de se dégager et de fuir.

Dieu a rendu son énergie au destin des Perses. Il les a chargés de l'assaut des remparts, des combats tumultueux des coursiers et du renversement des États. Ils ont appris dans l'immensité des mers blanchissantes, sous la tempête, à contempler la solitude de l'Océan et à se fier aux machines qui les portent comme à de frêles agrès.

Ici mon âme en deuil tressaille et s'épouvante. Hélas! une telle armée des Perses!... Ah! que jamais la capitale et la grande citadelle de Suse vide de guerriers, que jamais la forteresse de Cissia n'entende retentir cet hélas! ce cri répété par la multitude des femmes, réduites à déchirer leurs voiles de lin. Car tous à pied ou à cheval ont suivi le conducteur de l'armée, comme un essaim d'abeilles, et ont franchi ce promontoire maritime, prolongé des deux parts, qui lie et réunit les deux continents. La

couche des guerriers qui les désire s'emplit de larmes en leur absence : l'épouse, dans sa tendre et vive douleur, soupire après le vaillant compagnon de son lit qu'elle a vu partir tout armé, et elle demeure seule et dépareillée.

Quant à nous, Perses, qui siégeons en commun dans ce palais antique, recueillons en nous-mêmes nos conseils et notre prudence. Nous en avons besoin. Qu'arrive-t-il au roi Xerçès, fils de Darius, race héréditaire de notre patrie? L'effort de l'arc a-t-il vaincu? ou le pouvoir de la lance à la pointe aiguë l'a-t-il emporté? Mais déjà la mère du roi s'avance, lumière pareille à l'œil des dieux. Elle est ma reine. Je me prosterne; saluons-la tous ensemble de nos paroles et de nos hommages : c'est un devoir.

— Après ces vers que le chœur chante chez Eschyle, et que l'écolier de Cydonie récitait d'une voix plus cadencée comme s'il chantait lui-même, Oikonomos l'arrêta : « Vous venez d'entendre, » nous dit-il, « cette superbe « exposition du poëme tragique, que prononcent, près du « tombeau de Darius, les vieillards chargés de l'adminis- « tration de l'empire. Ce premier acte a mérité d'univer- « sels éloges; et vous n'avez pas oublié que cette repré- « sentation d'un fait contemporain s'ouvrait à Athènes « soixante ans à peine après les informes essais du char « ambulant de Thespis; vous y avez reconnu Homère : « c'est en effet une imitation du dénombrement de l'*Iliade*, « raccourci et approprié à l'action dramatique; et cette « imitation a mérité d'être imitée à son tour : Hérodote l'a « agrandie en sa qualité de peintre de mœurs; mais il n'en « a presque rien omis, car ici la poésie se montre d'ac-

« cord avec l'histoire, et Eschyle était digne de croyance « pour avoir vu lui-même ce qu'il a raconté.

« Il faut noter le soin qu'apportent ces deux narrateurs « des fastes helléniques à décrire, chacun dans la mesure « de leur sujet, la diversité des armes des combattants. « C'est encore un héritage d'Homère qui lui-même donne « l'arc aux populations de l'Asie et la lance aux Grecs. « Vous aurez donc remarqué combien naturellement la « tragédie primitive découlait de l'épopée. La fiction ho- « mérique étant une sorte d'intervention continue des « dieux dans les destinées humaines, la tragédie grecque « demeure fidèle à ces traditions pieuses ; et le penchant « qui faisait courir les spectateurs vers le théâtre devint « une sorte d'hommage envers la Divinité. Voilà, si je ne « me trompe, ce qui constitue une très-grande différence « entre le drame ancien et le nouveau, tout à l'avantage « du premier. »

« — Sans doute, interrompit l'archevêque d'Éphèse, « nos ancêtres des premiers temps, à la vue des grandes « infortunes de l'homme qu'entraînaient ses passions, ont « voulu l'arrêter dans sa décadence par la crainte des « dieux. Ils établirent alors que les calamités étaient des « punitions divines, que certains oracles pouvaient pré- « dire, et que le destin avait fixées dès le jour de la nais- « sance. On était malheureux, comme le dit Pindare, pour « avoir encouru la vengeance céleste. C'était fléchir sous « le courroux des dieux, dont les arrêts, pour être cachés « aux humains, n'en étaient que plus redoutables et plus « justes. Les disgrâces étaient considérées comme les plus « équitables châtiments des fautes. Or, à ce principe sur- « naturel se rattachait le courage des héros à supporter « des maux inévitables tombés du ciel, qui pouvait cepen-

« dant se lasser de sa colère; de là venaient aussi la ter-
« reur, l'admiration et la pitié des spectateurs, témoins et
« presque complices des douleurs inhérentes à la vie. Nulle
« part autant que dans ce grand drame d'Eschyle n'éclate
« et ne domine le dogme de cette fatalité primitive, unie à
« une divinité rémunératrice, qui poursuit sur les Perses
« l'iniquité de leur entreprise, et les abat sous la lance
« grecque, auxiliaire du destin. Le théâtre était donc alors
« à la fois un vif plaisir et une profitable leçon. Sur ce
« terrain la tragédie marchait à l'aise, et le poëte trouvait
« devant lui une route toute tracée pour arriver à un
« triomphe religieux et moral. »

« — Pour moi, dit à son tour le prince Costaki Morusi,
« je demeure frappé de l'image de ces guerriers perses
« rassemblés de toutes parts, comme pour accroître la
« gloire de leurs vainqueurs, et de toutes ces troupes asia-
« tiques richement parées. Je veux y reconnaître les pa-
« chas de nos jours avec leurs satellites si diversement ac-
« coutrés, les Turcomans, les cavaliers kurdes. Imée, avec
« son arc et ses chevaux, me représente les spahis irrégu-
« liers. Métragate, qui commande pour le roi en Lydie,
« est-il autre chose que le vizir de Brousse? Arsame, qui
« vient d'Égypte, est cet envoyé de Méhémet-Ali qui ame-
« nait dernièrement un renfort de chiourme pour la flotte;
« car les marins du Nil et de ses embouchures sont aussi
« renommés aujourd'hui que du temps d'Eschyle. Un roi
« de Macédoine vengea la Grèce de la première invasion
« de ces hordes barbares; qui donc nous délivrera de la
« seconde? — Mais continuons. »

DEUXIÈME ACTE

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

O princesse, la plus élevée des femmes perses aux larges ceintures, vénérable mère de Xercès; salut, épouse de Darius, compagnon du dieu de la Perse, vous êtes aussi la mère d'un Dieu, si la mauvaise fortune d'autrefois ne poursuit pas encore aujourd'hui l'armée.

ATOSSA.

C'est ce qui me fait quitter ma demeure, où l'or éclate, et la couche que je partageais avec Darius. L'inquiétude me déchire le cœur. Amis, je vous l'avouerai, je ne puis me dégager de cette intime crainte que le grand Plutus, anéantissant le palais, ne détruise de fond en comble le trésor que Darius n'a pas amassé cependant sans l'aveu de quelque divinité. Un double souci que je ne puis exprimer réside en mon âme. On ne respecte pas la richesse quand elle n'a plus de sujets; et, quand la richesse lui manque, la puissance elle-même n'a plus d'éclat. Nos trésors sont intacts, sans doute, mais je tremble pour nos yeux; car la présence du maître est pour moi l'œil de la maison. S'il en est ainsi, Perses, vieillards fidèles, dirigez-moi en cette circonstance, car c'est en vous que résident et de vous que j'attends tous les sages avis.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

Sachez-le bien, reine de ce pays, vous ne demanderez

pas deux fois des paroles ou des actes qui dépendraient de notre pouvoir; car vous appelez en nos personnes à vos conseils des cœurs pleins de zèle.

ATOSSA.

Eh bien, depuis que mon fils est parti à la tête de l'armée pour aller ravager la terre des Grecs, des visions nocturnes troublent sans cesse mon sommeil; mais je n'en eus jamais d'aussi manifeste que celle de la nuit dernière. Je vais vous la raconter. J'ai cru voir apparaître à mes yeux deux femmes élégamment vêtues, l'une parée des manteaux de la Perse, l'autre des voiles doriens. Toutes deux, d'une taille supérieure à la nôtre, d'une beauté accomplie, sœurs et filles d'un même sang. Elles avaient reçu du sort en héritage, l'une le séjour de la Grèce, l'autre la contrée des Barbares. Quelque différend, si j'en ai bien jugé, s'étant élevé entre elles, mon fils l'apprend, les adoucit, les concilie, passe des colliers à leur tête, et les attelle à son char. Celle-ci s'enorgueillit de cet ornement, et garde sous le frein une bouche docile. Celle-là frappe du pied, rompt de sa main les harnais, s'emporte, s'affranchit du mors, et brise le joug en deux parts. Mon fils tombe; Darius, son père, est auprès de lui et le plaint. A sa vue, Xercès déchire les vêtements qui le couvrent.

Voilà ce que j'affirme avoir vu pendant la nuit. Ensuite, m'étant levée pour tremper mes mains dans une source limpide, je me suis approchée de l'autel, purifiée pour le sacrifice, et j'allais offrir le gâteau consacré aux divinités qui détournent les présages, quand je vois un aigle se réfugier au foyer du soleil. Amis, je demeure muette de terreur, et bientôt après j'aperçois un épervier fondant de

toutes ses ailes sur la tête de l'aigle que ses serres dépouillent; celui-ci sans se défendre livre son corps et tremble.

Tels sont les fantômes qu'il m'a fallu voir et qu'il vous faut entendre. Vous le savez bien, mon fils, quand il réussit, mérite la plus haute admiration; quand il échoue, il n'en doit compte à personne; et, tant qu'il vit, il est toujours le maître suprême de cet empire.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

O notre mère! nous ne vous conseillerons par nos discours ni trop d'appréhension ni trop de confiance. Adressez vos invocations aux dieux préservateurs; si votre songe est sinistre, priez-les d'en éloigner l'effet, et de rendre le bonheur à vous, à vos enfants, à l'État, et à tout ce qui vous est cher. Puis, après des libations à la terre et aux mânes, suppliez pieusement votre époux Darius, que vous dites avoir vu pendant la nuit, d'envoyer d'en bas vers la lumière les bons augures pour vous et votre fils, et d'éteindre les autres sous les ténèbres souterraines. Voilà ce qu'interprète notre cœur et nous dicte notre zèle; oui, nous pensons qu'en tout c'est ce que vous avez de mieux à faire.

ATOSSA.

Ah! sans doute, c'est votre dévouement pour mon fils et pour ma maison qui vous dicte cette sentence sur mes songes dont vous êtes les premiers juges. Faisons donc ce qui est le mieux. Tous ces sacrifices que vous ordonnez, nous les adresserons aux dieux, et à nos amis des

sombres royaumes, dès notre retour dans nos demeures. Mais auparavant, ô mes fidèles, je veux apprendre sur quel point du monde on dit Athènes située.

LE CHŒUR.

Bien loin, vers le couchant, là où disparaît le soleil que nous adorons.

ATOSSA.

Et cependant mon fils brûle de s'emparer de cette ville.

LE CHŒUR.

La Grèce entière alors serait soumise au roi.

ATOSSA.

Ils ont donc bien des hommes dans leur armée?

LE CHŒUR.

Telle qu'elle est, elle a fait subir de grands revers aux Mèdes.

ATOSSA.

Qu'ont-ils encore? Y a-t-il chez eux de suffisantes richesses?

LE CHŒUR.

Ils ont une source d'argent, trésor de la terre.

ATOSSA.

Est-ce l'arc et la pointe des flèches qui arme leurs mains?

LE CHŒUR.

Non, c'est la lance pour combattre de pied ferme, et de pesants boucliers.

ATOSSA.

Quel monarque les gouverne et commande leur armée?

LE CHŒUR.

Ils ne sont esclaves d'aucun homme, et n'obéissent à personne.

ATOSSA.

Comment donc résisteraient-ils aux attaques des ennemis étrangers?

LE CHŒUR.

Ainsi qu'ils ont détruit la belle et nombreuse armée de Darius.

ATOSSA.

Ah! vos paroles sont bien dures pour les mères de ceux qui sont partis.

« — Quelques censeurs trop rigides, » nous dit ici Oikonomos en arrêtant son élève, « ont reproché aux « questions de la reine, comme aux réponses du chœur, « d'entraver l'action et de la refroidir. Il est aisé de voir « cependant que ce dialogue n'est pas seulement un ma- « gnifique hommage à l'indépendance d'Athènes, mais « encore une habile préparation aux désastres qui vont « suivre. Il est bien dans la situation et dans le caractère « des femmes perses, curieuses, timides et ignorantes.

« Atossa ne sait pas où est Athènes. Ce trait ne vous « fait-il pas souvenir de ce grand amiral ottoman, de sang « perse aussi, qui ne connaissait pas Gibraltar et niait, « en 1770, la présence de la flotte russe dans l'Archipel, « parce que, surveillant assidu des rives du Bosphore, il « ne l'avait pas encore vue défiler sous sa lunette d'ap- « proche. Pardonnez-moi cette digression, » ajouta Oikonomos, « et je vous promets en échange de ne plus vous « faire sourire en un si grave sujet. »

LE CHŒUR.

Mais, si je ne me trompe, vous en saurez bientôt toute la vérité. A la marche pressée de cet homme on reconnaît un courrier perse. Il nous apporte une certitude bonne ou mauvaise. Écoutons.

LE COURRIER.

O cités de tout le continent asiatique! ô terre de la Perse, asile immense de la richesse; comme sous un seul

coup a péri tant de prospérité! La fleur des Perses est tombée au loin. Hélas! qu'il est triste d'annoncer le premier des malheurs! Et pourtant il me faut développer toutes nos souffrances! O Perses! l'armée entière des Barbares n'est plus.

LE CHŒUR.

Malheur! malheur affreux, inouï, lamentable! Hélas, hélas! En apprenant cette calamité, ô Perses, fondez en larmes.

LE COURRIER.

Oui, tout a été détruit, et moi-même j'ai désespéré de voir jamais l'heure du retour.

LE CHŒUR.

La vie paraît trop longue aux vieillards quand il leur faut apprendre des malheurs si inattendus.

LE COURRIER.

J'y étais, ô Perses! je n'ai rien appris des autres, et je puis vous dire tous les maux qui nous ont frappés.

LE CHŒUR.

Ah! ciel! c'est donc en vain que tant de forces rassemblées sur le sol asiatique ont passé toutes ensemble sur le sol de la Grèce pour la dévorer?

LE COURRIER.

Les plages de Salamine et tous leurs alentours regorgent de cadavres victimes d'un trépas misérable.

LE CHŒUR.

Grand Dieu! Ainsi donc les corps de nos frères tout sanglants et roulés par la mer sont morts portés par les débris errants de la flotte?

LE COURRIER.

L'arc n'y pouvait rien. Toute l'armée a péri sous l'attaque des vaisseaux.

LE CHŒUR.

Jetons des cris lamentables : le malheur s'attache aux armes des Perses; comme tout devient infortune, hélas! après cette armée anéantie!

LE COURRIER.

O Salamine! nom que j'ai horreur d'entendre. O Athènes! hélas! combien je gémis à ton souvenir!

LE CHŒUR.

Athènes est cruelle à ses ennemis. On n'oubliera jamais combien parmi les femmes des Perses elle a fait de veuves et d'épouses abandonnées.

ATOSSA.

Infortunée! je me tais encore sous le poids de tant de maux : cette douleur m'oppresse; elle m'ôte le pouvoir de dire ce que je souffre, et d'interroger. Mais force est aux mortels de supporter les dommages que les dieux leur donnent. Révèle donc de sang-froid toute notre infortune, bien que tu la pleures avec nous; dis-nous qui fut épargné, qui nous avons à regretter parmi les chefs des peuples nés pour le commandement, et dont la mort laisse une place vide et déserte.

LE COURRIER.

Xercès est vivant et voit la lumière.

ATOSSA.

Ah! toi-même tu la rends à ma maison. Et c'est l'éclat du jour après une sombre nuit.

LE COURRIER.

Artembare, qui commande à dix mille cavaliers, expire auprès de la pointe escarpée de Silénie.

Dadace, le chef de mille fantassins, frappé par une pique, tombe d'un bond rapide du haut d'un navire.

Le vertueux Ténagon, le pur sang des Bactriens, habite maintenant l'île d'Ajax battue des flots.

Lilée, Arsame et Argeste vaincus mordent le rivage redouté de l'île qui nourrit les colombes.

Arctée, Adevès, Phéressée et Pharnouque, voisins des sources du Nil égyptien, sont précipités d'un même vaisseau.

Matalle de Chrysa, qui meurt capitaine de trente mille chevaux noirs, voit sa barbe rousse, touffue et surabondante, changer de couleur et se teindre de sang.

Magos l'Arabe, et Artame le Bactrien, touchent cette terre inhumaine et y périssent, de même qu'Amestris d'Amphissène, armé de la lance meurtrière, le brave Ariomarde, qui va plonger Sardes dans le deuil, et Sizame le Mysien.

Thárybis de Lyrnesse, le superbe guerrier qui dirige cinq fois cinquante vaisseaux, gît misérable par un revers de la fortune.

Syennesis, le prince de la Cilicie, le premier en vaillance, qui même seul fatiguait de nombreux ennemis, a péri sans gloire. Voilà les chefs dont je me souviens maintenant, et de tant de malheurs je n'ai dit qu'une faible partie.

ATOSSA.

Hélas! c'est le comble des maux que j'apprends. Pour les Perses, c'est la honte, les gémissements et les cris. Mais reviens sur ton récit, et dis-moi quel était le nombre de ces vaisseaux grecs qui ont osé présenter la bataille à la flotte des Perses et l'aborder.

LE COURRIER.

Vous savez déjà combien nos vaisseaux l'emportaient en nombre; car les Grecs avaient en tout trois cents na-

vires et dix réservés séparément. Xercès, je l'ai su, en avait mille sous ses ordres; et en outre deux cent sept vantés pour leur vitesse. Telle est la vérité. Vous paraît-il que nous fussions inférieurs en force? Quelque génie a pesé sur la balance, l'a fait pencher sur le côté inégal, et a perdu l'armée.

ATOSSA.

Les dieux sauvent la cité de la déesse Pallas.

LE COURRIER.

Oui, la ville d'Athènes est inexpugnable. Avec de tels citoyens, ses remparts sont hors d'atteinte.

ATOSSA.

Dis-nous quel a été le début de l'action navale. Les Grecs ont-ils commencé le combat? ou bien mon fils, fier de la multitude de ses vaisseaux?

LE COURRIER.

O reine! une divinité qui semblait d'abord nous protéger contre toute infortune ou plutôt un génie funeste a tout commencé.

Un guerrier grec venant de l'armée athénienne a dit à votre fils Xercès qu'au moment où la nuit et l'obscurité seront venues, l'armée des Grecs se débandera, et que, s'élançant à l'envi vers les flancs des vaisseaux, chacun cherchera son salut dans une fuite clandestine.

A cette nouvelle, Xercès, qui ne se défie ni du stratagème du guerrier grec ni des dieux jaloux, donne d'avance à ses capitaines cet ordre : dès que les rayons du soleil cesseront de consumer la terre, dès que s'obscurcira le temple des airs, ils doivent disposer la flotte en trois divisions, surveiller les sorties, garder les passages qui mènent à la mer et cerner l'île d'Ajax.

Enfin, si les Grecs évitent leur triste destinée, s'ils parviennent à trouver une issue secrète vers leurs vaisseaux, la tête de chaque chef en répondra.

Tel est l'arrêt qu'il prononce dans sa confiance; car les dieux ne lui avaient pas révélé l'avenir. Nos troupes en bon ordre obéissent et se livrent à leur repas. Le matelot attache déjà la rame à la cheville auxiliaire qui la fixe. Et, sitôt qu'en s'éteignant la lumière du soleil a fait place à la nuit, tout combattant qui sait manier l'aviron ou les armes s'embarque. Sur les longs vaisseaux le rang appelle le rang voisin. On avance dans l'ordre prescrit; et pendant la nuit entière les capitaines règlent leur marche et disposent toutes leurs forces.

Mais la nuit s'écoule, et l'armée des Grecs n'a cherché nulle part une issue secrète; enfin, lorsque le jour blanchissant permet sous sa clarté d'apercevoir tout le rivage, le chant bruyant et joyeux des Grecs fait entendre aussitôt son harmonie que l'écho des rochers de l'île renvoie plus éclatante.

Les Perses trompés dans leurs conjectures s'épouvantent; car ce n'est pas pour fuir que les Hellènes entonnent le redoutable pæan, mais c'est quand leur brillant courage les précipite au combat; le son de la trompette les enflamme. Déjà leurs rames impétueuses s'agitent; au signal donné, elles frappent ensemble l'onde amère qui

bouillonne. Aussitôt les vaisseaux se montrent tous à la fois. L'aile droite d'abord s'avance en bon ordre; puis toute la flotte se déploie, et l'on a pu entendre retentir ces grands cris : « Allez, fils des Grecs, affranchissez la patrie. « Affranchissez les enfants, les femmes, les séjours des « dieux de vos pères, les tombes de vos aïeux; c'est pour « eux tous que vous combattez. »

Jusqu'ici le lecteur ne s'était permis de lui-même ni interruption ni pause : il avait dépassé sans émotion apparente le songe d'Atossa, création du génie et merveilleux ornement des poëmes tragiques, qui devait donner au théâtre moderne les beaux vers des songes de *Polyeucte* et d'*Athalie*. L'étudiant de Cydonie avait seulement imprimé à sa déclamation une vibration plus grave pour mieux peindre les pressentiments et les terreurs de la reine des Perses. Mais, quand il en vint au début du combat naval et à ce cri des Grecs qui retentissait au loin sur les ondes de Salamine : *Affranchissons la patrie*, il le prononça d'un accent pathétique; puis tout à coup, s'élançant du divan sur lequel il était assis, il se plaça debout en face de nous, et entonna l'hymne de guerre que répétait l'Orient et qu'avait traduit lord Byron. Il n'oublia pas cependant, même dans son enthousiasme, que nous étions sur les rives asservies du Bosphore et non loin des murs du sérail; il ménagea sa voix comme s'il ne voulait atteindre que nos oreilles, et il nous fit entendre ces strophes belliqueuses, proscrites à Constantinople.

« Vous qui fûtes les valeureux cadavres des Hellènes, « âmes éparses, revenez aujourd'hui à la vie. Rassem-

« blez-vous tous à la voix du clairon. Marchez vers les « sept collines; et une fois pour toujours soyez vain- « queurs !

« Prenons les armes, montrons-nous les vrais enfants « des Grecs; et que le sang de l'ennemi coule par torrents « sous nos pieds !

« Sparte, Sparte, pourquoi dors-tu d'un profond et lé- « thargique sommeil? Réveille-toi, appelle Athènes ton « éternelle et antique compagne. Souvenez-vous de Léoni- « das, le héros immortel, le redouté, le terrible, le glo- « rieux guerrier.

« Prenons les armes, montrons-nous les vrais enfants « des Grecs; et que le sang de l'ennemi coule par tor- « rents sous nos pieds. »

A ces cris de combat que le jeune Hellène poussait d'une voix frémissante en levant les yeux vers le ciel, une larme brilla sous sa paupière. « Pardon, seigneurs, » nous dit-il encore tout ému, « c'est ainsi que nous récitons les « *Perses* à Cydonie. » Puis il reprit son livre et sa lecture. Les yeux de ses auditeurs brillaient. Je surpris quelques gestes de sympathie, quelques regards réprimés, quelques soupirs contenus. Mais rien n'avait troublé le silence avant comme après ce dithyrambe du malheureux Rigas à qui il avait coûté la vie.

LE COURRIER.

De notre côté, la langue des Perses répond bruyamment à ce cri, et il n'y a plus même un instant avant la bataille.

Tout à coup le vaisseau frappe le vaisseau de son éperon d'airain. C'est un navire grec qui attaque le premier et fracasse la proue d'un navire phénicien, tandis que les autres dirigent ailleurs leur choc. D'abord la flotte des Perses oppose son effort. Mais, comme la multitude de nos vaisseaux se presse, se resserre, et qu'on ne peut se prêter secours, nos éperons de bronze se rencontrent, se heurtent, et brisent des rangs entiers de rames. Par une adroite manœuvre, la flotte des Grecs s'étend en cercle autour de nous. Alors les carènes de nos vaisseaux se renversent; on ne voit plus la mer que cachent les débris et les mourants. La plage et les écueils s'encombrent de cadavres.

Nos navires se dispersent, et tout ce qui composait notre flotte fuit en désordre. L'ennemi nous frappe, comme des thons ou comme une bande de poissons, avec les éclats des rames et les agrès fracassés. Il nous met en pièces; les cris et les gémissements règnent sur l'étendue de la mer, jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit nous dérobe aux regards.

Vainement pendant dix jours je raconterais en détail ce comble de notre infortune, je ne pourrais tout vous dire: car sachez bien que jamais en une même journée un si grand nombre d'hommes n'a péri.

ATOSSA.

Hélas! un déluge de maux a fondu sur les Perses et sur la race entière des barbares.

LE COURRIER.

Sachez aussi que vous ne connaissez pas encore la moi-

tié de la catastrophe. A celle-là s'est jointe une calamité telle, qu'elle pèse deux fois autant.

ATOSSA.

Eh! comment la fortune peut-elle nous être plus contraire? Explique-toi; quelle est cette disgrâce qu'a dû subir l'armée, et que rien ne balance?

LE COURRIER.

Tous ces Perses que paraient la nature, leur naissance et leur courage, que leur constante fidélité plaçait au premier rang, près du roi lui-même, ils ont péri sans honneur de la mort la plus déplorable.

ATOSSA.

Ah! malheureuse! Amis, quel sort affreux! et à quel trépas dis-tu qu'ils ont succombé?

LE COURRIER.

Devant le territoire de Salamine, il est une île exiguë, mauvais port pour les vaisseaux, où Pan, l'ami des danses, réside sur un promontoire maritime. C'est là que Xercès les avait envoyés, soit pour y venir facilement à bout de l'armée des Grecs, lorsque échappée des vaisseaux elle chercherait son salut dans cette île, soit pour y protéger les Perses contre les hasards de la mer.

Il prévoyait mal la destinée; car, dès que Dieu leur eut donné la gloire de la bataille navale, les Grecs, le même

jour, revêtent de fortes armes d'airain, s'élancent hors de leurs vaisseaux, investissent l'île tout entière, et en rendent l'issue impraticable de tous les côtés; d'abord ils accablent les Perses des pierres que lance leur main, et les immolent sous les flèches vibrées par la corde de leur arc. Puis ils se précipitent d'un seul élan, frappent, hachent en morceaux ces infortunés, et tous jusqu'au dernier les égorgent.

Xercès, témoin de cet abîme de maux, en gémit; car il avait, près du rivage de la mer, son trône sur un tertre élevé, d'où il lui était facile de tout voir. Il déchire ses manteaux, pousse des cris aigus, et commande aussitôt la retraite à son armée de terre, qui fuit en désordre avec lui. Telle est la seconde catastrophe sur laquelle il vous faut pleurer.

ATOSSA.

Odieuse fatalité! comme tu as égaré notre raison! La vengeance que mon fils a exercée sur cette illustre Athènes est bien amère. N'était-ce pas assez des Perses, qu'avait déjà fait périr Marathon? Fallait-il encore que Xercès, avide de représailles, rouvrît une telle source de maux? Mais parle; ces vaisseaux échappés à la ruine, où les as-tu laissés? Peux-tu nous le dire avec quelque certitude?

LE COURRIER.

Les chefs des vaisseaux épargnés ont pris la fuite en toute hâte, en désordre et au gré du vent. Ce qui restait de l'armée a péri chez les Béotiens : les uns, cher-

chant le secours d'une source pour étancher leur soif, les autres épuisés d'haleine : nous avons ainsi passé dans la Phocide, puis dans la Doride et le golfe Mélias, dont les eaux bienfaisantes du Sperchius arrosent la plaine.

De là, privés de tout aliment, nous avons gagné les champs de l'Achaïe et la ville des Thessaliens, où beaucoup ont péri, car nous étions en proie à la soif et à la faim; puis la terre de Magnésie et le pays des Macédoniens, près du passage de l'Axios; les marais et les roseaux de Bolbé, le mont Pangée et la plaine d'Édonie.

Cette même nuit, Dieu suscita un froid hors de saison, et glaça tout le cours du Strymon sacré. Là, l'impie, qui jusqu'alors comptait pour rien les divinités, leur adressa ses supplications, et adora le ciel et la terre; car après de longues prières l'armée passa le fleuve sur la glace. Tous ceux de nous qui se sont hâtés avant que Dieu ait dardé ses rayons demeurent sauvés; mais, dès que le disque brillant, dont l'éclat consume, a pénétré et fondu de sa chaleur le milieu du passage, les hommes tombent les uns sur les autres. Heureux celui qui perd le plus tôt le souffle avec la vie! Ceux qui restent par hasard et s'échappent dépassent à grand'peine la Thrace, et atteignent dans leur fuite le sol de la patrie en si petit nombre, que l'empire des Perses gémira longtemps sur cette jeunesse de notre pays, si chère et si regrettée.

Voilà la vérité; et je supprime encore bien des désastres dont nous a affligés le ciel.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

O cruelle destinée! comme tu foules pesamment sous tes pieds la nation tout entière!

ATOSSA.

Que je suis malheureuse! quelle armée perdue! O songe qui par tes apparitions es venu troubler mon repos, comme tu m'as fidèlement dévoilé nos malheurs! et vous, comme vous les aviez faussement interprétés!

Mais je veux d'abord invoquer les dieux, puisqu'en cela du moins vos conseils ne peuvent m'égarer. J'apporterai ensuite de mon palais le gâteau sacré, pour l'offrir à la terre et aux mânes! Je sais bien que le passé n'est plus en notre pouvoir, mais si du moins l'avenir était plus heureux!

Oui, dans de tels événements, c'est à vous, toujours fidèles, qu'il appartient de donner les plus fidèles avis. Consolez mon fils, s'il arrive ici avant mon retour; accompagnez-le dans son palais, et qu'une nouvelle infortune ne vienne pas accroître nos malheurs.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

O souverain Jupiter, tu viens d'anéantir l'armée innombrable et présomptueuse des Perses; tu as obscurci sous le deuil et les regrets les villes de Suse et d'Ecbatane. Les femmes, que réunit en foule leur douleur, déchirent leurs voiles de leurs mains délicates, et mouillent leur sein de larmes pénétrantes. Tendres épouses désolées! elles regrettent leurs époux et la couche moelleuse qui les enchaîna récemment dans les doux plaisirs du jeune âge; elles ne se lassent pas de leurs sanglots, et moi-même qui viens de l'apprendre, je pleure le sort de ceux qui sont partis.

L'Asie, déserte maintenant, gémit tout entière. Xercès a tout emporté. Hélas! hélas! Xercès a tout perdu. Xercès imprudemment a tout confié aux vaisseaux de la mer.

Que sert si Darius fut jadis un chef d'archers invincible et un souverain chéri des habitants de Suse? Aujourd'hui de noirs vaisseaux, ailés et réunis, ont tout emporté, hélas! armée et flotte. Des vaisseaux, hélas! ont tout perdu. Des vaisseaux, et leurs assauts exterminateurs, guidés par la main des Grecs.

A peine notre roi lui-même, on nous l'apprend, a-t-il pu se dégager des champs glacés et des routes périlleuses de la Thrace. Ah! premières victimes, forcément délaissées, hélas! ils gisent sur la rive de Cychria.

Infortunée patrie! gémis, grince des dents; que tes clameurs retentissent jusqu'au ciel! Oh! jette au loin les hurlements de ta voix lamentable.

Jouets des flots redoutés, ils sont, hélas! la proie des enfants muets de la mer.

Oh! la maison pleure son maître absent, les pères n'ont plus de fils. Douleurs fatales! les vieillards sont là pour apprendre tous ces malheurs et s'en désoler.

L'Asie ne sera plus longtemps sous les lois des Perses. Elle ne payera plus au pouvoir le tribut qu'il impose, elle cessera de se prosterner et d'obéir. La puissance royale a pris fin. Nul frein désormais qui retienne la langue des hommes. Le peuple est libre, et sa parole est affranchie; le joug de la force est rompu. L'île d'Ajax, où la mer brise, terre sanglante, a tout ce qui reste de la Perse.

— Nous écoutions, dans un silence plein d'émotion, cette prophétie à longue portée des vieillards perses; le

lecteur l'avait prononcée d'une voix plus lente et d'un ton plus ferme, comme s'il avait voulu lui-même nous faire entrevoir dans l'avenir, sous les revers de Xercès, la fin de la domination musulmane.

Alors le prince Nicolaki Morusi, qui venait d'être nommé *Douanma Terdjumani*, ce qu'on appelle, en français de Constantinople, *Drogman de la mer*, crut devoir à ses nouvelles fonctions peut-être de prendre la parole. « Ce « récit, qui est la base de tout le poëme, » nous dit-il, « est si précis et si clair, qu'il ne pouvait être tracé que « par un témoin oculaire. Le peintre fidèle des îles de « Salamine et de Psyttalie, le calculateur des forces des « deux flottes, c'est le poëte lui-même, acteur dans le « combat ; il est tacticien comme Thémistoclė, et il peut « dire aussi bien que son courrier perse : *J'ai tout vu.* « Quelle rapidité dans sa narration ! quel feu dans ce « style ! Il nous fait assister en personne, pour ainsi dire, « aux deux désastres qui terminent le désespoir et la fuite « de Xercès. Quelle exactitude technique ! On voit que le « guerrier, vainqueur à Marathon, est devenu marin pour « vaincre encore à Salamine, tant il connaît bien tous les « secrets du métier nautique ! »

« — Oui ; mais à côté du soldat et du matelot, » ajouta notre hôte Manos, « se montre toujours le patriote, et « l'Athénien, fier de sa république. Il y a déjà à Athènes, « vous le voyez, un peuple qui n'obéit à personne et qui « parle de tout : cette indépendance de la Grèce importu- « nait les rois de la Perse jusqu'au fond de leur palais. »

« — Il me semble, en effet, dis-je à mon tour, que « l'affranchissement du langage est un des fléaux dont « les vieillards perses redoutent et présagent l'invasion. « Cela nous amènerait tout droit à la liberté de la presse,

« qui, dans l'antiquité hellénique, était un privilége du « peuple, et jamais une concession du pouvoir; mais je « ne veux pas vous entraîner si loin de Salamine, et je « me tais. »

TROISIÈME ACTE

ATOSSA.

Amis, quiconque a éprouvé l'infortune le sait, lorsque le flot du malheur nons atteint, nous sommes enclins à tout craindre; et lorsque la destinée devient propice, nous nous persuadons que le vent favorable soufflera toujours. Ainsi, pour moi, tout est un sujet d'épouvante. Je ne vois partout que d'effrayants nuages ; un bruit retentit à mes oreilles qui ne peut guérir mon cœur, tant nos maux l'ont abattu et consterné !

Je parcours encore sans char cette même voie, et je sors de mon palais sans la pompe d'autrefois. J'apporte au père de mon fils les libations expiatoires qui apaisent les morts. C'est le lait blanc et délicieux d'une génisse sacrée, le miel transparent, distillé par l'ouvrière des fleurs ; l'eau limpide qui s'écoule d'une source vierge ; puis ce breuvage sans mélange, la joyeuse liqueur que nous donne en nos champs sa mère, la vigne antique ; enfin le fruit parfumé de cette blonde olive, qu'embellit constamment son fcuillage, et des guirlandes de fleurs, nées d'une terre qui ne sait rien refuser.

« — Relisez-nous ces vers, » dit en ce moment Oikonomos à son élève. « Nos amis y verront le drame, dès son « début, se plier aux plus brillantes descriptions de la « poésie. Voilà le modèle qu'étudiait Sophocle, le peintre « le plus fidèle et le plus éclatant des beautés de la na- « ture, telle qu'elle se montre encore sous le ciel en- « chanté de la Grèce. »

Et l'écolier de Cydonie répéta d'une voix plus mesurée ces inspirations dithyrambiques qu'Eschyle n'a pas mises dans les chants enthousiastes du chœur des vieillards, mais dans la bouche de la pieuse reine, et dans le courant du récit, comme pour montrer qu'à leur naissance toutes les Muses se prêtaient un mutuel secours.

ATOSSA.

O mes amis, que vos hymnes accompagnent ces dons envers les mânes ! Invoquez le génie de Darius, tandis que ces libations que la terre absorbe, je les dirige vers les souterraines divinités.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

O femme vénérable, souveraine des Perses, oui, envoyez dans les profondeurs du sol ces libations; et nos hymnes vont demander aux directeurs des morts de vous être propices sous la terre.

Saintes divinités des sombres demeures, ô terre! ô Hermès! ô roi des ombres, renvoyez une âme vers la lumière; car, s'il est encore un remède à nos maux, elle seule peut en indiquer le terme.

O prince à la sainte mémoire, que nous révérons à l'égal des dieux; entendez-vous nos accents barbares, nos cris douloureux, confus et lamentables? Dois-je divulguer nos malheurs? et de là-bas nous écoutez-vous?

O toi, terre, et vous tous, maîtres des mânes, souffrez que sorte de vos demeures une ombre sublime, le dieu des Perses, né à Suse; et rendez au jour celui dont le sol des Perses ne recouvrit jamais l'égal.

Héros chéri! tombe chérie! car elle recèle des vertus adorées. O Pluton, qui disposes des ombres, ô Pluton, envoie-nous Darius; Darius, notre saint roi! grands dieux! Il ne perdit jamais ses guerriers pour de meurtrières vengeances. Les Perses le nommèrent l'inspiré de Dieu. Et Dieu l'inspira vraiment, car il ramena heureusement son armée.

Hélas! ô seigneur, notre ancien seigneur, venez, venez au bord de ce monument. Montrez à vos pieds la pourpre de vos sandales, à votre tête le bandeau de la royale tiare. Paraissez, père bienfaiteur, Darius! O venez entendre d'étranges et de récentes calamités! Maître de notre maître, apparaissez: car je ne sais quelle vapeur du Styx flotte autour de nous; et déjà sur notre territoire toute notre jeunesse a péri.

Venez, père bienfaiteur, Darius! oh venez! Hélas! hélas! vous qui êtes mort si pleuré de vos sujets! comment, par une double faute, l'impossible est-il devenu possible dans votre royaume? Oui, dans toute l'étendue de l'Empire qui vous a appartenu, les trirèmes ont succombé, et les vaisseaux ne sont plus des vaisseaux!...

— Il faut l'avouer à ma honte, bien que je me fusse

journellement exercé à prononcer le grec ancien comme le voulaient les Grecs modernes, et, malgré la déclamation lente et cadencée de l'écolier de Cydonie, qui donnait à l'intelligence la plus paresseuse le temps de l'atteindre, je n'avais pas tout compris : mais, par une attention prévoyante et ingénieusement hospitalière, le vieux Manos, qui parlait un français excellent, s'était placé près de moi, et, dès qu'il croyait me voir hésiter sur le sens, ou si le passage lui semblait difficile, il se portait rapidement à mon secours, et disait tout bas à mon oreille des paroles qui m'aidaient à franchir l'écueil.

Préparés par ces pompeuses invocations du chœur des vieillards à l'ombre de Darius, nous attendions avec l'impatience de spectateurs véritables la présence du sage monarque de la Perse, lorsque après une pause le lecteur reprit d'un ton plus grave et plus solennel.

QUATRIÈME ACTE

L'OMBRE DE DARIUS.

O Perses, fidèles parmi les fidèles, vieillards contemporains de ma jeunesse, quel est le malheur dont souffre l'État? Le sol se fend, gémit et s'entr'ouvre.

En voyant mon épouse s'approcher de mon tombeau, j'ai frémi, et j'ai accueilli ses pieuses libations. Vous-mêmes, vous pleurez debout auprès de ce monument; vous m'adressez les complaintes qui évoquent les morts, et vos lamentations m'appellent : mais on sort à grand'peine des enfers, et toujours les divinités souterraines ont aimé

à prendre plus qu'à relâcher. Cependant; auprès d'elles, mon pouvoir a prévalu. Hâtez-vous, le temps presse. Quelle calamité s'est donc récemment appesantie sur la Perse?

LE CHŒUR.

Je m'effraye à vous contempler; je m'effraye à vous répondre, tant est grande notre vénération!

DARIUS.

Mais, puisque, cédant à vos plaintes, j'arrive des enfers, parlez; n'allongez pas, abrégez plutôt le discours. Laissez là le respect, dites; et expliquez-moi tout.

LE CHŒUR.

Je tremble de vous obéir; je tremble de vous adresser en face des paroles si affligeantes pour ceux qu'on aime.

DARIUS.

Eh bien, puisque votre timidité des anciens temps domine encore vos esprits, ô femme, noble et antique compagne de ma couche, cesse de pleurer et de gémir; dis-moi la vérité. L'infortune est le lot de l'existence; et de la mer comme de la terre surgissent pour l'homme bien des maux quand sa vie se prolonge.

ATOSSA.

O vous dont le bonheur a dépassé la plus heureuse des-

tinée des humains, vous si ambitieux de la prospérité de la Perse que vous protégiez comme un dieu tant que vous avez vu la lumière du soleil, je vous envie aujourd'hui d'être mort avant d'avoir connu l'abîme de nos malheurs. O Darius, vous allez tout apprendre en un seul mot; et ce mot, il faut le prononcer : l'empire des Perses n'est plus.

DARIUS.

Comment? Quelque fléau dévastateur ou une révolte de l'État?

ATOSSA.

Non; mais notre armée a péri tout entière auprès d'Athènes.

DARIUS.

Quel est donc celui de mes enfants qui y a porté la guerre? Parle.

ATOSSA.

C'est le belliqueux Xercès, en dépeuplant toute l'étendue de notre continent.

DARIUS.

Est-ce par terre ou par mer que le malheureux a tenté cette folie?

ATOSSA.

Des deux côtés : il attaquait par un double front et par deux armées.

DARIUS.

Et comment une si nombreuse infanterie a-t-elle pu passer la mer?

ATOSSA.

Pour avoir le passage, il a enchaîné sous un pont le détroit d'Hellé.

DARIUS.

Quoi donc? Il a réussi à fermer le grand Bosphore?

ATOSSA.

Il en est ainsi. Quelque génie aura favorisé ses desseins.

DARIUS.

Hélas! un puissant génie sans doute, puisqu'il égara sa raison.

ATOSSA.

L'issue nous a bien montré de quels maux il est cause.

DARIUS.

Mais qu'ont-ils donc souffert ceux que vous pleurez?

ATOSSA.

L'armée de mer anéantie a perdu l'armée de terre.

DARIUS.

Quoi! ces forces ont succombé totalement sous la lance?

ATOSSA.

Et c'est ce dont gémit la ville entière de Suse, vide de ses guerriers.

DARIUS.

Grands dieux! et la prévoyante réserve! et les auxiliaires de l'armée?

ATOSSA.

La nation des Bactriens est détruite en entier, et on n'y compte même plus de vieillards.

DARIUS.

L'infortuné! quelle jeunesse, et quels alliés il a perdus!

ATOSSA.

On dit que Xercès abandonné est resté seul avec un petit nombre...

DARIUS.

Comment? et où tout cela a-t-il abouti? a-t-il pu se sauver?

ATOSSA.

Il a réussi à gagner le pont qui joignait les deux rives.

DARIUS.

Et a-t-il pu se mettre en sûreté sur notre continent? Le sait-on?

ATOSSA.

Oui, la nouvelle paraît se confirmer, et on n'en doute plus.

DARIUS.

Hélas! les oracles se sont promptement accomplis. Et Jupiter a fait tomber sur mon fils une catastrophe prophétisée. J'avais prié les dieux de l'éloigner longtemps encore. Mais quand on y court soi-même, Dieu y vient en aide aussi. Maintenant la source du mal est évidente

pour tous ses sujets. C'est mon fils qui a tout fait dans l'imprévoyance de son jeune courage. Il a cru contenir sous des chaînes et comme un esclave l'Hellespont sacré, ce Bosphore qui roule les courants de Dieu. Il a forcé le passage, et, forgeant pour les eaux des entraves de fer, il a ouvert une large route à une nombreuse armée. Mortel, il s'est flatté (pensée fatale!) de l'emporter sur tous les dieux et sur Neptune. Mais ne serait-ce point une maladie de l'esprit qui aurait atteint mon fils? J'ai toujours appréhendé que l'immense amas de mes richesses ne fût dissipé par celui qui l'aurait après moi.

ATOSSA.

Voilà ce que l'impétueux Xercès a appris dans la société de mauvais conseillers. Ils lui ont dit que vous aviez conquis par les armes de grands trésors pour vos héritiers, et que lui, sans vaillance, ne s'armait que dans son palais, et n'ajoutait rien aux richesses de son père; en écoutant fréquemment ces reproches répétés par de méchants hommes, il a décrété cette guerre et cette expédition contre la Grèce.

DARIUS.

C'est la plus vaste des entreprises, et le souvenir en sera immortel, qui jamais ait dépeuplé la ville de Suse, et tombé sur elle, depuis que le souverain Jupiter accorda cet honneur à un homme de commander seul à toute l'Asie si féconde en troupeaux, et d'y étendre son sceptre régulateur. Le premier fut un chef de l'armée, un Mède. Son fils, après lui, consolida l'œuvre, car la sagesse régla et gouverna sa pensée.

Cyrus régna le troisième, du même sang : heureux guerrier, il donna d'abord la paix à tous ses sujets. Puis il conquit les populations de la Lydie, de la Phrygie, et subjugua par ses armes l'Ionie entière. Il fut aimé de Dieu, tant il avait de vertus.

Le fils de Cyrus fut le quatrième à diriger l'armée. Le cinquième a été Smerdis, déshonneur de sa patrie et d'un trône antique. Artapherne, avec ses fidèles satellites, le surprit dans le palais, le tua et fut le sixième; moi-même enfin, le septième, j'ai eu le sort que j'avais souhaité.

J'ai souvent fait la guerre avec de nombreuses armées; mais je n'ai jamais attiré une telle calamité sur l'État. Mon fils Xercès est jeune, agit en jeune homme et oublie mes injonctions. Car vous savez bien, vous, mes contemporains, que, dans l'exercice de notre pouvoir, aucun de nous ne s'est jamais montré le provocateur de revers semblables.

LE CHŒUR.

Eh quoi ! ô Darius, notre maître, est-ce ainsi que vous mettez fin à vos discours ? Qu'a donc de mieux à faire dans ces conjonctures la nation des Perses ?

DARIUS.

Cesser de porter la guerre chez les Grecs, notre armée fût-elle encore plus considérable; car leur sol lui-même combat pour eux.

LE CHŒUR.

Que dites-vous ? et comment devient-il leur auxiliaire ?

DARIUS.

En faisant périr de faim une multitude excessive.

LE CHŒUR.

Mais nous lèverons une armée légère et d'élite?

DARIUS.

Pour celle qui nous reste maintenant, il n'y a plus, dans les contrées de la Grèce, ni retour ni salut.

LE CHŒUR.

Eh quoi! toutes nos troupes n'ont donc point encore quitté l'Europe et repassé le détroit d'Hellé?

DARIUS.

Fort peu sur beaucoup, s'il faut en croire les oracles des dieux et si l'on conjecture sur ce qui vient de se passer; car tantôt on y réussit, tantôt on s'y trompe.

S'il en était ainsi, Xercès, se fiant encore à de vaines espérances, aurait laissé derrière lui une nombreuse armée d'élite; elle s'est arrêtée là où l'Asope arrose la plaine de ses courants et engraisse la terre de Béotie qu'il chérit. C'est là que les attend la plus cruelle des infortunes, prix de leurs violences et de leur impiété.

En arrivant en Grèce, ils n'ont pas craint de souiller les images des dieux, d'incendier les temples, de raser les autels, de renverser les statues arrachées à leurs socles,

mises en pièces et dispersées. Après de tels excès, ils n'en souffrent pas de moindres, et le méritent. Leurs malheurs ne sont nullement épuisés, et leur crime monte plus haut; tant sera sanglant le sacrifice et le carnage de la lance grecque dans les champs de Platée!

Jusqu'à la troisième génération, les monceaux de cadavres diront aux regards des hommes dans leur muet langage: « Mortel que vous êtes, n'élevez pas votre « orgueil au-dessus de la nature, car l'injure en fleuris- « sant mûrit l'épi de la vengeance, et ne récolte qu'une « moisson de larmes. »

A la vue de ces forfaits et de leur châtiment, souvenez-vous d'Athènes, de la Grèce; et que personne désormais, dédaigneux de sa propre fortune, et épris du bien des autres, n'aille y perdre sa puissance!

Il est un Dieu, arbitre sévère, qui sait punir les présomptueux desseins. Après cette expérience, vous qui devez diriger sa sagesse, persuadez à mon fils, à l'aide de prudents conseils, de cesser d'offenser les dieux par son audace et de les braver.

Et toi, chère et antique mère de Xercès, retourne dans ton palais pour y choisir des vêtements dignes du roi. Puis cours au-devant de ton enfant, car les habits qui recouvrent son corps, déchirés et en lambeaux, attestent l'excès de ses souffrances. Il t'appartient de le consoler par de douces paroles, et je sais que sa douleur ne cédera qu'à tes soins.

Quant à moi, je m'en vais aux ténèbres souterraines. Vous, vieillards, soyez heureux; et même, dans de telles disgrâces, donnez à votre âme le plaisir de chaque jour. Quand on ne vit plus, à quoi bon la richesse?

— A cette maxime qui fit sourire le lecteur d'abord, puis les princes Morusi et moi, car alors notre jeunesse semblait nous promettre une existence fortunée, Oikonomos sourit aussi : « C'est aux vieillards, » dit-il, « que « l'ombre de Darius recommande le plaisir de tous les « jours, et non aux jeunes hommes qui n'ont nul besoin « du conseil. On a beaucoup reproché à Eschyle ces der- « nières paroles de l'ombre de Darius ; elles paraissent, « en effet, au premier coup d'œil peu dignes du ton de « la tragédie et de l'austérité du personnage. Mais ici c'est « encore un reproche indirect à Xercès que l'amour des « richesses, Atossa vient de le dire, a précipité sur la « Grèce. C'est aussi comme un dernier regret de la vie qui « se manifeste, même chez les âmes bienheureuses. C'est « la nature parlant toute seule, ou plutôt c'est Homère. « N'oublions pas les confidences d'Achille à Ulysse dans « les enfers ; d'Achille, *le plus heureux de tous les « hommes*, qui ne pouvait se consoler de n'être plus. »

Après ces sages paroles du maître qui nous ramenait à la gravité du drame tragique, l'écolier de Cydonie poursuivit.

LE CHŒUR.

Je frémis en apprenant quels maux le présent et l'avenir réservent à la Perse.

ATOSSA.

O destin ! de combien de cruelles douleurs tu m'accables ; et la plus poignante, c'est d'apprendre que mon

fils n'a plus sur son corps que des vêtements indignes de lui. Hâtons-nous vers le palais pour prendre des parures et pour tenter d'aller à sa rencontre. Nous n'abandonnerons pas dans l'infortune ce que nous avons de plus cher.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

O ciel! nous avons joui d'une existence digne, heureuse, et d'un État sagement réglé tant qu'a régné sur notre pays le vieux Darius, égal aux dieux. Son pouvoir irréprochable et invincible suffisait à tout. Renommés d'abord pour notre glorieuse armée, des lois inébranlables nous régissaient; notre retour des combats était prospère, et nous ramenait à nos maisons sans fatigues et sans chagrins.

Combien de cités a prises Darius, sans dépasser le cours du fleuve Halys, ou même sans quitter ses foyers!

Ainsi les villes de l'Achéloüs dans le golfe strymonien, voisines des pâturages de la Thrace, comme les villes qui élèvent leurs remparts au sein des terres, loin de la mer, ont reconnu sa puissance.

Puis, les cités qui se groupent autour des larges courants d'Hellé, les anses profondes de la Propontide et de la bouche étroite de l'Euxin.

Les îles dont les promontoires brisent les flots de la mer, et qui s'avancent vers nos terres telles que Lesbos, Samos, mère de l'olive, Chios, Paros, Naxos, Mycone, Ténos, et Andros, sa voisine, qui paraît la toucher.

Il a subjugué les îles rapprochées de nos rivages, Lemnos, le séjour d'Icare, Rhodes, Cnide, les villes de Chypre, Paphos, Soles et Salamine, fille d'une mère qui cause aujourd'hui nos gémissements.

Son habileté dompta les cités opulentes et populeuses que les Grecs possédaient en Ionie.

La force des troupes armées et de ses auxiliaires de toute nation était insurmontable. Maintenant, il n'est que trop vrai, nous ne portons plus dans les guerres que le courroux des dieux, et nos revers maritimes ont tout anéanti.

— J'ai noté sur mon journal qu'à cet endroit nous entendîmes un grand bruit de rames, mêlé à quelques cris répétés en langue turque. Le lecteur s'arrêta. Le vieux Manos frappa d'une de ses mains dans l'autre; c'est ainsi qu'on sonne à Constantinople, ville essentiellement ennemie des cloches de toute sorte. A cet appel, un Grec des îles parut. — Qu'est-ce donc que ce bruit inusité? — Seigneur, c'est le Bostandgi-Bachi (capitaine des gardes de Sa Hautesse, intendant général du Bosphore) qui fait sa ronde de tous les mois; et le Réïs (capitaine-pilote) de son caïque à sept paires de rames crie aux bateaux qu'il rencontre de se ranger sur son passage. — « Encore des « Perses, » dit en souriant le prince Costaki Morusi. Nous fîmes une pause, et, dès que le silence fut rétabli sur les flots et la rive dont nous séparaient seulement quelques planches de notre palais de bois, l'écolier de Cydonie continua.

CINQUIÈME ACTE

XERCÈS.

Ah! malheureux! La plus affreuse et la plus inexplicable des destinées est mon partage. Quelle cruelle fatalité s'acharne sur la race des Perses! Infortuné! Que de souffrances! ma force m'abandonne à la vue de ces vieillards concitoyens. O Jupiter, pourquoi n'avoir pas terminé aussi ma destinée au milieu de mes soldats qui ne sont plus!

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

Hélas! ô roi! quelle noble armée; quelle grande gloire de l'empire des Perses, quels guerriers éclatants vient d'anéantir la fortune! La patrie gémit sur cette jeunesse qu'elle a fait naître, et dont Xercès qui l'immole a pourvu les enfers, car ces nombreuses phalanges d'Ecbatane, la fleur du pays, ces archers, race de milliers de soldats, ont disparu. Hélas! quelles précieuses forces! O roi de notre terre! sous ce coup, sous cet horrible coup, le sol de L'Asie a succombé.

XERCÈS.

Ah! je suis moi-même bien à plaindre; car, dans ma misère, je suis devenu le fléau de ma race et de ma patrie.

LE CHŒUR.

Nous saluons votre retour par des paroles d'un cruel

augure, ces mêmes chants lugubres des Mariandyniens : nous n'avons que des gémissements et des flots de larmes confuses et plaintives.

XERCÈS.

Oui! livrez-vous à ces antiques lamentations. La fortune, à mon tour, s'est prononcée contre moi.

LE CHŒUR.

Vous entendrez ces chants désolés quand j'honorerai les souffrances de nos soldats que la mer engloutit, et dont l'État pleure la génération. Mes cris, mes cris retentiront inondés de larmes.

XERCÈS.

Les Grecs, oui, les Grecs, leur flotte guerrière et leur double attaque ont dévasté cette plaine infortunée et ce rivage fatal. Hélas! hélas! pleurez et demandez compte de tous nos malheurs!

LE CHŒUR.

Où donc est votre réserve fidèle? Où sont vos satellites, tels que Pharandace, Souzas, Pélagon, Datamas, Agdabate, Psammis et Sousiscanès, parti d'Ecbatane?

XERCÈS.

Je les ai quittés inanimés sur la rive de Salamine, où,

tombés d'un vaisseau tyrien, ils flottaient vers cette terre cruelle.

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! Et Pharnouque, et le brave Ariomarde, et Sevalcès le Prince, et Lilée aux nobles ancêtres, et Memphis, Tharybis, Magistrès, Artembare, Hystaichmas? Je vous le demande aussi.

XERCÈS.

Malheur, malheur à moi! Tous ces infortunés expirent d'une même mort, hélas! hélas! sur le rivage au bruit des vagues, tournant leurs regards vers l'antique et odieuse Athènes.

LE CHŒUR.

Et votre œil universel et fidèle, celui qui pour vous surveillait l'Empire, qui enrôlait des milliers de soldats, Alpiste, le fils de Batanochos, le descendant de Sésame et de Mégabate; et Parthos, et le grand Oibarès, les avez-vous, les avez-vous abandonnés?

XERCÈS.

O misère! misère!

LE CHŒUR.

Ces calamités présagent à la noblesse des Perses de bien autres malheurs.

XERCÈS.

Vous me rappelez la douce et triste mémoire de mes braves compagnons. En pleurant ces infortunes immenses qui précèdent d'autres infortunes, mon cœur, mon cœur au fond de ma poitrine en gémit.

LE CHŒUR.

Ah! nos regrets vont plus loin. Et Xanthès qui commandait dix mille Mardes, et le vaillant Ancharès, et Diexis, et Arsace, les chefs des cavaliers, et Cédagate, et Lythimne, et Tolmos insatiable de combats?

XERCÈS.

Ils ont été ensevelis, ensevelis, mais non pas portés sur des chars pompeux et suivis d'un long cortége. Car ils sont descendus dans la tombe, ces capitaines de l'armée, ils y sont descendus sans honneurs.

« — Ici, » interrompit Oikonomos, « je suspends un « moment ces cris douloureux pour vous faire remarquer « tout ce qu'il y avait de science et d'art dans cette enfance « du drame, et par combien de liens puissants et patrio- « tiques Eschyle enchaînait l'attention du spectateur. Tous « ces chefs de l'armée perse étaient connus en Grèce au « temps de l'invasion. On les a vus au premier acte partir « dans tout l'éclat de leur force, et comme déjà triom-

« phants; ils reparaissent au cinquième dans tout le déshonneur de la défaite et de la mort. Comprenez aussi « quel secours l'histoire aidée de la géographie apportait « alors au poëme; car toutes les muses sont sœurs. Qui « donc aujourd'hui, sur cette scène que nous prétendons « avoir perfectionnée, oserait étaler arithmétiquement la « généalogie des rois de Perse jusqu'à leur huitième représentant, et le catalogue des îles grecques que Darius avait soumises? Mais ce roi héréditaire, cette dynastie formidable, les Grecs viennent les mettre en fuite; « ces îles devront aux Grecs la délivrance. Voilà comment « le grand poëte échauffait de son brûlant patriotisme « l'âme de ses concitoyens, et gravait dans leur mémoire, « avec le souvenir de leur vaillance, les vers immortels « qui la célébraient.

« Maintenant viennent les lamentations confuses de « Xercès et de ses sujets; n'oubliez pas qu'on les chantait « alors, peut-être même sur un mode barbare, comme la « complainte lugubre des Mariandyniens que vous venez « d'entendre, ou le cri de deuil des Mysiens, qui vous est « annoncé. Cette douleur des vaincus, inconsolable et prolongée, est encore une louange pour les vainqueurs. »

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! hélas! dieux terribles! vous avez amené une catastrophe imprévue qui l'emporte sur tout ce qu'a jamais vu la vengeance.

XERCÈS.

Ce sont là les coups du temps et des destins.

LE CHŒUR.

Oui, il n'est que trop vrai, voilà de leurs coups.

XERCÈS.

Oh! les vaisseaux! les vaisseaux!... sombrer! sombrer!...

LE CHŒUR.

Nous avons tristement échoué contre les matelots grecs. La race des Perses est malheureuse à la guerre.

XERCÈS.

Une telle armée! Infortuné! La douleur me brise.

LE CHŒUR.

Quoi donc? Toutes les grandes forces de la Perse ont-elles péri?

XERCÈS.

Vous voyez ce qui reste de mon expédition.

LE CHŒUR.

Je le vois, je le vois.

XERCÈS.

L'étui de mes flèches.

LE CHŒUR.

Que dites-vous avoir sauvé?

XERCÈS.

Ce carquois.

LE CHŒUR.

De tant de choses, c'est bien peu.

XERCÈS.

Nous avons manqué d'auxiliaires.

LE CHŒUR.

Le Grec ne fuit donc pas le combat?

XERCÈS.

Il est brave. Mais j'ai éprouvé un revers incompréhensible.

LE CHŒUR.

Parlez-vous de cette foule de vaisseaux mis en fuite?

XERCÈS.

Dans l'excès de mon malheur, j'ai déchiré mes vêtements.

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! hélas!

XERCÈS.

Ah! il faut plus qu'hélas pour de tels maux.

LE CHŒUR.

Oui, pour des maux doublés et triplés.

XERCÈS.

Des maux cruels, la joie de nos ennemis.

LE CHŒUR.

La force de l'Empire a croulé.

XERCÈS.

Je n'ai plus mon fidèle cortége.

LE CHŒUR.

Ravi par une mer vindicative.

XERCÈS.

Pleurez, pleurez notre infortune, et retournez dans vos maisons.

LE CHŒUR.

Hélas ! hélas ! misère, misère !

XERCÈS.

Que vos cris maintenant répondent à mes cris !

LE CHŒUR.

Triste assistance du malheur au malheur !

XERCÈS.

Joignez vos sanglots aux miens.

LE CHŒUR.

Hélas ! hélas !

XERCÈS.

Horrible catastrophe !

LE CHŒUR.

Ah ! ce sont là mes angoisses !

XERCÈS.

Frappez-vous, frappez-vous, et pleurez sur moi.

LE CHŒUR.

Je fonds en larmes sous mes gémissements.

XERCÈS.

Que vos cris maintenant répondent à mes cris!

LE CHŒUR.

O mon maître! notre chant lugubre est tout prêt!

XERCÈS.

Faites retentir au loin vos plaintes.

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! une autre sombre et lamentable blessure se prépare pour moi.

XERCÈS.

Frappez votre poitrine, et entonnez le chant de deuil des Mysiens.

LE CHŒUR.

O douleur! douleur!

XERCÈS.

Ravagez pour moi votre barbe blanchie.

LE CHŒUR.

Violemment, violemment et en gémissant.

XERCÈS.

Poussez des cris aigus.

LE CHŒUR.

Je vais vous obéir.

XERCÈS.

Déchirez de toute la force de vos mains les replis de vos manteaux.

LE CHŒUR.

O douleur! douleur!

XERCÈS.

En arrachant votre chevelure, pleurez sur l'armée.

LE CHŒUR.

Violemment, violemment et en gémissant.

XERCÈS.

Fondez en larmes.

LE CHŒUR.

Mes yeux en sont inondés.

XERCÈS.

Que vos cris maintenant répondent à mes cris!

LE CHŒUR.

Hélas! hélas!

XERCÈS.

Retournez chez vous en sanglotant.

LE CHŒUR.

Hélas! ô terre de la Perse plongée dans le deuil!

XERCÈS.

Hélas! maintenant traversez la ville.

LE CHŒUR.

Oui, oui! sans doute, hélas!

XERCÈS.

Pleurez, Perses nonchalants et voluptueux.

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! ô terre de la Perse plongée dans le deuil!

XERCÈS.

Ah! nos trirèmes! ah! nos vaisseaux?... ah! perdus! perdus!

LE CHŒUR.

Nos tristes et bruyantes lamentations vous feront cortége.

« — Ainsi, » nous dit Oikonomos, « finit la tragédie « des *Perses*, ou pour mieux dire le récit animé du fait « des annales grecques le plus considérable par son exé- « cution, comme par ses conséquences, et en même temps « le plus merveilleux essor de l'art tragique. Les longues « lamentations que vous venez d'écouter, quoique rehaus- « sées par une poésie à grand effet, et propres aux mœurs « des nations asiatiques, ont paru à certains critiques peu « dignes d'un roi et par conséquent d'Eschyle : mais il « ne faut pas oublier que toutes les humiliations accumu- « lées sur Xercès étaient autant d'hommages à la gloire « de ses antagonistes, et surtout au peuple d'Athènes, « qui ne dédaignait pas d'entendre exagérer les fai- « blesses de ses ennemis, et parfois même d'en rire. Es-

« chyle, on le voit bien, ne s'est préoccupé ni des unités « de temps, de lieu ou d'action, même en les prati- « quant, ni de la division de son sujet en cinq actes, « toutes règles inventées après lui, ou plutôt relevées de « ses œuvres.

« Cette grande scène, dont le chœur des vieillards fait le « fond et qu'il ne quitte jamais, est une tragédie fort ir- « régulière, si l'on veut, car elle est sans intrigue et sans « dénoûment. La victoire de Salamine y est développée « dans des récits exacts, des descriptions fidèles et des « complaintes vraisemblables, bien plutôt que dans une « fable imaginaire ou dans des complications drama- « tiques qu'elle ne comportait pas. Les inquiétudes des « administrateurs de l'Empire, et surtout d'Atossa, tou- « jours femme, mère et épouse, excitent une pitié réelle « par le pressentiment d'une calamité imminente. Le « langage que tient l'ombre de Darius est magnifique, « et Xercès nous présente l'image du présomptueux « trompé dans ses desseins ; mais il pleure et n'agit point « en monarque. Les Perses se montrent gémissants, épou- « vantés, cela est naturel, et conforme à la fortune des « personnages; pendant que tout s'efface devant la valeur « des Grecs, célébrée par l'enthousiasme du guerrier et le « patriotisme du citoyen.

« C'est alors, vous le savez déjà, que les Athéniens, « dans l'exaltation du triomphe et dans leur admiration « pour un drame qui reproduisait si bien l'élan de la li- « berté grecque et la défaite des Barbares, couronnèrent « le poëte aux applaudissements d'un peuple unanime.

« Quant au style, ce fut une voie nouvelle qui s'ouvrait « loin de la simplicité héroïque d'Homère et de la fami- « liarité didactique d'Hésiode. C'était plutôt la lyre de

« Pindare inaugurant le premier essor de la tragédie. « Quels accords harmonieux! et quelles riches alliances « de mots! Le *Cœur devin*, l'*Ouvrière des fleurs*, expres- « sions hardies, dithyrambiques, qui ont été la source « probable d'une fable rapportée par Pausanias. Eschyle, « dit-il, racontait que, comme il gardait, tout enfant, une « vigne en maturité, Bacchus, le dieu du raisin, et l'in- « spirateur primitif du drame, Bacchus lui apparut pen- « dant son sommeil, et lui ordonna de composer des tra- « gédies; qu'alors, le jour venu, il obéit, essaya d'abord, « puis réussit.

« Il fallait, en effet, pour rendre populaire une telle « poésie, le prestige d'une origine surnaturelle. Mais, que « dirons-nous, nous habitants de ses rives, que dirons- « nous de ce Bosphore *qui roule les courants de Dieu*, « cet inviolable Bosphore, objet d'une querelle qui dure « depuis plus de deux mille ans, et qui n'est pas prête à « s'éteindre? Certes, voilà le génie! mais ce n'est plus « Bacchus qui l'anime, convenons-en, c'est un ardent « amour pour la patrie, pour la gloire et pour la li- « berté. »

L'archevêque d'Éphèse prit, à son tour, la parole, et au nom de tous il remercia Oikonomos du plaisir littéraire qu'il nous avait ménagé; il donna de justes éloges à la sensibilité et à l'intelligence que l'écolier de Cydonie venait de déployer dans le cours de sa lecture. « La dé- « clamation des chefs-d'œuvre antiques dans nos col- « léges, » ajouta-t-il, « doit porter ses fruits jusque dans « notre vie habituelle; notre langage de tous les jours « devra acquérir des termes plus expressifs et plus élé- « gants. Nous cesserons, ainsi, peut-être, de demander « aux idiomes voisins des secours que le goût réprouve.

« Il me semble que, dans la pénurie de nos dialectes mo-« dernes, il devrait nous en coûter bien davantage de « recourir aux Turcs, les Perses de notre âge, que d'em-« prunter à Eschyle. »

Après ces mots, nous nous séparâmes.

Eh quoi! me disais-je, en retournant par le rivage de Thérapia vers le palais de France, cette application du drame tragique aux événements récents et nationaux que n'osèrent plus tard ni Corneille ni Racine, un génie hardi, Eschyle, au début de l'art qu'il fondait, l'a tenté, en pleine Grèce, aux applaudissements enthousiastes de son pays! Quelle est donc la puissance de ce génie grec dont le premier essor a fait éclore deux épopées qu'aucune autre épopée n'égala jamais; et dont la première tragédie est le plus sublime cri populaire d'indépendance qui ait jamais retenti dans les annales des hommes! Eschyle s'éloignant résolûment des fables religieuses et de ces légendes qui mêlaient l'histoire mythologique aux origines des peuples, fit entendre sur la scène qu'il venait de dresser, le plus grand et le plus noble accent de la muse patriotique. Il célébra, dans ce merveilleux poëme des *Perses*, les victoires contemporaines où il venait d'être lui-même acteur et témoin. Et, deux mille ans plus tard, ces inspirations devaient faire battre le cœur et rallumer la vaillance de ses descendants toujours éclairés par ce même idiome aux paroles sonores, toujours opprimés par cette même race asiatique, et attendant toujours un autre Alexandre pour les venger!...

Triste effet des révolutions et du temps! Quelques mois à peine après cet entretien intime et presque furtif, les deux princes Morusi devaient périr sous le glaive

musulman, à l'ombre du sérail; et l'archevêque d'Éphèse allait succomber sous le lacet, près de la chaire de saint Jean Chrysostome. Notre hôte mourut en exil sur le sol étranger; et l'élève de Cydonie, je l'ai dit déjà, disparut dans la guerre de la Morée. Enfin, Oikonomos vient de terminer sa longue et bienfaisante carrière au sein d'Athènes affranchie. Moi seul, après tant d'amis perdus, je leur survis encore pour ranimer leur mémoire et pour l'honorer.

MÉLÉAGRE

SCÈNE ORIENTALE

AVANT-PROPOS

Je m'étais lié, à Constantinople, avec un jeune Grec d'une illustre famille et d'une éducation relevée. Il était de mon âge, et habitait Thérapia, à quelques portes du palais de France. Je l'avais rencontré maintes fois au *Zaïri* de *Buyuk-Déré* où, le dimanche, les populations franque et hellène de nos deux villages venaient chercher l'ombre des seize rejets du platane qui vit, dit-on, les croisés; là où nos sociétés diverses occupées, sans trop se mêler, à se regarder entre elles dans cette verte prairie de *la profonde vallée* qui s'étend si mollement jusqu'aux flots du Bosphore, jouissaient nonchalamment à côté les unes des autres, et sous le ciel le plus pur, du plaisir commun de se réunir et de se montrer.

Mon ami... mais à quoi servirait aujourd'hui ma discrétion? le temps, hélas! m'a affranchi de toute réticence; il n'est plus; pourquoi hésiterais-je encore à le nommer? Il

s'appelait Grégoraky Soutzo, et il était le fils aîné de ce grand interprète de la Sublime Porte qui, suspect de penchant pour les intérêts de l'Empire français en 1808, paya de sa tête ce soupçon.

Ces tristes souvenirs de famille, et un vif sentiment d'indépendance et de révolte contre l'oppression qui animait déjà en Grèce les esprits même les plus inattentifs au mouvement politique de l'Europe, redoublaient chez Grégoraky son goût pour l'ambassade de France, en même temps que ses précautions dans ses rapports avec moi; il s'échapait de sa maison par des nuits obscures, et, se glissant inaperçu le long du quai, il venait frapper à ma porte et égayer ma veillée. La politique ottomane, on le croira facilement, et le commerce international ne faisaient pas le fond habituel de nos entretiens. C'était bien plutôt l'échange de nos observations sur les dames du Bosphore qui se disputaient le prix de la beauté, sur le riche costume d'une Moldave récemment débarquée d'Yassy, sur une Turque qui s'était laissé entrevoir, sur une Française qui, sous le *libadé* albanais, manœuvrait avec coquetterie le voile oriental; bref, tous les menus propos de notre âge.

Grégoraky m'apportait néanmoins, de temps à autre, des nouvelles grosses des révolutions futures, ou des bruits envolés du sérail, que je consignais, sous sa dictée, dans mon journal quotidien. Voici deux anecdotes que j'y relève et que je lui dois :

« Grand émoi à Stamboul, » me dit-il un jour, « le pa-
« lais du sultan vient de brûler. Le harem même est en
« cendres. Les eunuques ont aussitôt emporté khadines et
« odalisques dûment encaissées sous des grilles de bois
« doublées de rideaux, de peur que quelque pompier indis-

« cret n'aperçût le bout de leur nez. Cet incendie est dû « au mécontentement des janissaires ; depuis que nous les « avons vus mettre le feu à tout un quartier, et consumer « trois mille maisons parce qu'ils boudaient un de leurs « officiers, il faut se méfier de tout : mais malgré ces nou- « veaux excès, leur rôle est fini ; le chemin de leur caserne « mène tout droit, comme vous savez, au champ des « Morts. Voilà qui est très-sérieux, n'est-ce pas ? Ce que « je vais y ajouter n'est que plaisant.

« Une Géorgienne de la maison impériale, qui a coûté « dix mille piastres, ayant vu chez la Kehaya-Khadoun un « médecin grec dont cette intendante recevait les soins, « s'est éprise pour lui d'une passion violente. Le bruit en « est venu aux oreilles du Grand Seigneur ; car le sérail a « beau être peuplé de muets, il y a toujours de l'écho. — « Ah ! je tremble pour la Géorgienne, m'écriai-je. — Non, « non, continua Grégoraky ; le sultan, distrait par beaucoup « d'autres, n'avait pas encore songé à regarder celle-là. « Sa jalousie n'était pas éveillée, et laissait à l'humanité « tout son essor. Le médecin en a été quitte pour perdre « sa pratique. Mais, comme il fallait un exemple, l'oda- « lisque a été dégradée de son titre de propriété impériale, « et condamnée à épouser le plus laid des Tchokadars. « Elle est aujourd'hui la femme de cet officier obscur ; et « on la dit fort malheureuse de ce qu'elle a perdu comme « de ce qu'elle a gagné. Vous voyez que le sérail se civi- « lise, et que les rois de l'Europe pour leurs maîtresses « vieillies ou réformées n'agissent guère autrement. »

J'assistai avec mon jeune conteur à une noce dans notre voisinage. Le boyard Plaginos, après huit années de fiançailles, épousait une Domnitza, fille d'un prince Morusi, ancien hospodar. Toute la noblesse du Fanar était là.

Selon l'usage, on n'y comptait que des femmes mariées. Ces dames y figuraient toutes sous le plus complet développement des atours français, moins une seule, qui avait gardé le costume levantin; et celle-là était Française. On passa en revue un grand nombre de danses sérieuses, gaies, ou même grotesques, génoises, allemandes, cosaques, arnaoutes, valaques, bulgares, juives, chinoises même. Grégoraky brillait par sa charmante figure et sa tournure distinguée. Il avait déposé la longue pelisse, le lourd kalpack et la dignité flegmatique et orientale qu'ils comportent. Il animait tout de sa vivacité joyeuse; je crois le voir encore, sous son gilet écourté tout brodé d'or, donner le signal des contredanses parisiennes, descendre et remonter le premier, entre deux files de danseurs alignés, la longue promenade écossaise, fort en vogue alors dans notre faubourg; puis, l'écharpe blanche à la main, diriger les lentes ondulations de la *romaika*.

Il vint chez moi le surlendemain. Après de telles émotions juvéniles, nous avions beaucoup à raconter et à entendre. « Cette fois, » me dit-il, « nous ferons trêve à nos « remarques habituelles, ou plutôt, si vous le voulez bien, « au lieu de parler nous lirons : voilà que hier matin, après « tant de fadeurs que j'ai débitées à cette noce, après tant « de soupirs sans doute vainement exhalés, ne pouvant « dormir encore sous l'agitation de ma veillée, j'ai pris un « livre sur les tablettes assez bien garnies qui sont depuis « quelques années dans ma famille, et j'y ai trouvé fort à « propos, devinez quoi? un vrai modèle de galanterie, et « les aveux les plus passionnés exprimés en beaux vers. « C'est cette petite brochure qui me les a fait lire; vous « allez en juger vous-même. »

Là-dessus, Grégoraky tira des replis de la longue robe

qui couvrait sa poitrine et que soutenait son cachemire, un petit cahier *in-octavo*, imprimé sur un mauvais papier allemand, intitulé : « *Ce qui reste de Méléagre*[1], » et il se mit à me réciter, en appuyant lentement sur le rhythme, quelques-unes des plus ardentes déclarations à Héliodore, à Zénophile, à Démo. « Ce Méléagre, » ajouta-t-il, « ne « se piquait pas de constance. Qu'aurait-il dit s'il avait « lu, comme moi avant-hier, sur la ceinture d'une de mes « danseuses, brodés en lettres d'or, ces mots : *Ei stathe-« ros, eutychès* « si fidèle, heureux? » Après tout, reste à « savoir le sens véritable de cette téméraire devise. Est-ce « une récompense à un mari pour le passé, ou une pro-« messe à d'autres pour l'avenir? Quant à moi, » répétait-il, « je ne me sépare plus de Méléagre ; je l'ai déjà « lu trois fois depuis hier, je l'emporte demain aux îles des « Princes ; vous m'apprendrez à mon retour ce que pen-« sent les savants de son mérite littéraire. Pour mon « profit, je vais essayer, pendant nos fêtes et nos assem-« blées insulaires, de mettre à l'épreuve ses préceptes et « ses procédés. »

De mon côté, pour complaire à Grégoraky comme pour ma propre curiosité, je ne tardai pas à consulter la bibliothèque de M. Manos qui m'était constamment ouverte, et dont plusieurs livres ajoutent encore quelque prix à la mienne, car il me les donna à mon départ de Constantinople. J'y trouvai l'*Anthologie* de Brunck, revue en 1794 par Fr. Jacobs ; et le premier volume me montra réunies les épigrammes complètes de Méléagre qu'il me fallut d'abord, pour les bien comprendre, étudier assez sérieusement.

[1] *Meleagri Reliquiæ*. I. C. F. Manso. Iena, 1789

Je revis Grégoraky quelques jours après. Ce que je sais de votre poëte, lui dis-je, et ce que j'en ai appris pour vous être agréable, c'est que, né à Gadare en Syrie, il vivait à Tyr sous les successeurs d'Alexandre. Il a, le premier, réuni ces poésies fugitives que, par un seul mot emprunté à votre langue, nous nommons l'*Anthologie*. Les érudits me semblent avoir été fort injustes envers lui, sans doute parce que ses vers étaient d'abord confondus et mêlés dans un recueil dont le volume fait peur, et qui aujourd'hui ne se monte guère à moins de quatre mille cinq cents pièces détachées. Pour sa part, il en a laissé plus de cent. Et tandis que, dans toutes les langues, Bion et Moschus brillent accolés à Théocrite, l'un sous le bénéfice de neuf idylles seulement, et l'autre de sept, on pouvait, comme quelques Allemands l'ont tenté, faire à Méléagre l'honneur d'une édition séparée, quand la grâce et la chaleur de son imagination, la richesse et l'élégance de son style la justifieraient en tout pays.

« Sans doute, » ajouta Grégoraky, » il la mérite ; il me « charme, il me passionne, je l'ai relu tout entier encore « sous les ombrages de Calki et de Prinkipo. Comme vous « le croyez bien, j'ai sauté par-dessus les épigrammes qui « ont trait à un vice infâme, originaire de l'Asie où il règne « encore, et que nos derviches hurleurs, tourneurs et su- « borneurs, sont justement accusés d'exercer et d'entrete- « nir dans notre européenne Constantinople. Dans tout le « reste, j'ai choisi et traduit en grec moderne quelques dis- « tiques, et je les ai portés, tout plein d'enthousiasme, à « ma cousine Catherine Soutzo, qui était venue passer « aussi quelques jours, suivant notre coutume au retour « du printemps, dans l'île d'Antigoni.

« Catherine, comme vous le savez peut-être, tient le

« premier rang parmi nos femmes érudites; elle a traduit « en grec les *Entretiens de Phocion ;* et dans l'interpréta- « tion de votre dictionnaire de l'Académie qu'elle entre- « prend avec Hélène Skina, et la fille du drogman de la « Porte, elle a pris pour sa part de collaboration les der- « nières lettres de l'alphabet. Mais je la soupçonne d'avoir « fait ce choix non par modestie ou pour laisser à ses deux « compagnes les honneurs du pas, mais bien plutôt pour « méditer tout à son aise sur les mots *sagesse* et *vertu* « qu'elle a pris ainsi dans son lot; car elle n'a jamais « prêté l'oreille à aucun des madrigaux imités de Méléa- « gre, que nous avons l'un après l'autre essayé de lui « adresser.

« Bien au contraire, elle m'a reproché de perdre mon « temps à écrire des vers langoureux ; j'ai eu beau m'ap- « puyer sur l'exemple de Constantin Manos, qui a mis aux « pieds de sa belle fiancée Euphrosine Argyropoulo le « poëme amoureux intitulé *Abrocome et Cléanthis.* — Ces « lectures vous gâtent, m'a-t-elle dit, vous en savez bien « assez sur ce point, sans recourir à des professeurs. Le « bon goût et la paix de l'esprit n'ont rien à gagner à de « semblables occupations. — Et comme parmi mes essais « figurait l'idylle du *Printemps* de Méléagre. — Jugez-en « vous-même, a ajouté ma cousine; et sans nous éloigner « des inspirations badines qui semblent attirer votre pré- « férence, à côté de cette idylle, la plus célèbre des petites « compositions de votre poëte, que nous pouvons au moins « lire vous et moi sans rougir, mettez le *Printemps* d'Ana- « créon, et décidez.

« Ici Catherine a récité, et presque chanté, d'une voix « lente les vers si courts et si cadencés d'Anacréon, qu'elle « savait en entier. — Voilà la nature, a-t-elle dit en-

« suite, rien de trop, rien d'exagéré; c'est le printemps « lui-même avec toutes ses promesses. Votre Méléagre n'a « fait que délayer en vers héroïques ce charmant tableau, « et le surcharger d'images. Quant à ses amoureuses dé- « clarations, puisque c'est là son plus grand mérite, je « dois convenir avec vous qu'il a fait école; car j'ai re- « connu dans les traductions que vous venez de me lire « bien des traits des tendres propos que vous adressiez « l'autre jour à mes voisines. Allez donc chercher auprès « d'elles, a-t-elle dit en souriant, des encouragements « à vos essais poétiques que votre cousine ne saurait vous « accorder.

« Catherine triomphait, » continua Grégoraky, « et elle « a étalé sans contradicteur toute la supériorité de sa « raison, mûrie par deux ou trois ans qu'elle compte de « plus que moi; mais son éloquence n'a point refroidi « mon penchant pour Méléagre, ni ma reconnaissance des « enseignements familiers et pratiques que je puise chaque « jour dans ses écrits. »

Un an après, quand je traversai Bukarest pour revenir à Paris, j'y trouvai Gregoraky activement employé en qualité de secrétaire général auprès de son oncle, le prince régnant de Valachie, Alexandre Soutzo. « Eh bien! » lui dis-je, « où en sont la doctrine et l'admiration de Méléagre? « Ah! » me répondit-il, « les affaires valaques ont envahi « tous mes loisirs. Je ne lis plus Méléagre, et pourtant, je « vous l'affirme, de tous les pays où les femmes ne sont « pas sous des grilles, Bukarest est l'une des capitales où « il y aurait le mieux à profiter de ses leçons. »

Ce fut le dernier souvenir jeté vers nos amusements du Bosphore. Gregoraky ne m'entretint plus que des intérêts politiques de l'Europe, des négociations entamées par

l'hospodar, son oncle, et des troubles qui commençaient à se manifester dans les provinces du Danube... Nous ne devions plus nous revoir.

Plus tard, et même bien tard dans ma vie, j'ai relu Méléagre de sang-froid, et je l'ai traduit. J'ai cru que l'on me saurait gré de mettre sous les yeux des lecteurs français ces vives et ingénieuses épigrammes qui n'ont jamais paru en notre langue, et dont il n'y a jusqu'ici que des interprétations multipliées en vers latins, ou quelques imitations détournées. Quant à moi, j'ai mis au service de Méléagre mon attention la plus soutenue pour en saisir la finesse, mes recherches les plus laborieuses pour en rétablir le texte assez confus, enfin mon meilleur français, recousu de quelques lambeaux de Parny et de Bertin restés dans ma mémoire, pour l'interpréter. Mais je suis bien forcé d'avouer que, même en dehors de la cadence mélodieuse du vers élégiaque grec que rien ne supplée, ma prose ne peut compenser l'éclat, l'élégance, la rapidité du poëte; ma traduction, j'en conviens, ne saurait avoir de valeur aux yeux des amis des lettres que s'ils s'obstinent à se refuser le plaisir de le lire en sa langue, ce bel idiome d'Athènes parlé jadis par une moitié de la terre habitée, et que maniait si bien l'Asiatique Méléagre, même au pied du Liban.

NOTA.

Les pièces détachées qui nous sont restées de Méléagre sont au nombre de cent vingt-huit. Graëfe, dans son édition de Leipsick (1811), en avait porté le chiffre à cent vingt-neuf, dont les deux dernières sont apocryphes; il a réuni les LXI et LXII, et doublé les LXXV et CXXVIII. J'en donne cent huit seulement. J'ai retranché vingt épigrammes de ma propre autorité ; et celles-là je ne me suis aucunement permis, en raison des sujets qu'elles traitent, de les traduire, ni même de les travestir, ainsi que je l'ai tenté pour plusieurs autres. Elles ne sont point, comme on l'a dit quelquefois, les plus originales : tout le talent et le mérite du poëte, comme les défauts qu'il a reçus de son siècle, reluisent dans ce que j'offre ici sous une série de chiffres nouvelle, et avec des titres séparés, pour n'attirer l'attention que là où le lecteur voudra la porter lui-même.

MÉLÉAGRE

I

DÉDICACE DE L'ANTHOLOGIE.

Muse chérie, à qui offres-tu cette poésie, riche de tous les fruits? Et qui donc a tressé cette guirlande de poëtes? C'est Méléagre qui l'a achevée, et qui en a pris la peine pour en faire un souvenir et un hommage à l'illustre Dioclès.

Il y a enlacé les lis d'Anyté, des fleurs de Myro en grand nombre, peu de Sapho, mais des roses;

Le verdoyant Narcisse gros des hymnes de Mélanippide, et le nouveau sarment de la vigne en fleur de Simonide.

Il y a confondu les belles corolles de l'iris parfumé de Nossis, et ses tablettes dont l'Amour a pétri la cire;

Puis le fenouil odorant de Rhianos, et le délicat et virginal safran d'Érinne;

L'hyacinthe parlant d'Alcée parmi les Lyriques, et de Samias le rameau de laurier au noir feuillage;

Puis les tiges fleuries du lierre de Léonidas, et les chevelures aiguës du pin de Mnasalque.

Il a taillé le platane tortueux de la forêt de Pamphile, entrelacé aux rejets du noyer de Pancrate;

Le peuplier blanc au beau feuillage de Tymnée, la menthe vigoureuse de Nicias, et d'Euphème le cresson que le sable nourrit;

Puis, la violette noire de Damagète, et le myrte de Callimaque toujours plein d'un miel dur à goûter;

Le lychnis d'Euphorion, et ce baume de poésie qui reçut le surnom des Dioscures, fils de Jupiter[1].

Il y a enlacé la grappe enivrée d'Hégésippe, en moissonnant le jonc parfumé de Persas;

Avec eux, le doux oranger des hautes branches de Diotime, et les premières fleurs de la grenade de Ménécrate;

Les rameaux de la myrrhe de Nicénète, le térébinthe de Phaennos, et le poirier sauvage, mais au fruit savoureux, de Simmias;

Et le persil de la chaste prairie de Parthénide, dont il a du bout des doigts cueilli les petits bouquets;

Et les blonds épis du chaume de Bacchylide, glanés abondamment dans ses poésies qui distillent le miel;

Ensuite d'Anacréon, son tendre murmure de nectar, et son anthémis si fécond dans le vers élégiaque;

Et l'euphorbe tortueux et hérissé qui est la fleur épineuse d'Archiloque, petites gouttes d'un océan;

Puis, avec eux, les nouveaux rejetons de l'olivier d'Alexandre, et le bluet foncé de Polyclète.

Il y a placé la marjolaine de Polystrate, fleur des poëtes, et le nouveau cypre phénicien d'Antipater[2].

Il y a mis aussi ce nard de Syrie, aux épis chevelus, le célèbre chansonnier Hermodore;

Et Posidippe, et Hédyle, anémones rustiques croissant sur le sol sicilien;

Et la tige dorée de l'immortelle de Platon dont la vertu brille de toutes parts.

Il y a réuni Aratus, l'habile astronome, en détachant

[1] *Dioscoride*, qui figure dans l'Anthologie de nos jours pour trente-huit épigrammes.

[2] Jeu de mots sur l'une des œuvres principales d'Antipater qui portait ce titre : *Sur Cypris*.

les premières spirales que son palmier poussait vers les cieux;

Et le lotus à la belle chevelure de Chérémon, qu'il a mêlé au phlox de Phédime, et au buphthalme flexible d'Antagore;

Puis le serpolet, ami du vin, que vient de faire épanouir Théodoride, et les fèves en fleur de Phanias;

Ensuite, beaucoup d'autres produits cueillis récemment; et enfin aussi, de sa propre muse, quelques perce-neiges de ce matin même.

C'est là le présent que j'offre à mes amis; et c'est pour tous les initiés aux mystères des Muses que ce bouquet au doux langage est mis en commun.

II

LE VIN.

Bois sans mélange, toi que l'amour maltraite; Bacchus, qui fait don de l'oubli, endormira tes tendres flammes. Bois sans mélange, et remplis de vin ta coupe jusqu'au bord. Ainsi se chassent du cœur les noirs soucis.

III

ANDRAGATHIE.

O malheureux amants, les souffles du Midi, favorables aux navigateurs, m'ont ravi la moitié de mon âme, Andragathie. Trois fois bienheureux vaisseaux! ô trois fois fortunées vagues de la mer! trois fois heureux aussi ce vent qui entraîne la beauté! Que ne suis-je dauphin pour la

porter sur mes épaules, et après le trajet, lui faire voir Rhodes, la patrie des belles.

IV

ANTIOCHUS.

Si Eros avait sur les épaules le manteau, et non les ailes, l'arc et le carquois, s'il portait le large pétase, oui, j'en jure par ce bel adolescent, Antiochus serait Eros, ou Eros Antiochus.

V

PRAXITÈLE.

Le sculpteur Praxitèle, en représentant le fils de Cypris, créa en marbre de Paros une effigie de l'Amour: aujourd'hui le plus beau des dieux l'Amour sculpte à son tour une statue animée, et produit Praxitèle, afin que l'un parmi les hommes, l'autre dans les cieux, répandent leur charme, et que l'Amour exerce à la fois son empire chez les immortels et ici-bas. O bienheureuse ville sacrée des Méropes qui possèdes dans ce prince de ta jeunesse un nouvel Éros, fils d'un dieu!

VI

MÊME SUJET.

Praxitèle, le sculpteur antique, a fait d'Éros une charmante statue en marbre, type inanimé d'une beauté vaine.

Le Praxitèle de nos jours exerce sa magie sur des objets animés, et crée dans nos âmes un amour trois fois actif et vivant; certes il n'a de commun avec l'autre que le nom; ses œuvres l'emportent; car ce n'est pas la pierre qu'il dompte, mais les cœurs et l'esprit. Ah! que dans sa clémence, il crée aussi pour mon usage, et que, formant le fond de mon âme, il en fasse son temple de l'amour!

VII

ZOÏLE.

Si l'Amour n'avait ni arc, ni flèche, ni carquois ni l'aiguillon brûlant des désirs, non, j'en jure par son vol, jamais on ne discernerait, à leur beauté, quel est l'Amour ou quel est Zoïle[1].

VIII

DIONYSIE.

O vous, buveurs d'eau fraîche, malheureux en amour, qui connaissez la flamme allumée par la beauté et avez goûté l'amertume de ce miel, noyez-moi d'eau froide. Versez autour de mon cœur la glace gelée de la neige à peine fondue; peut-être ainsi supporterai-je la vue de Dionysie. Mais, de grâce, compagnons de mon esclavage, avant qu'il gagne mes entrailles, éteignez l'incendie chez moi.

[1] On voit par cette répétition de l'épigramme IV que Méléagre était aussi habile à dire deux fois la même chose en vers différents, qu'il était inconstant dans ses préférences.

IX

UNE BELLE ÉTRANGÈRE.

O hommes, à mon secours! L'Amour, dans sa violence, me jette sur cette rive, quand à peine j'appuyais pour la première fois sur la mer un pied navigateur; et comme s'il montrait devant moi une lumière, il m'éblouit et me fait voir dans les airs une attrayante beauté. J'avance pas à pas; cette douce forme qu'il a créée je la saisis, et mes lèvres la couvrent de baisers; pourquoi donc ai-je fui les dangers de la mer, si je dois sur la terre ferme traverser les flots de Vénus, plus périlleux encore?

X

MÊME SUJET.

Buveurs, accueillez-moi quand je fuis à la fois les grandes vagues de la mer, les pirates, et quand je me perds sur la terre. Car je mettais à peine, hors du vaisseau, mon pied sur la rive, quand le violent Éros me fait sa proie, et m'attire ici, où j'ai vu s'avancer la beauté. Malgré moi, mes pas m'entraînent rapidement vers elle; et tout rempli de feu, je ne puis fêter le vin de bon cœur. Chers amis, rendez à votre hôte un léger service, oui, rendez-le-moi, de grâce; et quand un amour étranger me fait mourir, accueillez en moi, du moins, ô mes hôtes, un suppliant de l'amitié.

XI

ARISTAGORA.

O Grâces, en voyant en face de vous la belle Aristagora,

vous l'avez prise en vos bras et tendrement pressée. De là vient que sa beauté jette des flammes, que sa bouche dit à propos de douces choses; et que, même quand elle se tait, ses yeux ont un délicieux langage. Ah! qu'elle s'en aille loin de moi! Car enfin, comme Jupiter le dieu de l'Olympe, une belle sait foudroyer aussi.

XII

DIOPHANTA.

La souffrance recommence à gagner mon âme. Le brûlant amour l'a effleurée, en jouant, du bout de ses ongles, et a dit avec un sourire : Amant infortuné, te voilà encore sous une douce blessure, brûlé d'un miel qui dévore. Depuis ce jour, quand je regarde Diophanta[1], cette nouvelle fleur parmi les belles, je ne puis ni fuir, ni rester.

XIII

ALEXA.

Vers midi, comme je passais sur le chemin, j'ai vu Alexa trancher les nouveaux blés de la moisson; et de doubles étincelles m'ont consumé. Les rayons de l'Amour par les yeux de la belle, puis les rayons du soleil. La nuit a bientôt fait justice de ceux-ci; mais ceux-là, sa douce

[1] J'ai transformé ici Diophantos en Diophanta, et Alexis en Alexa, comme j'ai agi plus haut envers Andragathie, Dionysie et Aristagora, avec les légères modifications qu'entraîne la métamorphose, et je n'ai nulle envie de m'en excuser.

image, en a accru l'ardeur dans mes rêves; et le sommeil, qui calme les soucis des autres, a irrité mes soucis en reproduisant pour mon âme ce feu vivant qui est la beauté.

XIV

DION.

Chalumeaux des pasteurs de chèvres, n'appelez plus Daphnis dans les montagnes, pour plaire à Pan, le chevrier. Et toi, lyre, interprète de Phœbus, ne mêle plus l'hyacinthe chéri au virginal laurier. Si un jour Daphnis fut aimé dans les montagnes, ou Hyacinthe de toi, que Dion aujourd'hui tienne le sceptre des amours.

XV

L'AMOUR.

Je suis à bas; saute sur ma tête et foule-la, sauvage divinité. Je sais, oui, par les dieux, je sais te supporter toute pesante que tu es. Je connais ton arc de feu; mais tu as beau lancer sur mon cœur tes éclairs, tu ne peux pas le brûler, car il n'est plus que cendre.

XVI

LA NAVIGATION AMOUREUSE.

A Cypris appartient mon navire. Éros veille à la barre; il tient dans sa main l'extrémité du timon de mon âme; et

les souffles impétueux des désirs soulèvent les flots, car je nage maintenant dans une mer peuplée de beautés.

XVII

THÉRONIE.

Quand je vois Théronie[1] je vois tout. Quand je vois tout et pas elle, je recommence à ne voir plus rien.

XVIII

MÊME SUJET.

Par Cypris, tu viens de prononcer un blasphème. Étrange audace, qui ne m'a point échappé ! Théronie ne te semble pas belle. Quoi ! vraiment ! Théronie ne te paraît pas belle; tu persistes, et tu ne crains ni l'éclair de Jupiter, ni sa foudre. Voilà pourtant Niobé surchargée de soucis, qui parlait jadis et qui se fait voir en exemple de la témérité du langage.

XIX

MYISCA.

Oui, par l'amour, Tyr possède bien des belles : mais Myisca, le soleil, a resplendi ; et il éteint les astres.

[1] Ici encore un changement de sexe me tire d'affaire, de Théron je fais Théronie, et de Myiscos, bien plus convenablement *Myisca*, dont l'étymologie est « petite mouche, » comme on va le voir à l'ép. XXIV.

XX

A LA MÊME.

Moi qui jadis, dans nos joies juvéniles, ai tant ri des amants malheureux, voilà que je suis pris moi-même depuis avant-hier. Le volage Éros m'a arrêté sur ta porte, ô Myisca, et il y a inscrit : Dépouilles de la sagesse.

XXI

LA MÊME.

L'arc des yeux de Myisca m'ayant blessé au cœur, moi que l'Amour n'avait jamais atteint, elle s'écria : « C'est moi « qui ai pris ce rebelle ; ce front tout orgueilleux de porter « le sceptre de la sagesse, voyez, je le foule aux pieds. » — Et moi, respirant à peine, je lui répondis : Pourquoi t'en étonner, chère fille ? L'Amour força bien à descendre de l'Olympe même Jupiter.

XXII

A LA MÊME.

Sa douce beauté produit l'éclair; voilà que ses yeux lancent des flammes. Éros m'aurait-il donc signalé une belle qui combat armée de la foudre? Salut, Myisca, toi qui lances aux mortels les rayons de l'amour. Resplendis, et sois pour moi, sur la terre, un propice flambeau !

XXIII

LA MÊME.

En tout je ne sais qu'une chose belle. Mon œil avide ne sait que regarder Myisca. Je suis aveugle pour le reste. Elle représente tout pour moi. Ah! mes yeux la contemplent-ils donc pour le plaisir de mon âme, les flatteurs?

XXIV

A LA MÊME.

Je braverais même Jupiter s'il voulait, ô Myisca, t'enlever pour lui verser le nectar. Il aurait beau me répéter souvent : « Pourquoi frémir? Je ne suis point ton rival, et « je sais compatir aux souffrances de l'amour. » Oui, tout cela, il le peut dire. Mais moi, qu'une mouche s'envole, et je tremble que Jupiter ne m'ait menti.

XXV

LA MÊME.

Pourquoi pleures-tu, tyran des âmes? Pourquoi laisser tomber ton arc inhumain, tes flèches, et replier tes doubles ailes? L'invincible Myisca te brûlerait-elle aussi de ses regards? Tu apprends donc enfin à souffrir ce que jadis tu faisais souffrir aux autres.

XXVI

LA MÊME.

Sans doute, elle est charmante; et son nom de Myisca est doux et me plaît. Quel prétexte ai-je donc pour ne pas aimer? Elle est belle, oui, par Cypris, toute belle; et si elle est cruelle aussi, c'est que l'amour sait mêler une certaine amertume à son miel.

XXVII

A LA MÊME.

En toi réside, ô Myisca, tout ce qui attache ma vie; en toi, tout ce qui reste encore de souffle à mon âme. Oui, ma beauté, j'en atteste tes yeux qui parlent même aux sourds; Oui, par tes sourcils éclatants, quand tu me jettes un regard nuageux, j'ai vu l'hiver; mais si ton œil est à la joie, déjà fleurit le doux printemps.

XXVIII

A LA MÊME.

Voici les vents de l'hiver. O Myisca, l'amour aux douces larmes m'arrache aux orgies, et me ramène vers toi. Les souffles violents des désirs grondent aussi; accueille donc dans ton port un nautonier de l'océan de Cypris.

XXIX

DAPHNIS. COMPLAINTE DE PAN.

Je ne veux plus vivre avec les chevreaux; moi, Pan aux pieds velus, je refuse désormais d'habiter les cimes des montagnes. Qu'y a-t-il aux montagnes de doux et d'attrayant pour moi? Daphnis n'est plus. Daphnis qu'aimait si ardemment mon cœur. Je vais demeurer en cette ville. Envoyez un autre à la poursuite des animaux des forêts. Tout ce qu'aimait Pan, il ne peut plus l'aimer.

XXX

ÉROS.

Qu'y a-t-il d'étrange si Éros l'homicide frappe de son arc qui respire le feu, et rit méchamment d'un œil féroce? Sa mère, qu'on a faite l'épouse de Vulcain, n'est-elle pas l'amie de Mars, se partageant ainsi entre le feu et le fer? La mère de sa mère, dès que les vents la fouettent, ne mugit-elle pas en furie? Quant à son père, il n'en a pas; on ne sait d'où il vient. Voilà pourquoi il a la flamme de Vulcain, la colère pareille aux vagues blanchissantes, et les traits ensanglantés de Mars..

XXXI

MÊME SUJET.

Cruel Amour! oui, cruel. Et qu'ai-je gagné à dire et à

redire, avec bien des sanglots, cruel Amour! L'enfant ne fait qu'en rire. Ses mille méchancetés le charment; quand je lui adresse des injures, il s'en nourrit. O Cypris! c'est pour moi miracle que, sortie des vagues profondes et de l'eau, vous ayez pu engendrer le feu.

XXXII

MÊME SUJET.

Oui, par Vénus, Amour, je mettrai le feu à tous tes arcs, et à ce carquois de Scythie qui contient tes flèches. De quoi ris-tu sottement? Pourquoi froncer le nez? Pourquoi ces sarcasmes? Bientôt tu ne riras que du bout des lèvres, car je vais te couper ces ailes rapides qui guident les désirs, et je passerai à tes pieds des entraves d'airain. Mais nous remporterions la victoire de Cadmus[1], si je t'enchaînais tout à côté de mon âme, comme près des bergeries le loup; fuis donc, invincible; et, à l'aide de tes pieds libres encore, va déployer pour d'autres l'agilité de ton vol.

XXXIII

L'AMOUR.

Toujours le bruit de l'Amour descend dans mon oreille; et toujours mes yeux lui offrent en silence leurs douces larmes. Ni la nuit ni le jour ne l'apaisent; et déjà dans mon ardeur l'image connue revient à mon âme. Amours

[1] Adage grec, tiré de l'histoire des enfants de Cadmus, qui signifie une victoire où le vainqueur périt.

ailés, qui avez su si bien accourir un jour près de moi, n'avez-vous plus de force pour vous envoler?

XXXIV

MÊME SUJET.

Les Grâces sont trois. Trois aussi sont les Heures, douces vierges. Et voilà que trois fougueuses passions font délirer mon cœur. Oui, sans doute, Éros a lancé trois flèches, comme s'il avait à percer, non pas une âme seule, mais trois âmes dans mon sein.

XXXV

A SON AME.

O mon âme, qui as tant gémi, pourquoi la blessure que fit dans ton sein l'Amour se rallume-t-elle aussitôt? Ah! je t'en conjure par Jupiter, oui, par Jupiter, ô ma bienveillante conseillère, ne va pas toucher au feu que couve la cendre. Car si l'Amour te surprend, esclave échappée, quand tu cherches à oublier tes maux, en retrouvant sa fugitive il sévira.

XXXVI

MÉLÉAGRE ET SON ESCLAVE. DIALOGUE.

Que le dé en soit jeté! Allume, je te suis, me voilà. Courage!

— Le vin t'égare, à quoi penses-tu donc?

— A rire et m'amuser.

— M'amuser? et où me mènes-tu?

— A quoi bon raisonner en amour? Allume au plus vite.

— Mais où sont ces lettres si étudiées jadis?

— Arrière tout le mal que m'a donné la science! Je ne sais plus qu'une seule chose; c'est que même à Jupiter l'Amour a fait perdre l'esprit.

XXXVII

A BACCHUS.

Oui, j'en jure par toi-même, Bacchus; j'ai en moi toute ton audace; sois mon guide, ô surintendant des plaisirs. Immortel, guide une âme mortelle. Né du feu, tu chéris la flamme inhérente à l'Amour. Tu m'enchaînes encore, et tu fais de moi ton adorateur. Certes, tu es né traître et perfide; et toi, qu'on dit cacher tes mystères, tu veux aujourd'hui révéler les miens.

XXXVIII

A SON AME.

Ne t'ai-je pas crié ainsi, ô mon âme! par Cypris, on te prendra? Amante infortunée, tu cours sans cesse au piége. Ne te l'ai-je pas crié? La glu t'a prise; à quoi bon t'agiter dans tes chaînes. Éros lui-même a lié tes ailes; il t'a mis le feu, il t'a arrosée de parfums; et comme tu expirais, pour étancher ta soif, il t'a donné à boire des larmes brûlantes. Hélas! âme si souffrante, embrasée de toute cette

flamme, tu te ranimes à peine de nouveau, et retrouves un souffle. Pourquoi pleurer? Quand tu nourrissais dans ton sein l'impitoyable Amour, ne savais-tu pas qu'il se nourrissait de toi-même? Ne le savais-tu pas? Eh bien, maintenant, connais ce qu'il te donne pour l'avoir si bien nourri. Reçois à la fois ce feu et cette neige qui glace; prends-les à ton tour. Supportes-en la peine; ce miel brûlant te consume; ah! tu ne souffres que ce que tu as mérité.

XXXIX

A L'AMOUR.

Si tu brûles tant de fois, Amour, une âme que le feu embrase déjà, elle s'enfuira : insensé! n'a-t-elle pas aussi des ailes?

XL

A UNE INFIDÈLE.

Je sais que ton serment ne vaut rien, puisque ces boucles embaumées, fraîchement empreintes de parfums, ont trahi tes excès. Vois tes yeux appesantis, ils ont révélé tes veilles, comme le fil qui serre tes cheveux et survit aux couronnes, et tes tresses tourmentées qui gardent encore leur désordre et leur confusion. Le vin fait à tout pas chanceler tes genoux. Loin d'ici, femme qui appartiens à tous! La musette, chère à l'orgie, te réclame, avec le tambour qui résonne bruyamment sous la main.

XLI

LYCŒNIS.

Dorcas, dis à Lycœnis : Voyez, vous n'aimiez que l'intérêt, et vous vous êtes trahie. Un amour fictif, le temps le dévoile. Dis-lui cela, Dorcas, oui, dis-lui tout cela, à elle-même, deux fois, trois fois. Cours, ne t'arrête pas, vole. Vite, Dorcas, vite, tu me l'as promis. Mais où vas-tu donc, Dorcas, avant de tout savoir?... Non, tiens-toi à ce que j'ai dit d'abord; je ne sais plus où j'en suis. Ne dis rien du tout, mais seulement... Bah! dis tout à la fois, ne lui épargne rien. Dis que... Mais, Dorcas, bien que je t'envoie, je vais avec toi, moi-même; et je t'ai devancée, tu le vois.

XLII

A UNE PERFIDE.

Je le sais, tu ne m'échappes point. A quoi bon attester les dieux? Tu ne m'as pas oublié, je le sais. Ne jure pas maintenant, j'ai tout appris. Est-ce ainsi, parjure, est-ce ainsi que tu m'as dit : « J'étais seule, oui, seule? » O impudence! et aujourd'hui, aujourd'hui elle dit encore, seule. Tandis que ce beau fils... je l'ai entendu, si je n'ai pu voir personne. Va-t'en, petit monstre, déshonneur de ma couche. Fuis au plus vite. Mais quoi? J'allais te plaire, et te récompenser. Je sais que tu veux le revoir. Je t'enchaîne donc ici, et te garde.

XLIII

LE SOUPÇON.

Astres, et toi lune, dont la clarté paraît si belle aux amants; et toi, Nuit; et toi, petit instrument qui m'accompagnes dans mes plaisirs; la trouverai-je pure de toute orgie, encore éveillée dans son lit, adressant mille plaintes à sa lampe, ou ne serait-elle pas seule? Alors j'attacherais à sa porte ces couronnes suppliantes, flétries par mes larmes, et je n'y écrirai que ceci : Vénus, c'est pour toi que Méléagre, l'initié de tes fêtes, suspend ici les dépouilles de son amour.

XLIV

LES BELLES RÉUNIES.

O ces cheveux de Timo, cette sandale d'Héliodore, ces formes embaumées de Démo, modèle de blancheur, ce tendre sourire d'Anticlée aux grands yeux, ces couronnes toujours fraîches de Dorothée; ô toutes ces flèches qui m'ont brûlé jadis, ton carquois, Amour, ne les recèle plus, car ces traits sont ensemble dans mon cœur.

XLV

MÊME SUJET.

Oui, par ces tresses amoureuses de Timo à la belle chevelure, par cette taille embaumée de Démo qui bannit le

sommeil, par ces jeux d'un millier d'autres que j'ai tant aimées, par cette lampe qui se plaît à veiller pour mes plaisirs et qui consume mes forces, il ne reste plus sur ma lèvre, Amour, qu'un faible souffle; dis un mot, et si tu le veux, celui-là même va s'exhaler.

XLVI

TRYPHÈRE.

Le flot de l'Amour est dur. La jalousie y souffle; et la mer orageuse des plaisirs le soulève sans cesse. Où vais-je? le timon de ma raison m'échappe de tous côtés. Trouverais-je donc dans Tryphère une autre Scylla?

XLVII

LA MÊME.

Oui, comme Cypris doit son nom aux eaux de Chypre, ainsi Tryphère est Tryphère[1] pour sa beauté.

XLVIII

ASCLÉPIAS.

La charmante Asclépias, par ses yeux attrayants comme le calme des flots, invite à tenter la navigation de l'amour.

[1] Jeu de mots sur Tryphère, qui signifie « délicate, voluptueuse »

XLIX

CALLISTION.

En voyant Callistion sans voile, vous direz, ô étranger, la diphthongue de Syracuse a remplacé l'autre[1].

L

L'AMANTE TRAHIE.

Nuit sacrée, et toi lampe, c'est vous et nul autre que nous avons pris tous les deux pour témoins de nos serments. Nous jurâmes, lui de m'aimer, moi de ne le quitter jamais : et vous en avez le commun témoignage; ô nuit, il dit que ces serments, tu les emportes sur les eaux; et toi, lampe, tu le vois dans les bras d'un autre.

LI

A SON COQ.

Chantre du matin, cruel signal pour un pauvre amant, maintenant trois fois maudit, tu te fais entendre pendant la nuit entière; tu bats orgueilleusement des ailes parce qu'il me reste si peu de temps pour l'amour, et tu ris à ton aise de mes chagrins. Voilà donc ma récompense pour t'avoir nourri! J'en jure par l'aube qui ne paraît pas encore, tu viens de crier ta dernière et triste chanson.

[1] Les Syracusains accusés de *blaiser* disaient pour Callistion Callischion; ce qui signifie *aux belles hanches*.

LII

LE JEU DE DÉS.

Éros tout enfant, et encore dans le sein de sa mère, en jouant aux dés un matin, a pris mon âme pour enjeu.

LIII

A L'ÉTOILE DU MATIN.

Avant-courière de l'Aurore, étoile du matin, salut, et deviens bien vite étoile du soir, pour me ramener furtivement celle que tu m'enlèves.

LIV

A TIMARION.

Éros lui-même, en volant par les airs, est tombé dans tes filets, et tes yeux, ô Timarion, en ont fait leur proie.

LV

A LA MÊME.

Ton baiser, Timarion, est la glu; tes yeux sont le feu. Si tu regardes, tu consumes; et si tu touches, tu as enchaîné.

LVI

PHANION[1].

L'Amour ne m'a point blessé de ses flèches. Il n'a point, comme auparavant, allumé son flambeau pour l'appliquer tout ardent à mon cœur. Il a pris une lanterne de Vénus, compagne de nos fêtes et de nos plaisirs, qui brille et embaume ; il m'en a lancé une ardente étincelle. Depuis ce jour, je fonds à son éclat. Cette petite lanterne est devenue le feu de mon âme qui brûle dans mon sein.

LVII

LA MÊME.

Je cherchais à fuir l'Amour, mais voilà qu'il allume sous la cendre une faible lanterne et me découvre dans ma retraite. Alors, sans tendre son arc, il détache du bout de ses doigts une étincelle de feu, et me la lance furtivement. Aussitôt, de tout côté, les flammes m'environnent ; leurs terribles éclairs m'ont ébloui ; Phanion dans mon cœur est un incendie.

LVIII

LA MÊME.

Vaisseaux de la mer, tout chargés, qui naviguez dans

[1] Phanion signifie, en grec, *lanterne*.

l'Hellespont, et attendez les haleines favorables de Borée, si vers l'île de Cos vous voyez sur le rivage Phanion interrogeant l'étendue des ondes, dites-lui ces mots, ô bons navires : « L'Amour le ramène, non pas nautonier, mais « pédestre voyageur. » Si, dans votre bienveillance, vous lui parlez ainsi, Jupiter, le dieu des vents propices, soufflera dans vos voiles à son tour.

LIX

DIMO.

Étoile du matin, fatale aux amants, pourquoi paraître si vite sur la couche où me réchauffe ma belle et chère Dimo? Plût aux dieux que, rebroussant ton chemin rapide, tu fusses encore l'étoile du soir! Toi qui verses une douce lumière, si amère pour moi, ne t'en es-tu pas déjà retournée jadis pour Alcmène, en faveur de Jupiter? Tu n'ignores donc pas comment on rétrograde.

LX

LA MÊME.

Pourquoi donc aujourd'hui, étoile du matin, ennemie des amants, tournes-tu si lentement autour du monde, quand un autre est dans la couche de Dimo, et pourquoi vas-tu si vite, quand je la tiens à mon aise dans mes bras? Ainsi, toujours à contre-temps survient pour moi ta lumière.

LXI

A LA MÊME.

Dimo aux blanches joues, un autre jouit de ta beauté, et mon âme en moi-même en gémit aujourd'hui. Si quelque conquête du sabbat te retenait, ce ne serait pas miracle. Dans la froideur même du sabbat l'Amour a pu s'échauffer.

LXII

ZÉNOPHILE.

Zénophile a reçu de l'Amour la beauté, de Vénus l'attrait qui dort avec elle, et des Grâces la grâce même.

LXIII

A LA MÊME.

Quel est parmi mes camarades le bavard qui m'a signalé Zénophile? Qui donc ainsi m'a amené l'une des trois Grâces? Certes, cet homme a fait vraiment une action généreuse, puisque, par sa grâce, c'est la grâce même qu'il me donna.

LXIV

A LA MÊME.

Les Muses aux douces chansons avec leur lyre, l'Élo-

quence intelligente avec sa persuasion, et Éros avec la beauté qu'il dirige, t'ont donné en partage, ô Zénophile, le sceptre des amours, puisque tu reçus des trois Grâces ces trois faveurs.

LXV

A LA MÊME.

C'est une douce mélodie, j'en atteste Pan l'Arcadien, que tu fais résonner sur ta lyre, ô Zénophile; et c'est une douce mélodie aussi que tu chantes, en la frappant d'un doigt léger. Où te fuir? Partout l'Amour m'environne et me laisse à peine respirer un moment. La beauté me séduit, puis le chant, puis la grâce, puis, le dirai-je? tout à la fois ; et je suis en feu.

LXVI

A ZÉNOPHILE.

Tu dors, Zénophile, ma tendre fleur! Que ne puis-je maintenant, sommeil sans ailes, pénétrer sous tes paupières, afin que ce sommeil qui charme les yeux même de Jupiter n'y trouve pas de place, et que je sois seul à te posséder?

LXVII

LA MÊME.

Les trois Grâces ont tressé pour Zénophile une triple

couronne, emblème d'une triple perfection. L'une a donné l'attrait du plaisir, l'autre le charme de la forme, la troisième, la plus tendre et la plus entraînante éloquence. Trois fois heureuse celle dont Vénus prépara la couche, Pitho le langage, et Éros la douce beauté !

LXVIII

A UN MOUCHERON.

O moucheron, vole pour moi, messager rapide; touche le bord de l'oreille de Zénophile, et murmures-y ces mots : « Il veille, il t'attend ; et toi, oublieuse de ceux qui t'ai« ment, tu dors. » Allons, vole, oui vole, ami du chant, mais parle bien bas, pour ne pas éveiller celui qui dort près d'elle, et diriger vers moi ses chagrins jaloux. Si tu m'amènes cette enfant, ô moucheron, je te couronnerai de la dépouille du lion et armerai ta main de la massue.

LXIX

L'AMOUR PERDU.

Je fais réclamer Éros, le sauvage Éros ; tout à l'heure, oui, tout à l'heure, de grand matin, il s'est enfui de sa couche. C'est un enfant aux douces larmes, babillard, ardent, intrépide, moqueur ; il a des ailes, et porte un carquois à son dos. Je ne puis dire qui est son père. Car ni l'air, ni la terre, né veulent avoir donné le jour à ce mutin, pas même la mer, tant il est maudit de tous et partout !... Cherchez bien si à cette heure il ne serait point par là, tendant encore des piéges à nos cœurs ! Jus-

tement le voici près de sa tanière : archer, tu ne m'échappes point ; te voilà caché dans les yeux de Zénophile.

LXX

ZÉNOPHILE.

Déjà fleurit la blanche giroflée ; déjà le narcisse ami de la rosée fleurit ; déjà fleurissent les lis habitants des montagnes ; et déjà Zénophile l'adorée, la fleur la plus belle entre les fleurs, s'épanouit, tendre rose d'amour. Prairies, pourquoi sourire vainement sous vos parures émaillées ? Cette enfant l'emporte sur vos bouquets les plus doux.

LXXI

LA MÊME.

Bruyants moucherons qui pompez impudemment le sang des hommes, fléaux nocturnes aux doubles ailes, de grâce, laissez un moment Zénophile dormir d'un tranquille sommeil et dévorez mes membres ; me voici ! Mais, hélas ! vaines paroles ! ces monstres insatiables et farouches, attirés par la douce chaleur de la beauté, y prennent leur plaisir. Ah ! je vous en avertis, race maudite ; trêve à tant d'audace, ou vous connaîtrez la puissance de mon bras jaloux.

LXXII

LA MÊME.

Ma coupe a ri d'une douce joie ; elle dit que c'est pour

avoir touché la bouche animée de l'amoureuse Zénophile. Heureuse coupe ! Pourquoi maintenant ses lèvres placées sur mes lèvres ne boiraient-elles pas toute l'âme qui est en moi d'un seul trait?

LXXIII

L'AMOUR A VENDRE.

Qu'on le vende! même s'il dormait dans le sein de sa mère, qu'on le vende! Pourquoi m'amuserais-je à nourrir ce mauvais sujet? Il est né moqueur et soupçonneux; il pince, égratigne, et tout au milieu de ses larmes il se met à rire. D'ailleurs, il est effronté, incorrigible, bavard; il a la vue fine, et il est tellement mutin que sa propre mère n'en peut venir à bout. C'est un vrai monstre, vendons-le donc! S'il y a là quelque marchand d'au delà des mers qui veuille acheter l'enfant, qu'il se présente; mais voilà qu'il me supplie tout en larmes. — Non, je ne te vends pas encore, calme-toi ; tu vas rester ici pour tenir compagnie à Zénophile.

LXXIV

HÉLIODORE.

Au fond de mon cœur, l'Amour lui-même a fait d'Héliodore qui parle si bien, l'âme de mon âme.

LXXV

LE JEU DU BALLON.

Je nourris chez moi un Éros joueur de ballon. C'est à

vous, Héliodore, qu'il a jeté le cœur qui bondit en mon sein. Allons, recevez l'Amour et jouons ensemble. Si vous me rejetiez loin de vous, je ne supporterais pas cette injure, et ce serait tricher.

LXXVI

HÉLIODORE.

Je t'en conjure, Éros; si tu as quelque égard pour ma Muse suppliante, apaise cet amour pour Héliodore qui m'ôte le sommeil. Voilà bien, certes, ton arc, qui ne sait pas frapper ailleurs, et qui verse toujours sur moi ses flèches ailées! Si tu me fais mourir, je laisserai sur ma tombe des lettres qui diront : Contemple, ô étranger, l'œuvre meurtrière de l'Amour.

LXXVII

LA MÊME.

Verse et dis encore, oui encore, encore, Héliodore; dis, et mêle à mon vin pur son doux nom. Place autour de mon front ce souvenir d'elle, sa guirlande d'hier tout humide de parfums. Vois, cette rose amoureuse pleure ; et c'est de ce qu'elle est ailleurs et de ne plus la voir sur mon sein.

LXXVIII

LA MÊME.

Verse pour l'Amour, et pour Vénus-Héliodore. Verse

encore pour la Grâce elle-même au doux langage; je l'inscris ma seule déesse, et c'est elle dont, en le mêlant à mon vin pur, je bois le nom adoré.

LXXIX

LA MÊME.

On me l'a ravie; quel barbare aurait pu l'immoler? Quel mortel assez puissant pour déclarer la guerre à l'Amour? Allume bien vite les torches...; mais non, j'entends Héliodore; retourne au fond de ma poitrine, ô mon âme!

LXXX

LA MÊME.

Ongle piquant, Héliodore te ménage pour l'Amour. Car son égratignure va même jusque au cœur.

LXXXI

LA MÊME.

Une seule chose, ô nuit chérie; je te la demande, mère universelle des dieux, oui, je te la demande, nuit révérée, qui m'accompagnes dans mes plaisirs! Si quelque amoureux est dans la couche d'Héliodore et jouit d'une beauté qui trahit ses serments, que la lampe s'éteigne, et que

dans ses bras il demeure tout endormi comme un autre Endymion.

LXXXII

LA MÊME.

O nuit, ô mes regrets qui veillent pour Héliodore! O caresses pleines de joie et de pleurs à la pointe incertaine du jour! Voilà de mon amour ce qui me reste, et quelque baiser dont la froide illusion réchauffe mon souvenir. Mais elle, a-t-elle encore mes larmes dans sa couche? Chérit-elle mon songe? et pour tromper son âme, mon image est-elle en son cœur? ou bien un nouvel amour, de nouveaux plaisirs... O lampe, ne le vois jamais, et sois la gardienne de celle à qui je t'ai donnée.

LXXXIII

LA MÊME.

Les fleurs se flétrissent autour du front d'Héliodore, mais elle n'en resplendit que mieux, fleur des fleurs.

LXXXIV

LA MÊME.

J'enlacerai la giroflée, j'enlacerai aux myrtes le tendre narcisse, j'enlacerai les lis riants; j'enlacerai aussi le safran gracieux, et j'entrelacerai encore le purpurin hyacinthe. J'enlacerai enfin les roses amoureuses, afin que du

front d'Héliodore, aux boucles parfumées, ma guirlande de fleurs tombe jusque sur les superbes tresses de ses cheveux.

LXXXV

LA MÊME.

Oui, j'en atteste l'Amour, la voix d'Héliodore m'est plus douce à entendre que la lyre même d'Apollon.

LXXXVI

LA MÊME.

Je l'ai dit un jour : dans ses entretiens, Héliodore au beau langage l'emporte par ses grâces sur les grâces même.

LXXXVII

L'ABEILLE.

Abeille qui te nourris de fleurs, pourquoi, dédaignant les calices que t'ouvre le printemps, viens-tu te poser sur Héliodore? Veux-tu dire qu'elle a toujours dans l'âme un aiguillon d'amour difficile à supporter, doux et amer tout à la fois? Oui, c'est bien là, ce me semble, ce que tu signifies. Tu peux t'en retourner, amoureuse; depuis longtemps, ce que tu nous annonces, nous le savions.

LXXXVIII

A HÉLIODORE.

Ce sont des larmes que je t'offre, Héliodore, même là-bas, à travers la terre, débris de mon amour qui te suit chez Pluton. Oui, des larmes bien amères ; elles baignent ta tombe ; je les verse en souvenir de mes regrets, en souvenir de notre tendresse. Méléagre se désole et te pleure, toi qui lui es si chère, même chez les morts. Il gémit, vain soulagement sur l'Achéron ! Hélas ! hélas ! où donc est ma tige adorée ? L'enfer l'a ravie ; il l'a ravie, et la cendre a souillé une fleur dans toute sa beauté. Du moins, je t'en supplie à genoux, ô terre qui nous as tous nourris, presse doucement sur ton sein, ô mère, ma tant regrettée Héliodore.

LXXXIX

LE PRINTEMPS. IDYLLE.

Quand l'hiver et les vents se sont enfuis loin des airs, la saison rougissante du printemps a souri avec les fleurs qu'elle amène.

La terre brunie s'est couronnée d'un vert gazon, et a paré de la chevelure d'un nouveau feuillage les arbustes qui l'enrichissent.

Les prairies boivent la délicate rosée de l'aurore qui les féconde, et se réjouissent quand le bouton de la rose s'entr'ouvre.

Le berger se plaît à faire entendre sa flûte sur la montagne, et le chevrier prend plaisir à ses blancs chevreaux.

Déjà les nautoniers naviguent sur les grandes vagues; et ouvrent leurs voiles aux haleines radoucies du zéphyr.

Déjà, les cheveux ceints des fleurs et des grappes du lierre, on célèbre Bacchus, le père du raisin, en criant Évohé.

L'industrieux ouvrage des abeilles, nées d'un taureau, se perfectionne; et, assises sur la ruche, elles travaillent la nouvelle et limpide blancheur du miel dans ses mille rayons.

Toute la race des oiseaux chante d'une voix sonore;

L'alcyon sur les courants, l'hirondelle autour de nos voûtes, le cygne au bord des eaux, et le rossignol sous les bois.

Ah! si les arbres étalent leur chevelure,

Si la terre s'épanouit,

Si le berger amuse de son chalumeau ses brebis à la belle toison,

Si le matelot navigue,

Si Bacchus danse,

Si les oiseaux gazouillent,

Si les abeilles enfantent,

Comment le poëte lui-même ne devrait-il pas adresser un chant mélodieux au printemps?

XC

A UNE CIGALE.

Cigale sonore, qu'enivrent les gouttes de la rosée, tu chantes une chanson rustique qui parle à la solitude.

Assise au bord des feuilles, sur leurs nervures dentelées, tu fais rendre à ton corps bruni l'harmonie de la lyre. Entonne, amie, quelque nouveau refrain pour le plaisir des nymphes de ces bois, et réponds aux chansons de Pan par ton bruyant tapage; afin que, fuyant l'amour, je retrouve mon sommeil de midi, quand je m'étends ici sous l'ombre épaisse de ce platane.

XCI

A UNE SAUTERELLE.

Sauterelle, qui trompes mon délire et m'engages au sommeil; sauterelle aux ailes sonores, Muse du sillon, naturelle imitatrice de la lyre, dis-moi quelque chose d'amoureux, en enlaçant à tes pieds tes ailes babillardes. Ainsi tu chasseras de ma pensée les chagrins qui me tiennent éveillé, si tu prolonges, ô sauterelle, un son qui vienne me distraire de l'amour. Alors je t'offrirai, en don matinal, l'immortelle qui croît dans les champs, et pour ta bouche entr'ouverte des rosées abondantes.

XCII

BACCHUS ET LES NYMPHES.

Quand Bacchus s'échappa des flammes, les Nymphes baignèrent l'enfant encore tout souillé de cendre. Voilà pourquoi Bacchus vit en amitié avec les Nymphes. Si vous ne les forcez à se mêler entre eux, vous aurez un feu qui brûle encore.

XCIII

LA LAMPE DE MÉLÉAGRE.

Sa lampe, compagne de ses plaisirs, qu'il avait initiée à toutes ses veilles, c'est à vous, chère Vénus, que la consacre Méléagre.

XCIV

LES TROPHÉES DE MARS.

Qui donc a suspendu à ces créneaux, et consacré de telles offrandes, pour plaire au dieu des combats? certes, il en rougirait. Car il n'y a là ni javelots tout brisés, ni casque sans crinière; un bouclier souillé du carnage ne s'y ajuste point. Ce sont des armes joyeuses, que le fer n'effleura pas, dépouilles des danses et non de la mêlée. Qu'elles aillent donc parer un appartement nuptial! Des armes dégoûtantes de sang humain, voilà le vrai trophée de Mars.

XCV

LE TAUREAU DU SACRIFICE.

Sublime Jupiter, ce bœuf suppliant mugit près de l'autel pour racheter son âme de la mort. Voyons, fils de Saturne, renvoie ce laboureur. N'as-tu pas été taureau toi-même, ô mon maître, quand tu t'es fait le nocher d'Europe?

XCVI

NIOBÉ.

Fille de Tantale, Niobé, écoute ma voix qui t'annonce une catastrophe, et accueille la cruelle parole qui va te dire tes douleurs. Délie et laisse tomber tes cheveux, hélas! toi dont les fils sont nés pour les flèches inhumaines d'Apollon; ces fils ne sont plus. Mais quoi donc encore? Que vois-je? Hélas! hélas! la mort déborde sur tes filles : l'une est couchée aux genoux de sa mère, l'autre dans ses bras, celle-ci à terre, celle-là près du sein qui l'a nourrie. L'une reste frappée de stupeur sous ce trait qui vient de lui arriver en face; cette autre se cache tremblante devant les flèches; celle-ci regarde encore la lumière d'un œil animé: mais elle! cette mère, dont jadis la bouche aima tant à parler! maintenant, dans sa douleur, elle sent durcir sa chair, et demeure pétrifiée.

XCVII

HÉRACLITE ET L'ÉPHÉSIEN. — DIALOGUE.

« Holà! l'homme, je suis Héraclite; et je prétends que seul j'ai découvert tout ce qui est sage, et même ce qui, pour ma patrie, vaut mieux que la sagesse.

— O étranger, ce cynique hargneux de l'Asie aboyait contre tous ceux qui ne pensent pas comme lui. Belle reconnaissance envers ceux qui le nourrissaient!

— Qui, moi? ne sois pas si vif, si tu ne veux entendre quelque chose de plus vif encore. Bonsoir ma patrie; et toi aussi l'Éphésien. »

XCVIII

LES FILLES DE LYCAMBE.

Nous le jurons par la main droite du dieu des enfers, et par la sombre couche de l'ineffable Proserpine, nous sommes vraiment vierges, même sous la terre. Sans doute le méchant Archiloque a déversé bien des turpitudes contre notre virginité; il a tourné un beau langage en mauvaises actions, et en une guerre à des femmes. Comment en faveur d'un homme si impie, filles de mémoire, avez-vous dirigé contre des filles comme vous, des iambes si injurieux?

XCIX

LE LIÈVRE DE PHANION.

Moi, lièvre au pied léger et aux longues oreilles, à peine ravi tout enfant aux mamelles de celle qui m'a donné le jour, la délicate Phanion m'a élevé dans son sein, m'a nourri des fleurs du printemps, et je n'ai point regretté ma mère. Mais je meurs par ma gourmandise, d'une chair trop abondante et de trop d'embonpoint. Alors ma maîtresse a caché mon cadavre à côté de sa couche, pour voir sans cesse, comme dans ses songes, son lièvre tout près de son lit.

C

AISIGÈNE.

O terre, mère universelle, salut. Sois légère maintenant pour Aisigène qui jadis pesa si peu sur toi.

CI

PHILAULE LE PHILOSOPHE. — DIALOGUE.

« Réponds à mes questions. Qui es-tu? et quel est ton père?

— Philaule, fils d'Eucratide.

— A quel pays te vantes-tu d'appartenir?

— Je suis de Thriase.

— A quoi aimais-tu à passer ta vie?

— Je n'étais ni laboureur ni matelot, j'étais le compagnon des sages.

— Meurs-tu de vieillesse ou de maladie?

— Non. Je descends aux enfers de mon plein gré, après avoir vidé la coupe qui donne la mort.

— Étais-tu vieux?

— Très-vieux.

— Que la terre te soit légère! ta vie fut conforme à la saine raison. »

CII

LE POÈTE ANTIPATER DE SIDON.

O colonne, que veut dire ce coq orgueilleux qui se redresse, tient un sceptre sous son aile d'un azur foncé, et emporte sous ses pieds la palme de la victoire; puis ce dé renversé en tombant sur le bord même du socle? Cacherais-tu quelque grand roi vainqueur à la guerre? Mais alors pourquoi ce dé qui est un jeu? et puis quelle tombe modeste! Certes, elle convient à l'homme indigent

que réveille la nuit le chant sonore de l'oiseau. Je n'y suis pas, et ce sceptre m'embarrasse. Tu caches peut-être un athlète de la course qui remporta la victoire. Je ne comprends pas davantage. En quoi donc un homme agile ressemble-t-il à un dé? Ah! maintenant j'y arrive. La palme dit à la fois la victoire et la patrie; c'est Tyr aux beaux enfants, glorieuse mère des Phéniciens[1]. L'oiseau, c'est un homme devenu prince des chants voués à Cypris, et des genres divers de poésie; le sceptre est l'emblème de son éloquence. Ce dé qui tombe explique qu'il est mort par une chute due à l'ivresse. Voilà pour les emblèmes. Mais la pierre proclame aussi son nom. C'est Antipater, issu de vaillants aïeux.

CIII

CHARIXÈNE.

O Charixène, ta mère vient de parer tes dix-huit ans de la chlamyde[2], triste offrande à l'enfer. Certes, un rocher même eût gémi quand tes contemporains sanglottant ont emporté ton cadavre hors de la demeure. C'est ton deuil et non ton hyménée que tes parents célèbrent à grands cris. Hélas! hélas! ce sein généreux t'a nourri en vain. Ces flancs t'ont vainement porté. Ah! destinée, vierge meurtrière, tu as jeté aux vents qui dispersent les générations toute cette tendresse! Il reste à ceux qui le connurent, le regret; à ceux qui lui donnèrent le jour, la douleur; et à ceux qui demandent quelle est cette funèbre cérémonie, la pitié.

[1] Phénix, en grec, signifie à la fois Phénicien et palmier; de là le jeu de mots.

[2] La chlamyde était le manteau des adolescents.

CIV

CLÉARISTE.

Ce n'est pas un mari mais Pluton que Cléariste a reçu en présent de noce quand elle détachait son voile virginal. Déjà résonnaient les flûtes du soir auprès des doubles battants de la chambre de la mariée; déjà retentissaient sous les mains bruyantes les portes de l'appartement nuptial. Et le matin il n'y a eu qu'un gémissement plaintif auquel Hyménée, réduit au silence, a répondu par un lugubre murmure. Les torches même, qui devaient prêter leur lumière pour conduire l'épousée à sa couche, ne lui ont montré que la route des morts.

CV

MÉLÉAGRE.

O étranger, marche sans crainte. Le vieux Méléagre, fils d'Eucrate, dort du sommeil obligé près des âmes pieuses, ce même Méléagre qui dans ses chants sut parer les douceurs et les amertumes amoureuses de tout l'enjouement des Grâces. Tyr, la fille des dieux, et la terre sacrée des Gadares le virent grandir; Cos, la charmante ville des Méropes, nourrit et soigna sa vieillesse; si donc tu es Syrien, dis *Salam;* si tu es Phénicien, *Haydoni*, et *Chairé* (adieu), si tu es Grec.

CVI

LE MÊME.

L'île de Tyr m'a nourri. La patrie qui m'a donné le jour est habitée par les Gadares : c'est l'Attique de la Syrie. Méléagre, fils d'Eucrate, j'ai grandi avec les Muses ; et dans la poétique carrière j'ai couru d'abord avec Ménippe. Pourquoi vous étonner si je suis Syrien ? Étranger, nous n'avons qu'une même patrie, le monde; et le chaos a créé tous les mortels. Quand mon âge avancait, j'ai gravé ces mots d'avance sur les tablettes de ma tombe, car celui qui touche à la vieillesse est bien près de Pluton. Saluez donc d'un adieu mes vieux ans et mon bavardage ; et puissiez-vous vous-même babiller et vieillir !

CVII

ÉPITAPHE ÉNIGMATIQUE DE MÉLÉAGRE.

Oiseau, pourquoi choisir l'épieu et la peau de sanglier? Qui es-tu? et qui désignes-tu sur ce monument? Je ne dirai pas que tu es l'Amour. Quoi ? l'Amour habiter parmi les cadavres ? Il est intrépide et n'a point appris à dire Hélas ! Tu n'es pas non plus le Temps aux pieds agiles. Car il est certes, de son côté, trois fois vieillard, et ton corps est florissant... Ah ! oui, je devine ; celui qui est là sous la terre est un poëte, et toi, l'oiseau, tu dis son nom[1]. Il a le talent à double tranchant d'Apollon pour

[1] *Méléagris* est le nom grec de la pintade, et ce nom lui vient des sœurs

exciter le rire, et pour écrire des vers amoureux. Oui, tous ces emblèmes d'un sanglier immolé désignent Méléagre, homonyme du fils d'Oïnée : salut même parmi les morts, ô toi qui savais unir à la fois l'art aux grâces, et les muses à l'Amour [1].

Et maintenant quelques mots, non sans doute pour régler l'impression que remportera des œuvres de Méléagre le lecteur attentif, mais seulement pour lui soumettre certaines idées que le traducteur, obligé d'approfondir la pensée du poëte avant de la reproduire, a puisées lui-même dans ses longues méditations.

Je me permets d'abord de nommer *Poésies légères*, ou *fugitives*, terme consacré par notre langue qui y excelle, ces courtes inspirations où il n'y a presque rien de l'épigramme. Méléagre a appelé lui-même son œuvre *Couronne*, ou *Bouquet* (Stephanos); et elle a pris plus tard le

de Méléagre, fils d'Oïnée, qui, pour avoir trop pleuré la mort de leur frère, furent changées par Diane en poules de Numidie (pintades) au cri plaintif. (Ovide, *Mét.*, VIII, 545.)

[1] J'ai annoncé (p. 300) cent huit épigrammes de *Méléagre*, et si on n'en trouve ici que cent sept, c'est que j'ai mis ensemble, sous le même chiffre, les XLI et XLII qui se trouvent bien de leur réunion.

Graefe a introduit à la fin de son recueil des œuvres de Méléagre trois pièces apocryphes qui ne peuvent lui être attribuées.

La dernière, obscure et inélégante, a trait à la *guirlande* (anthologie) du poëte et n'est pas digne de lui.

L'avant-dernière est un distique inexprimable en français, qu'on croit avoir retrouvé récemment, et dont jamais notre poëte n'a atteint ou reproduit ailleurs la licence.

Enfin, l'antépénultième est l'épitaphe énigmatique que je viens de donner. Elle est clairement imitée de l'épitaphe que Méléagre a consacrée à son émule et voisin Antipater de Sidon ; mais bien qu'évidemment étrangère au poëte de Gadare, elle n'est point déplacée au bout de ses écrits.

titre d'Anthologie, *Collection de fleurs*, en se grossissant d'une foule d'épitaphes, d'épigraphes et d'épigrammes, variétés de termes assez peu applicables au genre cultivé ou inventé par le poëte de Gadare.

L'épigramme grecque, telle qu'elle se révèle dans cet immense recueil, s'élève parfois à la plus grande hauteur, comme elle descend jusqu'aux infiniment petits. Tantôt elle revêt la gravité de l'épopée, tantôt elle emprunte les larmes de la tragédie; les railleries de la comédie et de la satire lui sont familières; elle loue la vertu, flétrit le vice, raconte comme l'histoire, multiplie les pensées délicates, et se plaît surtout aux expressions naturelles, car son caractère dominant est la sincérité.

L'épigramme des premiers temps contient simplement le fait qu'elle veut retracer, sans en rien conclure. Plus tard, elle ajouta adroitement au récit une conclusion qu'il amène, et pour laquelle bien souvent ce même récit semble prémédité. C'est cette conclusion que nous nommons *la pointe*, et Molière *la chute*, dans son langage plein de moquerie et de raison. Ce n'est pas que l'épigramme antique soit toujours dépourvue de cette pointe piquante; mais la grâce et la simplicité y dominent : la malice et l'esprit ne vinrent qu'après.

Cela dit, je reconnais bien peu de ces traits de l'épigramme dans les compositions de Méléagre; et pour appuyer mon sentiment, je vais les passer rapidement en revue.

Son début, qui me paraît un chef-d'œuvre d'exécution, contient la plus fine critique sous le cadre le plus ingénieux. Le premier, il a réuni les noms des quarante-six poëtes les plus éminents qui l'ont précédé ou accompagné dans la carrière de ces inspirations détachées et à courte

haleine. Il a choisi dans leurs œuvres; et, sous l'emblème frivole d'une fleur, il a porté d'avance sur leur mérite un jugement sérieux. Quatre de ces poëtes ou poëtesses ont disparu entièrement de son bouquet, entraînés et submergés par le flot des âges. Plusieurs parmi les autres n'ont laissé que des traces insignifiantes de leur passage à travers les anthologies successives : et, pour tous, il n'est pas également aisé de reconnaître le *bien prononcé* de la sentence qui établit leur valeur. Mais certes on ne peut qu'en admirer la justesse, quand Méléagre attribue à Sapho les roses, à Platon la vertueuse immortelle, le piquant et venimeux euphorbe à Archiloque, et à Callimaque ce miel dont la douceur ne se fait pas sentir au premier abord.

Puis viennent dans l'ordre du recueil, tel que les éditeurs l'ont récemment reconstruit, ces Madrigaux, témoignages d'une passion égarée, que j'ai retranchés de mon travail, et qui, je le répète, n'y laissent pas un grand vide, surtout quand j'ai pu, sans grands efforts et sans rougir, en présenter au lecteur plus d'une moitié.

J'arrive aux productions de la jeunesse de Méléagre qui vécut longtemps; car, pour résoudre cette question biographique, demeurée jusqu'ici à l'état de doute parmi les érudits, il me semble qu'on ne peut refuser d'en croire son épitaphe. Né dans une contrée de la Palestine assez obscure, ou qui, du moins, s'est dérobée à nos recherches modernes sur la géographie antique, il fit ses études à Tyr[1]. Le rôle de l'étudiant des grandes villes, on le voit à plus d'un trait de ses œuvres[2], était déjà créé, il y a deux mille années; et c'est ce que Méléagre appelle *se faire*

[1] Voyez CV.
[2] Voyez XXXVI.

homme. Tyr était alors la capitale de cette part des conquêtes d'Alexandre qui reconnut la loi des Séleucides ; Tyr, que son port, et sa digue, érigent *en île*, comme le dit encore le poëte [1] et que sa merveilleuse situation auprès des grandes sources du Liban mettait alors bien au-dessus de Sidon dormant sur une longue plage sablonneuse, presque sans défense contre les vagues ; Tyr enfin, qui n'avait pas encore cédé à Béryte, sa voisine, le sceptre de la science que la domination romaine y transporta.

C'est donc Tyr qui vit naître très-probablement la plupart de ces productions légères où Méléagre chantait le vin, l'amour, et effleurait de si près l'orgie. Et c'est là qu'on peut le mieux retracer les vestiges de ce faux goût asiatique qui se séparait de la pureté de l'école d'Athènes, et inclinait vers le jeu de mots comme vers l'exagération du sentiment ; là s'allumaient ces flammes et ces incendies du cœur que notre dix-septième siècle a fait reluire aussi, en les léguant au dix-huitième qui n'en a pas toujours éteint le reflet ; et, pour tout dire enfin, là s'inaugurait le calembour que le dix-neuvième n'a pas dédaigné.

C'est de là que date encore cette inconstance obstinée, cause des indiscrétions que nous devrions aussi pardonner au poëte, nous qu'on a de nos jours accoutumés à de si étranges confidences, quand il peint sous un pinceau brûlant, et révèle à notre admiration, l'une après l'autre et quelquefois en même temps, les beautés tyriennes dont je ne redirai pas tous les noms. Sans doute Zénophile, parée de l'attrait du chant et de la lyre, figure au premier rang de ses préférences ; mais c'est surtout pour la spirituelle et persuasive Héliodore que s'échappent de son

[1] Voyez CVI.

âme les accents de la plus ardente passion, rarement enjouée, souvent mélancolique. Elle dure cette fois jusqu'à la tombe de la bien-aimée, et les vers qui disent la mort d'Héliodore ne sont qu'un sanglot arraché du cœur par la souffrance et le sentiment. Phanion, si je ne me trompe, parut plus tard dans la vie du poëte et lorsque l'île de Cos, qui prolongea sa vieillesse, avait accueilli déjà sa maturité.

Mais quand finissent ses amours, une mélancolie passionnée leur survit; lorsque cessent ses invectives au coq qui trouble ses songes, ses appels aux moucherons et à l'abeille ses auxiliaires, il demande encore à la sauterelle et à la cigale d'endormir sa douleur. Il faut rapprocher de ces compositions renommées, chères aux amants malheureux, non moins qu'aux amis des beaux vers, le *Trophée de Mars*, le *Taureau de Jupiter*, les *Filles de Lycambe*, et surtout *Niobé* et ses enfants, dont les dramatiques attitudes reproduisent si bien le prodige de la sculpture.

Je termine par la plus célèbre des productions de Méléagre que je suis loin de croire la plus parfaite; on l'a assez improprement intitulée *Idylle au Printemps*, sans doute parce qu'elle étale, à son début, huit petits tableaux, complets chacun en deux ou trois vers héroïques, où tout fait image. Il a fallu beaucoup de travail pour les répéter à la fin, et les raccourcir en autant d'hémistiches; mais ce n'est, à bien dire, qu'un effort de l'esprit et l'exclamation d'un poëte amoureux de son art, qui se complaît à décrire, et qu'animent le retour et l'influence de la belle saison.

On le voit d'avance, il suffit d'un tel ensemble pour constituer une œuvre considérable et qui se détache de la foule; mais, par malheur pour Méléagre, ces vers qu'il

avait humblement rangés à la suite de son bouquet, et cachés en quelque sorte sous la timide enveloppe des *perce-neiges*, fleur d'hiver plus que de printemps, ont toujours paru escortés des nombreuses épigrammes que ses émules y ont superposées. Les collecteurs de l'esprit épars de chaque siècle les ont amoncelées de telle sorte, que les quarante-six poëtes, primitivement choisis, se sont doublés dans leur marche vers l'immortalité de plus de deux cents autres poètes groupés successivement avec eux. Le créateur de l'anthologie a souffert de son invention, comme de sa modestie, ou de sa générosité : lorsque par son talent, ou si l'on veut son génie, il méritait de briller seul et sans cortége, on a pris l'habitude de le lire confondu, et, pour ainsi dire, étouffé sous le poids de ses rivaux. Souvenons-nous que s'il a eu tant d'imitateurs, parmi lesquels il faut compter plutôt Chaulieu que Dorat, il n'a jamais puisé que dans son propre fonds ses pensées brûlantes ou gracieuses, spirituelles ou mélancoliques. Enfin, soit qu'ils flottent dispersés parmi tant de débris du naufrage, où leur élégance les fait encore reconnaître, soit qu'on les recueille séparément en corps d'épaves sur la rive, ses écrits, on l'a trop oublié, sont dignes de l'attention curieuse de notre époque, et donnent à Méléagre tout l'honneur d'une véritable originalité.

A MONSIEUR VILLEMAIN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SUR SA TRADUCTION DE PINDARE

AVANT-PROPOS

Un de ces jeunes Hellènes, qui viennent demander aux écoles françaises de mûrir les fruits d'une éducation éclose en Orient, remit à ma porte, l'an passé, une brochure qui a tout l'air d'un livre. C'était l'*introduction* à Pindare, de M. Asopios, professeur de belles-lettres à l'Université panhellénique; et cet ouvrage m'arrivait tout droit d'Athènes où il avait été publié.

Quoi! vraiment d'Athènes, me disais-je; d'Athènes que mes yeux ont vue dormir d'un sommeil de mort; où le chardon et la ronce, envahissant la place publique, encombraient aussi la citadelle de Minerve; où de rares et nonchalants Albanais reposaient à l'ombre de l'horloge massif dressé par lord Elgin, comme pour mieux compter les heures de leur esclavage; et où dominait le sabre d'un janissaire, lieutenant de l'eunuque noir du sérail?

Oui, d'Athènes qui renaît à l'indépendance, d'Athènes qui élève d'élégants édifices autour de ces décombres vénérés; où, s'échappant des provinces voisines souillées encore par le joug de Mahomet, accourent et se réfugient tant d'aspirants à la liberté; là où ils viennent, au pied du Parthénon, étudier dans les œuvres de leurs ancêtres les plus beaux monuments de la pensée humaine.

Cet écrit d'un Grec très-érudit, compatriote de Pindare, exhumé pour ainsi dire des ruines de Thèbes, m'amena à relire l'œuvre récente d'un illustre académicien, qui connaît la Grèce antique comme s'il y avait vécu, et devine la Grèce moderne comme s'il l'avait visitée. Après ses profitables enseignements, j'écrivis à mon tour à M. Villemain, sur Pindare ou à propos de Pindare, la lettre suivante mêlée de bien des souvenirs.

A MONSIEUR VILLEMAIN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SUR SA TRADUCTION DE PINDARE

J'achève de relire le brillant exposé de la poésie lyrique universelle que vous venez d'attacher comme une nouvelle couronne au front de Pindare, son premier et son plus noble artisan. Je vous ai suivi, à travers lés siècles, dans cette revue si variée et si complète où vous avez exercé à la fois l'imperturbable sagacité qui nous avait été révélée déjà par tant d'excellents ouvrages, et le talent à rapprocher de la langue grecque notre prose française, dont votre plume ne nous avait encore donné que quelques heureux essais.

J'ai hâte de vous le dire, en ma qualité récente d'interprète d'une épopée grecque, j'ai battu des mains quand je vous ai vu quitter un moment, sans croire déroger, la chaire d'où nous viennent des enseignements si précieux, pour vous asseoir avec nous sur les bancs de l'école. Selon moi, plier au joug de la traduction sa force d'écrivain, c'est agrandir le domaine de la critique. Oui, c'est honorer les lettres que de mettre en lumière le génie grec, et de combattre pour mieux en répandre l'éclat non pas seulement en habile rhéteur, mais presque en studieux rhétoricien. Cet exemple, soyez-en sûr, devient, même pour ceux qui ne sont plus vos élèves, la plus profitable leçon.

Mais notre reconnaissance date de plus loin. C'est après avoir reproduit dans un langage digne du modèle, c'est après avoir éclairé des commentaires les mieux empreints de votre expérience politique, l'œuvre retrouvée du plus grand écrivain de Rome, *la République*, que vous avez voulu nous redire les accords de la lyre thébaine. Tâche bien différente, où l'élégante clarté de la prose didactique doit faire place à l'ardeur du poétique enthousiasme. On le croira sans peine, les fragments des odes de Pindare, épars dans votre *Introduction*, qui servent de texte ou de prétexte à vos lumineux développements, n'ont pu qu'accroître notre impatience de posséder l'écrit tout entier; et nous nous sommes félicité de vous voir déjà marcher d'un pas si ferme et si sûr dans la pénible carrière de l'interprétation.

Ainsi jadis dans un siècle trop emporté par son propre génie pour suivre pas à pas le génie antique, ont fait la Bruyère et Boileau. Ils n'ont pas dédaigné de traduire en leur langue les maîtres grecs de l'art où ils excellaient. Je reconnais à la fois en eux vos prédécesseurs, et en vous leur émule; car vous nous avez appris à retrouver dans les œuvres que vous avez consacrées à la critique, les sages préceptes du régent du Parnasse, et dans vos *Souvenirs contemporains* la profonde intuition du plus fidèle peintre des mœurs de son temps.

Deux mille ans parcourus avec vous à la recherche de l'inspiration lyrique ne m'ont pas lassé un seul jour; mais j'ai rapporté du voyage certaines observations détournées ou secondaires, dont vous allez recevoir la confidence, et porter la peine, puisqu'elles sont nées de votre livre et de nos entretiens. Vous ne vous étonnerez donc pas si, pour les présenter à un public qui vous aime, j'ai

cherché à vous en faire hommage et à les parer de l'autorité de votre nom.

Et d'abord, n'est-il point temps d'adopter, à votre exemple, la traduction directe en français des œuvres de l'antiquité grecque, et de les dégager enfin de ce cortége obligé jusqu'ici de l'interprétation latine? Utile peut-être à l'époque de leur renaissance, il en alourdit aujourd'hui la marche. En effet, aux quinzième et seizième siècles, traduire immédiatement les écrivains grecs en latin, langue universelle des écoles, c'était sans doute les propager en dehors d'un cercle assez étroit d'érudits. Mais cette méthode qui venait en aide à la paresse des jeunes hellénistes ne pouvait hâter chez eux que des progrès superficiels; ils ne cherchaient plus à pénétrer dans le sanctuaire, ils s'arrêtaient sur le seuil du temple. Une sorte de lexique commode, toujours en regard du texte, semblait les délivrer de tout embarras, en leur communiquant l'idée, rarement l'esprit, le goût et le style de l'auteur. Aujourd'hui, loin de multiplier les partisans des lettres grecques, la traduction latine ne pourrait qu'en restreindre encore le petit nombre. Deux langues mortes à demi ne revivront point pour s'être attachées l'une à l'autre; et lancées ensemble au courant du fleuve, elles ne surnagent pas.

Il ne faut pas avoir pénétré bien avant dans les secrets de la langue d'Aristophane et de Démosthène, pour reconnaître son alliance intime avec le français tel que nous le parlons et l'écrivons maintenant. Cette affinité éclate non pas seulement dans les expressions qui sautent, pour ainsi dire, à tous les yeux, et dans les étymologies, si nombreuses qu'au début de ce siècle, un savant professeur en a créé un dictionnaire en deux volumes, et n'a pas tout dit; mais encore elle reluit surtout, et cela est moins généra-

lement apprécié, dans le tour et le ton des phrases, dans la syntaxe habituelle, enfin dans la nature et la succession rapide des pensées ; comme si entre l'antique Athènes et le moderne Paris il y avait une confraternité de goût, de coutumes ou de caractères qui exige des expressions identiques, et tient éveillée sous les mêmes formes la vivacité de l'intelligence commune aux deux nations.

S'il en est ainsi, pourquoi ne pas affranchir tout à fait du joug latin nos relations de France à Grèce? Rien ne peut nous détourner de l'étude de la langue d'Homère et du profit que l'on en doit retirer, autant que cette coutume vieillie dont je n'espère pas néanmoins voir disparaître les derniers vestiges. Il semble que jadis on n'osait introduire dans notre compréhension gauloise la pensée grecque qu'après lui avoir fait prendre un sentier de traverse, et l'avoir souvent fatiguée, égarée même dans les longueurs du chemin. Je m'explique, et je mets tout de suite en dehors de mon raisonnement la traduction *latine* interlinéaire, fléau du style, qui éteint le texte, glace l'idée, et qui, si elle sert tant bien que mal à comprendre, ne sait pas même convenablement travestir. Je désigne ici particulièrement ces interprétations à qui on a donné une autorité telle que, n'osant citer le grec sous peine d'être accusé de pédantisme, on a recours à des termes latins, sans doute pour se dispenser de parler français. Eh bien! je soutiens que là même se rencontre un autre écueil. Car, pour obtenir une représentation à peu près suffisante de la pensée, il a fallu, et il faudrait encore refondre ces travaux d'un autre temps; puisqu'ils ne furent pas toujours assez soignés à leur origine, et qu'ils se trouvent aujourd'hui, en raison de leur date, déshérités des lumières que des manuscrits reparus et les veilles des philo-

logues modernes ont apportées aux textes originaux.

Je le répète, ces anciennes versions, si nous les suivions trop fidèlement dans leurs formes arriérées, ne contribueraient pas peu à nous écarter de notre but, qui doit être une plus parfaite appréciation du génie de l'antiquité. Quand les lettres helléniques revinrent illuminer l'Europe, les grands prêtres de leur culte ne nous ont point donné un semblable exemple, puisqu'ils traduisaient rarement eux-mêmes : ils se contentaient de commenter ou de méditer les beautés dont ils savaient empreindre leur imagination et leur mémoire ; mais pour se familiariser avec elles ils n'avaient nul besoin de l'intervention d'un tiers. A leur sens, revêtir les Muses, filles de l'Hélicon, des voiles du *Latium*, c'était profaner leurs attraits, attenter en quelque sorte à leur divinité ; et ce soin ils l'abandonnaient à des plumes vulgaires, souvent peu dignes de l'entreprise. « — Si l'on voulait rendre un grand service « à notre langue, » disait Lancelot qui enseignait alors le grec à Racine, « et faire un grand bien à ce royaume, ce « serait de joindre à ces originaux incomparables une « traduction française qui en pust estre une plus juste « copie, et qui pust nous représenter avec plus de pro- « portion et de fidélité que ne font pas ces latines, sur- « tout celles qui sont un peu anciennes, leurs beautez, « leurs figures et leurs élégances. »

Au lieu d'insister sur ce point, où je me sens à l'aise parce que je me crois en principe d'accord avec vous, je ne veux plus que vous rappeler les paroles d'un homme que nous avons admiré l'un et l'autre, vous qu'il traitait d'égal, et moi dont il avait bien voulu faire son humble disciple.

M. de Chateaubriand traduisait l'épopée de Milton pen-

dant que je tentais de ressusciter celle de Nonnos. Et comme je poursuivais avec ardeur cette tâche ingrate, quelques érudits, amants fougueux des langues mortes, à qui j'avais fait part de mon audace, insistaient pour une interprétation latine. « — Une version latine et littérale, » disaient-ils, « calquée sur le texte corrigé et recousu, suf-« fira pour faire connaître votre auteur aux archéologues « avides des notions antiques dont il abonde, aux artistes « pour y puiser des sujets de tableaux et aux philologues « pour y étudier les derniers secrets de l'idiome hellé-« nique; ce sera là tout votre public. Vous flatteriez-vous « par hasard de mettre à la mode votre poëte grec du « quatrième siècle avec ses quarante-huit chants par le « temps qui court? » — Pourquoi pas? répliquais-je, l'élégance de son style, l'harmonie du rhythme, cette marche du génie grec ou de la civilisation à travers le monde si ingénieusement retracée, un effort de l'imagination humaine d'une telle importance, ne comptent donc pour rien et ne mériteraient pas de braver à leur tour l'indifférence de l'époque? Et, pour me servir de vos arguments, quel artiste, s'il veut colorer son œuvre d'une teinte mythologique, n'aimera mieux la puiser à une source française que de la poursuivre péniblement à travers les obscurités redoublées du grec et du latin? Quoi donc! Coluthus, Égyptien aussi, l'élève, l'imitateur et le plagiaire de Nonnos, soutenu sans doute par le nom d'Hélène, héroïne de son court épisode, a eu l'honneur de vingt-sept éditions ou traductions, tant en vers qu'en prose, dans les langues les plus accréditées de l'Europe, et son maître, qui lui est si supérieur, ne devrait pas, sous une interprétation française, au seul nom de Bacchus, assez attrayant par lui-même, une part de l'attention publique?

Je soumis mes perplexités à M. de Chateaubriand. « — Résistez, » me répondit-il, « c'est en français qu'il « faut traduire votre épique grec méconnu. Le siècle a « beau s'écarter à plaisir des sources primitives, notre « littérature tout entière remonte à l'antiquité, qu'il im- « porte de connaître dans toutes ses phases. Tourner le « dos à la Grèce, c'est marcher vers la barbarie. Or, main- « tenant que notre langue, si favorable à la diffusion de « la pensée, est devenue en quelque sorte un dialecte « universellement européen, c'est d'elle qu'il convient de « se servir. Si vous accompagnez votre épopée grecque « d'une prose latine, littérale ou non, ce sera un travail « perdu, et surtout ce ne sera pas la faire connaître. « Croyez-moi, venez-en d'emblée et sans intermédiaire « à la version qui peut attirer le plus grand nombre de « lecteurs. »

J'allai plus loin, et, quittant le ton sérieux de la critique littéraire, je fis part à mon bienveillant patron de mon dessein très-arrêté de soustraire le nom de mon poëte grec à la désinence latine qu'on lui applique si mal à propos et de l'appeler Nonnos en français, puisque je refusais de métamorphoser son œuvre en latin. M. de Chateaubriand se mit à sourire. « Ici, » me dit-il, « l'en- « treprise est à la fois plus téméraire et moins profitable. « La raison, quand elle lutte contre une coutume, ou « même contre un caprice, ne l'emporte pas toujours. « Mais en France l'usage est à peu près comme la forme « de l'habit. Dès que celle-ci a duré un moment on la « change, et il en est ainsi de beaucoup d'autres choses. »

Mon illustre maître néanmoins prit plaisir à me laisser développer mon système ou mon paradoxe tout à mon aise, et j'éprouverais aujourd'hui une certaine honte à

soumettre toute la série de mes arguments en matière si futile, à l'éminent interprète de Pindare ; mais je me sens assez hardi pour en répéter la substance à l'oreille du secrétaire perpétuel de l'Académie française, persuadé, comme je le suis, que le docte aréopage sera tôt ou tard appelé à rendre un jugement dans ma cause, et à trancher définitivement la question. « La raison la plus géné« rale, » disait déjà de son temps Vigneul de Marville après Ménage, « pourquoi l'on brouille tout quand on latinise « les noms propres, c'est que jusqu'à présent on n'a eu « rien de réglé en cette manière de faire. Il serait souhai« table que quelque habile grammairien entreprît d'en « composer les règles qui, étant certaines, feraient que « chacun s'entendrait. Mais comme ce n'est pas encore « fait, il est plus à propos de laisser les noms propres tels « qu'ils sont dans leur langue que de les rendre inintel« ligibles en voulant les latiniser de fantaisie. »

Enhardi par de telles autorités, j'expliquai de mon mieux le scrupule, ou, si l'on veut, le caprice qui m'a fait sauter par-dessus le Tibre pour aller retremper à la source d'Hippocrène plus d'un nom propre grec. L'amour excessif du latin, disais-je, bien justifié du reste par les immenses services qu'il a rendus aux lettres renaissantes, a été poussé jusqu'à la frénésie chez presque tous les érudits de l'Europe au seizième siècle. Non contents de laisser les divinités mythologiques de la Grèce languir sous des sobriquets inventés dans l'Étrurie ou le Latium, ils s'étaient transformés, pour ainsi dire, de leur personne, en citoyens romains sous la monotone finale de l'*us*, qui même alors n'échappait pas toujours au ridicule. N'oublions pas que notre France avait résisté d'abord à cette mode barbare introduite à l'ombre du progrès ; ou bien

que si elle l'avait acceptée pour de savants étrangers, tels que Heinsius, Grotius, Cunæus, etc., elle la refusait pour les siens, qu'elle s'obstinait à appeler Descartes, Santeuil, Rapin et Saumaise.

Déjà même, loin de partager l'entraînement scolastique de la Hollande ou des provinces d'outre-Rhin, au moment où chez nous, sous le règne d'Amyot et de Ronsard, l'étude du grec avait pris faveur, on francisa tous les noms antiques à très-peu d'exceptions près.

Ainsi les écrivains grecs éminents reçurent de notre langue, les uns, en majorité, la désinence féminine, comme Pindare que je désigne le premier pour vous plaire, Orphée, Homère, Hérodote, Socrate, Diodore, Josèphe, etc.; les autres, en minorité, la terminaison masculine tout aussi peu méritée, tels que Appien, Lucien, etc. Les seuls qui, par un bénéfice de leur origine, conservèrent leurs dénominations véritables furent Platon, Xénophon, Strabon, Lysias et Pausanias, apparemment parce qu'il en coûtait trop de peine à les travestir.

Même irrévérence envers les hommes historiques de la Grèce, diversement désignés dans toutes les langues parlées en Europe, ce qui, par parenthèse, amène une risible confusion; car, parmi tous ceux que Plutarque a immortalisés, Périclès, en cela plus heureux qu'Alcibiade, garda seul son appellation hellénique dans toute sa pureté.

Pour les Latins, l'irrégularité ne fut pas moindre; tous les grands écrivains de Rome perdirent en français leur syllabe finale à l'exception de César, invincible même en face de la grammaire, et de Florus qu'on craignit de confondre avec *Flore*, la déesse des Fleurs, tout comme il m'a fallu dire Nonnos, pour éviter *Nonne*. Mais s'il en

fut ainsi de tous les auteurs de grand renom, certains écrivains, moins connus par leurs œuvres perdues ou négligées, continuèrent à se cacher sous leur enveloppe latine, comme Ennius, Silius Italicus, et très-peu d'autres.

Et là même encore au sein de Rome antique, que de bizarreries et d'indécisions ! Corneille, qui dit Brute et Cassie, nomme dans ses *Remarques* Velléius Paterculus l'écrivain que de son temps on appelait Patercule. Racine, dans une scène de *Bérénice*, introduit à la fois Rutile, abrégé de Rutilius, et Titus, quand nous avons consacré Tite dans la première moitié du nom du célèbre historien des *Décades*.

Plus tard la langue parut un instant prête à se révolter contre tant d'incertitudes. Elle revendiqua Valérius-Flaccus déguisé sous le masque de Valère-Flacque, et reprit Albinovanus, Manilius, etc., etc. « Passe pour tous ces caprices qui s'exercent, sans grand dommage, envers les « Latins, » me disait M. Boissonade, « mais respectons « les Grecs, leurs maîtres et les nôtres. Maintenez Nonnos, « en dépit des rieurs. Usage ou non, y a-t-il rien de plus « étrange et de plus absurde que de donner en français « un nom latin à un Grec du quatrième siècle? »

De tels encouragements m'ont surexcité ; j'ai poussé beaucoup plus loin qu'il ne fallait peut-être mes innovations dans le poëme des *Dionysiaques*, en pleine mythologie. Et pourtant, sur ce point, je n'ai pas cédé à toutes mes tentations. Parmi bien d'autres hardiesses, j'avais rêvé de m'attaquer au roi Alcinoüs, dont on ne peut prononcer ou écrire le nom sans le renfort d'un *tréma* ou d'une grimace, et qui perd sous cette bizarre finale sa signification étymologique, *puissance de l'esprit*, noble attribut de la

royauté. Mais j'ai reculé pour avoir lu dans Ronsard le distique suivant :

> Et cet Antinoüs, qu'en langage françois
> Pour le bien appeler on dirait l'Antinois.

Notre langue, il est vrai, s'était montrée moins téméraire envers les désignations géographiques de l'Orient : quand Lesbôs, Samos et Paphos allaient gémir en latin sous les sons étouffés de Lesbus, Samus et Paphus, notre français au moins laissait retentir leur harmonie originelle. Et là même la sonorité de l'*os* n'a pas toujours remplacé le sifflement de l'*us;* car j'ai dû m'escrimer en Asie contre le fleuve Hermus que je n'ai pu me résoudre à voir au sein de l'Ionie, rouler sous une syllabe sourde, ses ondes bruyantes si près des échos du Sipyle. Enfin, si je n'ai pas osé intituler Ilyssos le fleuve athénien, humilié de couler, quand il a de l'eau, sous une prononciation antihellénique, ce n'est pas que je n'en aie eu bonne envie, surtout quand je traversais son lit poudreux, à côté de M. Fauvel; car mon guide, aussi brusque que passionné, ne cessait, en me le montrant, de déblatérer contre la manie de latiniser au beau milieu de la Grèce.

Or, s'il m'était permis de souhaiter une règle générale pour ces locutions qui, à titre d'usage, semblent échapper à toutes les lois, je voudrais maintenir aux noms grecs la désinence française, quand nos devanciers des deux derniers siècles l'ont reconnue, et restituer consciencieusement à tous ceux que nous affublons d'un nom latin l'appellation qu'ils ont reçue de leur propre idiome, en la délivrant de ce cachet de servitude qui ne doit pas les poursuivre jusque dans nos rangs.

Certes, notre littérature, amie de la vérité et du progrès, est digne d'entrer dans cette nouvelle voie, et de rendre à l'Olympe et à Athènes leurs grands noms, tels que les répètent encore leurs échos, et non plus dénaturés sous des équivalents d'emprunt. Il est temps que Mercure et Cupidon chassés de l'Orient s'envolent devant Hermès et Éros, et que ces usurpations dissonantes fassent place à une harmonieuse légitimité. Un pas encore en faveur de la Grèce; si nos armes ont aidé sa naissante indépendance, sachons lui prêter encore l'assistance de nos lettres dont elle fut le berceau, et conservons, autant qu'il est en nous, à sa langue parlée depuis trois mille ans sa beauté primitive.

Pénétré de la bonté de ma cause, je me prends à regretter, en finissant, de ne pas la voir confiée à un défenseur mieux aguerri. Pourquoi donc quelqu'un de ces excellents esprits qui siégent un jour par semaine autour du tapis académique pour y former ou y réformer le français ne prendrait-il pas à tâche de le dégager une fois pour toutes de ces capricieuses anomalies, et de fixer les bases d'un système désormais uniforme? — L'usage, dira-t-on, l'usage. — Mais quoi? l'usage pour être respecté doit être pris dans les lois de la langue, qui sont ou doivent être la raison écrite; quand il est déraisonnable ou mauvais, on le change comme toute autre vieillerie humaine; et, encore un coup, nous n'avons pas tant cherché à rajeunir toute chose dans notre siècle pour y ménager obstinément ce qui a le plus besoin d'altération.

Vous le voyez, cher et éloquent interprète du chantre thébain, vous qui siégez perpétuellement au sein de l'illustre compagnie chargée de veiller sur notre idiome, c'est vous que désignent mes vœux, vous que j'implore

dans nos nécessités grammaticales, et mieux encore dans notre détresse littéraire. Ramenez, ramenez de nouveau notre génération qui s'en éloigne vers les fortes études, et vers cette belle langue qui domine du fond des âges tout l'essor de la parole humaine.

Mieux que personne, vous direz, pour l'avoir ressenti vous-même, quel développement elle sait donner à l'intelligence, soit que ses philosophes épurent la morale sous un langage divin, soit que ses historiens déroulent ses origines ou ses annales récentes d'un style si naïf ou si précis, soit que ses orateurs fassent gronder dans sa tribune affranchie les foudres de leur éloquence. Armée du clairon et de la lyre, c'est elle qui fait battre encore de l'amour de la patrie et de la gloire des pères les poitrines de leurs descendants; elle les anime par la splendeur de ses drames à sauver leur indépendance, à lutter contre l'infortune et à révérer les dieux. Enfin, à l'aide de cette guirlande de fleurs choisies, le plus piquant recueil des pensées légères de l'esprit des hommes de tous les temps, elle livre l'élégance et la grâce antique de son anthologie à nos imitateurs de chaque jour.

Je finis : accoutumé comme vous l'êtes aux sublimes digressions de votre grand lyrique, vous me pardonnerez mes divagations grammaticales, et vous ferez grâce à mes souvenirs surannés en faveur de ma prédilection, que vous avez encouragée, pour la langue d'Homère et de Pindare.

UNE ÉPOPÉE

AU QUATRIÈME SIÈCLE

Bien d'autres avant moi l'ont dit, et ne m'ont laissé que le soin de le redire vainement peut-être, c'est par une longue et persévérante insistance qu'il faut lutter contre les préjugés littéraires, surtout s'ils prennent leur source dans un système arrêté de mépris, dénué de tout sérieux examen, et trop semblable à un déni de justice. Lorsque j'ai voulu, il y a peu d'années, rappeler à la mémoire de notre génération le plus oublié des poëtes grecs, j'ai compris tout de suite que je me livrais à une œuvre ingrate, et qu'on se défierait de mon jugement comme d'un paradoxe, parce que j'attaquais une vieille idée, enracinée chez certains hellénistes distraits ou superficiels, et acceptée sur parole par le reste des érudits. On pouvait prendre ma tentative pour un caprice d'écrivain, ou pour l'aveugle entêtement d'un interprète; et certes, si je n'étais étayé que de mes propres forces, je ne reviendrais pas à la charge.

Mais quand les critiques les mieux pénétrés du goût de l'antiquité et les historiens les plus récents de la littérature grecque ont prononcé sur Nonnos une sentence de réhabilitation plus favorable encore que la mienne; quand la renommée des *Dionysiaques* s'étend ajourd'hui dans le nord de l'Europe, en Allemagne surtout, et qu'après un silence de plus de deux siècles sur cette grande œuvre poétique, trois éditions successives en ont été livrées au public dans l'espace de moins de quarante ans; enfin, quand son texte vient d'être éclairé par les travaux que sollicitaient les témoins de sa renaissance, avant de lui assigner un rang dans la république des lettres, il faudra bien reconnaître que je ne suis pas un novateur trop ridicule, si j'attache une espérance obstinée à l'objet de mes longues études; et si après avoir lu et traduit soigneusement moi-même, je continue ma croisade en l'honneur d'un poëte que la portion de l'Europe la mieux familiarisée avec la langue d'Homère ne refuse plus de lire, même dans une traduction. Oui, sans me sentir découragé par la lenteur du retour de l'estime publique, je me plais à faire répéter à l'écho littéraire le nom de mon Égyptien méconnu, et à demander au temps une appréciation plus équitable de ce dernier des épiques grecs. La lueur s'est montrée à l'horizon, le jour ne peut être loin.

Déjà même en France de semblables réhabilitations viennent d'être essayées avec succès. Un critique bien mieux accrédité que moi n'a-t-il pas appelé l'attention de notre siècle, si exclusivement épris de la nouveauté, sur Coïntos de Smyrne, auteur des *Paralipomènes* d'Homère. M. Sainte-Beuve a dit de son continuateur de l'*Iliade*, rapproché de mon Nonnos ressuscité, « qu'on a l'habitude de « les placer vers la même date, et pour ainsi dire, dans la

« même constellation, bien que le premier fasse avec le « second un parfait contraste[1]. »

C'est principalement le parfait contraste indiqué entre ces deux chantres des faits primitifs que je cherche ici à développer ; l'un que je nommerais exclusivement antique, l'autre quasi moderne : le premier, poétique historien de quelques traits héroïques détachés ; le second, créateur d'une symétrique épopée. Mais entre ce classique et ce romantique du quatrième siècle, je me garderais bien d'établir une prééminence ; ce serait peut-être froisser, par analogie, la jeune ou la vieille école de nos jours : et à propos d'un écrivain des bords du Nil qui a toutes les qualités et tous les défauts du dix-neuvième siècle, je ne veux pas risquer de me mettre en querelle avec la moitié des Français de mon temps.

Il m'avait semblé, quand je me décidai à ma pénible entreprise, que notre époque elle-même pouvait trouver quelque intérêt, ou quelque profit à apprendre, par cet irrécusable témoignage, quelles furent la portée, l'économie et la méthode de la langue et de la poésie helléniques, dans le seul des grands poëmes cycliques que la Grèce nous a légués[2]. J'ai cru qu'il y avait un véritable avantage pour les lettres et pour la connaissance de l'antiquité à scruter les procédés et les raffinements de la Muse héroïque, au moment où allait mourir la poésie profane des Grecs, et

[1] *Études sur Virgile et Quintus*, p. 342.

[2] Par *poëme cyclique*, je n'entends pas ici *l'œuvre des poëtes qui composent des petits ouvrages, tels que des chansons*, suivant la définition insuffisante du *Dictionnaire de l'Académie;* mais bien ces poëmes épiques qui retracent la vie d'un héros depuis sa naissance jusqu'à sa mort ; et ce n'est encore là que l'une des nombreuses acceptions du terme *cyclique* que les recherches des archéologues, et des volumes publiés de nos jours n'ont pas tout à fait éclairci.

où la mythologie disparaissait devant le flambeau de la foi.

Et d'abord cette divergence si marquée entre deux poëtes réputés du même siècle ne tiendrait-elle pas à leur origine ou à leur patrie autant qu'à leur propre goût? Le Smyrnéen (on le voit, j'évite pour mon compte, cette dénomination latine de Quintus, aussi étrange qu'énigmatique chez un Grec de l'Asie Mineure, et le raisonnement, ou si l'on veut le caprice, assez justifié du reste, qui m'a fait convertir Nonnus en Nonnos, me poursuit encore quand il s'agit de son rival), le Smyrnéen, dis-je, ne fut point pasteur sur les bords de l'Hermus, comme les seuls vers obscurs où il ait parlé de sa personne ont pu le faire supposer à une première et rapide lecture; mais il fut un habile grammairien, jeune inspiré des Muses, adorateur et compatriote d'Homère; il puisa, comme lui, dans ces mêmes vastes campagnes devenues presque désertes sous la domination romaine, et bien plus abandonnées aujourd'hui, l'amour de la nature, et dans le gymnase annexé au temple de Diane, la science des âges primitifs, ainsi que la méditation d'un passé héroïque. Il imita au plus près la simplicité du langage du sublime mendiant qui l'avait devancé sous l'ombre du Sipyle, sans jamais atteindre à sa dramatique hauteur. A la versification des écoles où il retrouvait les formes améliorées de son siècle, il mêla, dans son zèle filial, l'hexamètre énergique de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* sans même en retrancher certaines négligences métriques qu'une prosodie plus attentivement surveillée a fait reconnaître, et dont les nombreux scoliastes qui se sont succédé depuis Pisistrate et Aristarque n'ont pas effacé les traces en entier. Sans plan suivi, sans liaison, sans chercher ni exorde ni dénoûment, sans viser au sens symbolique si aimé de son temps, il déroula l'une après l'autre

les légendes qui se rattachent à la guerre de Troie dans ce qui restait à raconter, et, comme on l'a si bien dit, il n'a rien inventé du tout. Ajoutons néanmoins que ces merveilleux combats autour d'Ilion, ces malheurs de la famille de Priam, ces touchants et nobles épisodes de la grande lutte nationale qui suivit l'enlèvement d'Hélène, ont tellement saisi nos esprits dès notre bas âge, que Coïntos aurait dû jouir auprès de nous d'une sorte de faveur, quand il redit les mêmes noms, et prolonge la chaîne de nos jeunes plaisirs.

En regard de ce qu'Homère avait négligé de raconter, et de ces *Paralipomènes*, que le Smyrnéen a tenté de faire résonner sur la même lyre, plaçons ce que le culte voué au divin aveugle a dicté sous le titre pleinement mythologique de *Dionysiaques* au poëte égyptien. Né au sein de la civilisation qui s'était réfugiée sur les bords du Nil, élevé au centre de l'érudition et des sciences, épurant un idiome que les premiers maîtres des écoles d'Alexandrie avaient obscurci et surchargé de bizarres et futiles ornements, Nonnos groupa autour d'un grand sujet allégorique les traditions religieuses des premiers âges, et créa un poëme biographique pour ainsi dire, soumis à une marche combinée vers un but toujours en vue. C'est le développement du culte, des institutions libérales et des arts qui, sous l'influence du génie, viennent illuminer l'humanité. Mais il entremêla aux ressorts de la machine épique, et aux images de l'Olympe et des combats qu'Homère lui avait légués, des traits d'une imagination ingénieuse qu'il ne doit qu'à lui-même. Enfin, en l'absence de cette liberté politique qui purifie et élève même le langage, lorsque sous la tyrannie de Rome ou du Bas-Empire, la subtilité de l'esprit, l'affectation, l'emphase et l'abus de l'antithèse

vinrent suppléer à la pensée, et voiler la naïveté de l'idée primitive, il rendit du moins à la poésie hellénique une syntaxe limpide, le rhythme le plus correct; et il usa de la belle langue où s'étaient fondus les divers dialectes, sans leur rien faire perdre de leur harmonie et de leur éclat.

Car, disons-le en passant, ce serait se tromper étrangement que de voir dans la langue grecque du quatrième siècle une sorte de corruption de l'idiome original; elle avait peut-être laissé s'amollir dans le courant des siècles quelque chose de son énergie pour l'expression de la pensée, mais elle avait gagné plus d'élégance, et surtout plus d'unité. L'instrument s'était fait meilleur, en confondant en un même son les cordes si diverses de ses nombreux dialectes; le même génie ne l'animait plus sans doute; mais si les chants avaient cessé, ce n'était pas la faute de la lyre.

Quoi qu'il en soit, c'est treize cents ans après Homère que la langue grecque, toujours parlée, fait naître une épopée régie par le même vers, la même prosodie, la même cadence, qui datent de son origine; et ces belles formes perpétuées pour le plaisir de l'intelligence retentissent de Constantinople jusqu'aux déserts de l'Égypte, et des montagnes de la Perse jusqu'aux portes de Rome. Quelle langue de l'Occident offrit jamais un semblable phénomène?

Je reviens à mon parallèle; et déjà, à cette rapide esquisse de leur biographie présumée, il a été facile de deviner, combien pour imiter le plus grand des modèles, les poëtes de Smyrne et de Panopolis ont pris une route différente. Le premier se pénètre des hauts faits de l'*Iliade* seule, et des combats de l'enfance des peuples pour les soumettre sans allégorie sous leur forme purement homé-

rique à l'attention d'une société distraite, telle que l'ont créée le monde vieillissant et la corruption de l'Empire romain. Le second s'inspire indifféremment, ainsi que Virgile, des deux grands poëmes grecs, et développe ces inspirations sous l'influence des mœurs du quatrième siècle, comme sous un rhythme rajeuni dont il enseigna le secret à toute une école. L'un, ami des champs, mêle à ses narrations héroïques les images de la vie commune; l'autre, citadin et rhéteur, prodigue les descriptions étudiées, se nourrit de réminiscences mythologiques, et se pare de tout le prestige d'un siècle raffiné. Celui-ci, à l'aide d'un vers un peu brut et d'une simplicité primitive, perpétue les annales des héros; celui-là poétise l'histoire du génie civilisateur, polit les formes du langage relevé, et dote son époque d'une véritable épopée. Enfin, l'un s'empreint des légendes surannées de l'Asie Mineure pour faire suivre la mort d'Hector de *quatorze récits* qui terminent la guerre de Troie, et préparent aux malheurs d'Ulysse, comme s'il s'était chargé de relier entre eux les deux chefs-d'œuvre de la Muse épique. L'autre, écolier d'Alexandrie, tisse une trame habilement répartie en *quarante-huit chants* autour de son héros, et mène l'allégorie de la civilisation jusqu'au bout du monde, comme si, au moment où, le créateur des arts et d'un culte nouveau, Bacchus allait pour jamais échapper à la vénération des hommes, Nonnos, qui se dérobait lui-même à une mythologie mourante, avait voulu en perpétuer les mystères et les traditions dans une sorte de tableau général; arche hellénique qu'il destinait sans doute à surnager dans l'inondation des Barbares, envahisseurs de l'Orient, et qui a été bien près de périr elle-même dans le naufrage du paganisme et de la Grèce.

Ainsi tout diffère entre nos deux poëtes, assez peu soucieux l'un comme l'autre des règles d'Aristote, ce qui aurait dû suffire à les rendre populaires de nos jours. Chez Coïntos, je le répète, c'est une série d'esquisses détachées, sans aucun préambule, revêtues d'une diction calquée scrupuleusement sur Homère ; chez Nonnos, c'est un thème tout à fait épique déployé avec art sous une élocution comparativement moderne. A ce titre elle est surchargée de néologisme et de déclamation, et se montre trop diffuse et trop savante peut-être ; mais elle n'est jamais ni insignifiante ni oiseuse : car, en dehors des fictions habituelles de l'épopée, la plupart des traits des *Dionysiaques* que les premiers critiques inattentifs ou dédaigneux ont classés parmi les bévues et les absurdités du poëte, se rapportent toujours à quelque tradition oubliée ou mal connue de la religion des peuples, et par conséquent témoignent de notre ignorance, en même temps que de l'érudition du compositeur.

Il y a même dans ces grandes archives poétiques de Bacchus et de Pan, son fougueux lieutenant, mises en relief par un habitant de la ville qui leur fut consacrée, mais où allait cesser de régner leur culte, un reflet tout national, un sentiment patriotique, enfin quelque chose de cet intérêt actuel dont les critiques font honneur à Homère, à Virgile, et même à Camoëns, à bien juste titre selon moi. Ici, s'échappant de la Thébaïde déjà peuplée des anachorètes de la religion naissante, et offrant une revue synoptique en quelque sorte du paganisme qui va mourir, le poëme de Bacchus m'apparaît comme une protestation suprême des faux dieux contre la révélation. Et quand M. Sainte-Beuve dit : « Pour un poëme épique, « tout sujet qui présente une belle, bonne et humaine

« matière, une riche tradition, est bon à traiter[1], » je me prends à appliquer aux *Dionysiaques* cette théorie qui leur est si favorable ; car elles montrent le génie de la civilisation, belle et bonne matière humaine sans contredit, sous l'aspect d'un Dieu vivifiant, réformateur, portant les lumières de l'Égypte, de la Phénicie et de la Grèce dans le sein des Indes, tandis qu'elles reproduisent la tradition la plus féconde de la mythologie, à l'heure même où cette mythologie s'éteint.

Certes, s'il m'était donné d'intéresser des lecteurs du dix-neuvième siècle aux chroniques de la fable, ou même à des vers grecs, j'essayerais, à mon tour, de faire connaître ici le poëme de Nonnos par une série de citations extraites de ce grand ouvrage ; mais je ne crois pas, même au prix de mes longs travaux, avoir acquis le droit d'être si téméraire. Je me borne donc à le parcourir et à le résumer à la hâte ; et je demande, avant tout, que même dans mon raccourci on ne perde jamais de vue le sens allégorique des *Dionysiaques*, qui est la marche de l'esprit humain, le progrès de la civilisation, et qu'on y retrace pas à pas ce symbolisme dont l'érudition de notre siècle a inventé le nom, et fait une véritable science.

Voici d'abord Cadmus (homonyme de *Cosmos*, le monde), aidant au triomphe de Jupiter le génie de l'ordre, sur Typhon le génie du désordre ; il est témoin de la nouvelle constitution de la sphère et du globe terrestre, après le chaos des éléments et les déluges. Avant-coureur de la civilisation, il s'unit à Harmonie, et apporte en Grèce le culte et les arts de la Phénicie, originaires de l'Égypte, car il est fils du Phénicien Agénor, fils lui-même de

[1] *Études sur Virgile et Quintus*, loc. cit.

l'Égyptien Bélus. Il combat en Béotie la résistance et l'ignorance indigènes; et malgré toutes les infortunes accumulées sur sa race, il mérite de devenir l'aïeul du second Bacchus, l'universel illuminateur.

Une première volonté de Jupiter, uni à Proserpine, la fille de Cérès, toutes les deux emblèmes de l'agriculture et de la végétation, avait donné au monde dans la personne de Zagrée un premier régénérateur, germe de civilisation, étouffé presque à sa naissance par les êtres malfaisants nés du sol; et le maître des dieux, dans sa vengeance et son courroux, a recouvert la terre entière de feu et d'eau.

Le Temps se plaint au nom des générations affligées; le tout-puissant promet de les consoler et de les réjouir par le don d'un second génie, bienfaiteur de l'humanité. Il le produit sans doute dans le sein d'une fille de Cadmus et d'Harmonie, mais il le mûrit en lui-même, l'enfante, et lui cherche en vain des nourrices parmi les mortelles que l'Envie et Junon, déesses ennemies des progrès intellectuels, persécutent. Il le confie d'abord aux soins de Mystis, pieuse et vigilante prêtresse destinée à régler plus tard les cérémonies et les mystères de la religion nouvelle, puis enfin à Rhéa, la mère universelle, la nature.

Bientôt l'éducation gymnastique et champêtre de celui qui doit être un jour le dieu des coteaux l'amène à découvrir au fond des bois, sous la figure d'un sauvage adolescent, Ampélos, la vigne dont il fait son arme spirituelle. C'est la pensée vivifiante qui, sous l'image d'une liqueur féconde, va subjuguer l'univers [1].

[1] On pourrait remarquer ici que de nos jours, comme pour éteindre la civilisation dans ces mêmes contrées, les Turcs ont pris le contrepied de l'œuvre de Bacchus, et qu'en prohibant, au nom du Coran, l'usage du vin,

Affranchi de l'éducation, mais perpétuellement jeune, ar le génie ne peut vieillir, Bacchus rassemble en Lydie, oyaume de Rhéa, son aïeule, une armée terrestre. Il la ompose de toutes les populations qui dans l'antiquité nt connu et cultivé la vigne, tandis que Rhéa réunit en uxiliaires aux légions mortelles les légions immortelles l'êtres surnaturels, cortége de la divinité.

On part de Mygdonie, séjour de Rhéa, où s'était retiré Bacchus après la mort et l'apothéose d'Ampélos. Première victoire que remporte le nouveau breuvage substitué à l'eau des sources et des fleuves. Conquête de l'Astacie, la plus septentrionale des contrées où croissait alors le divin arbuste. Une nymphe indigène, Nicée, après avoir dédaigné une destinée pastorale, enivrée et domptée par le dieu dans les forêts désertes qu'elle habite, lui donne une fille, Télète, l'*initiation*, et laisse son nom à la capitale du pays d'où le nouveau culte va se répandre et la vigne se propager. Les bergers des hautes collines le reconnaissent et l'adoptent en la personne d'un montagnard du Taurus. Seconde bataille sur les limites de la Cilicie et de la Syrie. Mort du héros Oronte, gendre de Dériade, le roi des Indes; Oronte lègue son nom au fleuve d'Antioche dont les ondes l'engloutissent, et cède ses rives à la culture nouvelle.

On avance; un roi d'Assyrie, Staphyle, accueille la divinité civilisatrice, et meurt. Près de son monument, Bacchus institue la lice du génie, le concours poétique, où brillent Érechthée, citoyen d'Athènes, Œagre, l'époux de la Muse Calliope, père d'Orphée, et où les Silènes du

ils ont tenté d'arrêter l'essor de la culture, du commerce et de l'indépendance.

cortége divin inventent la pantomime et la danse. On a immolé le bouc (Tragon), et de là va naître la tragédie ou le drame dont Bacchus est le premier inspirateur.

L'armée franchit le Liban, barrière éternelle entre la civilisation et la barbarie; retranché sur ses rochers, le roi Lycurgue, transporté de la Thrace en Arabie par une fiction épique, en défend l'accès. Ses violences font reculer le dieu jusque vers la mer Rouge où il trouve un refuge, tandis qu'Ambroisie et ses sœurs, prêtresses enthousiastes de Bacchus, viennent à bout du monarque dont l'ignorance, l'impiété et la colère perpétuent l'aveuglement.

On a traversé les montagnes qui séparent des Indes, et on approche de l'Hydaspe, après la défaite d'un détachement ennemi, embusqué dans des forêts séculaires. Le grand fleuve, père du roi des Indiens, a soulevé ses flots contre l'armée et contre l'invasion d'un génie nouveau; il est desséché par les flammes de Bacchus que sa soumission apaise : il adopte à son tour la liqueur régénératrice, roule des ondes rougies, et l'expédition conquérante le dépasse.

Ici s'ouvre l'arène des grands combats. Rhéa, la nature, a envoyé pour la lutte des armes divines à Bacchus. Le roi Dériade paraît; l'armée indienne se déploie. Le plus curieux dénombrement des tribus orientales rappelle poétiquement tout ce que savait le quatrième siècle de la topographie de l'Inde et de ses coutumes.

Harangues des chefs des peuples. Dériade proclame son opiniâtre résistance. Bacchus présage le triomphe de la civilisation que Jupiter protége. Apollon, Minerve et Vulcain combattent seuls, pour l'armée envahissante, contre Mars, Junon et Cérès elle-même. Ce sont la poésie,

l'éloquence et les arts, secondés par le destin, luttant contre la guerre, l'envie et la rivalité.

Une mêlée s'engage où figurent les guerriers les plus renommés de ces régions lointaines, les robustes enfants des Indes, et leurs éléphants opposés aux nobles soldats du dieu et à ses satellites surnaturels. Bacchus va l'emporter; mais Junon, par ses manœuvres conjugales, éloigne de la vue du combat l'arbitre des immortels; en même temps, une maladie qui s'attaque même aux conquérants, la frénésie, sortie des enfers, s'empare de Bacchus et l'égare.

C'est alors que pour détourner et amollir la vaillance du plus redoutable chef des Indiens, Vénus, amie et sœur de Bacchus, fait naître à son tour une autre frénésie, la passion de Morrhée, l'Hector des Indes, pour Chalcomède, jeune et pudique vierge, l'attire loin des Bacchantes, et trompe les vœux du fougueux guerrier; épisode remarquable d'un genre tout moderne, qui rappelle et annonce Tancrède et Armide.

Cependant Jupiter se réveille, s'irrite; et le lait de Junon, qui doit un jour immortaliser Hercule, a guéri Bacchus. N'est-ce pas ici la puissance de la vigne renouvelée, et ses maladies purifiées par l'influence de l'air que Junon personnifie? Le dieu retourne plus vigoureux et plus intrépide à la grande lutte; il rencontre Dériade, l'enchaîne, l'emprisonne sous les pampres; puis le délivre sans lui rien faire perdre de son audace. Surviennent la trêve pour recueillir les morts, et les jeux funèbres pour les honorer. Là se révèle, dans une course de chars merveilleusement décrite, toute la science du cirque de Constantinople, si appréciée du quatrième siècle.

Puis la guerre recommence. Des pronostics célestes sur-

son issue douteuse encore amènent l'épisode de Phaéton, légende tout astronomique et d'un goût éminemment égyptien.

La bataille où Bacchus triomphe sur mer par le secours du navire incendiaire du cabire Eurymédon décide la querelle [1]. Dériade fuit; et, dans une rencontre suprême, chassé par le Thyrse vainqueur, il tombe et expire englouti dans les eaux de l'Hydaspe. La guerre et l'empire des Indes ont pris fin : l'extrémité de l'Orient reçoit la vigne, et avec elle la civilisation.

Dès lors Bacchus n'a plus besoin de son armée terrestre. Il la congédie chargée de l'opulent butin de ces régions inconnues. Il ne garde auprès de lui que son cortége surnaturel ; il visite Tyr, berceau de sa race mortelle, chante un hymne sublime au soleil, roi de la sphère, et contemple les merveilles de la grande ville qui créa l'art des navigateurs.

De là, côtoyant le littoral assyrique, il féconde le Liban, dispute en vain à Neptune Béroë, la fille de Vénus et d'Adonis, ou Béryte, célèbre école de la jurisprudence romaine. Puis il traverse en Asie le Taurus et la Méonie, en Europe la Thessalie : il s'arrête enfin dans la Béotie, qui l'a vu naître, et où son culte va s'établir. Il y punit rigoureusement l'usurpateur Penthée, dont l'impiété s'oppose à ses progrès, et qui seul méconnaît sa puissance au sein de leur royale et commune famille.

Il gagne Athènes, livre son arbuste chéri au jardinier Icarios, confie ainsi sa vigne et cette part de l'agriculture à l'Attique, centre de l'intelligence; puis il console à Naxos,

[1] Seul combat naval qu'ait retracé l'épopée grecque, et brûlot primitif, ancêtre des brûlots de Canaris dont nous avons vu nous-même les triomphes patriotiques.

car il est le seul dieu consolateur dans les âges païens, Ariadne qui meurt son épouse dans la guerre contre Persée, et il reçoit des honneurs divins même à Argos où domine Junon.

Enfin, domptant les derniers obstacles que les rochers ou les géants des montagnes, fils de la terre et génies malfaisants, opposent au culte de la vigne, il soumet Pallène, vaste péninsule de la Macédoine, dont le sol rocailleux était resté stérile jusqu'alors. Vainqueur de la nymphe Aura, qui, rendue furieuse par l'ivresse, devient le souffle pestilentiel, il fait naître d'elle le troisième Bacchus, Iacchos destiné à partager avec Cérès les autels de l'Attique. C'est ainsi qu'après avoir allumé dans la Grèce le flambeau de la civilisation dont les mystères d'Éleusis allaient devenir l'emblème le plus révéré, Bacchus, accomplissant sur la terre la tâche du génie, remonte auprès de son père au sein de l'Olympe, où il a conquis un trône et l'immortalité par ses exploits et mieux encore par ses bienfaits.

A ce rapide mais complet aperçu des *Dionysiaques* sous leur double aspect symbolique et naturel, je le demande, faut-il les condamner sans les lire? Y a-t-il donc de nos jours tant de poëmes qui présentent un sujet plus élevé, des vers d'une élégance aussi soutenue, un plan plus ferme, un tissu plus varié? Et cette momie, qu'un critique de Bruxelles me reprochait récemment d'avoir exhumée sans aucun profit, disait-il, pour notre génération, ne mérite-t-elle pas autant de curiosité et d'intérêt que toutes celles dont nos Musées conservent ou détachent les bandelettes, et scrutent les illisibles caractères avec une si industrieuse patience pour y surprendre quelque secret de la vie ou de la mort des Égyptiens?

La poésie grecque, ne l'oublions pas, est le plus grand et le plus heureux effort de l'esprit humain, et vaut la peine d'être sérieusement méditée à toutes les époques : si elle gémit sous des interprétations vieillies ou sous des travestissements étroits, essayons d'en mieux faire sentir la beauté, de la rapprocher de nos intelligences, d'en rajeunir l'effet; mais n'allons pas croire que son étude, pour être rétrospective, demeure inutile aux progrès de l'humanité.

Ici même, en un sujet qui remonte aux origines de la fable, se retrouve l'histoire. Le poëte, dans un vaste cadre où viennent s'enchâsser sans effort un grand nombre de légendes, a rapproché les quatre victoires de son héros, le premier conquérant des Indes, des quatre batailles d'Alexandre de Macédoine.

Le combat du lac Astacide en Phrygie, c'est la bataille du Granique dans la même contrée.

La défaite d'Oronte en Syrie, c'est la bataille d'Issus dans la Cilicie limitrophe.

Les engagements sur les bords du premier fleuve indien, et la soumission de l'Hydaspe ont pour pendant la bataille d'Arbelles et la fin de la guerre des Perses.

Enfin, les combats contre le noble et patriotique Dériade, ce sont les luttes contre Porus et le généreux caractère du vaincu.

A côté de ces grandes descriptions de mêlées sanglantes on peut signaler des épisodes gracieux et tendres, rivaux des amours de Léandre et d'Héro qui ont suffi pour immortaliser Musée, l'élève à peu près reconnu de Nonnos; les infortunes de la nymphe Nicée, si admirées du professeur Graëfe et du savant Ouvaroff; la charmante création d'Ampélos l'adolescent, la chaste Chalcomède et

le vaillant Morrhée. Ne faut-il pas remarquer encore dans les plaintes et la mort du berger Hymnos des scènes bucoliques, comme le Tasse en a plus tard attendri son religieux poëme, et les invocations lyriques à Hercule dont l'*Énéide* avait laissé l'exemple? Enfin, les épisodes dramatiques des derniers chants retracent sous de vives couleurs ces mêmes passions de l'âme dont Médée, inspirée par Apollonius de Rhodes, avait seule jusqu'alors animé l'épopée grecque.

Dans ce vaste canevas poétique, les institutions humaines ont aussi leur place. Les lettres de Cadmus, la navigation née à Tyr, les méthodes agricoles d'Aristée, l'orfévrerie, la mosaïque, et planant au-dessus de toutes ces inventions, les accents et les préceptes de la lyre, inspirés pour combattre la perversité des mœurs, comme l'éloquence et les exercices de l'esprit créés à Athènes pour les adoucir. On reconnaît facilement à ce caractère encyclopédique de l'œuvre l'époque érudite où elle fut composée, et le voisinage de la bibliothèque d'Alexandrie. Le quatrième siècle y montre aussi ses coutumes, ses pompes, et quelque chose de ses annales. On y retrouve Nicée que son grand concile, et le tremblement de terre dont j'ai contemplé sur un sol encore désert les irréparables ravages, venaient de vouer à une éternelle célébrité; et Béryte, où une illustre école de jurisprudence attirait la jeunesse grecque et latine, soit qu'elle adhérât encore au paganisme, soit que déjà elle se soumît à l'Évangile. Chez le poëte, la foi nouvelle même s'entrevoit sous l'ombre mythologique, et le chrétien se révèle à bien des traits. Ces oracles, dont il laisse échapper l'expression vers la fin de son œuvre, avant-coureurs de l'espérance et révélateurs de la vie future, sont-ils donc autre chose que

l'éternelle récompense promise aux élus, et notre consolant avenir?

Nous le disons en finissant, c'est surtout de notre indifférence actuelle pour les lettres, et principalement pour les lettres grecques, que les poëtes de Smyrne et de Panopolis ont à souffrir. Et pourtant s'ils ont survécu aux catastrophes de l'empire grec et de l'idiome hellénique, c'est qu'ils méritaient de survivre. Mais, mal lus d'abord par la faute des manuscrits et discrédités par la négligence des copistes, oubliés ensuite du dix-septième siècle qui ne consultait sans les traduire que les œuvres antiques à renommée toute faite, ignorés du dix-huitième siècle qui ne s'occupait guère du grec, ils sont menacés dans le nôtre de sommeiller longtemps encore, quand les langues anciennes tendent véritablement et sans abus de mots, à devenir des langues mortes; témoin le latin qui se voit maintenant relégué dans un recoin de l'éducation comme une sorte de jouet ou de fantaisie.

Mais pourquoi s'en prendre aux hommes d'un abaissement de l'intelligence littéraire que provoquent mieux encore les événements? Au milieu des entraînements d'une politique nouvelle ou rajeunie, des tentations toujours plus enivrantes et plus trompeuses de la fortune, au sein de tant de jouissances faciles qui vont se multipliant chaque jour comme pour absorber tous nos loisirs, qui donc songerait à se livrer à l'investigation laborieuse des œuvres de la poésie antique, ou fatiguerait ses doigts à feuilleter de vieux auteurs, déterrés par quelque partisan, fossile aussi, des lettres grecques? Moi-même, si je n'avais, il y a longtemps, jeté loin de moi toute participation aux affaires publiques, aurais-je jamais trouvé dans ma vie assez d'heures pour mettre à fin mon entreprise?

J'en conviens, cette grande épopée, qui ferme l'ère de la poésie héroïque des Grecs, m'a séduit ; et j'ai prêté une attention égale aux deux œuvres si diverses de ce singulier poëte qui décrit le triomphe de la civilisation dans l'antiquité sous l'image mythologique de Bacchus, et qui à la fois commente ou paraphrase la sublime morale de saint Jean. J'ai pensé qu'il apportait ainsi un nouvel intérêt de curiosité, et même un certain lustre à ce quatrième siècle où la religion chrétienne a tant grandi sur les décombres du polythéisme : et il m'a paru que ce réformateur du rhythme, appuyé sur Homère et sur l'Évangile, méritait enfin de sortir de l'obscurité des âges et d'avancer résolument à son tour vers la postérité.

Néanmoins, dans mon zèle prudent pour Nonnos, je me suis bien gardé de me montrer ce que je ne suis pas, un fauteur aveugle, ou un interprète fanatique invariablement épris de son auteur. Je n'ai point ambitionné pour lui une statue au sommet du Parnasse, mais je crois qu'il a mérité d'occuper, en buste, les vallons de la double cime, en compagnie d'Apollonius de Rhodes et de Coïntos de Smyrne, tous deux de genre et de talent qui diffèrent sans doute beaucoup entre eux, mais qui s'éloignent bien plus encore des siens. Je n'ai pas arrondi autour de sa tête une auréole de gloire littéraire, persuadé, comme je le suis, qu'elle y arriverait d'elle-même, si j'étais parvenu à attirer sur lui les regards. Je me suis contenté de le rappeler au jour du fond des armoires poudreuses des bibliothèques publiques où il gisait ignoré, et de l'introduire dans les rayons mieux éclairés où se dressent, presque aussi peu lus, les écrivains qui ont parlé le plus beau de tous les langages.

A travers l'abus des antithèses et des jeux de mots de

son temps qu'il ne sut pas éviter, quand il se dégageait des extravagances poétiques nées de l'épuisement du deuxième siècle et du mauvais goût d'Alexandrie, j'ai tenté de faire connaître en lui le réformateur et l'artisan de la prosodie la plus régulière et la plus élégante, le chef d'une école métrique suivie par de nombreux disciples, enfin l'un des plus ingénieux et des moins serviles imitateurs du poëte que tous ont imité, Homère! chantre sublime dont les œuvres constituent les plus anciens comme les plus beaux titres de l'esprit humain, et qui laisse briller encore chez ses émules quelques étincelles de son flambeau.

ÉPILOGUE

J'arrive au bout de la tâche que je me suis imposée. — Voilà bien du français à propos du grec, dira-t-on.— Oui, sans doute ; et beaucoup trop peut-être. Mais, de grâce, qu'on me pardonne ma prédilection pour cette langue merveilleuse que va faire revivre un peuple nouveau-né, en même temps que son autonomie et son indépendance. Quel autre idiome de notre Europe si changeante aurait pu traverser les âges avec si peu d'altération? Démosthènes et saint Jean Chrysostome, disjoints par un intervalle de sept siècles, présentent dans leur éloquent langage bien moins de diversité que Montaigne et Montesquieu écrivant dans la même province et à si peu de distance l'un de l'autre. Le rhythme d'Homère, on vient de le voir, retentit encore treize cents ans après lui, sous le même mètre et sous les mêmes accords. Voilà pour la forme d'une langue presque immuable dans son harmonie et son élégance. Quant au fond, veut-on savoir quels sont ses titres à la reconnaissance de l'humanité? ici, on me le pardonnera aisément, je cède la parole au Polybe nou-

veau, qui sut, à son tour, étudier, imiter, surpasser l'ancien, et qui, dans un style plein de clarté, de sagesse et de raison, a dit lui-même : (Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire*, t. III, liv. XIV, p. 473.)

« L'étude des langues mortes n'est pas seulement une « étude de mots, mais une étude de choses; c'est l'étude « de l'antiquité avec ses lois, ses mœurs, ses arts, son « histoire si morale, si fortement instructive. Il n'y a « qu'un âge pour apprendre ces choses, c'est l'enfance. « La jeunesse une fois venue avec ses passions, avec son « penchant à l'exagération et au faux goût, l'âge mûr « avec ses intérêts positifs, la vie se passe sans qu'on ait « donné un moment à l'étude d'un monde, mort comme « les langues qui nous en ouvrent l'entrée. Si une curio- « sité tardive nous y ramène, c'est à travers de pâles et « insuffisantes traductions qu'on pénètre dans cette belle « antiquité. Et dans un temps où les idées religieuses « se sont affaiblies, si la connaissance de l'antiquité s'éva- « nouissait aussi, nous ne formerions plus qu'une société « sans lien moral avec le passé, uniquement instruite et « occupée du présent, société ignorante et abaissée. »

C'est dans ce témoignage si encourageant pour mes travaux, et dans quelques autres conseils du même genre, que j'ai puisé jadis ma témérité, ou que du moins je cherche aujourd'hui mon excuse.

NOTES

NOTES SUR MÉDÉE ET NAUSICAÉ

Bien des années ont passé depuis cette matinée littéraire à laquelle j'eus la fortune d'assister sur les bords du Bosphore. Je n'ai eu pour la raconter qu'à en relever les incidents sur mon journal d'Orient, et sur l'exemplaire des *Argonautiques* qui m'avait servi à suivre la lecture.

Mais quand j'ai repassé cette portion du poëme, et surtout quand je me suis donné la tâche de le traduire, les rapprochements poétiques me sont arrivés en foule à l'esprit, et j'aurais pu en grossir démesurément ces notes.

On n'a pas été juste chez nous envers Apollonius. Serait-ce donc parce qu'il venait après Homère, ou parce qu'il parlait un langage moins facile à comprendre? Ne serait-ce pas plutôt parce que depuis que l'art de la critique fleurit en France, le grec ancien n'y a jamais eu que d'assez rares lecteurs? Les poëtes de tous les siècles, Virgile surtout, ont puisé abondamment chez le Rhodien; et les commentateurs modernes n'ont pas toujours rapporté à qui de droit l'honneur des emprunts qu'il a fournis.

Cette noble comparaison du coursier impatient tant reproduite, de Virgile à Voltaire, lui appartient en propre. Les mélancoliques adieux de Médée à sa couche de jeune fille sont bien à lui; comme ce gracieux dialogue, où la douce Vénus, une fois maligne, s'étonne de voir chez elle Junon et Minerve, la fierté avec la sagesse, et où elle se plaint de la résistance de l'Amour quand la reine des dieux lui en rappelle si finement la mobilité. Enfin, ces Troyennes de l'*Énéide* qui contemplent en pleurant l'immensité des flots, ne sont-elles pas les filles poé-

tiques des Grecques assises et gémissant sur les rivages qui redemandent à la mer les Argonautes?

Je pourrais multiplier ici les citations, même en dehors de celles qu'après Scaliger de judicieux critiques ont relevées de notre temps; mais je crois devoir me borner aux très-courtes observations grammaticales qu'on va lire.

Livre III. V. 31. Καί μιν ἔπειτ'; il me semble qu'il serait bien préférable de lire καί μιν ἔπεσσ'. Car le mot ἔπεσσι donnerait un substantif à l'adjectif μειλιχίοισιν qui n'en a point, et ne contrarierait pas autant qu'ἔπειτ', l'adverbe ἐξαῦτις qui le suit.

V. 95. Ne pourrait-on pas lire ἦρι καὶ οἱ? C'est la leçon que j'ai adoptée, et dans ce sens que j'ai traduit.

V. 234. Après le vers 234 qui finit par δηϊοτῆτι, il faut passer au vers 237, et donner aux vers 235 et 236 les chiffres 245 et 246; d'abord parce qu'il est raisonnable et digne de faire passer le roi et son héritier avant les suivantes et même les princesses, ensuite parce que les mots τοὺς δ' ἔχον, qui commencent le vers 247e, se trouvant jusqu'ici sans application, se rapportent parfaitement dans mon système à θάλαμοι du vers qui le précéderait ainsi immédiatement.

V. 1198. Il y a ici dans les éditions précédentes une faute évidente de copie. Le lait γάλα, n'entre point dans la recette du sacrifice que Médée dicte à Jason pour invoquer Mounogénie, et ne figure pas davantage dans les rites de l'évocation des Mânes que Circé, tante de Médée, recommande à Ulysse. (*Odyss.*, XI, 27 et 28.) C'est de *miel* qu'il s'agit ici, comme l'a voulu Médée, σιμβλήϊα ἔργα μελισσῶν (vers 1036); il faut donc substituer μέλι à γάλα dans le texte, et la prosodie n'a nullement à souffrir de cette opération.

V. 1211. Je ne comprends pas ἀγκαλέσας ici. Ce doit être ἐγκαλέσας.

Livre IV. V. 25. Ces vers dont la construction est incomplète et trop elliptique, se simplifient, si au lieu de κατεχεύατο on veut écrire τά τ' ἐχέυατο; même tournure, πάντα τάτε, qu'au vers 261.

NOTES SUR CÉRÈS A ÉLEUSIS

Dans ma traduction de l'*Hymne à Cérès* attribué à Homère, et retrouvé il y a moins d'un siècle, j'ai pris à tâche de me tenir aussi près que possible du texte grec, et d'y rétablir partout le sens le plus plausible, en éclairant de mon mieux les obscurités. Or, j'ai à rendre compte du travail philologique auquel j'ai dû me livrer pour cet effet; en m'acquittant ici de ce devoir, j'explique d'avance, que si je me suis permis certaines libertés envers la copie originelle du manuscrit de Moscou, c'est qu'elle est demeurée unique, et n'a pu par conséquent être confrontée avec aucune autre écriture. Il ne m'a donc été loisible de rectifier les lacunes ou les imperfections du texte, que d'après les notions transmises par l'antiquité sur des sujets identiques, ou suivant les règles d'une prosodie plus strictement observées. Mes devanciers, les commentateurs allemands (car les Français, que je sache, ne les ont point encore suivis dans cette voie), n'ont eu d'autre lumière que leur propre sagacité pour les guider dans les premières altérations qu'ils y ont apportées eux-mêmes. Il faudrait donc m'excuser si je me montrais parfois trop téméraire, et moins atteint de la crainte de me compromettre, que de la passion de redresser le mal, ou du moins d'en chercher le remède.

Au reste, la découverte de l'*Hymne à Cérès*, due à Fréd. Mathiæ, fut suivie des gloses d'un si grand nombre de commentateurs dont je ne nomme que les principaux, Mitcherlisch,

Ignarra, puis Wittenbach, Voss, Hermann, et le texte en a été soumis déjà à tant de variantes et de *rapiécetage*, que j'ai donné mes propres conjectures seulement sur les points les plus importants, quand ma méthode d'interprétation m'a paru l'exiger. Je n'ai pas même essayé, à l'exemple de Ruhnkenius et d'Ilgen, de combler à ma façon la grande lacune qui suit le vers 386, et je l'ai tenue pour irréparable puisque M. Boissonade n'a pas voulu la réparer.

Voici les modifications que j'ai cru à propos de pratiquer à mon tour.

V. 4. *A la faucille d'or*. Pour être tout à fait exact, j'aurais dû dire, *au glaive d'or*, bien qu'avant moi on ait déjà vu dans le mot ἄορ, appliqué à Cérès, *la faucille*. Dans cette épithète d'une mythologie antique, empruntée à Apollon, son propriétaire originel, et qu'il a parfois également prêtée à sa sœur Diane, on veut voir une allusion indirecte à je ne sais quel rôle guerrier que Cérès aurait eu sous la terre, ou bien son affinité avec le soleil dont les rayons d'or jaunissent les produits de l'agriculture. Quant à moi, j'ai cru devoir conserver à la déesse, l'arme qui lui est familière, surtout quand elle la montre si rapprochée de ses *nobles fruits*, que la faucille va moissonner.

V. 37. Au lieu de ἀχνυμένης περ, génitif qui peut faire croire à une suspension du sens, je crois qu'il faut lire ἀχνυμένῃ περ, datif correspondant à οἱ du même vers. Ces mots finiraient la phrase et n'en commenceraient point une autre supposée et incertaine : après cette légère correction je ne trouve plus de raison suffisante pour créer une lacune.

V. 56. Le point d'interrogation que les éditions de Ruhnkenius et de Mitcherlisch placent après le 56e vers altère entièrement le sens des paroles d'Hécate; je l'ai supprimé, et alors la simplicité du récit reparaît. La lune (Hécate) raconte que Proserpine a été enlevée ; mais par qui ? C'est ce qu'elle n'a pu déterminer parce que sa lumière est faible. C'est un premier degré d'information que le soleil aux rayons perçants va compléter en prononçant le nom de Pluton. *Tis* ici ne signifie pas *quis*, lequel ? mais bien *aliquis*, quelqu'un.

V. 58. Ici la lacune est tout à fait évidente; mais le vers que propose Hermann pour la remplir pécherait contre la prosodie en amenant trois brèves de suite. Ἠέλιος ὅς πάντ' ἐφορᾷ. Je demande à l'écrire ainsi, Ἠέλιος, πάντως γὰρ ὁρᾷ, — et ici je ne blesse en rien le manuscrit, puisqu'il s'agit d'un hexamètre supplétif qu'a vu naître notre siècle.

V. 64. Cérès est trop inquiète et trop pressée pour commencer son interpellation par une phrase inusitée, presque énigmatique, et qui se refuse à toute syntaxe. Αἴδεσσάι με θέας ὕπερ : « Respecte-moi en raison de la déesse ma fille, » comme le veulent Voss et Hermann. Il faut se souvenir que Proserpine n'était pas déesse encore ; et cette sorte d'adjuration s'éloignerait trop du style et de la simplicité du siècle où cet hymne a été très-probablement composé. Je ne puis pas admettre non plus la paraphrase de Fréd. Francke dont j'ai suivi de préférence l'édition comme l'une des plus récentes et des mieux raisonnées (Londres, 1828). « Je te conjure par ce que tu as de plus cher, *ta* « *vue*. » J'aime mieux lire αἴδεσσαί με θέην ὕπερ. « Crains et res- « pecte en moi une déesse. » De ὑπεραίδεομαι, mot à mot : témoigner un grand respect. (*Apollonius de Rhodes*, III, v. 977.)

V. 90. Τὴν δ' ἄχος ; il semble que pour la meilleure construction de la phrase, il faut lire τῆς δ' ἄχος.

V. 142. La première syllabe de l'adjectif κάλος, longue chez Homère, a suffi à Samuel Clarke, l'un de ses plus érudits éditeurs, pour déclarer que l'hymne à Vénus où cette même syllabe est brève, n'appartient pas au plus ancien des poëtes. Il en résulte assez rigoureusement que, si le dialecte *ionien-poétique* dont Homère s'est servi le plus habituellement, si ce n'est exclusivement, fait longue cette syllabe, tandis que l'attique la veut brève chez Sophocle, Aristophane, etc., et que le dorique admet l'un et l'autre dans le même hémistiche chez Théocrite (*Idyl.* VI, v. 19), la poésie grecque se trouve ainsi enrichie d'une licence nouvelle, et notre hymne à Cérès se rapprocherait d'Homère autant que les hymnes à Apollon et à Mercure ses prédécesseurs.

V. 157. Κατὰ πρώτιστον ὀπωπὴν, *à la première vue*. Cette

locution, plus moderne qu'antique, laisserait la phrase incomplète et presque irrégulière : et πρώτιστον d'ailleurs est presque toujours adverbe chez Homère. Je crois qu'il serait mieux de lire κατὰ πρώτιστον ἐπόψας (*Pindare*, fragm., 58), ἐπόψομαι; *j'observe, je considère.*

V. 236. Je crois avoir trouvé mieux que les diverses conjectures des premiers commentateurs sur ce vers, et pouvoir éviter la lacune de Voss, conservée par Francke. Il suffit, pour cet effet, de lire, au lieu de Δημήτηρ, qui rend le sens incomplet, καὶ ἑ Μήτηρ, comme aux vers 338 et 349 suivants; la phrase continuera ainsi régulièrement et sans effort.

V. 237. Χρίεσκ' ἀμβροσίῃ. Ces mêmes mots et une légende pareille se retrouvent chez Apollonius de Rhodes (liv. IV, v. 870), et y troublent la paix du ménage de Pélée et de Thétis. « La déesse, » dit ce poëte, « s'était courroucée au sujet du « noble Achille tout enfant. Sans cesse, au milieu de la nuit, « elle consumait en lui à l'ardeur du feu, les chairs mortelles; « et le jour, elle imprégnait son corps délicat d'ambroisie pour « qu'il devînt immortel, et pour éloigner de lui la fatale vieil« lesse. Pélée, réveillé en sursaut sur sa couche, aperçut son « fils bien-aimé palpitant au milieu des flammes. A cette vue, « il poussa un grand cri, l'insensé! Elle l'entendit, jeta préci« pitamment à terre l'enfant qui se plaignait. Puis, telle qu'un « souffle, ou un songe, elle s'élança rapidement du palais, rentra « dans la mer toute irrité et ne revint plus. »

V. 262. Il est évident pour moi qu'on doit remplacer ici κῆρας, *les Parques*, que le mot θάνατον rend du reste superflu, par γῆρας, *la vieillesse.* Cette leçon résulte nécessairement de la sentence que prononce Cérès, et du terme ἀγήραον qui se voit deux vers plus haut. En effet, la déesse allait doter Démophoon de trois attributs; d'une jeunesse éternelle, de l'immortalité et de grands honneurs. Après l'imprudence de sa mère, elle lui maintient les honneurs ; mais elle le punit par la vieillesse et la mort. C'est donc θάνατον καὶ γῆρας qu'il faut lire.

V. 265. Toutes les corrections des glossateurs, en s'appliquant à ces trois vers, n'ont servi qu'à les rendre plus inintelli-

gibles; le mal vient, à mon avis, de Ilgen qui a imaginé de glisser dans le vers 267, le mot συνάξουσ', qui pervertit le sens, et que pourtant Francke lui-même a respecté, après de longs et inutiles efforts pour retrouver des guerres à diverses époques des annales d'Éleusis. Ces guerres, le roi Démophoon devait les apaiser au contraire pendant tout le cours de son règne; et il n'est question ici que de discordes civiles. Je n'hésite donc pas à rétablir ainsi ce passage de la prophétie de Cérès :

Ὥρῃσι δ' ἄρα τόν γε, περιπλομένων ἐνιαυτῶν,
Παῖδες Ἐλευσινίων πόλεμον καὶ φύλοπιν αἰνὴν
Αἰὲν ἐν ἀλλήλοις ἐυνάζοντ' ἤματα πάντα.

V. 336. Pour donner satisfaction à un scrupule de Voss, bien plutôt que par une absolue nécessité de syntaxe, on pourrait peut-être appliquer ici à la mission de Mercure, la même formule de commandement employée déjà pour la mission d'Iris (v. 314), et lire ὦρσε, au lieu de ce premier ὄφρα, qui se retrouve inévitablement dans cette même phrase; mais alors cette leçon nouvelle exigerait au v. 335, l'échange de πέμψεν contre πέμψας, et au vers 338, de ἐξαγάγοι contre ἐξαγαγεῖν, ce qui entraînerait également au vers 336 l'accusatif παραιφάμενον, à la place de παραιφάμενος, de cette manière :

Αὐτὰρ ἐπεὶ τόγ' ἄκουσε βαρύκτυπος εὐρύοπα Ζεὺς,
Εἰς Ἔρεβος πέμψας χρυσόρραπιν Ἀργειφόντην
Ὦρσ' Ἀΐδην ἐπέεσσι παραιφάμενον μαλακοῖσιν,
Ἁγνὴν Περσεφόνειαν ὑπὸ ζόφου ἠερόεντος
Ἐς φάος ἐξαγαγεῖν μετὰ δαίμονας, ὄφρα ἑ μήτηρ

La phrase ainsi réparée marcherait avec plus d'ordre et de simplicité; dans tous les cas, il est évidemment indispensable pour la prosodie, de renverser, à ce même vers 336, l'ordre des mots du texte, et d'y lire, non pas μαλακοῖσι παραιφάμενος ἐπέεσσιν, ce qui, en raison de νος devenant bref devant un voyelle,

y blesse la quantité, mais bien ἐπέεσσι παραιφάμενος μαλακοῖσιν, ainsi que l'a dit Homère lui-même. (*Iliade*, XXIV, 771.)

V. 345. Pour corriger ici les fautes de sens ou de prosodie que Ruhnkenius Mitcherlich et Hermann ont laissé subsister, je viens, à mon tour, proposer mes conjectures; et, comme un interprète ne saurait aussi facilement qu'un critique sauter pardessus les difficultés ou les lacunes, sans rendre compte de ses procédés pour recoudre et rapiécer le texte, je dois dire aussi que c'est sur une leçon nouvelle que j'ai basé témérairement ma traduction. J'ai donc emprunté à Homère (*Odyssée*, IV, 83, XV, 176, *et ailleurs*), le participe ἐπαληθεὶς, *errante*, *égarée*, pour remplacer les mots inadmissibles ἐπ' ἀτλήτων, avec lesquels d'ailleurs il a une ressemblance qui a pu tromper le copiste; et bien que je ne sois pas cet autre Œdipe que Francke implore pour deviner l'énigme, je me détermine à donner un sixième pied à l'hexamètre resté trop court; alors, faisant honneur à Proserpine d'un sentiment très-naturel, je dis :

ἡδ' ἐπαληθεὶς
Ἄγχι θεῶν μακάρων νοστεῖν μητίσετο βουλῇ.

« Et dans son exil, elle méditait au fond de sa pensée de re-
« venir auprès des bienheureux. »

M. Boissonade, dans les notes succinctes de son édition in-32 des poëtes grecs, s'est contenté de changer ἐπ' ἀτλήτων contre ἐπ' ἀτλήτοις; puis il complète par l'épithète ὀλοῇ l'hexamètre, qui ne cesse pas d'être faux en raison de la première syllabe du mot θεῶν toujours brève, et qui présente un sens peu intelligible. Mais, comme le savant philologue montre en même temps peu de confiance en l'efficacité des remèdes qu'il emploie pour guérir ces cicatrices, il me confirme ainsi lui-même dans ma leçon.

V. 366. Ce vers, affublé du mot σχήσησθα aussi irrégulier que son verbe, prend un air si étrange, que tous les glossateurs ont essayé de le corriger, sans beaucoup de succès, il est vrai. Serai-je plus heureux ? On en jugera; je conserve au moins dans ma leçon nouvelle la forme du futur toute pareille à celle du

vers précédent, et j'introduis une syntaxe plus naturelle en disant :

Τιμὰς ἐπισχήσεις δὲ μετ' ἀθανάτοισι μεγίστας.

V. 407. Voici ma conjecture après toutes celles dont mes prédécesseurs, suivant l'expression de Francke, ont tourmenté ce passage très-difficile : *Locus difficillimus et vexatissimus;* et je la propose avec quelque timidité, quand leurs tentatives réunies n'ont amené aucune solution satisfaisante. Le ἦλθ' du premier vers allant se réunir à ἐλθεῖν du troisième, dans un même membre de phrase, est évidemment intolérable; je voudrais donc, comme précédemment, appeler à mon aide le verbe ὦρσε que nous avons déjà vu (v. 314), sous une pareille acception, et dire ὥς με μὲν ὦρσ' Ἑρμῆς... ἐλθεῖν : puis, dans la seconde période, αὐτὰρ répété au début et à la fin du même hexamètre, n'étant pas moins contraire à l'élégance, je dirais aussi αὐτίκ' ἐγὼν ἀνόρουσ' : avec ces deux rectifications, s'enchaînant l'une à l'autre, la construction de la phrase se complète et ne laisse rien à désirer.

V. 426. Pour traduire le mot ἀγαλλίδας j'avais à choisir entre l'iris et le glaïeul; j'avais d'abord penché pour l'iris, dont j'ai vu, en effet, de si belles touffes fleurir en Sicile, le long du fleuve Crinise qui borne les déserts montagneux de Ségeste; mais je me suis décidé pour le glaïeul en souvenir des fécondes campagnes d'Enna où fut enlevée Proserpine, et que Cicéron a vantée. *Quam circa*, dit-il, *lectissimi flores*, *omni tempore anni*. Là dans les riches sillons j'ai vu s'épanouir tant de ces glaïeuls sauvages qui croissent auprès des épis, et y appuient leurs tiges grêles et élégantes, que je n'ai plus hésité.

V. 428. J'ai eu moins à balancer encore pour une rectification plus grave, et au sujet de ce narcisse si pompeusement décrit au début de l'hymne. Le poëte n'a certes pas voulu le faire surgir du sol, en compagnie du safran, dans une similitude insignifiante, quand l'un et l'autre ont cela de commun avec l'hyacinthe, les glaïeuls et les autres fleurs nommées par Proser-

pine. Au lieu de ὥςπερ κρόκον, il faut lire ὑπείροχον (Homère, *Il.*, VI, 208, et XI, 783) : « Le narcisse supérieur, » *præcellentem narcissum* ; ce vers 428 doit donc être rétabli ainsi :

Νάρκισσόν θ' ὃν ἔφυσεν ὑπείροχον εὐρεῖα χθών.

On me pardonnera mes scrupules ; et quand j'argumente en faveur des fleurs, je crois du moins en cela me conformer aux goûts de mon siècle, n'ai-je pas encore les yeux tout éblouis des nuances si vives et si variées de ces superbes produits exposés annuellement à nos regards, dont une savante horticulture a multiplié les espèces et doté plus d'une saison ?

V. 440. Je pense qu'il faut lire ἀνάσσῃ au datif ; et je propose aussi ἐκ τοῦ δὴ, au lieu de ἐκ τοῦ οἱ, ce qui confirmerait le sens de la phrase, et épargnerait un hiatus.

Ἐκ τοῦ δὴ πρόπολος καὶ ὀπάων ἔπλετ' ἀνάσσῃ.

« Hécate, dès ce jour, fut chargée de précéder et de suivre sa « maîtresse. » C'est bien là, en effet, le rôle qui lui est assigné, comme au personnage qui la représente dans les rites du culte d'Éleusis.

V. 456. Je demande à proposer, à mon tour, ma leçon sur ce passage demeuré fort obscur au milieu de toutes les conjectures de mes devanciers. Je réprouve le terme ἐλλεδανοῖσι très-peu usité et la signification forcée que Francke donne à l'infinitif, δίδεσθαι, pour en faire sortir un sens bien peu naturel. Je lis, τὰ δ' ἐν ἀλλοδαποῖσι δίδεσθαι. On trouvera dans une variante si simple le contraste entre une terre que jadis la stérilité, produite par le courroux de Cérès, rendait aride, et ce même champ que sa faveur va douer d'une fécondité telle qu'il nourrira même l'étranger : pour peu qu'on soit familiarisé avec les outrages que les copistes ont fait subir aux manuscrits grecs, on m'accordera l'altération de trois lettres que je sollicite, et l'on s'en tiendra, je l'espère, en dernier ressort, à ma version.

Au reste, ces observations dont j'aurais pu grossir le nom-

bre, je les ai presque toutes communiquées à M. Boissonade dans l'un de nos derniers entretiens : « Je le vois bien, » me dit-il alors, « à défaut de manuscrits qui n'existent point, vous « avez pris pour règle de vos corrections grammaticales les né-« cessités de votre traduction. Si jamais vous publiez l'une, il « faudra aussi faire connaître les autres; car il n'est pas permis « à un interprète, quand il contourne ou franchit les écueils « d'un texte approuvé jusqu'à lui, de ne pas donner les raisons « de ses hardiesses. »

Je finis par ce souvenir de notre maître en philologie, que j'appelle au secours de l'un de ses plus humbles élèves.

NOTES SUR ORPHÉE EN THRACE

V. 2. J'ai rejeté ici, comme l'a fait saint Justin (*Éd. de Rob. Étienne*, p. 18), le vers intercalaire qui se trouve dans Eusèbe, vers inélégant qui pèche contre le sens, la syntaxe et la prosodie.

Descendant de la lune. C'est le titre que, d'après une tradition répandue, Platon donne à Musée comme à Orphée lui-même. (*De Rep.*, II, p. 474.)

V. 9. Pour admettre le mot παλαιος dans cet hexamètre, il a fallu supposer, en dehors de toute prosodie, que la syllabe λαὶ y était brève, et même ainsi la phrase manquerait de corrélation avec ce qui va suivre. Je pense donc qu'il faut lire en deux mots πάλαι ὀς δὲ λόγος, ou bien πάλαι ὡς δὲ λόγος ; car λαι devient bref devant une voyelle. (Homère, *Il*. IX, 105.) Et dès lors le sens est clair ; c'est mot à mot : « Ainsi le montre la parole d'au« trefois. »

V. 13. Si nous lisons ici, comme le veut l'édition la plus récente (Leipsick, 1829, p. 134), οὐκ ἐπιτέλλει, il y a contre-sens, ou du moins une singulière interprétation de la pensée. Le poëte n'a pas voulu dire que Dieu ne donne pas aux hommes le malheur après la fortune, mais bien qu'il fait promptement (ὦκα), succéder l'un à l'autre. Il faut donc dire ὦκ' ἐπιτέλλει. (Homère, *Il.*, XI, 354.)

V. 21. Il a fallu torturer le mot στᾶσιν pour en faire ce vers inharmonieux et spondaïque, où figurent énigmatiquement dix

replis : δέκα πτυχαί; mais jamais on n'a dit en grec πτυχαὶ sans régime ou sans épithète ; chez Homère, c'est : πτύχας Οὐλύμποιο (*Il.*, XI, 77), ou ἠνεμοέσσας. (*Od.*, XIX, 432.) Chez Pindare, c'est : πτυχαὶ Πίνδου, ou Κρισαῖαι. Chez Euripide ou Sophocle, πτυχαὶ βίβλων, πτυχαὶ αἰθέρος, οὐρανοῦ ; jamais πτυχαὶ isolés ; ainsi donc, je rétablis tout naturellement ce vers sous une forme simple et correcte que le terme λοιπὸν du début justifie :

Λοιπὸν ἐμοί, πᾶσιν δ' ἀνθρώποις ἀμφικάλυπται.

V. 23. Encore un vers spondaïque où tous les mots sont renversés sans aucun profit pour le sens, et au détriment de la prosodie. Ne vaut-il pas mieux lire

Εἰ μὴ μουνογενής φύλου τις ἄνωθεν ἀπορρώξ,

finir ce vers comme Homère a fini le sien (*Il.* II, 755), et rétablir, quand la chose est si facile, le dactyle au quatrième pied de l'hexamètre, ce qui sans doute n'est pas d'obligation, mais d'élégance? En tout cas, c'est d'Abraham qu'il s'agit ici.

V. 24. Ce γάρ, après le même mot placé à deux vers de distance, relierait à la phrase précédente celle à laquelle il appartient ; il créerait une véritable confusion, et je sens moi-même que cet endroit du texte exige une réparation efficace.

V. 26. Je l'entreprends ici, et je renverse du même coup un autre spondaïque des plus disgracieux et des plus sourds ; il amène aussi dans la phrase une perturbation que les commentateurs n'ont pu parvenir à combattre. Il me semble qu'on pourrait éclaircir ainsi l'obscurité, et y retrouver le goût habituel de l'école alexandrine pour l'astronomie :

Ἴδρις γ' ἄρχειν ἄστροιο πορείης
Ὅς σφαίρης κίνημ' ἀμφὶ χθόνα εἰς περιτέλλει,
Κυκλοτερὴς δὲ κατὰ σφέτερον κνώδακα γένηται.

V. 38. Ὑλογενής, *né dans une forêt* (de roseaux, sans doute) ;

terme vague et peu clair pour désigner Moïse trouvé sur le Nil. Ne serait-ce pas plutôt Νειλογενής?

V. 40. On ne saurait admettre ces membres qui tremblent dans la pensée (ἐν νόῳ), en laissant la phrase suivante sans nominatif, et l'intelligence dans les ténèbres. Je croirais qu'il faut rétablir ainsi le passage :

Ἔννους ὡς ὕπατος κραίνει περὶ πάντ' ἐνὶ τάξει.

Lysias a dit ainsi Ἔννους γίγνομαι ὅτι (p. 177), *je m'aperçois que.*

V. 42. Φήμην est un contre-sens, et jure avec ce qui précède. Il s'agit ici du silence orphique envers les profanes ; il faut donc lire φώνην, et terminer ainsi convenablement une révélation adressée aux seuls initiés.

Pour toutes ces hardies rectifications d'un texte confus, où j'ai tenté d'introduire quelque clarté, je me suis senti bien à mon aise en réfléchissant que j'avais à lutter contre les vers mal copiés d'un grammairien inconnu d'Alexandrie, ou même du juif Aristobule, mais nullement contre les paroles d'un véritable Orphée.

NOTES SUR LES HYMNES DE PROCLUS

Hymne I. V. 6. Le participe ἔχων répété dans deux vers qui se suivent, et toujours au même pied de l'hexamètre, s'éloignerait de l'élégance et de la recherche qui caractérisent le style de Proclus. Brunck l'a substitué à ἐών, qui vaut moins encore, et qui se trouve dans les éditions primitives de Fabricius et de Taylor : pourquoi pas ἰών (ὑπὲρ αἰθέρος ἕδρην). Il ne faut pas oublier qu'il s'agit ici du soleil en sa qualité d'*Hypérion* (ὑπὲρ ἰών). Nous allons le voir plus loin sous les noms et les attributions de Phaéton, de Péon et de Phébus.

V. 22. Je ne saurais comprendre ce Péon du texte grec, *qui régularise sa propre santé*; ἑὴν δ' ἐπέτασσεν ὑγείην. Je ne puis m'empêcher de rétablir ainsi le vers, et de le traduire en conséquence; il s'agit de la déesse Hygie :

Παιήων βλάστησε, θέην δ' ἐπέτασσεν Ὑγείην.

V. 23. On ne saurait non plus mettre ici aux ordres de Péon l'*harmonie* telle qu'on vient de la voir au v. 4. Il faut donc lire, au lieu de ἁρμονίης (faute probable du scribe), ἀρτεμίης, qu'on va retrouver au vers 42, et qui, là-bas comme ici, signifie la *plénitude de la santé*.

V. 25. Je me suis fondé sur le passage des écrits de l'empereur Julien cité dans ma note au-dessous du texte, pour remplacer le εὔϊον Ἄττιν, Attis le bachique, qui est étranger ici, et

semble tombé sans raison du vers précédent, par ἐνδίον Ἄττιν, *l'Attis intérieur*.

V. 31. Ποθοῦσαι me paraît une espèce de contre-sens. C'est, il me semble, πονοῦσαι ; et le vers ne doit être coupé par aucune ponctuation. Il faut l'écrire ainsi :

Σώματος ὀτλεύωσιν ὕπο ζυγόδεσμα πονοῦσαι.

V. 44. L'épithète ἐρασιπλοκάμων, que le texte attribue aux Muses, est une expression dithyrambique inventée par Pindare. Il l'applique à la belle Tyro, mère de Pélias ; et cela veut dire mot à mot : *soigneuse de sa chevelure*. J'ai traduit comme si j'avais lu ἐρασιστεφάνων, les Muses *amies des couronnes*, ou des palmes poétiques ; et cette fois dans ma leçon, quelque commode qu'elle soit pour l'intelligence, je me trouve moi-même bien hardi.

Hymne III. V. 1. De toutes les nouvelles alliances de mots chères à notre poëte, aucune, certes, n'aurait droit de nous surprendre autant que κουραφροδίτην, si, comme nos prédécesseurs latins, nous consentions à traduire ce terme inusité par la *vierge Vénus*. J'ai préféré un demi-équivalent, mais il ne faut pas oublier que Vénus est ici la force génératrice de la nature.

Hymne IV. V. 10. Je propose au début de cet hexamètre, au lieu de ἄλλοιδ', de lire : αὐτοὶ δ', et c'est dans ce sens que j'ai traduit.

V. 16. J'ai traduit le vers 16 comme si, au lieu de ἀενάου πέμπειν, j'avais lu ἀενάοιο πέλειν ; cette dernière leçon est recommandée par Boissonade ; il venait de la trouver, dit-il, dans les manuscrits de Frédéric Morel, deuxième du nom, célèbre imprimeur helléniste sous Henri IV ; et il l'aurait adoptée, s'il l'avait connue à temps.

Hymne V. V. 3. Πρόπατορ Ζεῦ ἄφθιτε : ces paroles, si elles devaient rester sans altération, seraient incompréhensibles et rendraient le vers faux. Janus à Rome, ou Cœlus en Grèce, était le père de Saturne, père de Jupiter. C'est donc πρόπατορ Διὸς ἄφθιτε qu'il faut lire. Ζεῦ, qui figure à propos à la fin du vers, se sera glissé

mal à propos au milieu. — Les manuscrits grecs nous offrent bien des fautes de ce genre.

V. 6. Il y a dans le texte μαργαίνουσαν, *délirante;* le terme m'a semblé bien dur pour une âme aussi pieusement inspirée que celle de Proclus. J'ai osé lire μαράινουσαν, *languissante*, qui se rapproche mieux des maladies du corps dont il vient d'être question, et de l'épithète ἐγερσινόοισι du vers suivant.

Hymne VI. V. 24. Je ne comprendrais pas, je l'avoue, comment l'amour de Neptune pour Athènes pourrait être *un saint amour* (πόθον ἱρὸν, terme du texte), puisqu'il dégénère en colère et en vengeance. Ne serait-ce pas πόθον ἶσον? Un amour pareil à celui que Minerve éprouve elle-même, et qui fut cause de la lutte et du défi entre elle et son oncle?

V. 36. Au lieu de αὖ ἐρύσει, j'aimerais mieux, pour éviter l'hiatus et pour plus de régularité dans la construction de la phrase, lire : ἀψ' ἐρύῃ.

Dernier vers. — Je propose ici une ponctuation qui détache ces deux mots χρειοῖ ἀναγκάιῃ, de la pénultième phrase pour les réunir à la dernière. Ce serait mieux achever la pensée, et terminer l'hymne plus convenablement.

NOTES SUR LES ARGONAUTES D'ORPHÉE

NOTA. — J'ai suivi dans mes notes les chiffres appliqués aux vers d'*Orphée* dans l'édition de Gesner (Leipsick, 1764) et répétés dans l'édition de God. Hermann (Leipsick, 1805).

V. 1 à 6. Le début de l'*Argonautique* est une invocation au dieu de la poésie qui tient du dithyrambe ; on y reconnaît le ton des hymnes; ou plutôt c'était la prière obligée, après laquelle ici le récit *véridique* va prendre son cours. Et c'est à ces sortes de narrations en vers épiques, sans doute, mais fort distinctes de l'épopée, qu'on a appliqué le verbe grec de création comparativement moderne, ἱστορέω : « *Je raconte ce dont j'ai été le témoin, ce que je sais*, ou même *ce que m'ont appris mes voyages*. L'inspiration entraînait avec elle le verbe antique, ἀείδω, *je chante*, et supposait toujours quelque fiction.

V. 7 à 20. Puis vient le catalogue raisonné, et, en quelque façon, chronologique des compositions d'Orphée. Le savant Fabricius l'a cru tellement exact qu'il l'a pris pour base de ses recherches sur les œuvres du poëte prédécesseur d'Homère. Les travaux d'Hercule et sa fin y sont indiqués dans un vers mutilé et énigmatique que plusieurs critiques ont, sans doute pour ces raisons, éliminé du texte. Mais, à part ces travaux qui touchent eux-mêmes de bien près aux sujets religieux, tout le reste appartient au culte mythologique, dont Orphée était le grand prêtre, à sa liturgie et à ses divers enseignements : quel que

soit l'auteur de l'*Argonautique*, Onomaçrite, suivant l'opinion la plus accréditée, Cléon, comme le veut Toup (dans ses *Remarques sur Suidas*), ou enfin, et je penche à le croire, quelque compilateur moins ancien, affilié à l'école poétique d'Alexandrie, il lui est impossible d'entrer plus résolûment dans le rôle qu'il s'est assigné, et de mieux s'acquitter des devoirs du personnage d'Orphée. A ce titre, il s'adresse à Musée, son élève, dont il n'est resté que le nom, tandis que nous avons encore quelques vers ou du moins quelques syllabes du véritable Orphée, échappées au temps ; ce même Musée que le poëte appelle avec une certaine hardiesse d'expression *ouvrier de la lyre* (λυροεργὲ), et que Virgile a placé si haut. *Musæum ante omnes.*

Je reviens au vers 24, qui a donné lieu à tant de controverses sur l'application du terme ἄμυξιν, *Lacerationem*, comme à tant de variantes dans sa prosodie hexamétrique; et, le rapiéçant à mon tour, je dis :

Εὐμόχθου τ' Ἡρακλῆος περίφημον ἄμυξιν.

V. 25. Ce ne peut être ici ὅρνια, du texte de Leipsick, qui est un adjectif; ce serait plutôt ὅρκια, et qui signifierait alors les cérémonies des traités de paix; mais c'est très-vraisemblablement ὄργια, les rites.

V. 31. Ce n'était pas la Minerve *guerrière* ou Pallas qu'on célébrait pendant la nuit à Athènes, mais bien la Minerve *Attique*. Je pense donc qu'au lieu de ἀρείης, il faut lire, Ἀκταίης, de Ἀκτή, ancien nom de l'Attique.

Cette expression : *Les âmes dont le cœur est blessé par le sommeil* (ὕπνῳ βεβολημέναι ἦτορ), est détournée ici de son sens primitif. Homère, plus sobre, ne l'a employée que pour les souffrances morales ou la douleur physique. Le pseudo-Orphée, on le voit bien, a déjà reçu du siècle où il a vécu un certain raffinement qui s'éloigne de la simplicité originelle.

V. 42. Ἐξελόχευσα serait un contre-sens. Orphée n'est point allé enfanter la sainte doctrine en Égypte, mais, au contraire, il l'en a rapportée après avoir eu la fortune de l'y rencontrer. Di-

sons donc ἐξελάχευσα. C'est une méprise du scribe qui a eu à copier ce même verbe ἐξελόχευσα aux vers 130, 256, etc.

V. 50. Ce vers qui est d'un mètre imparfait dans les précédentes éditions, et qui est laissé incomplet par la dernière, je propose de le redresser ainsi :

Πεύσῃ ἀφ' ἡμετέρης ἐνοπῆς ὅσα, τὰ πρὶν ἔκευθον.

V. 56. On éviterait un hiatus et une pénible construction de phrase en lisant μή τις ὄπισθεν χειρός ἀπ' Αἰσονίδων... mot à mot : Pélias craignait, d'après les oracles, que quelque descendant d'Æson n'arrachât à sa main le pouvoir royal.

V. 66. Le mot φηγινέην désigne, à proprement parler, le *hêtre* (φηγὸς), mais cette signification s'étend aussi jusqu'à l'yeuse et au valonier, variétés du chêne, enfin au chêne lui-même ; et c'est l'acception que j'ai préférée ; car, Orphée nous a expliqué plus loin (vers 257) que le navire Argo était fabriqué de bois de pin et de chêne (πεύκῃσίν τ' ἰδὲ δρυσί). Et il faut bien l'en croire, lui qui avait navigué sur ce vaisseau ; lui, voisin du mont Pélion où les matériaux en furent pris ; lui, témoin, ἵστωρ, même quand tous les poëtes venus plus tard, Euripide, Catulle et Properce n'ont parlé que du pin, et n'ont rien dit du chêne.

V. 68. Il faut arrêter la phrase après νῆα, et lire ἧ δὲ οἱ, ou ἧ μὲν οἱ εἰλατίνοις, pour éviter la confusion de deux nominatifs, et quelque désordre dans la prosodie.

V. 86. Au lieu de δεῖξαι, *montrer*, j'aimerais à lire avec Pierson : θέλξαι, *charmer*, *adoucir ;* car il s'agit d'un trajet sur la noire mer (οἴνοπα πόντον), et Orphée ne se joignait pas aux Argonautes pour leur montrer la voie qu'il n'avait jamais parcourue lui-même, mais pour l'aplanir en soumettant les rames à la cadence, et en doublant ainsi leur effort, *carmine tonsas ire docet.* (Valerius Flaccus, liv. I, v. 471.) Or, cette même mer porte ici le surnom de Parthénienne, parce qu'elle reçoit les eaux du fleuve Parthénios, que je crois avoir vu couler en Bithynie, et non, comme on pourrait le penser, parce qu'elle était *vierge de navigateurs* (Παρθένος). Car l'image alors n'avait pas

été forcée de se porter si loin, et le goût des mots à double sens ne régnait pas encore.

V. 92. Je me trouve moi-même bien téméraire, quand j'essaye de supprimer la lacune que la dernière édition du texte des *Argonautiques* (*Tauchnitz*, Leipsick, 1829), signale ici. Il me semble pourtant qu'on pourrait s'en passer, et que rien ne manquerait au sens si on voulait lire avec moi :

Μοῦνος ἀπ' ἀνθρώπων πελάσας, καὶ νόστον ἀνευρὼς.

V. 100. Νηΐ εὐσέλμῳ. Si, comme on l'a fait jusqu'ici en plus d'une langue, on traduit ces mots par ***navire solidement construit***, on donne à Orphée une pensée qu'il n'a pas eue, et qui contrarierait son raisonnement et ses objections au voyage de la Colchide. Il a voulu dire et il a dit, ***un navire bien pourvu de rangs de rames;*** ce qui lui fait prévoir et redouter les travaux du rameur. Car, il ajoute aussitôt (ἤδη γὰρ μοι ἅλις καμάτων) : ***j'ai déjà eu assez de fatigues;*** et en effet, il fut exempté, vu son âge et son emploi poétique, des ***soins de l'aviron.***

Nec vero Odrysius transtris impeditur Orpheus
Aut pontum remo subigit.
(*Val. Fl.*, I, v. 470.)

V. 104. C'est avec une grande hésitation que je me détermine à interpréter ce vers, comme si j'y lisais οἴμου, voyage; au lieu de ce même οἴστρου, *enthousiasme*, que nous avons déjà vu au vers 47. Il me semble qu'Orphée fait allusion à son excursion en Libye, la dernière, d'où sa mère, la muse Calliope, est venue l'arracher.

V. 118. Je serais plus hardi pour les mots ἄνδρας ἀρίστους, que je voudrais échanger contre ἄνδρας ἑταίρους, d'abord parce que nous avons déjà rencontré quatre hexamètres plus haut cette cette même épithète que je refuse ici, appliquée aux mêmes Minyens (ἀριστήων Μινυῶν), ensuite parce que ἑταίρους est une transition toute naturelle à ce dénombrement qui va désigner les cinquante compagnons, sans en omettre un seul. Mais, pour ces

nouvelles altérations d'un texte si peu fixé, je me sens, je l'avoue, bien moins intrépide depuis que certains critiques allemands ont relevé avec une amertume surabondante, dans mes *Dionysiaques*, une douzaine de négligences que j'ai fait disparaître dans un *erratum* supplémentaire, et quelques hardiesses équivoques au milieu de plus d'un millier de corrections.

V. 117. Pour désigner Hercule, Homère a dit, par une figure hardie de langage, *la force herculéenne*. (*Odyss.*, XI, 600.) L'expression a fait loi : Hercule est la force par excellence. Et le vers d'Homère est emprunté en entier par notre Orphée, s'il n'est un emprunt d'Homère lui-même à l'Orphée primitif, son maître, ce qui nous reste à savoir.

V. 149 et 150. Je demande la permission de faire observer aux nombreux commentateurs arrêtés à ces vers, que les fils d'Abas ont déjà eu leur épithète (υἱοὶ ἄμωμοι), *les fils irréprochables*, qui ne laisse guère de place à une autre. On pourrait donc réserver celle qui suit pour leur mère, Péro, très-célèbre en effet, dont Homère a dit :

Θαῦμα βροτοῖσι
Τὴν πάντες μνώοντο πέριχτῆται.
(*Odyss.*, XXII, 286.)

« Merveille parmi les hommes que recherchaient en mariage « tous ses voisins, » et dont Properce a raconté l'aventure en un distique. (Liv. II, El. III, v. 53.)

Je voudrais donc lire :

Ἦλθον Ἀβαντιάδαι, περιώνυμος οὓς τέκε Πηρώ.

Et le vers n'en serait que meilleur.

V. 157 et 158. Voici le sens, si je ne me trompe; et, pour le retrouver, il suffira de déplacer quelques majuscules. C'est Pallène qui est la ville opulente; et c'est Lipaxo *aux belles sources* (εὐύδροιο), qui offre dans ses collines les pâturages des montagnes. Hérodote les cite l'une près de l'autre parmi les villes où la flotte de Xercès se recruta, et il ne fait aucune mention

d'*Aphnée* et *Colonnes*, expressions grecques, auxquelles je crois avoir trouvé un meilleur emploi.

V. 169. Ὅς σφιν ἐν ἠνορέῃσι. C'est sans doute, ος σφισιν ἠνορέῃσι, locution homérique.

V. 171. Ἠνειὸς καινῆος ἀφίκετο. Donnons un régime à ce verbe qui n'en a pas, disons Αἰνείαν Καινῆος ἀφίκετο, *Cénée abandonna Ainie*, et nous aurons ainsi éclairci un passage obscur, et retrouvé en même temps une ville, que Strabon dit inhabitée en raison de sa vétusté; elle était située sur les bords de l'Achéloüs. (Liv. X, p. 450.)

V. 174. Καὶ οἱ ἀνατλῆναι, négligence de prosodie et de syntaxe facile à corriger en lisant : καί μιν ἀνατλῆναί.

V. 209. Κύκλους τε πλανήτας. — Κύκλος n'a jamais été un adjectif; il faut κύκλους τε πλανητῶν

V. 222. Il est difficile de se figurer Zétès et Calaïs avec des ailes *au-dessous* des oreilles, ὑπουατίοις. C'est apparemment ἐπουατίοις, *au-dessus* des oreilles, comme on représente les dieux, Mercure entre autres.

V. 230. Je n'aperçois sur le menton d'Hylas, malgré Henri Étienne et Gesner, rien qui me détermine à altérer le texte primitif. Ἐρύθαινω ou ἐρύθηνω est un verbe actif. Je dirais en latin, comme j'ai dit en français : *illum nondum rubefecerat supra roscidum mentum candidæ genæ tenera lanugo*. C'est correct et il ne faut pas chercher mieux.

V. 255. Ὄπα λείριον; mot à mot, une voix de lis, c'est-à-dire, une voix fleurie, délicate. Homère l'attribue aux cigales. (*Iliade*, III, 152.) Ici on pourrait aussi bien dire, en dépit des cigales, une voix mélodieuse, et remarquer en même temps combien dans ces invocations le style d'Orphée plane audessus du ton qui règne dans le courant du récit. Il en est ainsi, comme on va le voir, pour le terrible serment qui consacre l'alliance des Argonautes. Il ne faut pas oublier qu'au nombre des préceptes qu'Orphée au début du poëme déclare avoir tracés pour Musée son élève, figurent le rite des invocations, et la formule des serments, cérémonies essentiellement religieuses chez les anciens, Là, dans la peinture des pompes de leur culte, les

grands poëtes eux-mêmes donnaient plus d'essor à leur style. C'est ainsi qu'Eschyle, dans la tragédie des *Perses*, et Euripide dans les *Bacchantes*, décrivent en termes inspirés les libations minutieuses consacrées aux Mânes. Ici, c'est la voix surnaturelle du grand enchanteur qui adjure même les êtres inanimés, et veut qu'ils obéissent au génie.

V. 302. Je voudrais écarter de ce vers les *cinquante rameurs* tous à la fois; d'abord parce que les Argonautes rameurs ne sont que quarante-huit, puisque, comme nous venons de le voir, Tiphys tient le gouvernail, et Orphée la lyre au lieu de la rame; ensuite parce qu'ils sont assez déplacés sur la terre ferme; ἀνὰ τραφερὴν; ainsi donc, à la place d'ἐρέταισι (Gesner), d'ἐρετμοῖσι (Vossius), et d'ἐρέτῃσιν de la dernière édition. je lis ἑταροῖσιν; de ἑτάρος, poétique, pour ἑταίρος (Homère, *Iliade*, XIII, 710), et je dis : *les cinquante compagnons.*

V. 326. Au lieu de αἷμα δὲ οἱ, je veux lire ici : ἅιμα δ' ἐπεὶ, qui dispense de l'hiatus.

V. 327. Ce vers me choque tout à fait; car je n'ai jamais rencontré κύκλους sous l'acception de *guirlandes* ou de *couronnes*, comme le veulent les interprètes d'Orphée en plus d'une langue; et en outre, la première syllabe de κύκλους est invariablement longue. Ne serait-ce pas plutôt :

Στέψασται δ' ἐκέλευσα κλάδους ἐρόεντας ἐλάιης.

Et si l'on venait à réclamer la règle de la *correction attique*, exigeant que la dernière syllabe d'ἐκέλευσα soit longue devant deux consonnes κλ, j'invoquerais plus d'une exception, et je citerais à mon tour un vers de la célèbre épigramme de Léonidas de Tarente contre le bouc rongeur de la vigne :

Οἴνης τοὺς ἁπαλοὺς πάντας ἔδαψε κλάδους,

où le ψε de ἔδαψε demeure bref devant le même mot κλάδους; puis le vers 29 de la première épître de Méléagre, σμυρναίους τε κλάδους, etc., etc.

V. 344. Ce vers, même si on le soumet à la leçon d'Eschenbach, θοῶν pour ποδῶν, me paraît tout à fait trouble. Il deviendra plus clair si l'on veut lire avec moi :

Αὐγήν τ' ἠελιοῦ προποδῶν παροδηγέτιν ἵππων.

V. 345. Je ne puis consentir au mot Ἥρωσιν maintenu dans toutes les éditions. Il crée inutilement un vers spondaïque et embrouille le texte, où il n'est nullement question de héros. Il ne s'agit ici que des rivages, ἠϊόσιν. Il faut lire :

Δαίμονας εἰναλίους τε μεγαζομένους ἠϊόσιν.

Et voir pour la prosodie toute particulière de ce mot, soit l'*Odyssée*, V, 418, soit l'*Iliade*, XXIII, 61.

V. 361 et 362. Tiphys n'ordonne point ici, comme l'ont cru certains interprètes, de former une échelle avec des cordes étendues, mais bien de retirer l'échelle qui communique avec la terre, et de l'attacher le long du bord. J'aimerais donc à lire ἐκταδίην au lieu de ἐκταδίοις. Cette échelle dans sa longueur, κλίμακα μακρὴν, ces πείσματα, *retinacula*, appartiennent à des manœuvres nautiques sur lesquelles on s'est mépris jusqu'ici. Cela veut dire que Tiphys fit retirer l'échelle, déployer les voiles et détacher le câble de la rive. Une corde passée à un trou percé dans un rocher du rivage tenait la barque captive. (Homère, *Odyssée*, XIII, 77.) C'est ce que j'ai vu pratiquer encore en Orient, et particulièrement à Santorin, où la rade escarpée ne permet d'aborder que sur des rochers à fleur d'une eau profonde.

V. 431. Καὶ βριμοῦς, βάκχοιο ; pour la régularité ce doit être,

Βριμοῦς, καὶ βάκχοιο.

V. 465. Et ici, pour l'élégance, ὅς πολλὴν διὰ γαῖαν.

V. 466. Déjà pointe le goût du style descriptif, cher à l'école poétique d'Alexandrie. Homère n'a encore donné à la montagne

de l'Olympe qu'une épithète à la fois. C'est tantôt l'Olympe neigeux; tantôt l'Olympe à mille sources : puis son éclat, puis sa longueur; mais ici nous trouvons les sommets escarpés de l'Olympe aux profonds ravins, comme nous venons de voir les cimes élevées du Pélion aux vallées ombreuses. C'est l'image redoublée. Ce n'est plus un trait de pinceau ; ce sont toutes les couleurs de la palette.

V. 472. Je voudrais lire ici : *μέγα γάρ τοῖς ὀφέλσιμον ἀντομένοισιν*; et le profit que tout navigateur doit retirer de son initiation aux mystères de Samothrace est, si je ne me trompe, une allusion à ces vers qu'Orphée, dans son hymne aux Curètes, adresse aux vents :

« Souffles féconds, fiers préservateurs du monde, vous qui « habitez le sol sacré de Samothrace, et qui chassez le péril loin « des hommes errants sur les mers; divinités immortelles, qui « sauvez et perdez tour à tour, quand, dans votre courroux, vous « allez fondre sur les ressources et la fortune des malheureux « humains, sur leur vie égarée dans l'espace, là, où mugissent « les grandes et profondes vagues des abîmes... »

Rien, en effet, ne semblait plus à propos pour des nautoniers que de gagner la bienveillance de ces rois des mers, au début d'un voyage de circumnavigation.

V. 489. A la place de Ἀβαρνιάδας de l'édition de Gesner ou d'Ἀβαρνιάδος de Tauchnictz, j'aimerais à lire Ἀβαρναιῶν, comme le veut Étienne de Byzance, qui doit faire autorité au moins pour l'orthographe des noms de son voisinage ; Abarnis ou Aparnis est une ville assez rapprochée, mais fort distincte de Percote.

V. 504. Je traduis comme si le vers 500 était écrit ainsi :

Ὃς Δολιέσσιν ἄνασσε, περικτιόνοις τ' ἀνθρώποις,

et cette leçon n'est peut-être pas à négliger dans les éditions futures.

V. 515. Le vers de Corneille, si justement admiré :

« Cette obscure clarté qui tombe des étoiles, »

est la traduction exacte de cet hémistiche d'Orphée :

Μελαναυγέα ὄρφνην.

Hermann a dit μελαναυγέτιν, pour éviter l'hiatus.

V. 566. Je crois qu'il ne faut pas lire ἐδέχνυτο, mais bien ἐδέικνυτο, de δείκνυμι, *je montre*, troisième personne du singulier de l'imparfait passif.

V. 569. J'adopte ἄμμιγ', leçon de Pierson (*Verisimilium*, liv. II), qui me paraît excellente, pour éviter l'inutile répétition d'ἀμφὶ, et je demande à lire à l'hémistiche précédent ἀμφὶ γὰρ ἀυτον, au lieu de ἀμφὶ γὰρ ἄλλοι, qui obscurcit le sens.

V. 589. Je voudrais voir ici une allusion au combat de Pollux contre le roi des Bébryces, Amycos (v. 662) : et j'aimerais mieux à la place de νῖκος, synonyme assez moderne de νικὴ, le mot κῦδος, *gloire*. Ce vers nous rendrait à peu de chose près, le premier hémistiche du fameux Péan d'Homère, ἠράμεθα μέγα κῦδος. (*Iliade*, XXII, 393.)

V. 603. Il n'y aura ici ni omission d'un verbe, ni lacune à signaler, comme le veulent les commentateurs et les dernières éditions, si, au lieu de καὶ τότε δὴ, on consent à lire avec moi καὶ τότε βάν (ionique pour ἔβαν, ἔβησαν, troisième personne du pluriel de l'aoriste second de βαίνω). C'est une locution très-commune chez Homère.

V. 630. Je crois qu'avec ἐπιστάσαντες, à la place de ἐπιστέψαντες, l'embarras des commentateurs si péniblement exprimé par Gesner et Hermann se dissipera. C'est l'autel dressé par les Argonautes sur la montagne de Dindyme qui fut nommé *Pismatie*, par reconnaissance pour Rhéa, et non un autel fabriqué momentanément à bord du vaisseau. Je voudrais donc lire au vers suivant :

Πεισματίην, ὅτι πεισματ' ἐεργομένης λῦθεν 'Αργοῦς.

C'est plus court et plus clair.

V. 645. Je ne puis donner ici au mot πόρτιν la signification de *génisse*, car je ne saurais faire d'Hercule un braconnier ou un

maraudeur. J'y vois une biche à qui les anciens poëtes grecs donnent des cornes, et c'est peut-être une allusion à la biche de Diane (τὴν κεράστην ἔλαφον, a dit Apollodore), qui constitue le douzième des travaux d'Hercule.

V. 649. Je me permettrai de préférer ici l'ancienne leçon à la nouvelle, et les nymphes des eaux, λιμνακίδων, aux nymphes des prairies, λειμακίδων. En cette occasion, Théocrite et sa charmante idylle doivent faire autorité.

V. 658. Quoi ! deux fois θοῶς à la même place dans deux vers consécutifs ! J'anéantis cette consonnance et cette répétition qui me choquent toutes les deux ; je lis donc au premier hexamètre ταχὺς, et au second θοὴν ἐπι νῆα. (*Iliade*, I, 12.)

V. 671. Je ne puis croire à l'intégrité de ce vers. Selon moi, les mots μέγα ἄστυ, n'y doivent trouver aucune place. Une grande ville des Bithyniens sur les bords du Bosphore est chose entièrement inconnue; et Chalcédoine, la plus grande des villes voisines d'alors, donnait sur la Propontide. Quelque copiste inintelligent aura pensé, en cette occasion, à Bysance, qu'Orphée a déjà dépassée sans la nommer, puisqu'elle n'existait pas de son temps; et pour la glisser dans ce vers où elle n'a que faire, on aura forcé la construction de la phrase par un ou deux solécismes. Je voudrais donc rétablir ainsi ce passage et son sens :

. . . . Ὑπ' ἐιρεσίῃ τε καμόντες
Βιθυνῶν μετὰ ρεῦμα βαθείῃ κέλσαμεν ἀκτῇ,
Σπεύδοντες πρὸχοαῖς.

Ce grand courant de la Bithynie, ce sont les flots du canal de Thrace, resserrés à l'embouchure de l'Euxin par les Cyanées d'Europe et par les collines asiatiques de la Bithynie.

V. 678. Au lieu du génitif κλυτοῦ qui serait pour le dieu Borée une épithète insuffisante et presque irrespectueuse, lisez κλύτω, le nominatif duel qui désigne ses deux fils.

V. 694. Au lieu de οἷ θραύειν, lisez dans l'édition de Tauchnitz, qu'il faut ici préférer aux autres οὐ θραύειν. Cela s'explique de soi-même.

V. 699. Je crois qu'il faut ici ἄντην ἱστοκεράιας. L'antenne du mât étant elle-même une pointe, ἄκρην serait une tautologie qui rendrait la phrase inintelligible.

V. 718. Le Tembrios est un fleuve intérieur de la Bithynie. Le Sangaris l'entraîne à la mer, et avec lui tous les poissons dont parle Orphée, ce qui a fait dire à Tite-Live, à propos de ce dernier fleuve : *Non tamen tam magnitudine memorabilis quam quod piscium accolis ingentem vim præbet.* (Liv. XXXVIII, ch. XVIII.)

Souvenons-nous aussi que le *Promontoire noir* des Argonautes retient encore chez les Turcs son ancienne dénomination, *Kara-Bournou*. Or, comme s'ils se refusaient à prononcer l'appellation grecque antique ou moderne, les fiers Ottomans l'ont traduite en leur langue et l'ont donnée à presque tous les caps dont l'ombre se dessinait au loin devant leurs Piadets.

V. 722. Je ne puis adopter la correction de Gesner qui a pourtant prévalu ; et je lis ὅς ῥ ἐδέδεκτο, de δέχομαι, qui signifie aussi *j'attends* (*opperior*). On voit en effet, chez Apollonius de Rhodes, que le roi Lycos, en guerre avec les Bébryces, avait appris la mort d'Amycos, et attendait impatiemment les Argonautes pour les en remercier.

« Adproperat Lycus auditis lætatus Achivis. »
(Val. Fl., liv. IV, v. 737.)

V. 735. Au lieu de ὅν τοι, répété à peu de chose près du vers précédent, lisez, ὥς τοι ; c'est une allusion au traité d'Orphée sur le culte de Bacchus qu'il a signalé lui-même parmi ses œuvres (vers 28.)

V. 742. Il me semble qu'on peut rétablir ainsi ces deux vers, que plusieurs éditeurs ont déclarés inguérissables :

Μακρὰ Θεμισκύρης Δοιαντίδος ἄστεα κεῖται,
Ἄγχι δ' Ἀμαζονίδων Δαμνίππων φῦλα νέμονται.

J'essaye par cette leçon de suppléer à la lacune de l'édition la plus récente, et d'échapper à la répétition tolérée par les autres.

C'est tout ce que j'ai pu imaginer de mieux pour laisser à ces vers leur exactitude géographique.

V. 743 à 759. Gesner, poussé à bout par tous ces noms défigurés, a renoncé à mettre Orphée d'accord avec la géographie antique; et les éditions plus récentes n'y ont aucunement réussi. C'est une tâche dont je connais toute la rudesse et l'ingratitude : je veux l'affronter néanmoins. Mais, pour cela, il me faut avant tout renverser la marche des vers qui vont souvent en sens contraire de la topographie.

Ainsi, dans l'édition de Tauchnitz, 1° après le vers 735, par lequel mes corrections commencent, je place, 2° immédiatement le vers 748, ainsi rétabli :

Ἧχι τε Καυκώνες Μαριανδυνοῖσιν ὅμουροι.

Car ce sont les Caucones qui touchent les Maryandiniens et non les Maures inconnus ici ou les Macrones; 3° puis viennent les vers 737, 738, 739, ainsi numérotés dans cette même édition, la plus récente; 4° le 755; 5° le 756, où je rétablis les Chaldéens et les Chadisiens, nommés par Pline et Strabon parmi les peuples appartenant à l'Assyrie :

Οὔρων, Χαλδαίων τε, Χαδησείων, Σολύμων τε.

6° le 757, que je termine ainsi :

Ἐγγὺς τ' ἀγκῶνι Σινώπης.

Car il s'agit du golfe voisin de Sinope que les anciens appelaient Ἀγκῶν, Ancon; 7° les 740, 741, 742; à ce dernier je ne saurais maintenir le participe ἕλκων, car l'Halys ne *traîne* pas des eaux salées, mais il *les chasse devant lui* en entrant dans la mer; il faut donc εἴργων. C'est le fameux vers de Saint-Lambert :

« . . . . Le Gange et le Zaïre
« Repoussent l'Océan qui gronde et se retire. »

8° les 743 et 744, que j'ai déjà restaurés plus haut en supprimant

la lacune; 9° les 745 et 746; 10° les 755, où je change ὅν en οὓς, 758, 759 : dans ce dernier vers j'aurais aimé à supprimer les Sigynes qui habitaient la rive gauche de l'Euxin et à rétablir les Macrones, grande et antique nation de la rive droite que côtoie Argo, peuple voisin des Colchidiens et plus digne que les Sigynes, à peine connus, de figurer ici; 11° les 752 et 753; 12° le 751 et le vers 748, où à Ἑλίκης je substitue Ἑλίκῃ; 13° les 749 et 750; 14° le vers 754, où je remplace la particule οὐ, qui n'a pas de raison d'être, par καὶ; 15° et enfin le vers 760, qui recommence le récit après une si longue nomenclature.

C'est sur l'ordre indiqué ci-dessus que j'ai réglé ma traduction, et je me flatte d'avoir côtoyé la rive méridionale de la mer Noire d'aussi près que les plus intrépides Argonautes ou les plus studieux commentateurs.

V. 766. J'ai longtemps balancé avant de remplacer le mot χαλαζαίῃ, *grandineus*, *chargé de grêle*, qui cependant est inadmissible, malgré tous les exemples que God. Hermann, pour le maintenir, emprunte assez mal à propos à Nonnos. Il me semble que j'ai trouvé mieux, et qu'il faut lire ταλασσαίῃ, *Lanifer* ou *Laniger*, *qui porte la Laine* ou la Toison. (Voir Apollonius de Rhodes, liv. III, v. 292.)

V. 787. Ici la conjecture de Gesner pour remplacer αἰὼν n'est pas plus admissible que la leçon αὖ οἱ de l'édition plus récente de Tauchnitz (Leipzick, 1829). Il me semble que pour le sens et la prosodie il faudrait lire : αὖ μιν.

Ἀστέρα δ' αὖ μιν ἀναρπάξαντα ῥέεθρῳ.

V. 797. J'élimine de ce vers les enfants de Chalciope; d'abord parce qu'ici on n'en connaît qu'un, Argos; ensuite parce qu'Aiète ne leur donne point de place sur son char, et je traduis comme si j'avais lu :

Χαλκιόπην ξύνοικον ἀποφθιμένου Φρίξοιο,

ce que je crois la véritable leçon.

V. 860. Cette dernière phrase, à qui, telle qu'on l'a laissée, il manque ou un nominatif ou un verbe, retrouve l'un et l'autre, comme aussi une pensée raisonnable, si on veut la lire ainsi :

Ὃν γὰρ ὀυ μίμνον
Ἔθνος ἀμαιμάκετον Κόλχων καὶ θούριος Ἄρης.

V. 869. Ce vers, dans les diverses éditions, ne présente qu'un sens forcé et peu satisfaisant. N'en serait-il pas autrement si l'on adoptait la correction que je propose?

Ἠδ' ὡς παρθενίκη λιπάροις φίλτροισι δαμάσθη.

V. 914. Je remplace le verbe ἀμείβει, qu'on lit deux vers plus haut, et qui se rapporte mal aux arbres, car presque toujours il implique le mouvement, par ἀέξει.

V. 926. Avec ἄλλα τε, la phrase n'est pas complète. C'est ἄλλα τ' ἅ.

V. 928. L'épithète ἐραννόν que nous fait lire l'édition de Leipsick (1829) est tout à fait hors de propos ici. Je crois que, pour retrouver le sens naturel et véritable, il faut l'échanger contre ἐρυμνόν.

V. 933. Ce γὰρ, qui ne peut se rapporter à la phrase précédente, n'est pas à sa place ici. Il me semble qu'il faut y substituer μὲν.

V. 933. Ce n'est pas Μουνυχίης qu'il faut lire ici, mais bien Μουνογενοῦς, comme le veut Orphée lui-même dans son hymne à Proserpine. Hésiode a dit aussi (*Thé.* 426) :

« Et parce qu'elle est la fille d'un seul, la déesse n'est pas « digne de moindres honneurs. »

Οὐδ' ὅτι Μουνογενὴς, ἧσσον θεὰ ἔμμορε τιμῆς.

On croit généralement qu'elle s'appelait *Mounogène* (*unigenita*), parce qu'elle était déesse bien que fille d'un dieu seulement : Jupiter l'avait eue d'une mortelle, Astérie, qu'il donna ensuite pour épouse à Persès.

On trouve ici quelques surnoms d'Hécate, que le poëte semble avoir pris plaisir à réunir : gardienne, bruyante, conductrice, chasseresse, fille du Tartare, etc.

V. 942. Je ne puis me défendre de remplacer le verbe ἱκοίμεθα, à qui les interprètes donnent un sens peu naturel, par κοιμώμεθα, de κοιμάω, car il s'agit d'*endormir* le serpent, comme on va le voir plus bas (v. 1013). Je voudrais donc lire :

Ἠδ' ὡς θῆρα πέλωρ κοιμώμεθα, τόφρ' ἀνελόντες

V. 965. Au lieu de χάλκιμον, que je ne vois ni chez Dioscoride ni chez Théophraste, j'ai voulu lire χάλκιτιν, que le premier a cité et dont Pline a dit : Hoc (genus aluminis), fit e lapide ex quo et chalcitin vocant. (Liv. XXXV, chap. LII.)

V. 970. Ἀμειδήτοιο, qui signifie *où on ne rit pas*, est un terme assez peu usité. Je penche pour ἀμειλίκτοιο, « inexorable, » plus habituel et plus naturel surtout.

V. 987. Je n'ai vu nulle part que la troisième partie de la tête de l'infernale Hécate fût un serpent. C'était un sanglier, s'il m'en souvient bien ; et pour cette raison je ne veux pas de la leçon du dernier éditeur, μέση δ' ὄφις, ni de celle de Gesner, μέσση δ' ἔφυ, qui laisse l'effigie incomplète, et je lis μέση δὲ σῦς, ce qui a du moins l'avantage d'être conforme à la tradition.

V. 994. Je remplace aussi plus bas l'épithète accolée au hêtre ἐραννὴ, par ἐριθὴ (*Iliade*, XVIII, 550 et 560), *lanifica*, ou *lanæ famula;* parce que la première se lit trois vers plus haut ; et là comme ici, le mot ἐραννὸς, *amabilis*, se trouve bien compromis par l'horrible dragon entortillé à la tige du hêtre. Je veux donc dire au vers 994, comme j'ai déjà fait au vers 934, ἐρυμνὸν.

V. 995. Ce n'est ici ni le Jupiter hospitalier ξεινίοιο, comme le veut la dernière édition, ni le Jupiter souterrain χθονίοιο, comme le demande Gesner. C'est le Jupiter *protecteur de la fuite*, φυξίοιο. Car c'est là que, fuyant la colère d'Athamas, Phrixos avait consacré cet autel au dieu qui l'avait sauvé. (Voir *Apollonius de Rhodes*, IV, 119.)

V. 1000. Pourquoi lire πρυμνόθεν, et emprunter ainsi à la marine un terme déplacé dans les forêts? C'est évidemment ici πρεμνόθεν.

V. 1028. Il me semble que le titre d'enfant du même père ôte plus qu'il n'ajoute à celui de sœur. Je ne voudrais donc pas surenchérir sur le terme κασιγνήτην, en le faisant suivre de καὶ ὅπατρον; et je pense qu'il vaudrait mieux dire, κασιγνήτην ὁμόπατρον.

V. 1041. Je crois rencontrer ici un contresens dans le texte grec, comme dans la traduction de Gesner. Il fait de πλεῖον un adverbe, au moins inusité, qu'il rapproche de ποταμοῦ; et il traduit, *plus subinde fluminis;* il faut lire :

Πλοῖον ἐπειγόμενοι ποταμὸν τόμον,

mot à mot : « Hâtant leur navigation, ils fendent le fleuve. »

V. 1050. Je me méfie de ces vallons Charandéens, car nous ne sommes plus sur le territoire de la Colchide, et nous rencontrerons dans l'île des Phéaciens, faisant partie de la flotte d'Aiète, les Chaldéens en compagnie des Eraves, deux peuples qui figurent dans la géographie antique uniquement sur l'autorité de ce vers d'Orphée. J'aime mieux lire ici χαραδραίων, et y retrouver les nombreux torrents qui descendent des gorges du Caucase.

V. 1055. Comme je me suis donné la mission de rendre Orphée intelligible, je ne puis maintenir dans ce vers le Phase dont nous sommes déjà bien loin, et je veux traduire comme si, au lieu de Φᾶσις τ' εὐρυμενής, il y avait dans le texte εὐρυμενὴς Ταναΐς τ', ce qui est parfaitement conforme à la géographie. On objectera peut-être que du temps d'Orphée le Tanaïs s'appelait aussi le Phase, mais je ne crois pas cette confusion bien prouvée; et je ne puis imaginer qu'Orphée, après nous avoir tant parlé du Phase incontesté, ait glissé à son ombre sans autre explication un Phase subsidiaire. Dans tous les cas, je désire pour le vers suivant une autre correction. C'est, au lieu de τόν ῥα, qui s'applique au Sarange seul, τώ ῥα, le duel, qui s'appliquerait au Tanaïs et au Sarange à la fois. Car certainement, puisque les deux

fleuves sont réunis, ce n'est pas le Sarange seul, le *tranquille* Sarange, dont le Palus Mœotide va envoyer *bruyamment* (καναχηδὸν) les eaux à la mer.

V. 1060. Il est très-probable que ce Titan, *voleur de bœufs*, est le géant Alcyonée, fils d'Ouranos et de Gaia, *le ciel et la terre;* Apollodore l'accuse, en effet, d'avoir détourné les bœufs du soleil loin d'Érythie. (Liv. I, § 6.) C'est cette même Érythie que nous venons de voir au penchant du Caucase (v. 1046), et dont Homère parle dans le dénombrement des Paphlagoniens. (*Iliade*, II, 855.)

V. 1070. Lisez :

. . . . ὅπου βλύει αἰπὺ ῥεέθρον
Ἴστρος ἐλάυνομένος. Καναχῇ δὲ τοι ἄσπετος ἅλμη.

Je me hasarde à rétablir ainsi ce passage entier, à supprimer la lacune et à donner un sens satisfaisant à cette énigme, en même temps que j'y retrouve le Danube, qu'on ne pouvait convenablement passer sous silence dans une navigation de l'Euxin.

V. 1076. A la place d'ἀπήνεα ou même d'ἀγχήρεα, il me semble qu'il vaudrait mieux lire ἀγχίῤῥοα; *voisins du cours du Danube.*

V. 1079. Ἀμειδέα θύσθλα, *des sacrifices où l'on ne rit pas.* C'est, encore une fois, une expression bien légère dans la bouche d'un pontife tel qu'Orphée, pour désigner les victimes humaines de la Tauride. J'aimerais mieux ἀναιδέα θύσθλα.

V. 1090. On ne peut terminer cette évolution nautique par une phrase aussi insignifiante que ce ξεστοῖσι πιθήσας πηδαλίοισιν. « Ancée ne se fie point à son gouvernail poli. » Mais il appuye sur la gauche du gouvernail pour le faire arriver à droite; il faut donc lire ainsi ce vers :

Ἀγκαῖος, σκαιοῖσιν πηδαλίοισι πιέσας,

C'est la même manœuvre de timonerie qui revient au vers 1209.

V. 1092. Je ne vois point d'inconvénient à éviter la lacune signalée par la dernière édition en lisant ainsi,

Μογεραῖς δεδμημέναι εἰρεσίῃσιν,

que je ferais rapporter sans arrêt aux paroles recommençant le vers suivant,

Χεῖρες δ' οὐκέτ' ἔμιμνον.

V. 1099. Je crois très-praticable de remplir cette autre lacune d'une façon plausible en établissant ainsi ce vers :

Οἵ δ' ἐπεὶ οὖν τέναγός τι διασκοπέουσι θάλασσης.

Et j'ai traduit comme si j'avais lu textuellement ce que je viens d'imaginer.

V. 1128. Cette cime de *Kalpis* est parfaitement inconnue dans la géographie antique; je lis Κάσπιος, pour me rapprocher du texte du vers 1081.

V. 1131. Je préférerais à ces mots ἀχλὺς δ' ἐπικέκλιται qui me paraissent s'allier assez mal, ceux-ci, ἀχλὺς δ' ἐπικέχυται.

V. 1139. Je veux voir ici l'oranger dont les fleurs et les fruits ne quittent jamais tout à la fois leur arbre. Alors j'arrête par un point final le sens du vers 1139 après ποταμοῖο, et je lis au vers suivant δένδρεα τηλεθόωσι, forme assez peu usitée de τηλεθάω, mais qui est indispensable pour la syntaxe et la clarté.

V. 1149. Ici, je voudrais lire οἶμον ἀνατλήσαντες; et je rapporterais cette pensée au pénible labeur de traîner le vaisseau à la corde.

V. 1155. Οὐδ' ἀτέκμαρτον rendrait le vers faux; car τέ devant deux consonnes est forcément long. Ne serait-ce pas οὐδὲ μάταιον?

V. 1173. J'avoue qu'au lieu de ἀτρυγέτοιο, qui est ici une épithète insignifiante et oiseuse, je tiendrais beaucoup à lire ἐνδοτέροιο qui s'applique si bien à la Méditerranée. Car le *Promontoire sacré* que désigne l'éloquent chêne du Tomare, c'est le

détroit de Gibraltar, par où Argo va rentrer dans la *mer intérieure.*

V. 1207. Le verbe φύει de ce vers me paraît trop rapproché du πέφυκεν du vers précédent, qui suffit pour les deux régimes. Je voudrais y apporter à la place le mot qui manque, et dire :

Τά τε Δημήτρος μενοεικέα δῶρα.

V. 1229. Les éditions précédentes, en dénaturant le sens et changeant la ponctuation de ce passage, en ont rendu la construction difficile. Je le rétablis ainsi :

Αἶτι καλυπτομένην ἑανῷ, δέος εἶχε παρειὰς
Ἀιδομένης, χλωροῖς γαρ ὑπὸ στερνοις ἀκάχητο.

V. 1234. La lacune qui suit ce vers dans l'édition de Leipsick, deviendra tout à fait superflue si, au lieu de ὀλέσαντες qui la précède, on consent à lire avec moi ὀλέσασθε. Il ne manquera plus rien au discours de Circé, que cette leçon achève.

V. 1256. Je risque à mon tour cette leçon, qui complète le vers, et dispense de la lacune :

Ἀὐτὰρ ἐπεὶ Λιλύϐαιον ἐσέρχομεθ' ἠχέτα πορθμόν.

et je renvoie pour la formation de ce verbe au vers 157 du dix-septième chant de l'*Iliade.*

V. 1291. Je ne puis me résoudre à laisser la neige, νιφόεντος, sur l'écueil des Sirènes qui n'en a jamais porté, et je veux lire λοφόεντος ; car cette épithète s'applique tout naturellement au rocher de *Sciglio,* tel qu'il m'est apparu deux fois en allant en Grèce et en revenant de Sicile.

V. 1299. Κῦμα δέ οἱ, autre hiatus qui trouble la syntaxe. Pourquoi ne pas lire κύματα δὲ?

V. 1309. La régularité du vers m'autorise encore à ne voir ici dans le mot Χαρανδάιων qu'une épithète, χαραδράιων, que j'applique aux Erraves.

V. 1326. On évitera une autre lacune toute voisine, signalée

par la dernière édition d'Orphée, si l'on remplace πατρί θ' ἑῶ par πατρί θ' ἵνα.

V. 1319. Ce géant c'est Talos, dont il est question chez Apollonius de Rhodes (IV, 1636); Talos avait fourni à Sophocle le sujet d'une tragédie que nous avons perdue comme tant d'autres.

Si l'on veut peser ce qu'il faut de patience et de recherches pour retrouver, deviner ou conjecturer partout le sens de ces poëmes antiques, lorsqu'ils nous sont parvenus surchargés de fautes et de lacunes, on aura quelque indulgence pour la témérité du commentateur, surtout quand elle devient une part essentielle des devoirs de l'interprète.

NOTES SUR LES PERSES D'ESCHYLE

J'ai suivi l'édition des *Perses* donnée à Leipsick en 1850, et je l'ai adoptée, après avoir consulté moi-même les plus importantes éditions qui l'ont précédée, parce que, plus récente, elle a pu mieux profiter des innombrables travaux des érudits. Je ne m'en suis écarté que sur très-peu de points, comme je vais l'expliquer après une courte remarque sur le vers 185.

L'origine commune à l'Asie et à la Grèce, dont il s'agit à cet endroit du drame d'Eschyle, a troublé bien des commentateurs. Andron d'Halicarnasse, historien dont on n'a plus que le nom cité par Plutarque, a prétendu que l'Océan avait eu, parmi ses épouses, Pompholyge et Parthénope; que la première avait enfanté l'Asie et la Lybie; la seconde, l'Europe et la Thrace. Mais cette généalogie de noms obscurs n'est pas entrée sans doute dans la pensée du poëte, et doit céder la place à celle que nous révèle Platon, ou du moins l'auteur du dialogue intitulé *Le premier Alcibiade*. « Ne savons-nous pas, » dit Socrate, « que, les « rois des Lacédémoniens descendant d'Hercule, et les rois des « Perses d'Achœmène, les uns et les autres remontent ainsi à « Persée? » Ce à quoi Alcibiade, en véritable aristocrate, répond que lui-même est issu d'Eurysace, et par là de Jupiter. Or, Socrate, tout sage qu'il est, ne voulant pas demeurer en reste avec son élève, réplique qu'il sort, quant à lui, de Dédale, et par Dédale de Vulcain, fils de Jupiter aussi. — Dira-t-on en-

core que la manie des parchemins est le propre des monarchies, et la maladie exclusive de notre siècle?

J'en viens aux difficultés grammaticales du texte.

V. 320. Au lieu de Ἄμηστρις Ἀμφιστρεύς τε, j'aime mieux lire Ἄμηστρις τ' Ἀμφισσηνεύς, c'est-à-dire Amestris d'Amphissène; car les chefs des Perses qui figurent ici sont tous, sans exception, désignés soit par leurs fonctions dans l'armée, soit par le nom de leur contrée natale. Amestris se trouverait le seul privé de toute attribution et de toute nationalité; ce serait dans ce récit merveilleusement élaboré une sorte de négligence. Je propose donc de supprimer le nom si peu perse d'Amphistrée, et de donner pour patrie à Amestris, Amphissène, qui est, selon Étienne de Bysance, une contrée de la petite Arménie, soumise alors au grand roi.

V. 328. Ici, je suis plus hardi encore, et je traduis comme si au lieu de εὐκλεῶς ἀπώλετο, j'avais lu dans le texte ἀκλεῶς ἀπώλετο. Car je ne comprendrais pas comment le messager, en accordant au seul Syennésis un trépas glorieux, n'en aurait pas raconté les détails pour contrebalancer tant de désastres, et comment, tout de suite après, la reine Atossa parlerait de honte pour les Perses, αἴσχη τε Πέρσαις. D'un autre côté, le ton et la marche du récit exigent qu'il finisse comme il a commencé, que le contraste entre la puissance des capitaines et leur triste destinée continue; enfin, que le prince de Cilicie, si vaillant et si ami de la gloire, πρῶτος εἰς εὐψυχίαν, meure *sans honneur* comme tous ses compagnons, ἀκλεῶς, et *sans bonheur* comme ce commandant de deux cent cinquante vaisseaux Tharybis qui le précède immédiatement.

V. 541. L'épithète ἁβρογόοι n'a pas ici un sens bien clair et se trouve un peu trop rapprochée de γόοις ἀκορεστάτοις qui se rencontre dans la même phrase. Pourquoi pas ἁβροβίοι, *délicates, voluptueuses*, que ce qui suit va expliquer? Qualification bien méritée, du reste, par les femmes perses.

V. 560. Mot à mot. « Ces vaisseaux aux yeux noirs qui volent « ensemble. » Κυανώπιδες. C'est l'épithète homérique d'Amphitrite (Od., XII, 60), qui passe de la mer à ses vaisseaux.

V. 651. Au lieu de οἷον ἄνακτα, *quel roi!* ou même de οἶον ἄνακτα, *le seul roi*, version que plusieurs commentateurs ont adoptée, et qui me semblerait une trop forte impertinence envers le roi régnant, Xercès, j'ai traduit comme s'il y avait ὅσιον ἄνακτα, *le saint roi*. Et ce sens, l'épithète θεομήστορ, l'*inspiré de Dieu*, qu'on lit au vers suivant, va le confirmer.

V. 675 à 677. Ces vers ont longtemps exercé et exercent encore la patience des plus ingénieux et obstinés commentateurs. Qu'il me soit permis, à mon tour, de hasarder ma leçon et d'écrire :

Τί τάδ' ἀδύνατα δυνάτα
Περὶ γᾷ σᾷ δίδυμα διάγοιεν ἁμάρτια,
Περὶ γᾷ σᾷ τᾷδε. κ. τ. λ.

« Comment, par une double faute, l'impossible est-il devenu « possible dans votre royaume? Comment dans tout votre em- « pire, » etc.

C'est une imitation de ce passage de Pindare : ἄπιστον ἐμήσατο πιστὸν. (Ol. I, 52.)

V. 765 à 780. Je réclame aussi le droit, accordé à tout traducteur d'Eschyle, de présenter mon système de rectification sur cette nomenclature des rois de Perse, où des moitiés de vers déplacées et interposées ont jeté une grande confusion. Je propose donc (vers 776) : 1° au lieu de cette épithète ἐσθλὸς, appliquée à Artapherne *le Brave*, que contrarient les mots σὺν δόλῳ ἔκτεινεν, *tua par ruse*, de lire ἕκτος, *le sixième*. Car c'est là, en effet, le rang que l'on doit assigner à Artapherne ou Artaphrène, lequel parut un instant dans la ligne royale pour faire aussitôt place à Darius; 2° j'applique à Darius lui-même la leçon de Schoell (*Philologus*, t. X, p. 185) qui substitue (v. 777) à ces mots : οἷς τόδ' ἦν χρέος, ceux-ci : ἀυτος ἕβδομος; 3° je supprime le roi Maraphis, dont toutes les éditions signalent l'intrusion, et qui figure entre deux parenthèses dans le vers 778, évidemment interpolé. Il me semble que, par là, on se dispense de chercher inutilement et à grand effort d'érudition dans la dynastie des Perses, un monarque tout à fait étranger à leurs annales, et

qu'enfin le sens et l'histoire demeurent de la sorte complétement rétablis.

V. 875. Au lieu de εὐχόμεναι, qui devrait être suivi d'un second verbe, je lis ἀγρόμεναι; et les colonies qui se groupent sur la rive de l'Hellespont me paraissent ainsi parfaitement désignées.

V. 952. Νυχίαν πλάκα, *la plaine nocturne*. Cette épithète me semble s'appliquer assez mal à l'îlot de Psyttalie, même dans les périphrases d'Eschyle, parfois transparentes à demi. Pourquoi pas μυχίαν πλάκα, *la plaine et ses enfoncements?* Ces mots peindraient bien plus exactement les bords de la *plage* qui longe Salamine jusqu'au Pirée.

Et je conclus de cette correction dernière que pour mieux comprendre les beautés des poëtes, mêmes tragiques, qui se sont attachés, comme Eschyle ici, et comme Sophocle presque partout, à peindre la grande nature, il faut aller les étudier dans leur propre pays. C'est là qu'on pourra l'admirer, telle qu'ils l'ont retracée, et telle qu'elle se présente encore sous le ciel, l'aspect et la forme de la terre merveilleuse qu'ils habitaient.

NOTES SUR MÉLÉAGRE

En terminant ce pénible travail sur les textes grecs que j'ai traduits, j'ai besoin de dire que j'ai pris pour base deux règles dont j'espère m'être très-rarement écarté : 1° ne jamais toucher à la phrase quand la construction en est à peu près régulière, ni aux termes déclarés suspects par mes devanciers quand ils ont un sens acceptable à demi, car je n'ai pas la prétention de savoir le grec mieux que mes auteurs, et je ne leur prête mon assistance que quand ils me paraissent péricliter ; 2° ne tolérer chez eux ni syntaxe ni prosodie irrégulières, ni parole qui dénature leur pensée, et chercher opiniâtrément ce qu'a été cette même pensée, jusqu'à ce que j'aie rencontré le sens qui se rapproche le plus de leur esprit connu et de leur style habituel.

Assurément il semble, au premier abord, qu'avant d'altérer un texte antique il faudrait y être autorisé soit par la découverte de manuscrits nouveaux, soit tout au moins par des leçons mieux lues dans les manuscrits déjà découverts. Toute autre méthode donne en apparence au réviseur une attitude présomptueuse, puisqu'il a l'air de substituer sa propre imaginative à celle de l'écrivain soumis ainsi à son humeur et à ses fantaisies. Convenons-en néanmoins, cette règle, trop sévèrement pratiquée jadis, a eu déjà pour résultat de perpétuer un grand nombre de ces lacunes, fautes ou imperfections qu'un peu plus de réflexion chez les premiers éditeurs aurait depuis longtemps supprimées, et de les montrer retranchées en quelque sorte

derrière une certaine inviolabilité. Force eût été alors aux commentateurs plus récents de subir, sans résistance, ces mutilations des textes, s'ils n'eussent adopté à leur tour le système des conjectures, tout aussi fécond en corrections heureuses, quand elles jaillissent du choc des tentatives de divers érudits et de l'expérience d'hellénistes éclairés. Naturellement cette science de la critique conjecturale devait se produire de préférence dans notre siècle et en recevoir un plus grand développement, puisque aujourd'hui les nouveaux manuscrits sont très-rares, quand les anciens, attentivement lus et relus, ont tout dit. Sans doute en réformant suivant les probabilités ou la vraisemblance, il faut craindre surtout de déformer; mais il faut aussi pardonner quelques témérités à ces ouvriers modernes, interprètes beaucoup plus fidèles dont l'esprit tenace ne renonce à redresser un texte demeuré à l'état de fragment ou d'énigme que quand ils ont épuisé leurs dernières ressources pour le rétablir ou le deviner.

J'en viens à Méléagre. Il serait beaucoup trop long de donner ici le nom de tous les commentateurs qui se sont exercés sur ses écrits. Les plus célèbres sans doute sont Huet, Henri-Étienne, Reiske, Brunck, Manso, Graëfe, et surtout Fr. Jacobs, qui s'y est pris à deux fois, en 1795 et en 1817. Après tant de travaux, et les manuscrits n'ayant plus de leçons inconnues à nous fournir, restent, comme je viens de le dire, les conjectures. J'ai glané, à mon tour, dans ce champ toujours ouvert; et, dans la nécessité où j'étais de comprendre et de faire comprendre à mes lecteurs le véritable sens de mon poëte, resté obscur ou même abandonné des savants en plus d'une épigramme, voici en quelques pages très-succinctes les rectifications que je prends la liberté de proposer.

I. V. 6. Le mot λείρια ne signifie pas ici ces lis que nous venons de voir au vers précédent sous leur nom de κρίνα, mais bien les fleurs en général, comme le veut Suidas; et c'est en cette occasion le véritable sens, puisque ce nom générique va comprendre les roses même de Sapho.

V. 8. Je crois qu'il faut lire νάρκισσοιν τε χλόον : avec le mot

χορῶν, la syntaxe et le sens souffrent également. C'est ici ce narcisse aux cent tiges dont l'hymne à Cérès d'Homère (v. 12) contient une si magnifique description, et qui va produire abondamment les hymnes de Mélanippide.

V. 13. Λάληθρον que le Père Vavasseur a traduit en latin par *loquacem*, babillard, au lieu de *loquentem*, parlant, fait allusion aux prétendues paroles inscrites sur les pétales de l'hyacinthe, αἶ, αἶ, le nom d'Ajax.

> Dic quibus in terris inscripti nomina regum
> Nascantur flores.
>
> (Virgile, *Ecl.* III, v. 106.)

V. 17. Je ne consens ni à οἴνης des anciennes éditions, ni à οἴμης, leçon nouvelle de Graëfe. Je pense que le vrai mot est ὕλης, qui s'accorde si bien avec le sens.

V. 21. Je veux lire ici Δαμάγητου, et je ne puis me résoudre à laisser l'épithète de *doux*, ἡδὺ, au myrte de Callimaque qui va se trouver tout rempli d'âcreté. Je crois donc qu'il faut construire ainsi ce vers :

Ἐν δ' ἄρα Δαμάγητου ἴον μέλαν, ἦκε τε μύρτον

V. 25. Ici, j'aimerais mieux encore le génitif Ἡγήσιππου, que l'accusatif, car ce n'est pas Hégésippe, mais sa grappe, qui va se mêler aux fruits et aux fleurs de Méléagre.

V. 31. Tout le distique me paraît être une délicate allusion étymologique au nom de la poëtesse *Parthénide*, qui signifie « petite vierge. »

V. 37. Je penche pour l'euphorbe, et je l'attribue à Archiloque, non-seulement parce que cette plante est tortueuse et piquante, mais aussi parce que c'est un poison mortel; et il ne faut pas oublier que la muse envenimée d'Archiloque contraignit son beau-père Lycambe au suicide. Je veux donc lire ἐν δὲ καί εὐφόρβης; et la construction de la phrase s'en trouvera mieux.

V. 41. Ici même je voudrais dire Πολυστρατου, par la même raison que j'ai donnée pour Hégésippe.

V. 47. Il faut une fleur à Platon qui en manque si on lui donne l'épithète ἀεὶ θείοιο, « toujours divin, » assez déplacée quand il s'agit de ses épigrammes; je propose donc de lire ἀειθαλέοιο, l'immortelle.

V. 55. A νεόγραφα, qui s'applique mal aux rejets, ἔρνεα, et qui a déplu aussi à mes devanciers, je substitue, pour continuer la figure, νεόδροπα, « fraîchement cueillis, » expression d'Eschyle. (*Suppliantes*, v. 325.)

V. V. 4. Lisons αὐτος au lieu de αὐτον; et tous les raisonnements des anciens glossateurs, accrus de ceux de Huschke et de Graëfe, modernes critiques, demeurent supprimés. Dès lors le sens est clair, et ma traduction le donne.

VIII. J'ai changé le nom de Dionysios en celui de Dionysie. Mais l'allusion étymologique autour de laquelle joue Méléagre subsiste encore, puisque les deux appellations se rapportent également à Bacchus.

IX. V. 3 et 4. On pourrait encore établir ainsi ce distique, qui a embarrassé bien des érudits, en empruntant une locution d'Homère (*Il.*, III, 370) :

Ἕλκει τῇδ' ὁ βίαιος Ἔρως· φλόγα δ' οἷα προφαίνων
Παιδὸς ἐπιστρέφει κάλλος ἐραστὸν ἰδεῖν,

X. V. 6. Au lieu d'ἄκων, qui rend le vers dur et faux, car la première syllabe de ἄκων est toujours brève dans Homère, je lis ἀέκων, la phrase n'ayant du reste aucun besoin de copulative.

— V. 7. Il n'en faut pas non plus ici au second hémistiche; et au lieu de πῦρ δὲ γεμισθείς, je pense qu'il faut dire, πῦρι γεμισθείς.

XI. V. 6. Ce mot de νέου ou de νέον a mis à la torture un grand nombre de commentateurs qui le lui ont bien rendu. Pourquoi pas l'idée la plus simple? C'est Ὀλύμπου Ζεὺς Θέος, « Jupiter le « dieu de l'Olympe, » et θέος épargne à la fois beaucoup de citations érudites et un hiatus.

XII. Ἦρκται; ce premier mot n'est pas grec, et m'amène à

de grandes altérations d'un texte déjà bien tourmenté. Voici comment je rétablis et comprends le distique :

> Ἄρχεται αὖ κράδιας ψαύειν πόνος· ἡ γὰρ ἀθύρων
> Ἀκρονυχὶ ταύταν ἔκνισ' ὁ θερμὸς Ἔρως.

XIII. V. 1 et 2. J'adopte pour le premier vers la leçon de Brunck et de Klotz, et pour le second, j'y ajoute la mienne en disant :

> Εἰνόδιος στείχων τὸ μεσαμβρινὸν, εἶδον Ἄλεξιν
> Ἀρτικόμου καρπὸν κειρομένον θέρεος,

car l'exposition ou le début de l'épigramme est presque toujours simple chez Méléagre, même quand elle va amener l'affectation.

XIV. V. 4. Je me figure que toute obscurité et toute incertitude cesseront si on supprime ce mot μέλφ' d'une construction très-pénible ; je lis μίσγ' pour μίσγε, comme il est dit plus bas (épigr. LXXVII) ; puis au vers suivant j'introduis πότε, *jadis*, en disant εἴγε πότ', pour mieux faire ressortir le contraste avec l'*aujourd'hui*, νῦν δὲ, du dernier vers.

XVIII. V. 1. Ici, j'arrête le sens par un point après la phrase consacrée, ὦ μέγα τολμᾶν ; et je dis à mon tour, par une leçon nouvelle, au début du second vers, ὅν με λαθών ; puis au vers 5, σὲ πρόσθε λάλον ; et je finis l'épigramme par Νιόβη, remplaçant Nemésis, quoi qu'en ait pu dire Jacobs. Il me semble que ma traduction me justifie.

XX. V. 1. Je ne puis laisser subsister ici ce πρόσθεν et ce ποτε qui se répètent, ce qui serait tout à fait contraire à la précision accoutumée de notre poëte. Et puisque l'Anthologie palatine dit Ἠγρεύθην πρόσθεν, je me sers de son texte pour écrire ainsi le début de ce vers :

> Ἠγρεύθην πρόχθες καὶ ἐγὼ, ποτε

XXI. V. 6. Καθεῖλεν ? Ne faut-il donc pas lire καθεῖλκεν ?

XXVI. V. 2. L'élégance habituelle à Méléagre ne tolère pas non plus ce μὴ οὐχὶ φιλεῖν aussi inusité qu'inharmonieux, quand on peut si bien dire, μὴ τὸ φιλεῖν.

— V. 4. Je voudrais encore pour plus de délicatesse lire, τὶ πικρὸν, l'*amarum aliquid* de Lucrèce.

XXX. V. 8. Je ne crois point qu'après avoir dit Ἄρη à l'accusatif, au troisième vers, Méléagre ait dit au huitième Ἄρεως au génitif, et qu'il ait devant ce mot placé ἴσαν, dont la dernière syllabe, devenant brève, blesserait la quantité. Στέρξειν, qui ne s'accorde point avec ἔχει et se trouve plus haut, me déplaît aussi; j'aimerais donc à lire :

. . . . . . κύμασι δ' ἀργοῖς
Ὀργὰν ἴσαν, καὶ Ἄρης αἱματόφυρτα βέλη.

XXXII. V. 9. La simplicité et la grâce du récit, gagneraient beaucoup à lire, λαβὼν δ' ἔτι κοῦφα πέδιλα, au lieu de λαβὼν δ' ἔπι; ma traduction explique la différence des deux sens.

XXXIII. V. 8. Pour la clarté, il vaut beaucoup mieux dire ἐφίπτασθαι μοι.

XXXVI. V. 3. Je voudrais lire ce vers sous la leçon suivante: — *L'Esclave :* Κωμάσομαι; ποῖ σὺ με τρέπεις; — *Méléagre :* τί δέ. Le sens ainsi est bien plus naturel et raisonnable.

XXXVIII. V. 7 et 8. Il y a confusion dans le texte; elle cessera si nous lisons :

Σὺ δ' ἄρτι μὲν ἐκ πυρὸς ἄιθων
Αὖτις ἀναψύχεις, πνεῦμ' ἀναλεξαμένη.

XXXIX. V. 1. Ce n'est ni τηκομένην de Saumaise, ni χηραμένην de Jacobs, que j'ai cru devoir adopter; c'est τυφομένην, de τύφω, *s'enflammer;* locution familière à Méléagre. (Voir XIII, v. 6, et ailleurs.)

XL. V. 2 et 3. Dans le mot μηνύει qui commence chacun de ces vers, ει n'est bref que devant une voyelle; il faut donc lire, μηνύει ἀδύπνους, et non μυρόπνους.

XLI. V. 5. Μέλλε serait sans signification ici; c'est μίμνε: verbes souvent pris l'un pour l'autre par les copistes.

— *Vers dernier*. Ici la rapidité du style et le ton de cette charmante épigramme exigent, au lieu de προάγων, l'indicatif présent, προάγω.

XLII. V. 3. Je me persuade que le dernier mot de ce vers que je n'ai pas traduit, ὑπνοῖς, est tombé de la plume de quelque scribe en belle humeur; la vivacité et la pudeur de l'épigramme gagneraient également à lire εἴπας.

XLIII. V. 3. La convenance exige ici, ce me semble, une légère correction. J'ai traduit comme s'il y avait dans le texte μὴ φιλάσωτον.

XLIV. V. 2. Je ne puis laisser sans réforme ce pentamètre ridicule, et je m'explique : 1° jamais Méléagre n'a nommé Dimarion, son amie Dimo ; 2° pourquoi l'article τὸ ici, quand les attributs des quatre autres *adorées* n'en ont pas? 3° Puisque ce poëte ne vante que leurs attraits personnels, comment n'aurait-il à citer de Dimo que le seuil de sa porte? et comment ce vestibule de Dimo serait-il une flèche de l'amour? Je lève tous ces doutes et quelques autres tirés de la prosodie en lisant :

Ὦ Δημοῦς ῥαντὸν σῶμα μύρου, πρότυπον,

et au second vers de l'épigramme suivante :

Κ' ἀδύπνουν Δημοῦς χρῶτα τὸν ὑπναπάτην.

C'est ainsi que je fais concorder cette épigramme avec celle qui va suivre et qui en est une sorte de répétition.

— V. 5. Je comble la lacune, et je dis :

Οὐκέτι σοι φαρέτρῃ πρόσθεν πυρόεντας ὀϊστούς.

Πυρόεντας au lieu de πτερόεντας, méprise commune chez les anciens scribes.

XLV. V. 3. J'essaye à mon tour de deviner cette énigme, qui amène si hors de propos ici l'*Iliade;* et, au lieu de πάλιν Ἰλιάδος, je lis πάλι χιλιάδος, qu'explique parfaitement la suite de l'épigramme. C'est le pendant d'Anacréon et ses deux mille amours de l'île de Rhodes : Ῥόδου τε δισχιλίους Ἔρωτας.

— Puis au vers suivant je lis κατασπίοντα, qui confirme le nouveau sens donné par ma traduction à cette voluptueuse épigramme.

— Enfin, au vers 5, la correction la plus récente, ἐπὶ χείλεσι πνεῦμα, est dure, inélégante, et blesse la prosodie, comme la règle de la correption attique, σι de χείλεσι devenant long devant les deux consonnes de πνεῦμα; j'aime beaucoup mieux dire, ἐπι χεῖλος ἄημα, et me rapprocher ainsi bien davantage de la lettre des manuscrits.

XLVII. Avec l'épithète χαροποῖς qui est venue là de l'épigramme suivante pour embrouiller celle-ci, le sens est insaisissable; je l'ai changé en Κυπριοῖς, et il m'a amené à de telles corrections, que j'en suis arrivé à adopter ce vers qui dissiperait toute obscurité :

Ὡς ὀνομαζομέναν Κύπριδ' ἐνὶ κύμασι Κύπρου.

L. Pour bien saisir tout le sens de cette épigramme, il faut lire au vers 3 :

Νὺξ δ', ὁ μὲν ὅρκια φησὶ σ' ἐν ὕδατι κεῖνα φέρεσθαι.

Et c'est ainsi que j'ai traduit.

LII. Si j'avais été plus hardi, j'aurais lu ὀρθὸς, ἀθύρων ἀστραγάλοις, τοὐμὸν, κ. τ. λ.; et j'aurais traduit alors : « Éros tout enfant, et encore debout sur le sein de sa mère, en jouant aux dés a pris mon âme pour enjeu. »

LVII. V. 3. Je lis ἀκρώνυχι δισσῷ, comme le veut Graëfe, mais autrement que lui les vers 5 et 6, en mettant ὧν βαρὺ φέγγος λάμψεν ἐμοί.

LVIII. V. 5. Voici ma conjecture sur ce vers laissé imparfait dans toutes les éditions : je l'écrirais ainsi :

Εἰ γὰρ τοῦτ' εἴποιτ' εὐνούστατοι, αὐτίκα καὶ Ζεὺς

Εὐνούστατοι, expression de Sophocle (Ajax, 768), qui a le mérite de se tenir bien près du texte des manuscrits.

LXIII. Je lis ainsi le premier vers, et je me persuade que cette version coupe court à tous les commentaires :

Τίς μοι Ζηνοφίλαν λαλιῶν παρέδειξεν ἑταιρῶν.

LXV. Je remplis ainsi la lacune du second vers :

Ζηνόφιλα, λίγδην ἁδὺ κρέκεις τε μέλος.

Λίγδην (Homère, *Odyssée*, XXII, 278), me paraît le mot qui se rapproche le plus de la lettre des manuscrits, λίγεια ou λιγίαν, et qui donne le sens le plus raisonnable.

LXVI. V. 4. Au lieu de κάτεχον, je dis pour la rapidité et l'énergie de la phrase et de la pensée, κάτεχω.

LXVII. V. 1. A la place de συνεύνα qui se comprend mal, ou laisse la phrase incomplète, je veux lire συνέργαν ou συνέργον du verbe homérique συνέργω ou συνείργω, « travailler en commun, » qui est le mot propre ici.

LXVIII. V. 5 et 6. La phrase telle qu'elle est chez Manso et chez Graëfe, manque de copulative : il faut absolument lire, ou ἐγείρων au premier de ces vers, ou κινήσης δ' au second pour retrouver l'élégance et la clarté habituelles chez Méléagre.

LXX. V. 6. Ἀδυπνόων στεφάνων. Je ne croirai jamais à l'intégrité de cet hémistiche et à la syllabe δυ, demeurant brève ici malgré les deux consonnes π. ν., quand Méléagre les fait longues dans πυρίπνοα, μυρόπνους : je voudrais donc lire, ἀδυτάτων στεφάνων : et le mot κρέσσων, comparatif lui-même à côté de ce superlatif ajouterait à l'atticisme de la pensée.

LXXXI. V. 4. Ὑπναπατη ne se peut justifier. C'est sans doute ὁρκαπατη : et v. 6, ῥιπτασθεὶς serait un contre-sens ; ce doit être ὑπνασθεὶς, de ὑπνάω.

LXXXIV. V. 5. Pour donner un sens énergique à cette épigramme, je crois qu'au lieu de ἐπὶ κροτάφοις, il faut lire, ἀπὸ κροτάφων.

LXXXVII. V. 5. J'efface τοῦτ' εἴπας· ἰώ, d'abord parce que l'abeille n'a point parlé, mais seulement figuré un emblème ;

ensuite parce que l'exclamation Ἰώ, rare chez Méléagre, serait fort déplacée dans cette mélancolique épigramme. Je dis : καὶ δοκέω, τοῦτ' εἰκάσαι· ὦ φιλέραστε...

XCI. V. 5. Μερίμνης ferait pléonasme avec πόνων; il faut je crois, lire μενοίνης, pris souvent l'un pour l'autre.

V. 7. Au lieu de voir ici je ne sais quel poireau toujours fleuri qui ne se trouve point dans Dioscoride, et qui s'écrit γήθυον, j'aime mieux dire l'*immortelle des champs*, γήϊον ἀειθαλὲς, nourriture plus convenable pour la *Muse du sillon*.

XCII. V. 2. J'aimerais mieux κονισόμενον, que κυλιόμενον.

V. 3. Ἢν δὲ νιν εἴργῃς, est un contre-sens; il faut ἢν δὲ μὴ εἴργῃς.

XCIV. V. 3. Je ne puis admettre ici, sur la foi de Graëfe, αἰγανέαι περιηγέες, ni même sous l'autorité de Brunck περιαγέες, qui sont évidemment un même mot, et qui signifieraient l'un et l'autre « javelots placés en rond, » sens tout à fait étranger à l'épigramme. C'est sans doute περιρραγέες « tout brisés, » épithète qui ne jurera point ainsi avec celle du bouclier et du casque.

XCV. V. 8. En raison de ἔχοι, dernier mot de l'épigramme, je voudrais lire ici pour la concordance des temps, οἷς θάλαμος κοσμόιτο γαμήλιος.

XCVII. Pour comprendre cette épigramme, il faut y établir un dialogue, ce qu'on a omis jusqu'ici. Héraclite et l'Éphésien parlent tour à tour à un étranger.

XCVIII. V. 5. Pour éviter que la dernière syllabe du nom d'Ἀρχίλοχος devienne brève devant ἐπέων, ce qui rend le vers faux, on pourra lire, καλὴν δ' ἐπέων.

XCIX. Au lieu de τάφον que Manso a torturé, que Graëfe a mal compris, et que Jacobs n'explique pas, je voudrais répéter le λαγὼν du deuxième vers; cette leçon, que j'ai suivie, donnerait un sens à l'épigramme, mais les malheureuses conjectures de mes devanciers font que je me défie à mon tour des miennes.

CIII. V. 10. Il faut se *souvenir* que ἄγος signifie aussi « chose « sacrée, cérémonie sainte, » et écrire ici, au lieu de τοῖς δ' ἀγνῶς qui ne se comprend pas, τοῖς καὶ ἄγος πευθομένοις ἐλεεῖν.

CVI. V. 9. Cette lacune mal remplie ou maintenue par les éditions précédentes, je l'efface ainsi :

> Ἀλλά με τὸν λάλιον καὶ πρεσβύτην προσέειπον
> Χαίρειν...

(Voyez Homère, *Il.*. I, 105, 206, 661.)

CVII. V. 8. Il faut lire τοὔνομα τοῦδε λέγεις ; il s'agit de la pintade (en grec Méléagris), que les glossateurs ont méconnue.

— V. 9. Λατώας, cette apparition de la fille de Latone si imprévue est due à Graëfe ; et elle a troublé les commentateurs venus après lui. C'est du frère de Diane qu'il s'agit ; il faudrait en tout cas écrire Λατοΐδου, comme plus haut (LXXXV), s'il ne valait mieux lire, avec le manuscrit de la Vaticane, ἀέλιου pour ἠέλιου, le *soleil*, que dans les derniers siècles les poëtes grecs identifièrent avec Apollon.

— V. 10. C'est ἔχει se rapportant à σοφιστὰς, et non ἔχεις ; car, l'oiseau n'est plus en jeu.

— *Dernier vers*. Graëfe, qui disserte abondamment sur ce pentamètre, n'a pas vu que pour lui rendre son élégance et sa prosodie il suffit de transposer deux mots :

> Ἐπεὶ καὶ Μοῦσαν Ἔρωτι
> Καὶ σοφίαν χάριταις εἰς μιὰν ἡρμόσαο.

Εἰς μιὰν signifie *à la fois*, *en un*, façon de parler adverbiale qui se retrouve dans plus d'une épigramme (entre autres, Jacobs, VII, 627, v. 6), comme on dit εἰς μακρὰν, *à la longue*, *longtemps*. (Ach. Tat., *Leuc. et Clit.*, liv. V.)

Et si l'on venait à s'étonner de la grande obscurité de cette épitaphe, il ne faut pas oublier d'abord que très-probablement elle n'est pas de Méléagre, ensuite qu'elle a pris le titre d'*énigmatique* et qu'elle y fait honneur.

Je mets fin à toutes ces pointilleries, et je demande qu'on me me les pardonne. Certes ces pensées gracieuses, tendres ou fines, méritent bien qu'on essaye de les nettoyer de la rouille du temps, et de leur rendre leur lustre primitif. Pour peu que j'y

fusse encouragé, j'étendrais volontiers mes études et mon travail à quelques-uns des meilleurs poëtes de l'Anthologie. Plus j'y avance, plus je me persuade qu'on ne saurait parvenir à apprécier le génie grec dans toute sa valeur et sa variété, si l'on ne pénètre profondément dans ce vaste magasin où reposent assez confusément encore tant et de si divers produits. C'est là surtout que, depuis Sapho jusqu'à Paul le Silentiaire, c'est-à-dire pendant un espace de plus de mille années, se réfléchissent la marche, les progrès ou la décadence de chaque siècle, comme son goût, ses mœurs, son style, son esprit et son imagination. Oui, de la poésie grecque il faut tout voir et tout connaître. Homère d'abord, toujours hors ligne; puis les grands poëtes ses fils; puis les moyens; puis les moindres, enfin les plus petits. Et certes si Méléagre n'a pas encore obtenu sa place parmi les premiers, il se range au moins bien près d'eux et fort au-dessus de tous les seconds.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

ERRATA

P. 26, en s'arrêtant, *lisez :* en s'interrompant.
P. 28, arrête les courants, *lisez :* suspend les courants.
P. 33, arrête le désir, *lisez :* s'oppose au désir.
P. 37, sans s'arrêter, *lisez :* sans cesser.
P. 41. de l'infortunée, *lisez :* de l'infortuné.
P. 47. *lisez :* son âme se répand, elle regarde en face.
P. 52. ses paroles, *lisez :* les paroles.
P. 78. en l'interpelant, *lisez :* en l'interpellant.
P. 101, auprès du pilier, *lisez :* sous l'avance.
P. 111, *en note*, l'orge destiné, *lisez :* l'orge destinée.
P. 117, les œuvres prétendues, *lisez :* les œuvres portatives.
P. 134, leurs fondements, *lisez :* leurs bases.
P. 165, et descendant, *lisez* : et descendre.
P. 168, d'Abaris, *lisez :* d'Abarnis.
P. 184, au rivage, *lisez :* aux rivages.
P. 257, était un privilége, *lisez :* eût été un privilége.
P. 266, et tombé sur elle, *lisez :* et soit tombé sur elle.
P. 391, de le traduire, *lisez :* de la traduire.
P. 396, toute irrité, *lisez :* tout irritée.



